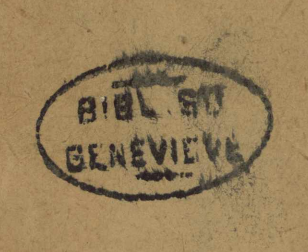

58.262
Sardou
Résurrectio




BIBL. SᵀE
GENEVIEVE

RÉSURRECTION

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES

DE

LOUIS MICHEL

CLÉ DE LA VIE, 2 vol. in-18	7f	les 2 vol.
VIE UNIVERSELLE, 1 vol. in-8°	6 »	le vol.
RÉVEIL DES PEUPLES, 1 vol. in-18	3 50	—

SOUS PRESSE

NÉANT

DU

SPIRITISME

par un disciple de Louis Michel.

CLICHY. — Impr. Maurice LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

RÉSURRECTION

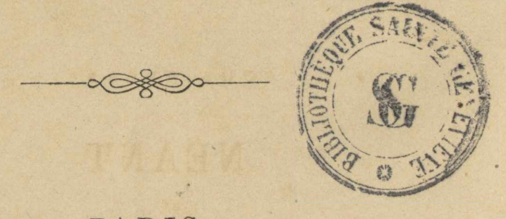
ENTRETIENS
SUR LA SCIENCE DE DIEU

PAR

CHARLES SARDOU

DISCIPLE DE LOUIS MICHEL

Première édition



PARIS

CH. ALBESSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

20, RUE JACOB, 20

MDCCCLXVI

ERRATA

Le lecteur remarquera qu'il n'y a pas de Chapitre V, la matière de ce chapitre se trouvant absorbée dans un long chapitre IV.

Page XXXVII, ligne 9, au lieu de : *les affaires puériles* ; lisez : *les affres puériles*.

INTRODUCTION

APERÇU DE LA SCIENCE VIVANTE

ET FONCTIONNANTE DE DIEU

L'homme est le critérium de tout dans l'infini des univers. L'humanité, à son exemple, passe, de l'embryonnat à l'enfance, à la puberté, à la virilité, et finit par se transformer. Elle sort, à cette heure, de son âge d'enfance, pour entrer en puberté. Ainsi l'enfant devient adulte. La résurrection, qui inaugurera la nouvelle vie humanitaire, est le mot de l'énigme posée en ce moment à la société. N'y a-t-il pas utilité, n'est-ce pas un devoir, quand on a le bonheur de posséder le secret d'une telle énigme, de le communiquer à tous ?

La résurrection est le levier de la science de Dieu. La science de Dieu se lie donc nécessairement à mon sujet. Je n'aspire, dans ce livre, qu'à la faire goûter, en y mettant en relief la vertu qui la caractérise, pour ranimer et relever la foi, éclairer et ressusciter les humanités. Tel

est le but que j'ai voulu atteindre en publiant *Résurrection*; voilà le motif qui m'a porté à préparer le lecteur aux vérités renfermées dans cet écrit, par un aperçu de la science vivante et fonctionnante de Dieu.

Si l'on demande en vertu de quel mandat j'ose écrire sur la science de Dieu, je répondrai que j'ai été initié, par un homme vierge de tout savoir humain, à la science vivante et fonctionnante, qui relève de Dieu seul, et porte avec elle son *criterium incontestable de vérité et d'évidence*. Je manquerais à tous mes devoirs si je ne m'efforçais de la faire connaître, si j'hésitais à proclamer, de ma faible voix, l'infinie supériorité de cette science divine sur *toute science humaine*. Comment les hommes du passé et ceux du présent accueilleront-ils cet acte de ma conscience? Je l'ignore et ne veux point m'en préoccuper. Ce que je présume toutefois; c'est que les zélateurs du passé ne voudront pas comprendre mes paroles. Ceux du présent ne s'en soucieront pas. Ceux-là acclameront seuls la vérité, qui sont préparés, dans leur cœur ou par leur esprit, à une vie nouvelle à venir. Ce suffrage me suffit aujourd'hui; d'autres viendront plus tard. D'ailleurs, le but que je poursuis, de communiquer aux hommes l'étincelle de résurrection, est assez grand, assez pure la doctrine d'amour, de bon sens et de consolation qui la porte, assez belle la loi de Dieu qu'elle illumine et dont le code préside aux relations de tout ce qui existe, pour faire patiemment supporter, à leur endroit, les dédains, les sarcasmes, la persécution ou l'indifférence d'un monde qui s'en va, pour faire place à un autre qui vient.

L'heure presse. La foi aveugle se meurt, tuée par la raison ; je le constate avec les meilleurs, les plus judicieux esprits de notre temps. Comme eux, je compte pour rien les efforts intéressés de l'égoïsme pour galvaniser cette foi ; ceux des chefs religieux, pour maintenir avec elle leur domination usurpée et leurs bénéfices ; ceux des politiques, pour justifier, au moyen de ses dogmes, aux yeux du peuple, des priviléges surannés. Or, sans la foi, une humanité est moralement morte. Cette mort évidente dont nous sommes témoins, ici-bas, a porté quelques penseurs à jeter les yeux, sur le positivisme prétendu de la science des hommes pour ressusciter l'humanité. Celle-ci serait-elle réellement destinée à recueillir l'héritage vivant de la foi ? Frappée d'incohérence et de division, et propre seulement à une humanité morte, la science des hommes est évidemment, en raison de ce vice, entachée de stérilité et de bâtardise. Impuissante à rien produire de vivant, elle est hors d'état, par suite, malgré son incontestable valeur relative, de remplacer la foi du cœur, la foi aveugle, en dépit d'évidentes prétentions de sa part, à ce rôle et d'efforts manifestes pour y parvenir.

Comment donc, enfin, ressusciter l'humanité ? Comment lui inculquer une foi capable de l'éclairer en la consolant, de satisfaire, en même temps, son juste sentiment de la divinité et sa raison grandie ? Sera-ce au moyen des Esprits évoqués par le spiritisme, qui ont signalé la prétention d'être l'Esprit de vérité ou sa monnaie, de constituer collectivement le second avénement du Messie ; de vérifier la prédiction de Joël relativement à la diffusion de

l'Esprit sur toute chair? Ne sera-ce pas, plutôt, au moyen d'une science s'adressant à la fois au bon sens, au cœur et à l'esprit de l'homme, au moyen de la science unitaire d'analogie universelle, vivifiée par l'amour divin et qui est la science vivante et fonctionnante de Dieu? Connue déjà par d'innombrables fragments, providentiellement révélés par ses précurseurs, elle était ignorée, jusqu'à ce jour, dans sa splendide synthèse. Cette science pourtant, est l'âme réelle et voilée de tout ce qui a été enseigné sur la terre de plus élevé : du savoir des théocraties primitives, de celui des Mages d'Asie, sous le nom de magisme; des initiations secrètes des Israélites, sous celui de sainte-cabale ; de l'Apocalypse de saint Jean sous la figure du livre doux à la bouche et amer à l'estomac ; des druides de la Gaule, des prêtres d'Égypte, des chefs religieux des anciens peuples, sous le nom de mystères; des thaumaturges, aux temps passés, et de nos jours ; de certaines communautés religieuses et militaires du moyen âge ; de la philosophie occulte des Illuminés; enfin des sociétés secrètes sous le titre avoué ou non de magie. Cette science bâtarde, cependant, derrière ce nuage, derrière ces voiles divers, n'est autre que la grande, l'éternelle, l'immuable Vérité.

La Vérité! Mais la vérité, c'est la lumière, l'émancipation des esclavages moraux et matériels, la vie véritable, le bonheur. C'est donc l'anéantissement des ténèbres, du mensonge, de l'oppression, et de la souffrance, la chute du mal et de la mort morale.

Aussi, stimulé par la Providence et revenu de la foi

aveugle, à l'instigation d'une adulte, mais sauvage raison, l'homme cherche la vérité. Il la cherche avec persévérance et sans jamais se lasser des échecs qu'il éprouve dans cette poursuite. Autre que celle d'hier, en effet, la prétendue vérité d'aujourd'hui ne sera plus celle de demain. L'homme manquerait-il des conditions propres à lui faire rencontrer la véritable? Que faut-il donc pour arriver sûrement à ce qu'on cherche? Ce qu'il faut à un géomètre pour établir, avec certitude, la position d'un point dont l'approche lui est interdite : ce point, d'abord, puis, une base d'opérations, et, enfin, des moyens d'action précis et réguliers; ce qui revient à dire qu'il faut à l'homme, en vue de la vérité qu'il poursuit et veut constater, relativement à un fait quelconque, trois choses indispensables : un point de départ certain, un but bien défini, et un chemin où l'on ne risque point de s'égarer. Or, ces trois choses nous ont manqué ici-bas jusqu'à présent. Ayons recours, pour nous les procurer, au moyen que Dieu nous offre : à sa vraie science, qui nous fournit la synthèse universelle comme point de départ, comme base d'opérations, constitue tout sujet de recherche un détail précis d'une vie quelconque, défini en vertu de l'analogie universelle, et nous signale la loi de vie, comme voie et moyen.

Ainsi, pour me faire comprendre par un exemple bien simple; veut-on savoir quel est le rôle, sur la planète, de l'eau de mer? Voici comment se résout cette question, avec le secours de la science de Dieu, pour celui qui possède cette science.

Dieu, à la tête de ses univers, est ternaire, dit la science vivante ; l'homme, son image infiniment petite, relativement, est ternaire aussi, et, sous tous les points de vue de son existence. Il est ternaire, c'est-à-dire composé de trois natures principales, dans la formation de son corps, matériel, vital ou spirituel, et céleste. Dieu est ternaire dans le sien qui est le Grand Tout, vivant au moyen de ses mondes matériels, ses mondes spirituels et ses mondes célestes ; comme l'est dans sa composition, le corps de la planète : terre, eau et air. Voilà, d'abord, la base procédant de la synthèse universelle et servant d'appui à toute l'opération de notre recherche.

Définissons maintenant, d'après l'analogie universelle, la question posée, et relative à un détail de la vie d'une planète. L'eau, dirai-je, est la seconde nature principale du corps planétaire ; le sang, la seconde nature principale du corps humain. En vertu de l'analogie universelle, l'eau de mer correspond au sang artériel dans le corps de l'homme, comme l'eau douce au sang veineux.

Reste à étudier, d'après la loi de vie et conformément au rôle du sang artériel, analogue de l'eau de mer, quel est celui de cette dernière, dans la vie de la planète. Or, d'après la loi vivante, le sang artériel raréfié par l'atmosphère vivifie toutes les natures du corps humain ; l'eau de mer travaillée, subtilisée par l'atmosphère, vivifiera donc, à sa manière, toutes les natures de la planète.

Voilà quel est le rôle de l'eau de mer ; telle est, sur cette question, la réponse de la science de Dieu ; réponse obtenue en vertu des trois conditions, des trois moyens

de recherche que cette loi nous fournit et que je viens de signaler.

Tout, en effet, d'après la science vivante, tient à une vie quelconque connue ou inconnue, accessible ou non à nos investigations, et devient, à ce point de vue, un détail appréciable de cette vie. Ce détail, comme dans l'exemple que je viens de citer, s'explique facilement par l'étude d'un détail analogue dans une vie placée à notre portée, et qu'il nous est possible d'apprécier justement. Ainsi, après avoir établi que la vie de la planète et celle de l'homme sont, dans l'ensemble, exactement conformes, nous sera-t-il difficile d'étudier les phases de la vie planétaire d'après celles de la vie humaine, ou, d'après celle d'une plante végétant sous nos yeux, en vertu de l'infaillible analogie divine? Ce sont là, les simples et grandioses moyens d'investigation de la science vivante et fonctionnante.

La science de Dieu embrasse l'infini, c'est-à-dire tous les mondes sans nombre; elle règne depuis le foyer de toute vie, de toute vérité, de toute lumière; depuis les mondes les plus parfaits, les plus purs, les plus lumineux, jusques aux plus grossiers et aux plus sombres; depuis l'infiniment grand, jusqu'à l'infiniment petit, par rapport à nous. Cette science toujours la même partout, en réalité, quoique plus ou moins profondément modifiée en raison des milieux divers où elle est répandue, plus ou moins altérée et obscurcie par les ténèbres propres à la condition proportionnelle de chaque monde, explique, par l'analogie divine, tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera. Con-

stamment dispensée par son divin auteur, d'une açon continue, aux mondes divers, ainsi qu'arrive à l'enfant l'intelligence, la science de Dieu, ne se découvre aux humanités que selon la mesure de leurs besoins, de leur âge, de leur avancement, et par des moyens appropriés que ce livre fera connaître. Or, il est, dans la valeur et dans l'âge des mondes et des humanités, des degrés sans fin, comme il en est entre les fruits d'un même arbre, comme il en est, sur un même globe, entre les hommes qui l'habitent : jeunes ou vieux, grands ou petits, sauvages ou civilisés, beaux ou laids, ignorants ou instruits, riches ou pauvres, raffinés ou grossiers, impies ou religieux, heureux ou malheureux, des saints dans un paradis ou des diables dans un enfer.

Les mondes que nous voyons, en effet, celui que nous habitons, ne sont que la mesure sensible de ceux, en nombre incalculable, que nous ne voyons point, plus élevés, sans comparaison, que le nôtre, égaux ou inférieurs à lui en nature. Or, tout est dans tout et le visible nous démontre l'invisible. Ces expressions font comprendre l'analogie divine, résultant, en principe, de l'unité de Dieu, de l'unité nécessaire de son œuvre. L'analogie est donc, avec l'amour divin, l'esprit même de la science qui préside à l'œuvre universelle et qui est réellement la science de Dieu.

L'analogie n'est pas, pour l'humanité, un moyen nouveau d'apprécier la vérité relative. L'humanité a eu de tout temps, une vague intuition de cette science, si essentielle, en définitive, d'après ce que nous en avons dit déjà, à son

instruction, à son avancement, et à son bonheur. Véritables analogies écourtées et bâtardes, aussi anciennes que le monde, l'apologue et le proverbe devaient un jour ouvrir la voie à l'analogie divine, universelle, dont le jeu constitue les grandes mathématiques, les mathématiques vivantes et fonctionnantes de Dieu. Ainsi, d'un grossier gazon, est primitivement issu le blé, du sauvage merisier, la succulente cerise.

Telle est la liaison, la force et la puissance des mathématiques vivantes et fonctionnantes d'analogie divine, que, dans toute rencontre où s'opère leur juste application, aucun détail ne pouvant faire défaut, sans donner à Dieu un démenti, on conclut, à coup sûr, de cas semblables, des conséquences identiques. Il en est de même pour leur pâle copie, les mathématiques numérales, représentation abstraite et morte des mathématiques vivantes de Dieu : ne sont-elles pas basées, aussi, sur l'analogie?

Dieu est Dieu, en effet, ou il ne l'est pas. Si non; si vous reniez Dieu, si vous n'en reconnaissez pas la nécessaire existence, arrêtons-nous : je perdrais mon temps à vous la prouver. Les termes des langues humaines, ne sont rien, pour démontrer l'infini et l'absolu, à qui ne les sent pas. La langue intérieure du cœur, la langue de la foi, est seule capable d'y parvenir par la persuasion. Décidé à nier Dieu, renoncez donc, dès à présent, à l'étude de sa science; car Dieu en est le pivot; et le magnifique ensemble de la synthèse universelle, preuve vivante, mathématique, incontestable de l'existence de l'Être absolu et de la vérité authentique de sa loi; cette

preuve tombe avec lui, et le néant envahit tout. Attendez, cependant; une ressource vous reste encore : c'est d'admettre Dieu par hypothèse, et, ainsi, de vous convaincre qu'avec Dieu et la connaissance de sa loi, tout s'explique sans reste. Cette conviction est capable de persuader à un esprit droit que Dieu est, que Dieu existe absolument.

Si, oui ; c'est-à-dire, si vous admettez que Dieu soit; en tant que Dieu, il est un; son œuvre est une, jusqu'en ses moindres détails, une sa loi, et rigoureuse, toute conclusion prise en vertu de cette unité. L'existence de Dieu elle-même, comme je viens de le dire, nous est le gage de l'infaillibilité de sa loi, de sa science, de ses mathématiques vivantes d'analogie divine. Est-il, je le demande, une preuve entourée de plus de garanties?

Quelques hommes de notre temps, précurseurs naturels de l'avenir, C. Fourier et ses disciples, ont, semble-t-il, un peu mieux compris qu'auparavant les ressources de l'analogie, pour la recherche de la vérité. Par des essais incohérents, ils se sont efforcés de l'appliquer, mais d'un manière incertaine, étroite, hasardeuse et partielle, comme ils pouvaient le faire sans connaître la loi de Dieu, la synthèse universelle. Or, pour embrasser la vraie analogie, l'analogie divine, qui est à l'autre ce que l'homme mûr est à l'enfant qui va naître, il faut la considérer et la manier dans son ensemble, dans ses rapports avec tout ce qui existe, seule façon d'apprécier, partout, justement, les différences et, surtout, les vrais rapports de conformité des choses. Les hommes dont je parle ont-ils procédé ainsi dans l'emploi qu'ils ont fait de l'analogie ? Nullement. Le but de leurs

travaux, s'il n'est pas insignifiant et incertain est du moins, dénué d'unité, et arbitraire, quoique les moyens en soient souvent ingénieux et toujours séduisants. Aussi, voyez ce qui est arrivé. Après avoir excité une certaine surprise, une admiration passagère, les efforts consciencieux de ces hommes n'ont abouti, qu'à discréditer d'avance, l'analogie, ce tout-puissant levier de vérité, et à rendre suspecte, même à de bons esprits, à son début, la grande analogie, l'analogie véritable, vivante, divine. Mais, s'ils avaient leurs inconvénients, ces essais avaient leur utilité comme avant-coureurs et préparateurs des mathématiques vivantes et fonctionnantes, foncièrement établies sur la constitution unitaire de Dieu et de ses univers.

Enfin, enseignement précieux destiné à l'humanité pubère, l'analogie divine, est basée sur l'unité de Dieu et de son œuvre, dont toutes les parties se rapportent entre elles avec une merveilleuse concordance. Elle nous permet, en partant du connu, d'explorer l'inconnu ; de nous rendre compte de tous les phénomènes visibles ou invisibles, naturels et moraux. Elle nous servira, véritable lunette spirituelle à double fin, à embrasser l'infiniment grand et à saisir l'infiniment petit, également inaccessibles, l'un et l'autre, à nos yeux matériels. En d'autres termes que la suite expliquera : les mathématiques vivantes et fonctionnantes d'analogie divine consistent dans la marche progressive et continue de tout ce qui existe, au moyen d'un mécanisme fonctionnant par l'amour, réglé par la loi divine, et alterné par une succession incessante et périodique de la vie, de la mort et de la résurrection.

N'est-il pas vrai que le jeu d'une machine rend compte d'une façon sûre, prompte et palpable, des fonctions de chaçun des rouages qui concourent à son action ?

Un enfant trouve une roue d'engrenage isolée et destinée à un appareil qui lui est inconnu. Vainement il cherche à résoudre par lui-même le problème de la forme et de l'emploi de cet engin. L'homme, dans l'univers, sur la planète qu'il habite, est ce même enfant, ayant sous les yeux la terre, rouage, en apparence, muet et isolé, mais, en réalité, partie intégrante et animée d'un mécanisme vivant et incommensurable auquel il ne comprend rien. Eh bien, ce mécanisme s'expliquera à nous, de lui-même, quand nous en connaîtrons, par la science vivante, la loi et le jeu. Ainsi, la vue de l'appareil inconnu, en pleine fonction, explique à l'enfant la forme et la destination de la roue d'engrenage qu'il a trouvée. Il sait, dès lors, à quoi sert cet objet ; il en a appris, d'un simple coup d'œil, la raison d'être, la nature, l'importance et les fonctions.

Or, savoir une chose, c'est se rendre compte de cette chose sous tous ses aspects, selon toute sa nature ; c'est en connaître l'origine, la composition, l'emploi, la fin, la destinée certaine. Existe-t-il beaucoup de sujets d'étude qui nous soient connus ainsi ? En admettant le fait réel, comme il l'est en effet, d'où peut se déduire la certitude, relativement aux diverses conditions d'existence d'un objet quelconque ? Cette certitude, comme dans l'exemple de l'enfant cité plus haut, découle nécessairement de la distribution de chacune de ces conditions dans un fonctionnement universel, dont le mouvement se fait sentir

partout, se reflète partout, sans exception et, par la même loi, rend compte de tout. C'est la preuve par l'évidence universelle, la seule réelle et incontestable même de l'existence de Dieu. Ainsi, avec la connaissance de la loi divine, la constitution et la vie de l'homme nous sont la preuve de la constitution et de la vie de la planète, de tout ce qui existe sur sa surface et dans son corps. Ils sont la preuve, également, de la constitution et de la vie de l'univers des univers, et, par suite, de la constitution et de la vie d'un être intellectuel infiniment petit et invisible, jouant, dans la nature, le rôle de l'homme dans le Grand Tout vivant, aussi sûr que Dieu est un, et, une, sa loi.

Des faits vont expliquer mon idée. L'homme ne sait d'où il vient, où il est, où il va, où il est susceptible d'aller, comment il est venu ici-bas, comment il en sortira. Le savant pas plus que l'ignorant ne saurait dire ce qu'est réellement le soleil, d'où il procède, comment il existe, où il tend, comment il a commencé, comment il finira, quelle est sa destinée. On repousse l'idée qu'il soit animé, comme si, dans l'univers, il n'y avait de vivant, après Dieu, que l'homme et l'animal. A peine sûre d'un spécifique, cependant, la médecine dispute encore pour savoir en quoi consistent la santé et la maladie, la vie et la mort. En dehors de la pratique et de l'expérience, que connaît l'agriculteur du vrai fonctionnement de la vie végétale? Les astronomes ignorent ce que c'est réellement qu'une étoile ; ce que c'est qu'une planète ; quelles en sont les conditions d'existence ; d'où viennent les astres nouveaux ; où sont allés ceux qui ont disparu de l'horizon. Ils ignorent la nature

des comètes et des phénomènes du ciel visible, la composition intime, le rôle de ce ciel. Les physiciens, d'autre part, ne savent rien de positif relativement à la vraie nature des phénomènes, aux propriétés réelles de la matière, des liquides et des fluides. Ils passent et ont passé, souvent, d'une opinion à une autre contraire, à ce sujet, sans être plus convaincus de se trouver dans le vrai, aujourd'hui, qu'ils n'y étaient hier et qu'ils n'y seront demain. Ils ignorent les rapports et le vrai rôle de l'air aussi bien que celui de l'électricité et d'autres fluides, capables qu'ils sont, tout au plus, de répondre par des conjectures, plus ou moins bien fondées, à toutes questions relatives à la physique. Il en est ainsi des astronomes, en dehors d'une pratique, œuvre des siècles et des écoles ; ainsi des chimistes pour ce qui est de la chimie, comme, en général, de tous les savants parcellaires relativement à l'objet spécial de leurs études. Ce qu'avouent toutefois, fatigués de cette incertitude, les plus avancés d'entre eux, c'est qu'ils pressentent et devinent l'existence d'une immense loi universelle, inconnue, qui doit relier nécessairement leurs diverses sciences et, de toutes, ne faire qu'une seule science. C'est que, assez avancés pour douter enfin de la science humaine, ils ne le sont pas assez pour connaître, ou chercher du moins, celle de Dieu.

Un des esprits les plus remarquables et les plus érudits qu'ait produits l'humanité, un homme versé dans toutes les connaissances à nous accessibles, Pic de la Mirandole, disait à propos de son savoir, à l'exemple de maints grands esprits de l'antiquité : « Ce que je sais le

mieux, c'est que je ne sais rien. » Que les pygmées de la science humaine embouchent, après un tel aveu, la trompette de l'infaillibilité! Nombre de savants, non plus universels, comme jadis, mais spéciaux et profonds dans leur spécialité, comme ils sont de nos jours, et, parmi eux, les plus sincères, les plus instruits, les plus intelligents et les mieux trempés, ont répété ce propos et le répètent encore. Aux vrais ignorants seuls de faire la roue au soleil, de prétendre savoir tout, de le croire et de le proclamer. Soyons plus humbles et plus sages; avouons-le franchement; en dehors de la certitude universelle, non-seulement nous ne savons « le tout de rien, » comme disait Montaigne, mais, en toute vérité, nous ne savons rien. L'humanité ne sait rien encore, rien, du moins, avec certitude, incapable qu'elle est de relier ce qu'elle croit savoir à une seule et même loi, critérium universel de vérité : à la loi de la vraie science. Or, comme cette loi, cette science en action, embrasse tout, elle est nécessairement celle du Dieu vivant, et nous la nommons la science vivante et fonctionnante de Dieu.

Abordons la nature et les faits les plus simples de sa vie. Le jour commence. Le soleil, salué du chant des oiseaux, des cris de joie de tous les animaux, encensé du parfum des végétaux, se lève radieux sur la nature printanière. Les haies, les champs se parent de fleurs, la terre montre ses fruits mouillés encore de la rosée. Quels sont les vrais rapports, entre eux et avec nous, de tous ces faits simultanés? L'homme, témoin de ces merveilles, se rend-il compte de leurs rapports, pendant qu'il est touché

de leur harmonie? D'où procède cette vie radieuse de lumière et de joie, qui l'enchante? Comment voit-il ce jour? Comment sent-il ces parfums? Comment entend-il ces chants? Ces notions lui seraient-elles inutiles? Loin de là : elles sont grosses de la loi de Dieu. La loi humaine peut-elle nous donner la raison de ces faits? Non; elle conjecture. Les causes qu'elle trouve de cet harmonieux et touchant concert, peuvent, certes, être subtiles et ingénieuses; mais, ces causes ne se lient pas. Donc, à leur égard, pas de certitude. Ces raisons-là seules sont vraies et certaines qui procèdent, solidaires, toutes, d'une seule et même loi universelle et vivante, se corroborant mutuellement et sans faillir jamais.

Cependant, ravi de cet ordre enchanteur, le cœur parle à l'esprit sa langue éloquente; mais, en l'absence de la loi d'unité, en dehors de la science vivante et fonctionnante de Dieu, l'esprit n'est pas satisfait; tout demeure mystère pour lui. Qui oserait nier que la révélation des causes premières ne fût, pour toutes les branches de nos connaissances, le signal d'une marche progressive rapide, le moyen décisif, sûr et infaillible de parvenir, sans points d'arrêt, à toute perfection? Eh bien, ces causes? Mystère. Mystère, la naissance et la mort de l'homme. Sa vie, les fonctions de son corps, celles de son âme, le jeu de sa pensée; mystère. L'accroissement des minéraux, la vie des végétaux et des animaux, leur intelligence; mystère. Les phénomènes de l'intuition du végétal, de la fécondation lointaine des plantes, n'importe les obstacles; de l'instinct animal; mystère. La formation d'un grain de

blé, d'un fruit quelconque ; mystère. Comment ce grain germe sous le sol, comment il en sort ; mystère. Comment le fruit de la terre entretient la vie et l'intelligence des animaux, la vie et la pensée de l'homme ; mystère. Comment notre globe a commencé, comment il a été raisonnablement peuplé d'hommes, divers de races et de couleurs ; comment il se maintient, comment il finira ; mystère. Les relations de l'homme avec Dieu, l'amour divin ; mystère. L'arrivée du Messie sur la planète ; mystère. La présence préalable de sa mère ici-bas ; mystère encore, double, triple mystère. Et nous pourrions poursuivre, sans nous arrêter, en haut et en bas, les tristesses sans fin de l'ignorance humaine, l'énumération des mystères où se cache encore toute science pour l'homme de notre terre.

Mais Jésus-Christ l'a dit : « Il n'y a rien de caché qui « ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive « être connu. » (Matth. ch. x, v. 26.) Et les paroles du divin Maître ne pouvaient être vaines. Aussi, l'heure de la lumière a sonné, et la lumière se fait, grâce au flambeau de la science vivante et fonctionnante.

D'où nous vient cette science ? De Dieu lui-même ; et de la façon la plus naturelle, comme le jour à l'enfant, l'esprit au jeune homme ; en vertu d'un ordre préétabli, éternel ; en exécution de la loi de Dieu, ignorée jusqu'ici, autrement qu'en germe et en sommaire. Elle se produit sur la terre, de nos jours, avec les développements que l'âge humanitaire réclame, par l'organe et les œuvres d'un simple membre de son humanité, étranger à toute

science humaine, organe de l'âme humanitaire, qui dirige et anime cette même humanité, prête à devenir pubère.

Mais, va-t-on dire, c'est un nouveau mystère que vous nous proposez là. Eh bien, non; et c'est précisément, en cela que le présent diffère du passé. Il n'y a plus ici de mystère; car, hâtons-nous de le déclarer, le secret de ce bienfait se trouve pleinement expliqué par la science de Dieu qu'il nous apporte. Saluons donc de notre joie et de notre reconnaissance l'événement le plus considérable et le plus simple, le plus éclatant et le plus inaperçu qui se soit passé sur notre planète!

Et ce n'est pas précisément pour la première fois que la science de Dieu apparaît parmi les hommes. Elle y arrive, seulement, de nos jours, plus pure et plus explicite que jamais. Tout savoir, en effet, est un rayon parcellaire et bâtard plus ou moins obscurci de la vraie science de Dieu, synthèse de toutes les sciences. Des quantités de ces rayons altérés de la science véritable, se trouvaient disséminés chez tous les peuples, dans toutes les parties du monde, et, tant bien que mal, ont guidé les humanités dans leur marche. L'Asie en a fourni sa bonne part. Le paganisme et sa mythologie, toutes les religions des premiers temps, étaient de ces clartés indirectes où se cachait, défigurée, l'idée réelle de Dieu. Déjà, j'ai fait allusion à cette vérité, à propos du magisme, de la cabale, des mystères d'autrefois, de l'Apocalypse, de la magie et du spiritisme. Ainsi, le jour procède partout du soleil, qu'il éclaire nos champs ou le fond ténébreux d'un caveau,

à travers l'azur d'un ciel d'Orient ou à travers les froides brumes du Nord. Moïse, flambeau des temps anciens, fondateur, ici-bas, de l'unité de Dieu, avait donné à son peuple les commandements divins qui renfermaient, pour notre humanité, le vrai germe de la science de Dieu et en signalaient le but. Le Christ était venu en développer l'idée, en fonder la pratique par l'établissement spécial, parmi nous, de la loi d'amour. Ne pouvant dire à tous ce qu'il avait confié à ses disciples, il avait eu soin de préparer, de sceller, dans ses enseignements et ses discours, si peu compris de son temps et même encore du nôtre, la pierre d'attente de l'édifice futur de son Esprit, initiateur et consolateur à venir de l'humanité pubère. C'est dans ce dessein qu'il avait soufflé à saint Jean, son disciple, le livre sublime de l'Apocalypse.

Quand on étudie l'Évangile, en effet, avec la connaissance de la science vivante, on est surpris de rencontrer, à chaque pas, à demi voilés, pour les desseins de Dieu, les points où devait venir se souder la doctrine plus explicite de l'Esprit du Christ, de l'âme humanitaire. Ce qui, auparavant, semblait peu intelligible, dans le livre divin, et explicable seulement par l'éternel mot mystère, devient, grâce au flambeau mis en nos mains par les enseignements nouveaux, simple, clair et lucide.

Les premiers mots de la science vivante d'analogie divine se rapportent aux quatre âges de la vie de l'homme, suivis de la période de transition qui en est le couronnement et les lie à la vie qui suit. Ces quatre âges de la vie humaine sont : l'embryonnat, l'enfance, la puberté, la ma-

turité La période finale, la transformation donne la main à l'entrée de l'homme dans une nouvelle incarnation représentée, ici-bas, par la vie embryonnaire ou la gestation de l'enfant au sein maternel. Ces périodes sont les types des quatre âges analogues de l'humanité, des quatre âges sociaux, des quatre animaux de l'Apocalypse, des quatre phases de toute vie, où n'est pas comprise la transformation ou ce qui chez nous a nom la mort.

Ces quatre âges se retrouvent partout avec la vie dans la création, dans la végétation, dans l'existence de la planète, dans celle de l'humanité, vivant de sa vie embryonnaire jusqu'à sa naissance morale marquée par celle de son premier Messie. Elle entre en enfance à cette dernière époque, puis en puberté, et, enfin, en âge mûr, aux heures voulues, comme il sera dit; et, finalement, en transformation, pour recommencer.

La science vivante, qui est la science de la puberté humanitaire, explique ce qui était obscur ou mystérieux dans la doctrine de l'enfance et, reliant cet âge humanitaire à celui de la puberté, fait voir d'avance ce qui adviendra plus tard. Ainsi, pour ne citer que peu d'exemples, mais, entre autres, un fait capital, le Christ, d'après l'Évangile, dit à ses disciples, en leur présentant du pain et du vin, la veille de sa mort : « Mangez, ceci est mon corps; buvez, ceci est mon sang. » Que pouvait voir dans cette déclaration, faite en un moment si solennel, l'humanité de bonne volonté, mais jeune, ignorante et enfantine, de cette époque ? Un mystérieux symbole, comme on le lui a affirmé plus tard; un ineffable mystère, d'après lequel le fils

de Dieu était entré, en corps et en âme, dans ce pain et dans ce vin. Elle le crut, persuadée, bien plus, comme l'avait promis le Christ et comme c'était réellement, qu'il en serait ainsi chaque fois que se renouvellerait cet acte en mémoire du fils de Dieu. Mais l'Esprit du Christ triomphant, vient nous prouver, maintenant, que Dieu est véritablement présent, corps et âme, dans tout ce qui existe. La matière du Grand Tout y représente son corps, et le fluide divin y représente son âme, mais, surtout, à l'état le plus propice pour nous alimenter, dans les fruits de la terre, dans le pain et dans le vin. A la clarté de cette lumière, le mystère disparaît pour faire place à la vérité réelle, si soigneusement cachée par le Christ, en l'imprimant à l'humanité enfantine, et si clairement signalée par lui à l'humanité pubère à venir. Qui ne voit, de toute évidence, sur ce point, dans cette figure, la pierre d'attente des enseignements futurs du Consolateur ? Le Christ y signale l'infiniment petit divin, vivant et intelligent, expliqué plus loin. Ces enseignements supérieurs à ceux de l'ère enfantine s'adressaient à une humanité plus avancée.

Autre exemple : le Christ dit : « Plus vous vous ferez petit, plus vous serez grand. » Ce précepte d'humilité, si banal en apparence, avait une haute portée, appréciable seulement, de nos jours, à des hommes éclairés de la lumière pure de puberté. Du moment, en effet, que l'homme imbu de la science de Dieu, s'est fait assez petit dans sa pensée pour reconnaître qu'il joue dans le grand fonctionnement universel de vie, le rôle d'infiniment petit intelligent de Dieu, il est dans la vie éternelle, et se connaît

pleinement dans sa réalité. Il sait son immensité d'autre part, vis-à-vis de l'infiniment petit; il connaît son Dieu; le sert d'amour et de conviction, de son cœur et de son esprit, et s'élève, à son heure, d'autant plus grand auprès de lui. Un jour lumineux s'est fait pour cet homme, sur la parole du Christ, sur la loi de Dieu et sur l'éternité, grâce à son humilité, raisonnée autant que profonde.

Ainsi, le caractère le plus divin de cette science-vérité, dont le Christ inculqua aux hommes les premiers principes, vérité sauvage, obscure et grossière avant lui, enfantine après, pubère ou spirituelle aujourd'hui, virile ou céleste plus tard, et toujours la même, au fond, est, à l'opposé de la science des hommes, si changeante et si incertaine, une éternelle immutabilité. Flexible, cependant, autant qu'immuable, elle se développe, se dilate, s'agrandit et s'élève avec la marche des humanités, et les accompagne, sans les quitter, de transformation en transformation, dans les mondes les plus élevés, jusqu'auprès de Dieu lui-même.

La science vivante embrasse tout, donne l'explication de toute chose, ai-je dit déjà. Elle fait connaître la nature, l'homme et Dieu. Le soleil, cette énigme de lumière, cet astre merveilleux, qui nous éclaire, nous chauffe et mûrit nos moissons ; la science vivante nous en enseigne la naissance, l'origine, les fonctions, la destinée. Elle nous fait connaître les étoiles, les innombrables corps célestes et tout l'immense mécanisme vivant dont ils sont les rouages. Elle décrit cet incommensurable et vivant organisme, nous en signalant l'image infiniment petite, repré-

sentée et fonctionnant dans notre corps, dans la nature et dans la société humaine, avec tous les détails de l'infiniment grand. La vie de l'homme, selon la science vivante, rend compte de tous les phénomènes physiques et moraux qui se passent dans sa personne. De même tous les phénomènes relatifs à la vie des humanités, à celle des rouages divers grands, petits et infiniment petits de l'univers des univers, ou Grand Tout, trouvent leur explication dans la vie de ce grand Tout, dirigé par Dieu, son âme, au moyen de ses agents, les âmes humaines. Ainsi, s'éclairent les mystères, ainsi s'expliquent les miracles, ainsi disparaissent les ténèbres, devant la lumière et l'esprit de puberté humanitaire.

Nous répondrons, ici, à deux ordres d'objection, émanés de deux catégories opposées de personnes, nous portant, ainsi, au-devant des hommes qui, persuadés de l'inviolabilité éternelle des mystères et du surnaturel des miracles, considèrent comme une profanation d'en sonder la toute divine profondeur. Nous répondrons en même temps à ceux qui, rejetant, au contraire, la nécessité même provisoire, des mystères, et la possibilité des miracles, ne voient dans la foi qu'une faiblesse, et nient hardiment, dans les affaires humaines et dans l'ordre naturel, la possibilité de toute intervention divine.

Une simple exposition abrégée de l'état réel de l'humanité et des rapports de cette dernière, avec le grand ensemble de toutes choses, prouvera aux défenseurs aveugles de l'incompréhensibilité radicale des mystères, de quelle importance, il est, pour une humanité pubère, de

les étudier. Elle leur prouvera, bien plus : l'obligation où se trouve cette humanité d'une époque, dont l'heure a sonné pour nous, de pénétrer ces mystères ; d'en connaître pleinement le sens, sous peine de manquer sa destinée, de désobéir aux ordres de son Messie, et à la volonté de Dieu lui-même. Car, si le Christ a ordonné aux hommes de s'aimer innocemment les uns les autres, et de croire aveuglément à sa parole, dont ils ne comprenaient pas tout le sens, il a ajouté, en vue de l'avenir, d'une doctrine et d'un âge humanitaire plus avancés : « Cherchez et « vous trouverez ; demandez et vous recevrez ; frappez et « l'on vous ouvrira. » (Matth. ch. VII, v. 7.) Il a dit encore : « L'esprit de vérité vous mènera dans toute la « vérité. » (Jean, ch. XVI, v. 13.)

La disparition des mystères et l'explication des miracles nous mettront sur la voie pour persuader aux incrédules, aux contempteurs de la foi aveugle, que, si leur esprit trop mûr pour l'aliment dont on s'obstine à le nourrir sans terme, se refuse à donner son adhésion à la doctrine enfantine de l'ancien temps, il leur faut, au moins, en reconnaître l'opportunité, à l'égard des siècles passés. A eux d'accepter pour le présent, et d'embrasser avec ardeur, pour les temps à venir, une doctrine supérieure à l'ancienne, qu'elle développe et complète ; un enseignement nouveau ménagé d'en haut à des estomacs moraux plus robustes. Cette doctrine, appropriée à notre époque, appuyée sur le bon sens qui console et satisfait, doit unir étroitement tous les hommes, préparer la sanctification du nom de Dieu, la venue de son règne et l'exécution de

sa volonté, ici-bas, comme dans le ciel; enfin, elle doit nous délivrer du mal.

Je ferai remarquer que l'homme ne commence à vivre d'une vie extérieure et morale qu'à sa naissance, au moment où son âme lui arrive. L'humanité ne commence à vivre d'une vie morale et de relation, un peu conforme à la justice que sa condition supérieure comporte, qu'à l'arrivée de son âme, de l'envoyé divin, du fils de Dieu. Au fait, en quoi consiste le rôle de l'âme humaine, envoyée, dans un corps nouvellement formé, afin de l'animer? A diriger l'homme que son union avec ce corps va définitivement constituer, à produire au dehors par l'intellect, à employer pour les fins de Dieu, les facultés intelligentes, dont la vertu végétait obscurément dans l'enveloppe fœtale destinée à devenir un homme. Eh bien, n'est-ce pas, en grand, un résultat identique qu'a produit sur la terre la venue du Christ, la naissance réelle de l'humanité? Celle-ci, durant sa vie embryonnaire, image de l'enfant qui va naître, possédait dans son corps qui était l'humanité primitive, païenne ou autre, et dans sa tête qui fut le peuple juif, tout ce qu'il fallait pour lui donner la vie, moyennant l'étincelle céleste et la direction du Messie, son âme. Qu'a fait le Christ? Il a pris à la doctrine de Moïse tous ses divins préceptes; il les a affirmés de nouveau, directement, au nom de son Père, les a dégagés de leur raideur, de leur inertie judaïques, des scories des siècles, et leur a donné la vie pour marcher et se répandre sur toute l'humanité, et la faire avancer.

Notre humanité n'a commencé à vivre moralement

qu'à la naissance du Christ. Le Christ parlait à une humanité enfant. Il ne pouvait lui tenir le langage qu'on tient à une humanité adulte. Quel effet produirait un père sur des enfants en bas âge, s'il leur parlait bon sens et raison ; s'il leur enseignait la science par le raisonnement ? Il ordonne simplement qu'on le croie sur parole. Jésus-Christ, s'adressant aux hommes de son époque, leur a commandé, comme à des enfants, de s'aimer entre eux, de s'abstenir, pour un temps, de toute recherche, relativement aux mystères, à la valeur des *préceptes qu'il* leur enseignait, des ordres qu'il leur *imposait*, transitoires comme leur âge. C'était là son devoir. Rien de moins ; rien de plus ; et c'est bien à tort que les Juifs se plaindraient qu'il n'ait pas fait, durant sa vie, aveu public et acte physique de divinité, pour les convaincre de la sublimité de son mandat. A l'exemple de Dieu, il se garda de violenter le libre arbitre des hommes par des faits palpables et entraînants. Lorsque les soldats, ses bourreaux, lui criaient : « Jésus, si tu es le fils de Dieu, descends de ta croix, » ces soldats, les Juifs qui les approuvaient, avaient-ils mérité le privilége de voir un tel prodige ? Le peuple juif tout entier méritait-il, comme certains osent le réclamer pour lui, d'assister à la transfiguration du Christ, dont Pierre, Jean et Jacques furent, parmi ses apôtres mêmes, les seuls témoins?

Le Christ se garda de dépasser, dans ses paroles, la limite imposée à son rôle de Messie enfant, malgré l'avancement apparent des autres peuples, des gentils, étrangers encore à sa doctrine. Il se garda d'emprunter rien

à leur savoir bâtard, afin que la greffe de vérité enfantine, dont il apportait le germe, grandît libre et pure, sur son terrain, sans mélange compromettant. Telle, une branche greffée pousse, sans mêler ses produits aux produits sauvages des branches, qui n'ont pas subi la salutaire opération, et destinées, plus tard, à lui céder leur séve. Il prouva sa divinité par des miracles, donnant, par ce fait, autorité à ses paroles, et une sanction suffisante à la doctrine de l'enfance humanitaire. Ainsi un bon maître, pour inspirer à ses élèves enfants confiance en ses lumières, cherche, avec juste raison, à faire impression sur eux et à leur donner une idée avantageuse de lui et de ses enseignements, dans l'intérêt seul de leur progrès.

Mais, quand les élèves ont atteint l'âge de puberté, le maître intelligent se garde bien de leur tenir le même langage que durant leur enfance : il les sèvre, dès cette heure, des anciennes méthodes; il rit même, avec eux, des expédients jadis mis en œuvre pour les contenir, les captiver et les instruire selon leur jeune âge. Recourant, alors ouvertement à des moyens mieux en rapport avec leur raison, qui réclame ses droits, il tempère ses préceptes d'autrefois, pour les accommoder au caractère de la puberté. Il fait appel, en tout, à l'esprit et au bon sens de ses élèves. De cette manière, il satisfait, en même temps, ceux dont la raison allait, déjà, au delà de ce qu'on leur avait enseigné, et ceux qui, plus timides et craignant de s'égarer en s'aventurant trop sans leurs lisières, auraient pu, en l'absence de ce nouveau progrès, s'immobiliser dans les idées de l'enfance. Voyons là, l'image par-

faite de ce qui se passe pour l'humanité en semblable conjoncture.

A la condition de l'enfant dans le sein de la mère, correspond l'état primitif de l'humanité, antérieur à la venue du Christ. A cet âge humanitaire, aucune règle précise, d'origine directement divine, ne guidait les hommes. Ils ignoraient qu'ils eussent une âme. Le bien et le mal confondus à leurs yeux sous un même caractère d'aveuglement, étaient indifféremment accueillis par eux. Ils les maîtrisaient et les favorisaient, tour à tour, sous le nom de fortune, d'heur et de malheur, sans exciter leur surprise, sans éveiller presque leur attention, c'était l'effet non d'une résignation méritoire; mais, la conséquence de leur naturelle apathie. A cet âge, enfin, aucune puissance amie, relevant d'une autorité irrécusable, authentique, n'avait réagi directement, encore, contre le droit sauvage du plus fort. Le Christ, en dégageant de toute entrave pharisaïque, et en proclamant la loi d'amour, donna naissance en quelque sorte, à l'humanité, lui apporta son âme qui était lui-même, et, de l'élite de cette humanité, constitua son corps. Ainsi, un général est l'âme d'une armée et un souverain l'âme d'un État. Seulement le Christ est incorporé à l'humanité, pour toute la carrière humanitaire, comme l'âme humaine l'est à son corps, pour toute la durée de la vie de l'homme qu'elle gouverne.

Le Christ apprit aux hommes qu'ils sont frères et qu'ils doivent s'aimer pour s'approcher de Dieu. S'il ne tira pas, s'il ne recommanda point de tirer, immédiatement, les conséquences de solidarité et d'émancipation que sa

doctrine fraternelle comporte, c'est que toute chose a son temps et que, en exécutant la loi, il devait ne précipiter rien, et laisser l'accomplissement de son œuvre aux générations à venir. Il imitait ainsi la nature qui forme progressivement et à des époques successives la tige, la fleur féconde et le fruit de la plante. Ce n'était pas trop de dix-huit cents ans, en effet, pour que l'humanité avancée pût émettre enfin, et avec réserve, encore, son sentiment sur ces matières, faire passer l'autorité de ces principes de la conscience privée à la conscience publique, et constater, ainsi, l'approche de sa puberté, de l'Esprit consolateur.

La science de Dieu, les mathématiques vivantes et fonctionnantes, qui sont l'essence et la vie de Dieu, en action, la raison de tout ce qui est, a été et sera, consistent en ces similitudes, en ces analogies naturelles, reproduites en tous sens, à l'infini. Avec quelle sublime adresse les mania le Christ, à qui l'enseignement technique et formel en était interdit, par l'âge primitif et enfantin de l'humanité de son temps! Enfin, de ce fait que l'âge de puberté ne saurait faire défaut à l'homme, nous pouvons et devons nécessairement conclure, en vertu de l'analogie divine, que la puberté ne pouvait faire défaut à l'humanité, à l'homme géant collectif humanitaire.

Laissons donc aux hommes immobilisés dans l'enfance humanitaire, qu'ils s'efforcent de prolonger au delà de ses limites, le monopole des mystères, quand la lumière apportée par l'âme de l'humanité pubère brille représentée par son Esprit, promis et envoyé à la terre par le Christ : « Mon père vous enverra en mon nom l'Esprit consola-

teurs » (Saint Jean, ch. XIV, v. 28); lumière divine, *formulée* en langage humain, dans les enseignements de la science vivante et fonctionnante ! On comprendra qu'à une semblable époque de la vie humanitaire, tout homme se fasse une loi de s'instruire de la vérité nouvelle, de sonder les mystères et d'expliquer les miracles, à la clarté du lumineux flambeau, sans craindre le reproche de profanation et de sacrilége ; puisque c'est Dieu, par sa loi, qui le veut ainsi ; puisque le divin Maître l'a ordonné ; puisque c'est *démontré nécessaire par les mathématiques* vivantes d'analogie divine, aussi *infaillibles que* Dieu ; puisqu'il en est ainsi, à la puberté de l'homme, pour les secrets de la nature, demeurés des mystères, pour lui, jusque-là ; puisque, enfin, il en est de même sur tous les innombrables mondes des domaines de Dieu.

Le Christ, notre lumière, n'a-t-il pas prononcé ces prophétiques paroles citées déjà et conformes à la vérité éternelle : « Il n'y a rien de secret qui ne doive être dévoilé, « rien de caché qui ne doive venir à la lumière ? » (Math., ch. X, v. 26.) N'a-t-il pas dit encore : « Les demeures sont « nombreuses dans la maison de mon Père ? » (Saint Jean, ch. XIV, v. 2.) Ce qui signifie qu'elles y sont innombrables ; que les mondes sont en nombre infini dans le Grand Tout vivant, « dans la maison de Dieu, » loin d'être limités à la planète Terre comme le croyait l'humanité enfantine, à la façon des enfants, pour qui le monde *entier* se résume dans leur village. Quoi d'étonnant, donc, que les prophètes parlant, à leur insu, ou écrivant sous la dictée d'êtres célestes, puissants, Messagers de Dieu, comme je l'expli-

querai, d'êtres parfaitement maîtres de l'ensemble et des détails de la science de Dieu, aient prédit ce qui arriverait sur notre planète, lors des diverses phases d'existence de son humanité : à la naissance de cette humanité, du temps du Christ ; à sa puberté, du temps de l'Esprit ; à sa maturité, durant le règne de Dieu. N'en est-il pas de même, pour tout, sur tous les mondes? La physionomie des âges de l'un ne doit-elle pas ressembler, en vertu de la loi d'unité, à celle des âges de l'autre, comme cela a lieu chez les hommes? L'enfance, la puberté, l'âge mûr, ne portent-ils pas chez tous, en général, le même caractère? Avant la naissance d'un enfant, ne pouvons-nous pas, nous-mêmes, facilement prédire les époques et les traits généraux des diverses phases de sa future carrière? Il est, toutefois, pour les humanités, comme pour chaque homme, des circonstances particulières, trop longues à détailler ici, qui s'expliquent par la science de Dieu et sont relatives aux détails propres à chaque sujet.

Ce simple exposé doit donner à réfléchir aux adorateurs obstinés des mystères. Lorsqu'est venu pour Dieu le moment d'anéantir ces mystères, en les dévoilant, ils ne jouent eux-mêmes d'autre rôle, en se cramponnant au passé, que de conserver le boisseau sur la lumière. Ils sont semblables à ces pédagogues insensés, qui voudraient maintenir l'enfant, durant sa vie entière, dans son ignorance et sa crédulité primitive, au lieu de l'éclairer, quand est venue l'heure de le faire. Il doit prouver aussi aux antagonistes des mystères et des miracles, qu'il existait, jusqu'à ce jour, d'excellentes raisons pour laisser caché

ce qui l'était, comme on se garde de livrer à l'enfant la vérité sur la puberté humaine, sur certaines opérations de la nature. Il leur prouvera encore que le miracle ou phénomène prétendu surnaturel n'est autre que le fait naturel, opéré ici-bas en vertu d'une vie supérieure, inconnue, il est vrai, et incomprise jusqu'à nos jours, mais, expliquée aujourd'hui par la vraie science. Or, cette science est la science vivante et fonctionnante d'analogie divine. Elle vient, au moment voulu, délivrer les hommes de l'erreur, de l'ignorance, du mal et des esclavages matériels et moraux, qu'il engendre, aux mille formes, aux nuances sans fin. Cet exposé doit prouver encore aux contempteurs de la vérité pubère, que leur incrédulité, assise sur le matérialisme, constituerait, de leur part, s'ils y persévéraient, le rejet formel, pour ce qui les regarde, de tous les bienfaits d'émancipation morale et matérielle qu'ils invoquent, sans justement les comprendre. Ils ont réellement droit à ces avantages, avec l'humanité pubère, dont ils font partie, à leur insu, en raison de leur avancement sauvage ; et la science de Dieu seule peut les leur assurer.

Enfin, avec la science de Dieu, plus de mystères, plus de miracles. Grâce à elle tout rentre dans l'ordre naturel, tout trouve sa vraie signification, sa place, son explication normale, dans l'ensemble ou les détails du grand fonctionnement universel. L'homme, alors, en appliquant la loi de Dieu à ce qui l'entoure, sait d'où il vient, où il va, où il est susceptible d'aller. Le sort d'une molécule terrestre vivante, passant, de la terre, dans la

végétation, de là, dans l'animal, puis dans l'homme et l'atmosphère, lui a donné la clef de sa destinée, écrite, d'ailleurs, dans toute l'œuvre de Dieu. Il connaît cette science de Dieu, aussi bien que la nature son domaine. Elle lui a révélé l'origine et la destinée de son âme, l'origine et la destinée de son corps. Grâce à cette science divine, il n'ignore plus rien de la formation, du peuplement, de la vie et de la fin de sa planète, de son soleil, de son tourbillon. Il sait les ressorts de sa vie et de ses actes, ceux de sa parole, ceux de sa pensée, les causes et la guérison des maladies, la raison des douleurs de l'existence, ici-bas, et le bienfait réel de la transformation. Il est instruit de ses rapports avec la nature, avec les règnes inférieurs, avec le globe qu'il habite, avec l'intelligence supérieure qui dirige, immédiatement, la vie morale et physique de ce globe, sous les ordres de Dieu. Or, elle-même, cette intelligence, est liée hiérarchiquement au Père infini, par le moyen d'intermédiaires, d'agents divins, échelonnés en valeur, en amour et en puissance, appartenant tous à la race humaine, mais, épurés et parfaits.

Tout doute a disparu pour lui.

Il a appris que ce globe n'est qu'un infime rouage du grand mécanisme vivant qui embrasse toute vie. Il sait ce corps planétaire, immense pour lui, rouage imperceptible pourtant de la vie universelle, organisé, dans sa nature et selon sa valeur, comme tous les autres, planètes ou soleils. Il sait les mondes vivants et intelligents, habités, élaborés par des hommes différents de pureté, d'élévation et de valeur, selon leurs globes respectifs; mais confor-

més tous, en petit, relativement, sur le même modèle, qui est le Dieu infini, père de tous, à la tête du Grand Tout. Cette conformité qui les constitue tous frères, met en évidence, à leurs yeux, les tristes effets, l'impiété de l'égoïsme. Une fois désabusés d'erreur, sur ce point, ils voient fonctionner partout la loi d'amour, qu'ils doivent suivre pour s'approcher de Dieu.

Cet homme régénéré a appris, encore, que Dieu, grande Ame active, indépendante et personnelle de tout ce qui existe, régit chacun de ses innombrables mondes par des unités vivantes, âmes collectives, solaires ou planétaires. Ce sont les intelligences qui lient à lui et entre eux ses mondes sans fin. Formées d'âmes individuelles humaines, supérieures, spirituelles ou célestes, par centaines de milliards, elles ont pour fonction de diriger la vie et les relations du grand corps auquel elles sont attachées, celle des règnes et des hommes qui s'y trouvent classés. C'est une de ces âmes planétaires célestes, collectives, dirigeant la planète et représentée par une âme individuelle de son unité, représentation elle-même de Dieu, qui inspira sur notre terre les prophètes d'Israël, à l'insu des hommes, et sous le nom de l'Éternel. Or, de même que le globe a une âme, ainsi que l'homme, l'humanité doit avoir la sienne, aussi, pour la relier à Dieu; âme qu'elle reçoit, comme je l'ai dit, en la personne du Messie dont la naissance inaugure l'enfance humanitaire. Ainsi, l'âme du Christ, fils de Dieu, était l'âme de l'humanité, vivant dans un corps humain, rayonnant de là sur tous les hommes et devant se mani-

fester, plus tard, d'une manière palpable, Esprit de Dieu, par l'organe d'un homme, membre de l'humanité avancée, qui est elle-même le corps du Christ, à l'époque de la puberté, et, enfin, de la maturité humanitaire. « Ignorez-« vous, dit saint Paul, que vos corps sont les membres « de Jésus-Christ? » (Paul, I, *Cor.*, ch. VI, v. 15.)

Les hommes, âmes humaines incarnées, étincelles divines éternelles, placées dans des corps de la nature de leurs globes, poursuivent dans les mondes des carrières plus ou moins longues, marquées par celle de la molécule vivante à travers la terre végétale, la végétation et l'atmosphère. Ils arrivent tous, infailliblement, en définitive, aux cieux des cieux, empire absolu de Dieu, à la suite d'alternatives de bonheur et de malheur relatif, proportionnées à leurs mérites ou à leurs démérites. Aux cieux des cieux, ils sont employés, en qualité de Grands Messagers divins, au service des facultés intellectuelles de Dieu, et remplissent, par rapport à lui et aux univers, des fonctions supérieures et indispensables dont j'aurai occasion de parler.

Cette race humaine infinie, élaborant tous les mondes, depuis les plus grossiers jusques aux plus purs, en s'élaborant elle-même, est représentée, comme je l'ai dit, dans la nature, c'est-à-dire dans la terre, l'eau et l'air, ou, encore, dans les minéraux, dans les végétaux, dans les animaux et dans l'homme, par des êtres intelligents, infiniment petits. Molécules vivantes, terrestres ou matérielles d'abord, spirituelles et célestes à mesure de leur élévation, elles sont à l'âme humaine, ce que l'âme humaine est à Dieu : des messagers de l'âme à tous les degrés de l'échelle

infiniment petite, comme les âmes humaines sont les messagers de tous grades du Dieu infini. Désignées par le nom d'*animules*, unies à des corps infiniment petits, matériels ou fluidiques, elles font, à travers des mondes infiniment petits aussi, ou mondicules, organisés dans toute la nature vivante, comme les mondes dans le Grand Tout, le même chemin, en proportion, que les hommes à travers les mondes, qui vivifient le domaine de Dieu.

Ces petits êtres, invisibles aux yeux de notre corps grossier, saisissables, seulement, à ceux de notre esprit, et affirmés par l'infaillible analogie divine, maintiennent le jeu de la vie et de l'intelligence dans les minéraux, dans les végétaux, dans les animaux et, surtout, chez l'homme leur dieu immédiat. Matériels, de corps, dans la matière, fluidiques dans les fluides, ils peuplent la nature entière, soit éveillés, soit endormis, actifs, extatiques ou léthargiques. C'est leur réveil soudain, par masses, quand ils sont à l'état fluidique, qui constitue les manifestations variées des forces de la nature : le feu, l'électricité, la puissance de la vapeur, celle des poudres et des substances inflammables diverses : de la foudre et des explosions, opérées en grand par la nature et, en petit, par la science des hommes.

Mais ce qui nous touche le plus dans ces enseignements, c'est qu'ils nous apprennent à connaître Dieu, notre âme et sa destinée! en nous expliquant l'homme. Quand l'homme sait d'où il vient, où il va, où il est susceptible d'aller, il sent toute la portée de ces consolantes paroles du Christ : « Mon joug est doux et mon fardeau est léger. »

(Matth., ch. XII, v. 30.) Aimer, c'est toute la loi. Aimer, c'est tout savoir. L'amour, c'est le savoir des anges; la science, c'est l'amour. Grâce à la science divine apportée par l'Esprit de la puberté humanitaire, on aime ses frères par attraction naturelle et on est consolé; on surmonte, sans bravade, les peines inséparables de la vie, on les ensevelit sous l'amour. Loin de nous, alors, les appréhensions de l'avenir, la crainte enfantine de la mort, les affaires puériles de la dernière heure. La lumière éclatante de la foi pubère et raisonnée, appuyée sur la loi de Dieu, a brillé sur tous ces fantômes de l'enfance humanitaire et les a absorbés. A leur place, on voit venir à soi, distinctement, le bras fluidique infini du plus grand, du plus doux des pères, caché pour un temps, jusque-là, sous l'effrayante image d'une justice vengeresse, sous le voile naturel de l'ignorance enfantine. La meilleure des mères n'est-elle pas obligée, souvent, pour éviter à son enfant une faute, et une correction plus positive, de le menacer de la dent imaginaire du loup?

Bien des âmes faibles, cependant, et timorées se rendront difficilement à la pensée que l'Esprit de Dieu arrive spécialement de nos jours à l'humanité. Aveuglées par l'éclat, la nouveauté et l'imprévu des lumières nouvelles, malgré leur réelle identité avec celles du Messie, ces âmes n'apercevront pas le lien qui unit, à la doctrine du Christ, celle de son Esprit. Elles hésiteront avant d'admettre l'évidence du bon sens, s'arrêtant à l'idée à eux inculquée, que l'Esprit a déjà été octroyé aux hommes dans la personne des apôtres

du Christ. Or, la vérité de la nouvelle doctrine se trouve prouvée par son avancement sur l'ancienne; et le lien providentiel qui les lie, est caché dans l'Évangile. Le divin Maître lui-même a eu soin d'y établir en ces termes la pierre d'attente de la doctrine de puberté : « J'aurais encore « beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pourriez « pas les porter à présent, mais quand l'Esprit de vérité « sera venu, il vous mènera dans toute la vérité... » etc... (Jean, ch. XVI-812.) Et, d'ailleurs, la vie matérielle et la puberté n'arrivent pas ensemble à l'enfant, mais se manifestent successivement, chez lui, et à des années de distance. Il était donc impossible que nul intervalle ne séparât la naissance et la puberté de l'humanité ; qu'elles eussent lieu à la même époque. Du reste, la volonté de Dieu, humainement formulée sur ce point, signal de la puberté humanitaire, était scellée, encore, au temps des apôtres, et devait l'être jusqu'à nos jours. Les prophéties, qui annonçaient les temps actuels, n'étaient, conséquemment, pas encore expliquées, l'humanité enfant ne devait pas savoir le secret de sa future puberté.

Enfin, l'esprit de Dieu ne saurait descendre sur la terre en auxiliaire d'un autre avénement plus matériel, pour se communiquer à quelques hommes et garder l'incognito à l'égard des autres ; pour opérer, durant les siècles de la matière, une œuvre lente et préparatoire. Quand il y vient, c'est au grand jour, pour s'incorporer à toute l'humanité de bonne volonté, renouveler la face de la terre et spiritualiser, enfin, tous les hommes, préparés pour la seconde

résurrection. Puis enfin, comme argument final, nous demanderons si, après la Pentecôte, les apôtres du Christ ont enseigné une doctrine plus avancée que celle qu'ils enseignaient avant.

Je n'en finirais pas si je voulais dérouler, ici, tout ce que la science de Dieu enseigne. Son programme embrasse l'infini où chacun est libre de l'appliquer dans la sphère de ses idées, de ses occupations et de ses aptitudes; et je me suis contenté d'en mettre en lumière quelques points seulement. La science vivante, en un mot, est le fonds universel d'où jaillira, renouvelée, toute science humaine parcellaire. Chacune s'apprêtera à se joindre au faisceau synthétique de la science unitaire, à mesure que les hommes, guidés par des précurseurs, appropriés à ce rôle, apprendront à connaître et à pratiquer la loi de Dieu.

La science de Dieu est infinie comme Dieu même. Or, certains hommes, à l'esprit faussé et jugeant tout avec leur intelligence seule, sans consulter ou écouter leur cœur, se trouveront, en raison de l'étroitesse de leur jugement, en face d'un sujet infini, incapables d'embrasser une science synthétique dont ils n'apercevront pas la haute portée. Contenant tout, sans rien montrer à sa surface, cette science forme un corps indissoluble, indivisible et indépendant de toutes les idées mises en cours dans leur monde, par un syncrétisme indigeste. Elle les explique et les contient toutes. Dressés avec la raideur du compas et de la règle, dans l'étude exclusive de ssciences dites exactes, absorbés dans la sécheresse des chiffres, ces hommes croient

tout posséder dans leur chétive spécialité et ne gardent aucune place dans leur esprit pour ce qui est d'une sublime nature. Ceux-là sont essentiellement de ce monde. Ils sont remis à un autre, pour accepter la loi de Dieu, et à plus tard encore pour en jouir. Capables quelquefois de comprendre et de sentir le bienfait de la doctrine nouvelle, ils se refuseront à adopter une loi dont un esprit sec et positif ne saurait mesurer le fond moral, inabordable à leur sonde matérielle. D'autres enfin, accessibles au véritable amour, sont habitués à peser, à juger tout, comme on dit, avec le cœur. Ils apprécieront les faits, selon une intuition supérieure, qu'on a appelée grâce, et qui n'est pas une faveur, selon la loi de Dieu, mais la juste récompense d'un mérite antérieur inconscient de lui-même.

Ceux-là écouteront avec humilité et gratitude, reconnaîtront sans peine, adopteront avec joie la vérité, et auront part à la nouvelle résurrection.

Réjouissons-nous de leur bonheur, laissant à leur incorrigible folie, d'autre part, ceux qui repoussent la lumière, parce qu'elle ne porte pas le costume du monde, et se croient fort avisés et bien sages. Sans perdre, à leur égard, un temps précieux, contentons-nous de demander et d'espérer, pour eux, l'heure de la résurrection, et répétons avec le prophète : « La terre sera remplie de la science de Dieu comme le fond de la mer, des eaux qui le couvrent. » (Isaïe, ch. XI, v. 9.)

Ainsi que je l'ai dit en commençant, je ne prétends pas, dans ce nouveau livre, développer en entier la science

vivante et fonctionnante de Dieu. Le seul objet que je me propose, c'est d'y pouvoir initier le lecteur à la doctrine d'amour et de bon sens pubère, qui est l'essence de la science de Dieu et donne la vie de l'esprit au moyen de la résurrection spirituelle.

Puissent ces modestes entretiens ne pas tromper mon attente !

PREMIER ENTRETIEN

Résurrection

C'était sur le bord méridional d'un plateau élevé, qui couronnait une odorante et riche colline de la Provence. De ce lieu comme d'un belvédère naturel, le regard s'étendait au loin sur les ondulations successives et les accidents variés d'une immense et riante plaine, parsemée de hameaux, de maisons rustiques, de luxueuses villas et de châteaux en ruines. De chaque côté, des montagnes aux crêtes dentelées, aux nuances transparentes de lapis, d'émeraude et de porphyre, encadraient ce tableau rafraîchi à l'horizon par les flots bleus de la Méditerranée. De gaies voiles blanches émaillaient la mer, qui se confondait, dans un insaisissable lointain, avec l'azur du ciel. Au milieu de cette nature pleine de vie et de salubres odeurs, deux hommes insensibles à leur pittoresque entourage, paraissaient absorbés dans une conversation animée. Ils étaient assis sur des touffes épaisses de lavande, de thym et d'immortelle, vêtement

naturel du sol des côteaux, dans ces contrées caressées du soleil. Ils étaient à quelques pas d'une modeste maison blanche, coupée de volets verts un peu jaunis par le temps. Une façon de tourelle déguisant une citerne, recommandée aux orages d'été et aux pluies d'automne, flanquait le frais hermitage et riait avec lui à un joyeux soleil de printemps. Un peu en arrière de la maisonnette, et sur la pente de la colline, un bois de pins séculaires s'élevait jusqu'au bord supérieur du plateau. Les troncs de ces arbres s'étalaient aux rayons du soleil, tandis que leurs branches grises, aux formes fantastiques, secouaient leur sombre chevelure où se jouaient, avec de mystérieux frémissements, les folles brises des montagnes portant sur leurs ailes de purs et vivifiants parfums.

A proprement parler, ces deux hommes n'étaient pas des paysans ; mais, leur vêtement, d'une coupe simple quoique moderne, indiquait des personnes qui, si elles n'avaient pas vécu étrangères au monde, s'en tenaient loin, toutefois, et lui préféraient le calme des champs, l'air sain et fortifiant de la colline. L'un, que nous désignerons simplement par le nom de monsieur Pierre, était d'un âge assez mûr déjà. Il écoutait attentivement, et avec un air d'indicible satisfaction, son interlocuteur Michel, plus jeune que lui cependant, et qui répondait à ses questions avec une bienveillance toute paternelle, mais avec une autorité morale évidente, malgré ses efforts pour la contenir. Ces deux êtres paraissaient s'occuper aussi peu, en ce moment, des affaires du monde, que du tableau splendide déroulé à leurs pieds. Les yeux de Michel, levés au ciel par moments, comme

pour y lire sa pensée, ou y chercher une inspiration, laissaient facilement deviner la nature de leur entretien.

Arrivant sans bruit, je m'assis auprès d'eux, et leur fis, de la main, un salut amical, mais indiquant en même temps, de ma part, la volonté expresse de ne point souffrir qu'ils se dérangeassent pour moi. Voisin de campagne de Michel, je le savais, depuis plusieurs années, établi dans cette solitude. J'avais reconnu chez lui, sous un voile de préoccupation ou de mystérieuse réserve, une bonté et une affabilité peu communes. Malgré la légère teinte de froideur jetée sur son premier abord par ces apparences, par des habitudes, dès longtemps contractées, de vie solitaire et contemplative, je me sentais attiré vers lui par un charme irrésistible et une vive curiosité. Nous nous visitions fréquemment et vivions en excellents rapports de voisinage. Je lui avais présenté ma femme qui aurait presque pu être sa fille. D'abord, elle m'accompagnait rarement chez lui; puis, elle y vint plus fréquemment, amenant, de temps à autre, avec elle, ses deux enfants : ma fille et mon garçon, en adoration, tous deux, devant notre excellent voisin qui le leur rendait bien en caresses.

La physionomie de Michel, quand il vous tendait la main, son air calme et satisfait, sa conversation expansive et gaie, l'exemple de sa vie simple et remplie, réjouissaient mon cœur et renforçaient mon âme contre les épreuves inévitables de la vie. D'ordinaire, il suivait de loin ses cultures, avec le soin d'un homme d'ordre, la confiance et la résignation d'un philosophe, qui a toujours assez pour vivre, étant exempt de famille et se suffisant en toute chose. Il

passait à la ville les deux ou trois mois que durait l'hiver et n'y voyait que des gens simples; mais sa vie de prédilection était celle de la campagne.

Un jour, il amena de la ville, avec lui, un nouveau compagnon, M. Pierre, recommandé à Michel par un de leurs amis communs. Cette nouvelle société répandit, peu à peu, un surcroît d'animation sur nos rapports de campagne, et fit naître en moi l'espoir de pénétrer le secret motif des méditations de mon voisin. Après quelques semaines de conversations, tantôt intimes et sur des sujets secrets, tantôt banales et relatives à des sujets généraux, mais dont le lien m'échappait; à la suite, enfin, de plusieurs jours de conférences particulières entre les deux amis, Pierre décida Michel à nous confier l'objet de ses pensées, ses recherches, ses plans, ses inspirations; ce que celui-ci fit, petit à petit, dans une série d'entretiens, qui font le sujet de ce livre. Peu capable d'abord de prendre part, malgré mon envie, aux discours tout nouveaux pour moi de mes deux voisins, mais autorisé à les entendre à cause de l'intérêt qu'ils m'inspiraient, je devins un auditeur aussi attentif que sympathique, et j'en éprouvai une vive et bienfaisante impression. En avançant, je compris que cet aliment nourrissait mon esprit et remplissait mon cœur. Je pus alors me mêler un peu à ce qui se disait dans ces conversations. Les enseignements que j'y ai puisés entretiennent mon âme, depuis ce temps, et me charment à mesure que j'avance, ravivés et fécondés, chaque jour, par la réflexion et l'étude. Point de départ d'une science nouvelle, qui élève, agrandit et embellit mon existence,

ils provoquent journellement, en moi, de salutaires résolutions et m'aident à diriger, vers le bien, l'emploi de ma vie entière. Nous nous entretenons souvent, en famille, de ces souvenirs, qui ont ouvert nos cœurs aux consolations du savoir divin, et ont porté, pour notre bonheur, des fruits précieux autant qu'inespérés.

Les entretiens de Michel avaient lieu depuis quelques semaines déjà. Quand j'arrivai auprès des deux amis, Michel avait cessé de parler. Il me tendit la main avec son sourire de bon accueil, et se leva. Il y eut alors un instant de silence.

— Mon père! s'écria Pierre tout à coup, n'y tenant plus, transporté de bonheur et prosterné aux pieds de son ami ; mon père !... et l'émotion lui coupa la parole.

— Que faites-vous ? De grâce, dit Michel, je ne veux pas vous voir là plus longtemps.

Et il s'efforçait de lui venir en aide pour lui faire prendre une attitude moins humble.

— O mon père, dit Pierre cédant à ses instances, j'obéirai ; je vous j'obéis. Mais souffrez, de ma part, ce doux nom de père, quoique je vous aie précédé dans la vie ; je vous en conjure, par l'infinie supériorité de votre savoir, par le lien sympathique qui m'attache à vous. Ne m'avez-vous pas réveillé du sommeil du doute? Ne m'avez-vous pas engendré à une nouvelle vie? Ne m'avez-vous pas ressuscité ? Souffrez que je mette à vos pieds tout ce que j'ai des biens terrestres, ma volonté, ma force, ma vie; en un mot, tout mon être. Je ne réclame de votre bonté, pour prix de mon dévouement, que la continuation de la

manne céleste dont vous daignez m'alimenter, et un coin obscur dans le paradis de votre demeure.

Émù à son tour, Michel demeura, un instant, sans parler; il essuyait furtivement, de ses doigts, des larmes qu'il aurait voulu cacher.

Pierre avait repris sa place et, plus calme en apparence, le regardait d'un air suppliant, relevé toutefois par une joie secrète; puis, soudain, saisissant la main de Michel, il la porta à ses lèvres, malgré une légère résistance, bientôt vaincue par l'ardeur et la promptitude du mouvement de Pierre.

— Toute ma vie, dit celui-ci, j'ai appelé la vérité divine que je vous dois d'apercevoir, enfin. J'ignorais, malheureux, même, en quoi elle consiste, capable tout au plus d'en constater l'absence. Cette absence était, pour mon cœur, un vide affreux; signe certain que je devais, à un jour prochain, connaître cette vérité, quelque éloigné que j'en fusse encore. Que savais-je, en effet, qui fût marqué au coin d'une incontestable certitude? Un nombre fort restreint d'axiomes, expressions tronquées de l'absolu, et quelques-unes de leurs conséquences. Oh! des vérités sans doute, vérités irréfutables au point de vue humain, vérités mathématiques, mais partielles, sèches, courtes, isolées et, toutefois, relatives; que l'esprit adopte, cependant, à cause d'une évidence acceptable qui les soutient sur un océan de doutes et d'erreurs; des vérités, oui; mais non la vérité.

Mais enfin de quelle utilité peuvent être ces évidences mortes, sans lien, pour alimenter le cœur, pour opérer la découverte de ce mystère incompréhensible et, pourtant,

indispensable à connaître, parce qu'il domine toute science humaine, du mystère de la vie. En quoi ces axiomes si vantés peuvent-ils contribuer à la constatation de cette grande vérité vivante, jusqu'à présent cachée à tous les yeux, mobile, pourtant, d'incessantes découvertes, qui doit donner la vie à tout, animer ces axiomes eux-mêmes. Que peut-on en tirer d'utile au but que je poursuis, si ce n'est de démontrer, par leur propre insuccès, que la vérité vraie n'est pas sur cette voie. Et, pourtant, j'ai entendu souvent, sans réussir à les comprendre, faute, de ma part, sans doute, d'assez de suffisance pour cela, des hommes engoués de l'à peu près, en l'absence du juste, exalter bien haut la satisfaction qui résulte de l'étude des mathématiques. Ah ! s'ils connaissaient, seulement, de la vraie vérité, le peu que vous m'en avez dévoilé ! Qu'on admire tant qu'on voudra une proposition rigoureusement démontrée, un problème ingénieusement résolu : le carré de l'hypoténuse, l'inscription de la sphère dans le cylindre, et autres réalités du même ordre, ou supérieures ; certes, je ferai chorus avec leurs admirateurs; c'est beau, c'est admirable, m'écrierai-je avec eux; c'est la gloire de l'humanité, d'avoir, par elle-même, établi ces véridiques propositions. Mais, après ? Quelle consolation mon cœur y trouve-il ? Que me disent-elles de la grandeur de Dieu, de l'immortalité de mon âme? Avec moins d'étonnement que ne m'en ont causé ces hommes, j'ai entendu un jour un trafiquant vanter la poésie de ses opérations commerciales.

J'avais étudié avec ardeur la science des hommes, basée sur ces froids axiomes et sur d'autres vérités de même

nature. J'avais suivi les voies diverses qu'elles avaient ouvertes à la curiosité peu exigeante de leurs adeptes. J'aurais persévéré plus longtemps, encore, dans ce labeur, acharné à fouiller ce terrain ingrat jusqu'à extinction de forces et de vie ; mais, partout, dans les divers sens où tendaient ces difficiles chemins, aussi nombreux que divergents, une insurmontable barrière arrêtait mes pas, décourageait mes efforts. Une voix intérieure me criait constamment : Tu n'iras pas plus loin. L'insuccès me rejetait invariablement dans un doute de jour, en jour, plus intense, dans un dédale inextricable. Quelques-uns de mes guides, cependant, ne se faisaient pas faute de convenir qu'ils n'étaient sûrs de rien autant que de leur ignorance ; et ceux qui parlaient ainsi étaient les plus consciencieux et les plus instruits, les hommes, entre tous, à qui s'adressaient, de préférence, mes sympathies. Hélas ! me disais-je, bien plus que mes maîtres, je devrais tenir un semblable langage. Je n'étais pas encore assez savant pour cela. Mais, dès que j'eus suffisamment mûri mon expérience, triste je me retirai, déplorant ces déceptions tardives et je versais en secret des larmes amères.

Que ne vous jetez-vous dans les bras de la religion, me fut-il dit un jour où, par mégarde, je me livrais à mon dépit en présence de gens du monde. Parmi eux, se trouvaient, au premier rang, quelques-uns de ces repus heureux, engraissés par leur penchant pour tout ce qui abrutit l'homme et leur éloignement pour tout ce qui l'élève, produit caractéristique de nos temps de doute général et d'impitoyable égoïsme ; hommes aux allures religieuses, aux

principes aussi élastiques pour eux, que sévères pour les autres. « Parlez-nous, disaient-ils, pour soulager l'homme « qui souffre moralement, parlez-nous de la religion, de « cet asile suprême des cœurs troublés, de ce paradis de « la conscience. Frappez avec confiance à cette porte de « refuge ; allez ! vous y trouverez ce qui vous manque : « la satisfaction de vos désirs, et la solution de tous vos « doutes. — Faites mieux, me glissa obligeamment à « l'oreille le matérialisme loyal et sincère, par l'organe « d'un épicurien aimable, d'un prétendu libre penseur; « croyez-moi, ne vous attachez pas à la recherche de « l'introuvable et employez cette courte vie le plus gaie- « ment qu'il vous sera possible. »

D'autres, divers d'humeurs et de goûts, me prodiguaient à l'envi leurs conseils. « Livrez-vous aux plaisirs, me « disait l'un ; songez à vous bien placer, me disait l'autre ; « mariez-vous richement ; occupez-vous, avant tout, de « vous faire, avec ce que vous possédez, une position « solide dans le monde. Que sais-je encore ? »

Ici, Pierre s'arrêta un instant, comme étonné de surprendre un sourire sur les lèvres de Michel. Puis, voyant que celui-ci se taisait, il continua.

— « Merci, messieurs, dis-je aux premiers, merci mille « fois de votre intérêt et de vos obligeants avis. Hélas ! de « ce refuge, de ce paradis que vous nommez la religion, « et que je me garde bien de confondre avec la pure « doctrine du Christ, qui respire dans l'Évangile, et fit les « vrais martyrs ; de ce refuge, de ce paradis, j'en ai goûté « comme de tant d'autres remèdes, mais, sans succès

« contre mon mal, et j'en suis revenu d'autant plus mor-
« tifié que j'avais espéré davantage. » Passant sur les nombreuses circonstances d'une épreuve sincèrement subie, faite, surtout, aux principaux foyers de vos idées religieuses, j'ai, je dois le dire, constaté sous cette panacée prestigieuse, mais dont la vertu ne résiste pas à l'examen scrupuleux d'un esprit attentif, d'un cœur ferme et honnête, une tendance habilement déguisée à faire reculer l'humanité. Elle l'éloigne de jour en jour, du bien et de la vérité, par l'attrait de la domination et par l'appétit des avantages matériels qu'elle procure. Outre ce danger spécial, les enseignements d'une époque écoulée, d'une ère qui ne peut revenir, ne sauraient être d'accord avec ma raison, que je ne me sens pas la force, ni même le droit d'abdiquer, maintenant. J'espère mieux pour notre siècle. Tout le reste est au moins de la fumée.

J'étais loin, comme vous voyez, de méconnaître la sainteté de la doctrine du Christ, défigurée, à plaisir, sous prétexte de la rendre plus claire, par ceux-là, même, qui l'ont obscurcie pour l'exploiter. Son divin auteur, lumière et espérance unique de l'humanité, nous a promis que « tout mystère serait dévoilé et tout secret traduit à la clarté du jour. » Cette promesse, j'en suis convaincu, s'adresse à notre temps. Confiant en Dieu, sûr de la droiture de mes sentiments, eh bien! disais-je, n'importe la distance des événements et les retards qu'on peut y apporter, comme le juste Siméon, j'attendrai. Je ne sais, du reste, qu'une parole dont le souvenir ait conservé, sur mon esprit, tout son empire ; sur mon cœur, tout son con-

solant prestige ; qu'une parole où se trouve entière la vérité ici-bas ; c'est cette divine et adorable recommandation du Christ à ses enfants : « Aimez-vous les uns les autres. » L'amour remplit si entièrement le cœur, qu'il nous tient lieu de tout bien. Oui ; aimons-nous ; le germe de la vérité est là. Mais des hommes qui s'aiment, où les trouver? Qui nous enseignera l'amour ?

— Mon fils, dit enfin Michel, dont l'affectueux et persistant sourire avait fini par absorber l'attention de Pierre, modérant peu à peu et arrêtant enfin son élan ; mon fils, soyez calme. Je sais tout; vous me l'avez suffisamment laissé deviner déjà. La joie qu'ont excitée en vous nos premiers entretiens m'a dit vos désirs, vos efforts, votre espoir déçu, votre désenchantement, la profondeur de votre peine, la sincérité de vos larmes. Depuis longtemps, j'attendais un fils comme vous, un disciple dégagé des préjugés, de l'orgueil et des liens du monde, dégoûté de l'universel mensonge; ayant faim et soif de vérité. Arrêtez-vous ici avec moi, aussi longtemps que vous y retiendra votre cœur. La Providence a pourvu, d'une manière plus que suffisante, à notre pain matériel, et, vous en avez déjà la preuve, elle ne vous laissera pas attendre l'autre : celui que vous réclamez de moi, qu'elle vous a promis par ma bouche, et qu'elle a commencé de vous donner.

Voulant échapper à une nouvelle scène de sensibilité et d'humbles protestations, dont s'effarouchait sa modestie, Michel ouvrit les bras à Pierre qui s'y précipita suffoqué de sanglots et de joie. Gagné moi-même par

leurs transports, je les embrassai à mon tour; et, après quelques instants de recueillement et de muets serrements de main, Michel reprit en ces termes :

— Ainsi donc, mon cher fils, j'accepte avec bonheur, devant notre ami, le titre de père que vous voulez me donner et je m'attacherai à le justifier. J'essaierai, je continuerai de satisfaire vos aspirations vers la vérité, et j'espère, avec le temps et l'aide de la Providence, y réussir un peu. Mais j'ai réclamé déjà et je réclame de vous, en commençant, un petit sacrifice ; c'est une épreuve de patience. J'avais à prendre mon sujet de loin, usant de ménagements et de réserve, afin de m'assurer, par une observation graduelle, que les yeux de votre esprit sont suffisamment ouverts, avant de leur présenter un tableau qu'ils n'auraient pu embrasser, ni examiner avec fruit, sans cette précaution de ma part. Il se peut, lorsque je traiterai un sujet important, que je vous retienne sur des accessoires préalables, que je vous fasse attendre, parfois, le point même que vous brûlez principalement de voir éclaircir ; que je vous laisse, comme bientôt, par exemple, soupirer après la plus importante des notions de vérité, après la connaissance de ce qu'il vous est donné de comprendre du Dieu infini. Obligé que je serai de descendre, auparavant, dans mes leçons, jusqu'au fond du chaos, source de tout le matériel d'ici-bas, j'y demeurerai trop longtemps peut-être à votre gré. Mais, j'en ai la confiance ; vous aurez plus de sens que le vulgaire des hommes, et ne vous rebuterez pas pour si peu.

— O mon père, dit Pierre, mon bonheur est si grand

devant les faveurs de la Providence, que je ne saurais le payer par aucun sacrifice, et ce que vous me demandez ne mérite nullement ce nom.

— Aussi bien, mon cher fils, vous n'aurez nullement à vous repentir de votre patience ; car, je n'agirai pas, avec vous, comme font avec le monde ses philosophes. L'un d'eux modèle, il est vrai, de sécheresse et d'égoïsme, osa, le siècle dernier, lui dire un jour, au bruit d'applaudissements qui retentissent encore, que, *s'il avait les mains pleines de vérités, il se garderait de les ouvrir*. Triste parole pour celui qui la prononça, plus triste encore pour le monde ! Oui, mon fils, vous comprendrez ma prudence et vous m'en remercierez. Je ne saurais, sans inconvénients graves, en effet, vous lancer tout à coup dans l'ample synthèse de la vérité, science nouvelle, inattendue et modeste dans son apparence, autant que majestueuse, immense et imposante dans sa large simplicité, quand on est parvenu à la posséder dans son esprit. Ce serait m'exposer à manquer mon but en vous créant, dès le premier abord, des difficultés, au moment, même, où je dois, surtout, m'appliquer à les écarter. Je m'exposerais, par cette méthode, à parler sans être compris ; à vous paraître obscur et diffus, quelque réellement claire et concise que fût ma parole. Il est des lumières si brillantes qu'elles ne laissent distinguer aucun détail à l'œil d'un homme qui s'éveille. Cet œil doit s'y habituer peu à peu. Ici, il est de mon devoir de lui ménager le passage des ténèbres à la lumière. Plus tard, dans nos longues soirées, nous aborderons de front la science de Dieu.

— Que l'homme est impuissant réduit à lui-même ! s'écria Pierre. Je comprends mieux, à mesure que je vous entends, que je ne pouvais parvenir, dans mon isolement, à entrevoir la vérité. L'humanité entière, armée du savoir et de l'expérience des siècles, a perdu son temps à cette œuvre, et j'espérais l'accomplir à moi tout seul ! Mais, tout apprenti de la science paie son petit tribut de recherches au problème de la quadrature du cercle, et tout mécanicien, tout ouvrier novice en fait autant pour celui du mouvement perpétuel. C'était bien une tentative d'enfant que la mienne. Je manquais de la condition indispensable pour la reconnaître, cette vérité ; et je perdais évidemment ma peine à la chercher ainsi. Comment, en effet, trouver dans une foule, même son frère, si l'on n'a jamais connu ses traits ? Comment, au milieu d'un inextricable tohu-bohu d'erreurs, distinguer la vérité, si l'on n'en possède pas le signalement, si l'on n'a pas, pour l'apprécier, un critérium infaillible ? Or, je le vois maintenant, ce critérium, la vérité le porte avec elle.

— Eh bien ! reprit Michel, jugez de l'inutilité de vos recherches tout humaines et isolées, par les moyens que Dieu emploie pour se manifester à l'humanité.

Mandataire de Dieu, Moïse, sur notre terre, apprit à un peuple ignorant et grossier à reconnaître un Dieu unique, à bégayer les premiers éléments de la vérité divine, la seule vraie, la seule authentique. Écrivant à une époque de confusion et pour des hommes à demi sauvages, il donna, pour critérium, à ses livres sacrés, une série de merveilles et de prodiges supérieurs à ceux du mal qui le

combattait par des moyens puissants, mais relativement sauvages, par les forces occultes de la magie noire.

Jésus-Christ, cependant, proclama devant ses disciples le sommaire de la vérité divine en formulant sa doctrine d'amour; et, aux yeux d'hommes incapables d'en apprécier, encore, la vertu, fit suivre cette doctrine, indépendamment du sacrifice du Golgotha, comme critérium, de miracles matériels, inabordables aux magiciens de son temps. Or, de nos jours, vous le savez, tout le monde en fait des miracles, ou peut en faire ; ainsi, l'adulte reproduit les prodiges qu'il admirait enfant. Ils sont le sujet de publications spéciales, aujourd'hui que la prophétie du Christ va s'accomplir : « Rien de caché qui ne doive être dévoilé, rien de secret qui ne doive être publié. » Laissons donc au passé qui manquait de bon sens pubère, la preuve par le miracle, tombée de nos jours aux mains du vulgaire. Au fait, nous faudrait-il, à nous, pour adorer un Dieu dans le fils de Marie, autre chose que la doctrine du Christ et la sanction du Golgotha ?

— Cher voisin, osai-je dire à Michel, vous accordez évidemment, si j'ai bien compris vos paroles, le bon sens pubère aux hommes de nos jours ; et, cependant, la doctrine de puberté est inconnue encore à l'humanité. Comment donc celle-ci serait-elle pubère ?

— J'avais, en effet, oublié de signaler une distinction à faire sur ce point. C'est qu'il y a puberté et puberté, comme il y a fleurs et fleurs, fruits et fruits, dans la même espèce et sur le même végétal. Il importe de ne pas

confondre, dans l'humanité, la *puberté d'âge* avec la *puberté de doctrine*. La puberté, sans la doctrine pubère qui l'institue, est une puberté d'âge bâtarde, un avancement simple sur l'âge d'enfance, et qui en fait dédaigner la doctrine surannée, pour une sauvage indépendance. La puberté de doctrine, au contraire, est celle qui embrasse la vraie doctrine de puberté humanitaire, révélée d'en haut, et dont l'humanité a accepté la greffe. L'enfance sauvage de l'humanité, par exemple, son enfance d'âge, était représentée, jadis, par les gentils de la Grèce et de Rome, assez avancés pour dédaigner les fables de la mythologie, mais pas assez pour professer la loi d'amour innocent. L'enfance de doctrine, l'était par les disciples du Christ, émancipés de la loi de Moïse et greffés de cette même loi d'amour. La puberté d'âge humanitaire, est de même représentée, de nos jours, par cette partie de l'humanité chrétienne, qui rejette la foi aveugle ; et la puberté de doctrine, par celle qui doit en outre marcher à la clarté de la doctrine pure d'amour, de la doctrine primitive du Christ, renouvelée, expliquée par son Esprit. En d'autres termes, l'humanité pubère bâtarde, mue par le bon sens pubère sauvage, repousse la foi aveugle et n'adopte la foi raisonnée, caractère de la puberté de doctrine, qu'en devenant humanité pubère harmonieuse, par la greffe de l'Esprit divin.

Ainsi, tout homme enfant, émancipé de ses maîtres, peut être pubère, d'abord, et mûr plus tard ; mais, il demeure sauvage, au point de vue de la civilisation, s'il vit indépendant des lois de la société, inférieur relativement,

malgré son avancement en âge, à celui qui, même plus jeune, s'est soumis à la greffe sociale. Ainsi, encore, tout végétal qui produit, sans greffe, des fleurs et des fruits, est, à la vérité, successivement, pubère et mûr, mais ne cesse d'être sauvage qu'après avoir subi la greffe supérieure.

Eh bien ! mes enfants , m'avez-vous compris ?

— Parfaitement, répondis-je ; et je vous en rends mille grâces.

— Alors, reprit Michel, je continue, et, pour en revenir à mon sujet, je vous dirai qu'il est une idée importante à laquelle il faut se faire avant tout : c'est qu'il n'y a pas deux vérités, deux lois, deux sagesses. On dit, cependant : sagesse de l'homme, sagesse de Dieu ; mais c'est toujours, au fond, la même sagesse. Celle de l'homme reproduit celle de Dieu, à part les proportions. Aux cieux, comme sur la terre, un et un font deux et jamais davantage ; d'une manière absolue là-haut, d'une manière relative, seulement, et abstraite, ici-bas.

Quand l'homme veut enseigner son enfant, lui fait-il connaître ce qu'il désire lui apprendre, tout à la fois, d'un seul coup ? Ce serait folie. Que lui conseille la sagesse ? Elle lui conseille de donner à l'enfant, d'abord, une teinture générale de ce qu'il veut lui enseigner ; puis, de développer à son élève ces notions premières, en le disposant à les utiliser par la pratique ; de lui exposer, enfin, à une troisième reprise, tout ce que la science contient, et que l'intelligence de l'écolier peut embrasser.

Dieu ne saurait s'y prendre autrement à l'égard de l'humanité, son grand enfant géant, qu'il veut instruire ; et

c'est à ce point de vue qu'il nous faut juger des rapports de l'élève et du maître, en cette circonstance.

Dieu a préparé son enfant collectif, l'humanité, par la mission de Moïse. Il lui a donné une première teinture de sa science, basée sur l'amour, par celle du Christ. Pour le reste, Dieu suit fidèlement la même marche que suit l'homme, pour instruire son élève, son enfant, en soigner l'existence, en diriger la carrière.

Mais, est-ce bien ainsi que les hommes en jugent? Or, écoutez. Des hommes, grandis du bienfait lumineux de la morale enfantine de Jésus-Christ, dont l'héritage, dans ce monde, appartient à tout homme de bonne volonté, s'enivrent des fumées soulevées dans leur tête par un avancement naturel, dû à ces causes, mais accompli sans direction spéciale, infaillible. C'est un avancement déréglé, opéré par l'esprit, d'après l'expérience. Abandonnant leur première voie, ces hommes téméraires vont à l'aventure, ignorants du nouveau terrain où ils s'engagent, gonflés de leur savoir bâtard, impatients d'attendre un guide. Ils s'égarent, et s'écartent du but, d'autant plus, que leur point de départ est plus erroné, leur vue plus perçante, et plus grande en eux-mêmes leur confiance. Ils examinent les enseignements de Moïse et du Christ selon leur propre folie, à eux, et non selon le fond véridique des doctrines, et leur appropriation à leurs époques respectives. Jugez de la valeur des conclusions. Dieu contrôlé par des hommes!

De là des jugements divers et opposés tendant, les uns à maintenir inébranlablement, sans y rien changer, et en

la restreignant, encore, la doctrine du passé ; les autres, à tout renverser, à tout détruire, pour se laisser aller à l'impulsion naturelle de l'esprit humain, sur un monde mauvais, à la conduite du mal. Les premiers de ces hommes nous mèneraient, tout droit, à l'immobilité, à la mort d'inertie; les seconds, à la confusion et au plus effroyable naufrage. Heureusement, au *milieu*, se trouvent la Providence et la vérité.

Dieu, administrateur parfait, économe irréprochable, Dieu, à qui l'on accordera bien autant de sagesse qu'à un père d'ici-bas, Dieu veut, comme il doit le vouloir, incontestablement, en vertu de la loi du simple bon sens et de la raison, que l'humanité, son enfant, renonce, pour s'instruire, durant sa puberté, aux formules et aux méthodes d'enseignement de son premier âge. Ces formes sont devenues, pour son âge présent, étroites et incomplètes, comme, pour l'adolescent, les vêtements étriqués de son enfance. Or, Dieu peut-il vouloir, comme le demandent les impatients, que l'humanité, jetant loin d'elle ce qui, depuis un si long temps, la couvre et la nourrit, s'expose à mourir et de froid et de faim? Peut-il, comme l'exigent les bornes, exiger qu'elle périsse, étranglée par un collier, de jour en jour plus serré, emprisonnée dans un vêtement trop juste? Dieu ne veut ni l'une ni l'autre de ces extrémités, assurément. Il y a, séparant les deux folies, un abîme que comble la sagesse de Dieu.

Entre l'impétuosité irréfléchie des casse-cous et l'immobilisme astucieux des bornes, voici, donnant la main aux deux, le parti que suit Dieu; parti conforme à la suprême

économie de ses desseins. Adoptant ce qu'il y a de bon dans l'un et l'autre empirisme, et n'en rejetant que la folie, Dieu conserve le vêtement et en utilise la précieuse étoffe. Il lui suffit, pour cela, d'élargir cette étoffe, de l'allonger au moyen du même tissu qui en fait le fond, de lui donner une forme plus ample, appropriée à son enfant grandi et dans son corps et dans son esprit. Cela fait, il laisse à l'histoire, avec les oripeaux de la synagogue, les institutions enfantines, haillons souillés et accumulés qui couvrent, dénaturent et étouffent le Décalogue et la loi d'amour. Il envoie de nouveau son divin ouvrier, qui, dégageant ces deux germes divins, des rebuts et du clinquant qui les séparaient, les double, les étend, et leur donne une forme nouvelle. Voilà la vérité, voilà, en cette conjoncture, la loi immuable; voilà ce que veut Dieu, ce qui se prépare, ce qui sera; sans que rien, personne ait le pouvoir de l'empêcher!

Veuillez, maintenant, me suivre avec attention, vous gardant, surtout, de juger ce que j'ai à vous dire, d'après ce que vous avez appris ailleurs. Pour vous, mon cher Pierre, cet avertissement est, sans doute, *inutile*; mais voyez, dans ma recommandation, malgré que votre expérience me rassure, la preuve, seulement, de la grave importance que j'y attache.

Nous n'avons, entre nous, rien à ménager, que la seule vérité. A un homme qui a su, comme vous l'avez fait, jauger la science humaine, avec un intrépide bon sens, je puis dire, sans détour ni circonlocutions, que cette science, malgré l'habileté plastique de ceux qui l'ont élevée, que cette science, utile à son heure, ne sert réellement,

en raison de sa base creuse et mensongère, lorsque son temps est passé, qu'à obscurcir l'intelligence de l'âme, au lieu de l'aider et de l'éclairer. Elle la rend incapable, bien loin de l'y disposer, comme c'est son lot, de concevoir la science de l'avenir, la science vraie, aux assises éternelles, la science pure de vérité. N'est-il pas de notoriété qu'un enseignement démontré faux et vicieux, est un obstacle dont il faut anéantir la trace, si l'on veut le remplacer, avec succès, par un autre, conforme à la raison et à la vérité? Nous pouvons juger du présent par le passé. Reportez-vous au temps où la terre était le centre de l'univers créé, pour les hommes de science eux-mêmes, comme l'est, pour les enfants, le clocher de leur village. Reportez-vous plus haut, au temps où, au dire des hommes, Vulcain et ses cyclopes fabriquaient la foudre; plus tard, au temps de l'Astrologie et de l'Alchimie, à celui de l'horreur du vide, à toutes les époques, enfin, où la science a fait un pas, à l'aide d'éléments nouveaux. Jetant à la mer son vieux bagage usé, ne s'est-elle pas munie, chaque fois, d'un autre plus neuf et mieux adapté à de nouvelles fonctions? Osez dire que le savoir suranné, dont je suis loin de nier l'utilité passée et la valeur relative du moment, comme transition, ne devient pas, à une époque plus avancée, un obstacle placé en travers du chemin de la vérité vraie, et qu'il faut laborieusement balayer, avant de pouvoir passer outre! Quelle fut la première barrière opposée à la divine science apportée par le Christ? Le savoir des docteurs de la loi de Moïse.

Et qui nous donne l'assurance que la science humaine

de nos jours soit plus traitable? Connaît-on un critérium authentique pour s'assurer de son infaillibilité? Part-elle de la vérité, de la vie? Ne découvre-t-on des symptômes de dissolution dans aucune de ses parties? Personne n'a-t-il protesté contre les lois de l'Église? Les antiques ministres d'Isis et d'Apollon étaient bien convaincus de leur importance! Les anciens alchimistes, les docteurs de l'immobilité terrestre, étaient bien sûrs, bien fiers, aussi, de leur savoir, bien drapés dans le dédain et l'hermine de leurs grades! Ne voit-on pas tous les jours, sur ce *terrain*, aussi bien que sur le sol de nos villes, de vastes établissements renversés, à la suite de persévérantes attaques, et d'une non moins opiniâtre résistance. Ne les voit-on pas déblayés pour faire place à d'autres, qui auront probablement le même sort? J'ai parlé de l'alchimie; je ne demeurerai pas si haut. Que sont devenus, me contenterai-je de demander, le système de Descartes et les hypothèses de Leibnitz? Qu'est devenue, devant nos doctes assemblées, la découverte de Tournefort, celle de Jussieu? Qui assurerait le sort de celle de Linnée? Celle de Newton, que devient-elle? L'attraction matérielle et luni-solaire n'a-t-elle point encore rencontré de contradicteurs? Newton lui-même s'est-il porté garant de l'attraction matérielle, qui pesa d'un poids si lourd sur les dernières années de ce grand homme?

Ce n'est point là la marche de la vérité vraie, de la grande vérité, de la vérité sainte, de la vérité de Dieu. Ce qu'elle a semé ne périt point, comme périt ce que sèment les hommes. A chaque apparition, ainsi que je vous l'ai fait comprendre déjà, elle reprend son passé en sous-œuvre, le

dépouille de la mousse, des ronces, des broussailles qui ont plantureusement poussé sur ses éternelles assises. Elle relève ce passé, dans ce qu'il a d'impérissable, l'éclaire et le lance dans une carrière plus large et nouvelle, agrandi, épuré, et tel qu'il doit être pour une époque humanitaire plus avancée et plus exigeante, par suite, en matière de raison et de vérité. Ainsi fit le Christ vis-à-vis du Mosaïsme; ainsi fera son Esprit, à l'égard du christianisme, plus sûrement que n'est sûr, pour demain, le lever du soleil.

Or, la science de vérité, la vraie science universelle, éclate partout, et à chaque pas, comme le veut son nom. Elle est lumineuse quelquefois dans ses détails, pour les simples, dont l'entendement vierge n'est obstrué par aucune notion fausse et hostile à la vérité. Elle vit pour les vrais poëtes, qui, animant tout de leur pensée, saisissent la vie autour d'eux, plus facilement que les autres. Mais cette science demeure inaperçue, est un objet de dédain pour ceux qui, dénués d'imagination créatrice, ont, sans discernement, saturé de mensonge leur intelligence, et pour ces motifs, se croient et se proclament savants. C'est à eux que s'adressent ces paroles véridiques du prophète : « J'abolirai la sagesse des sages et j'anéantirai la science « de ceux qui se croient savants. » (Isaïe, ch. XXIX, v. 14.)

La science vivante de Dieu est la flamme électrique destinée à faire disparaître toute autre clarté. Eh! comment s'y prend le soleil pour anéantir toute lumière des nuits, depuis celle de la lune et du phare princier, jusqu'à la bougie du citadin et au lumignon du pauvre? Il se lève!

J'ai dit que la science de vérité éclate partout, et vous ne tarderez pas de vous en convaincre; mais il faut savoir la cueillir, pour la goûter, comme l'herbe des champs, et en faire un mets qui flatte le palais. Oui, elle est partout, comme Dieu ; et c'est de Dieu qu'elle vient, signalée par Moïse, par le Christ ou par son Esprit. Aussi, les hommes les mieux doués, souvent, et les plus désireux de posséder cette science universelle, la traitent comme ils traitent, d'ordinaire, Dieu son auteur; c'est-à-dire qu'ils la repoussent, d'abord, au nom de *je ne sais quelle* indépendance sauvage et imaginaire. Ils ne la considèrent et ne l'embrassent que selon la mesure de leur avancement dans la notion de ce qui, pour eux, passe après tout; dans la notion de la nature vivante et de l'immensité de Dieu. Il faut le dire, une condition essentielle à cette science divine universelle, qui s'étale à l'insu du monde et si complaisamment partout, lui fait défaut encore. Il lui manque, il lui a manqué, jusqu'à ce jour, un homme qui tînt et montrât à tous, ostensiblement, réunis dans sa main, en un seul faisceau, les innombrables rayons de cette science, qui manifestât clairement aux hommes les invisibles rapports de ces rayons en apparence séparés ; qui leur en signifiât la lumineuse et fulgurante unité.

Cet homme viendra, n'en doutez pas. Déjà, il y a bientôt quarante ans, un précurseur célèbre, Joseph de Maistre, l'a signalé, annonçant qu'il était né à ce moment. Cet homme nous apportera une vie nouvelle, avec une nouvelle foi. Ce ne sera plus celle des temps enfantins de l'humanité, basée sur des miracles matériels, usés pour l'hu-

manité actuelle, comme critérium de certitude, et dont la vertu, à défaut de démonstrations alors impossibles, a suffi pour affirmer jadis et donner à garder aveuglément à une humanité ignorante et grossière, l'authenticité de la parole divine. Cet homme, dis-je, nous apportera, toute pure, du ciel; une foi nouvelle, une foi éclairée, l'aînée de l'autre; une foi, fondée sur le raisonnement et le bon sens, illuminés *d'en haut*. Ressuscitant l'humanité, il mettra d'accord le sentiment de la divinité et la raison humaine; et, comme le Verbe incarné, il sera Dieu.

— Eh! voyez, en effet, s'écria Pierre en se levant, le Christ lui-même n'a-t-il pas dit, en prévision de ce retour : « Pensez-vous qu'il y ait encore un peu de foi sur la terre « lorsque j'y reviendrai? » Que de choses dans ces laconiques paroles! Ne semblent-elles pas contenir toute une nouvelle révélation? Déjà, il y a dix-huit siècles et demi, elles présageaient ce que vous venez de nous signaler cemme prochain et prêt à éclore.

Ayant approuvé, du geste et du regard, le mouvement de Pierre, Michel reprit : Vous avez parfaitement raison. Qu'est-ce, en effet, que la foi? La foi, c'est la vie divine, la vraie vie, la vie propre de l'âme, la vie éternelle, celle dont l'âme humaine vit auprès de Dieu; c'en est, du moins, le principe, dans un monde mauvais, ou jeune encore comme le nôtre. L'homme qui a la foi, vit ainsi. Une humanité qui croit, qui croit en sa règle divine, en son Messie, en son âme, qui est une, avec cette âme ; une telle humanité est vivante; morte, celle qui ne croit pas. Or,

voyons; allons droit au fait; sans nous payer de raisons, descendons au fond de la réalité rigoureuse. Notre humanité vit-elle encore? A-t-elle gardé sa foi, une foi efficace, celle que lui inculqua le Christ, son âme? Se conforme-t-elle à cette foi aveugle et robuste, « capable de transporter les montagnes? » Que dis-je? capable de transporter notre terre elle-même, comme cela aura lieu infailliblement aux derniers jours, au jour suprême? Qu'on ne me parle pas d'exceptions, acquises naturellement à la négative. Hélas! cette foi a disparu, supplantée par de superstitieuses croyances; elle a disparu, aussi complétement que la confiance au merveilleux des contes, chez l'enfant devenu pubère, bien qu'il puisse y prêter encore l'oreille. Mais, cependant, chère aux hommes de bonne volonté, la doctrine reste; la doctrine sainte, dégagée des miracles, son cortége obligé d'autrefois; cette doctrine, bénie d'amour divin, vraie pierre angulaire de l'édifice du Christ, quoi qu'on dise, contre laquelle les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais.

Mais, où trouverons-nous la foi dont parlait le Christ, la foi enfantine, la foi aveugle, étayée des miracles? Sera-ce dans la tête de l'humanité, dans ses chefs qui, du haut de la chaire la plus élevée, en déplorent ouvertement la disparition! Sera-ce dans la foule, vrais moutons de Panurge, corps bigarré de cette humanité? Sera-ce chez ceux qu'émancipa la puberté sauvage, chez les hommes de bonne volonté et d'avenir, qui ont su, comme vous, mon cher fils, dégager, à leur profit, la doctrine du Christ, des langes surannés de son enfance et des souillures des

siècles? Ces hommes, espoir de l'ère nouvelle, germes impatients de l'humanité pubère de doctrine, admirent les paroles du Christ, et suivent ses préceptes aussi bien que le comporte le monde où ils vivent, insensibles néanmoins encore, faute d'une greffe appropriée, à la foi vive et raisonnée de leur époque, laquelle ils ne sauraient deviner, rebutés de la foi aveugle qui n'est plus de leur âge. Quant aux autres, est-ce avoir la foi, dirai-je, est-ce marcher sur les traces du fils du charpentier, que de s'abandonner, corps et âme, au vent de l'orgueil ; que d'oublier sa vraie nature, sa faiblesse réelle, son infimité humaine, pour s'établir au-dessus des autres hommes, s'instituer leur maître, et donner à l'humanité un exemple déplorable et qui fait loi? On m'objectera la nécessité; d'accord; mais, là n'est point la question.

Qu'on réponde donc directement par oui ou par non; est-ce avoir la foi que de fermer ses oreilles à cette parole du divin Maître : « Celui qui s'élève sera abaissé; celui qui s'abaisse sera élevé? » Est-ce avoir la foi, quand on prétend représenter Dieu sur la terre, que de se livrer aux calculs effrénés de l'ambition, que de convoiter à outrance les biens terrestres, que de sacrifier à son élévation personnelle, à l'élévation des siens, tout autre intérêt de la terre ou du ciel? Est-ce avoir la foi, quand on assume le titre de serviteur des serviteurs de Dieu, d'affecter les insignes du terrestre pouvoir, de se couvrir des oripeaux du commandement, de défendre à main armée et à son profit, les attributs usurpés de la puissance humaine; enfin, d'autoriser à son égard des hommages voi-

sins de l'adoration? Encore une fois, je pose la question en dehors de toute considération quelconque, sans égard pour un long passé de mensonge, qu'on prétend être la vérité; est-ce avoir la foi que d'agir ainsi, que de tourner le dos à cette foi?

D'autre part, est-ce avoir la foi, quand nous nous reconnaissons, tous, comme membres d'une même famille, de l'humanité terrestre, comme enfants d'un même père, le Dieu éternel, de l'oublier au point de nous constituer, les uns vis-à-vis des autres, en antagonisme permanent; de proclamer, tout haut, comme règle de la société chrétienne, la concurrence de l'égoïsme? Est-ce avoir la foi que de contempler d'un œil sec, comme le veut l'esprit de conduite du monde, les misères de l'immense majorité des hommes, l'inégale, l'injuste répartition des dons de Dieu, opérée par la force? Est-ce avoir la foi que d'écraser, d'une part, ceux qui n'ont rien, et, de l'autre, de vouer une haine implacable aux hommes favorisés, indépendamment de leur volonté, par cet aveugle partage? Oui, j'en conviens; je ne cesserai de le répéter: ces maux coulent de source; ces injustices ont leur raison d'être; j'en exposerai même les causes inhérentes à la condition actuelle de l'humanité, à la faiblesse de son âge. Oui, nos institutions sont toutes imprégnées de la rouille des siècles de mensonge, de violence, d'ignorance et d'égoïsme qui se sont épanouis sans entraves, avec tous les éléments favorables, comme la peste aux rayons du soleil, sous l'empire vivifiant de la doctrine d'amour, mais en dépit de son principe. Or, tout cela prouve-t-il que la foi vive encore?

— Qui pourrait se refuser, dit Pierre, à une telle évidence ? A moins d'avoir fait fausse route, peut-on reconnaître, dans ces contradictions, les fruits qu'on devait attendre d'une religion qui proclame les hommes frères et veut qu'on la prenne au sérieux? Ne voit-on pas plutôt, dans cette confusion, la main du mal vivant, parvenue à se substituer dans l'ombre à celle du bien? Mais, que dis-je? N'a-t-on pas vu les nations qui se disent chrétiennes rétablir l'esclavage du paganisme sur des races infortunées confiées à leurs soins par la Providence, et les pressurer sans merci? Et si quelques-unes de ces nations, par humanité ou par force, ont renoncé, enfin, à une exploitation impie, n'en voit-on pas d'autres, encore, de nos jours, les plus fanatiques de religion ou d'indépendance, se vautrer dans ce bourbier païen, s'armer jusqu'aux dents, pour s'y défendre?

—Eh bien! donc, reprit Michel, en face de telles conséquences, pourquoi ne pas s'arrêter? Pourquoi, si l'on tient pour quelque chose la doctrine du Maître et la foi, pourquoi ne pas revenir aux premiers temps? Pourquoi ne pas s'efforcer de changer de route, d'entrer dans une voie plus juste et plus conforme à la foi? Pourquoi persévérer, au contraire, dans des tendances évidemment opposées à l'esprit du Christ, incompatibles avec sa doctrine, s'y retrancher obstinément, se faire gloire d'une opiniâtreté dans le mal, qu'on ose comparer à l'immuable divin, se vanter, comme d'une vertu, de cette rébellion à la loi d'humilité divine, si solennellement recommandée à ses disciples, par le divin Rédempteur? Pourquoi arguer de

sacrilége toute tentative de mettre efficacement en pratique les paroles du Maître ? Pourquoi honnir, poursuivre, condamner, torturer, brûler, quand on en avait le pouvoir, ceux qui rappelaient ses saintes aspirations ? Pourquoi, lorsque sont forcément tombés, des mains des bourreaux, les instruments de supplice, et qu'on ne peut plus, renouvelant la conduite des Juifs, qui tuaient leurs prophètes, frapper ces victimes d'un saint zèle ; pourquoi, dis-je, les calomnier, les maudire, les repousser au loin, les exiler, les mettre à l'index, les rejeter, au nom d'un sauvage immobilisme, au nom de la triste conservation des œuvres impies du mensonge ? Vous le voyez bien, l'institution du Christ est devenue lettre morte ; on a mis à néant les saintes paroles que vous invoquiez, ô mon fils, comme votre unique espoir ici-bas, les divines exhortations de l'Homme-Dieu à ses disciples : « Aimez-vous les uns les autres. » La foi aveugle, sanctionnée par les œuvres du Christ, la foi vive, la foi efficace est morte ici-bas ; moralement, notre humanité a cessé de vivre.

Mais rien ne meurt réellement. L'humanité est morte; l'humanité ressuscite. La mort n'est jamais absolue. La vie naît de la mort ; elle est partout, mais relative, excepté chez Dieu, ouvrier éternel de la vie, opérée par une incessante résurrection, sur tous les points de son œuvre infinie. Aussi ai-je pris cette résurrection pour thème de mes premiers entretiens avec vous sur la science de Dieu, ne leur donnant d'autre emblème que le fait, d'autre titre que son nom : Résurrection !

A ces mots, Michel s'arrêta pour respirer un instant, et

nous gardions le silence, Pierre et moi, préoccupés de ce que nous venions d'entendre.

Le jour s'avançait, cependant, et le soleil, parvenu au plus haut de sa carrière diurne, répandait sur la nature un calme qui gagna notre petit groupe, bercé, d'ailleurs, du chant monotone et soporifique des cigales. Tout à coup, un son de cloche lointain, parti de l'église d'un petit village, pittoresquement groupé en face de la colline où nous étions assis, nous fut apporté par le vent frais de la mer. Il attira notre attention, au moment où la fumée bleue de quelques cheminées rustiques, horloge vivante mieux comprise que la cloche, marquait l'heure du dîner correspondant au milieu du jour, dans les contrées du midi.

— Eh bien ! me hasardai-je à dire, vous nous avez affirmé, prouvé péremptoirement, mon cher voisin, et, convaincu par vos paroles, j'étais en train de me persuader silencieusement à moi-même que la foi n'existe plus sur la terre. Voilà un son de cloche qui m'arrête court sur cette pente. Ne vous semble-t-il pas comme à moi, entendre la foi protester contre ce jugement par la voix éloquente et naïve de cet instrument, qui signifie aux villageois l'heure de l'Angelus ? A cet appel, tous, agenouillés, pensent à la visite de l'ange du Seigneur, à la conception mystérieuse du Sauveur des hommes, à la sainte joie de Marie. Cette scène pieuse, accompagnant les pas du soleil, fait sans cesse, avec lui, le tour du monde. N'est-ce pas là, permettez-moi de vous le demander humblement, quelque chose comme une preuve que la

foi n'est pas si morte que vous le dites ; qu'elle vit encore, au moins, quelque part sur la terre ? Vous le voyez, je rougis, de vous contredire ; mais, je me sens tant de sympathie pour vous, j'ai tant de respect pour vos paroles, qu'il me serait pénible de les trouver en opposition avec ce qui me semble la réalité. J'éprouve, en quelque sorte, le besoin d'être convaincu que j'ai tort en ce moment.

— Je pensais à tout cela ; j'attendais l'objection, même, que vous me proposez, en écoutant cette cloche de campagne, me répondit *placidement* Michel. Il y a là, sans doute, de la foi encore et des aveugles ; mais, comme j'ai dit, les exceptions ne comptent pas pour l'affirmative, et je vous suis reconnaissant de m'avoir donné, par votre demande, un motif de vous signaler ce contraste. Une foi n'est plus, dont le bon sens et la raison d'une humanité pubère sonnent le glas après sa mort, tandis qu'une autre humanité antérieure et qui se survit, immobilisée dans son enfance, fait, en galvanisant cette foi dans sa matière, qu'elle se survit ainsi à elle-même. La dépouille matérielle de la foi est encore sous nos yeux, elle s'agite, se débat, se convulsionne, sous un effort galvanique. Mais vous n'appelez pas cela vivre, pas plus que les mouvements d'un cadavre agité par la pile électrique de Volta. C'est bel et bien la mort.

Ne pouvant entrer avec vous dans la discussion complète de la grosse question que cet incident soulève, je ne parle ici que d'une manière générale de ces matières. Il me serait difficile d'en parler à l'aise dans de fugitifs entretiens, où nous sommes obligés de toucher à tout,

sans rien approfondir. Je vous prierai, seulement, de rentrer en vous-même, et de réfléchir à ce que je viens de vous exposer. Vous me direz, ensuite, si les idées provoquées chez vous par les sons de cette cloche lointaine, ne sont pas dues au charme contagieux d'une poésie naturelle, plutôt qu'à la vraie foi aveugle et innocente de l'enfance humanitaire, dépassée par votre raison.

Vous me direz, en même temps, si l'action journalière de la cloche de leur église ne provient pas, auprès de ces bons villageois, de l'empire qu'ont pris sur eux l'éducation et l'habitude, plutôt que du réveil dans leur cœur, de pensées d'amour pur envers Dieu. L'amour fraternel et efficace envers le prochain y est aussi étrangère que l'idée mystérieuse de la conception de l'Homme-Dieu, et la grande pensée de tous les esclavages abolis par le fait de cette conception. Vous déciderez, enfin, si nous devons prendre, pour la vraie foi vivante des apôtres, les restes de ces naïves pratiques, inventées bien après eux, pour donner à la foi un corps matériel. Quelque sincères et répandues qu'on les suppose, quelle valeur ont-elles, en face de l'abandon manifeste de cette foi, dans son esprit, par le reste de l'humanité ?

Le son de cette cloche est lié dans notre pensée à mille moments heureux de la vie des champs. Il s'associe à des souvenirs chéris qui nous rappellent notre enfance, des frères, des sœurs, des amis, un père, une mère. Il retrace simultanément et place sous nos yeux toute une existence de jeunesse et de bon temps, regrettée d'autant plus qu'elle ne saurait revenir. Ce son de cloche devient, ainsi, pour

nous, dans la maturité de notre âge, une voix de syrène. Maniée par les habiles dont les prédécesseurs l'ont établie, elle profite aux exploiteurs adroits qui savent s'en servir ; et nous devons d'autant plus nous en défier, qu'elle a surnous plus de prise.

Ah ! certes, entraînés par leurs instincts et dépouillant la douceur du Christ, les organisateurs de l'humanité enfant étaient, sous leurs peaux de brebis, des loups ravisseurs, d'inexorables maîtres, d'habiles, de rudes pédagogues humanitaires. Ils ont eu recours, pour leurs fins, à tous les expédients ; à ceux même de l'enfer ! oui, à la violence infernale ! Conduire par la force, maintenir dans l'ignorance et la soumission, comprimer, garrotter, enchaîner et supprimer de la vie, au besoin, et par la torture et par les *in pace*, ceux dont l'éducation leur était confiée par la Providence : rien ne leur semblait trop dur. Voyez comme ils sont parvenus à tenir leurs élèves, de la vie, à la mort, en les exploitant à leur profit, dans tout ce qui les intéressait, et au nom de celui qui a dit : « Quiconque voudra être « le premier d'entre vous doit être le serviteur de tous. » (Marc, ch. x, v. 44.) Ils savaient, ces hommes, qu'en étreignant le corps de l'homme enfant, ils étaient maîtres de lui tout entier ; maîtres de l'âme, comme du corps. Eh bien ! à l'image de l'homme, la foi, telle qu'ils l'ont faite, a une âme et un corps, l'esprit et la forme, une âme divine et un corps matériel. Au corps la règle ; à l'âme la vie. Le corps, leur œuvre, est resté entre leurs mains ; ils le manient à leur gré, en usent et en abusent. Ah ! il n'est pas brillant autant qu'étendu, en ce moment critique pour

eux. Ce corps est en lambeaux. Mais ils s'en montrent fiers encore, et s'y retranchent comme dans une forteresse, dont ils ignoreraient les points faibles et la vermoulure. Mais l'âme ! Ah ! c'est ce qui s'est envolé, ce qui leur fait défaut, et depuis longtemps.

L'âme de la foi ; c'est la doctrine d'amour, l'idée libératrice, le manteau du divin Rédempteur, le progrès lumineux, souffle de Dieu. C'est la fraternité humaine, l'amour sincère et ardent, effectif et embrasé, de Dieu et de nos frères; amour parfait, selon les temps et notre monde. C'est l'ardeur du bien, appliquée à diriger nos actions vers la pratique constante de cet amour, à l'encontre de l'égoïsme, si exclusif, si méprisable. Le corps matériel de la foi ; c'est tout le reste, dont l'innocente cloche des champs, tout bruyante qu'elle est, occupe un des derniers degrés en hiérarchie, comme au régiment la trompette.

Ce n'est pas que je nie les exceptions, qui sont la confirmation de la règle. Ce n'est pas que je ferme les yeux, à un mouvement exceptionnel, remarquable, qui me réjouit et caractérise notre époque, en dehors des institutions enfantines. Instinctif, en quelque sorte, ce mouvement pousse les hommes vers une ère fraternelle vague et indéterminée. Ses retours périodiques persistants, sont des germes : les rejetons sauvages de l'arbre mort. Greffés, d'amour divin, pubère, de raison et de consolation, ils seront l'espoir, le point de départ de la végétation divine renaissante, le sujet de la résurrection prochaine.

Le son de votre cloche était un argument bien choisi pour répondre à l'affirmation générale, et nier la mort de

la foi. Vous voyez que cet argument ne saurait tenir, cependant, contre une parole de raison adulte. Il est d'autres faits que vous pourriez rappeler, pour prouver que l'humanité ou la foi sont pleines de vie ; faits que les intéressés portent bien haut afin de mieux s'en parer. Je veux parler des efforts qui se font, sous la bannière de la religion, pour secourir les malheureux ; des établissements de bienfaisance. Attribuons, ces effets, à la doctrine du Christ, vivante en raison de l'avancement de l'humanité, à l'intuition de la foi pubère, à un sentiment humanitaire indépendant de la foi enfantine aveugle, puisque les barbares en font autant ; mais non à cette foi aveugle, d'une manière exclusive ; parce que, à part quelques exceptions, cette foi a fait son temps.

— Permettez, me dit Pierre, permettez que je vous embrasse, notre cher voisin, pour avoir provoqué une déclaration si franche, si pleine de consolations. Oui, la foi doit ressusciter, plus savante, plus explicite que la foi innocente et aveugle ; mais, toujours la même, néanmoins, malgré son riche cortége de savoir et de certitude, toujours la foi ; car le savoir dispensé à une humanité n'est jamais infini, absolu. A Dieu seul, de le posséder ainsi.

Nous échangeâmes encore, entre nous, quelques paroles relatives à ce sujet, les yeux fixés sur Michel, qui était absorbé dans une secrète contemplation.

Tout à coup, emporté par un élan de conviction et levant les yeux au ciel : ne sommes-nous pas arrivés, dit-il, à ce moment que vous avez signalé comme celui de votre retour, ô Christ ? N'est-ce pas, maintenant, l'heure que vous

avez précisée, il y a dix-huit siècles et demi, quand vous fîtes pressentir à vos disciples que la foi à eux inculquée par vous n'existerait plus, sur la terre, au moment où vous y reviendriez? oui, l'heure a sonné, où doit s'accomplir votre solennelle promesse, contenue dans ces mots adressés à vos apôtres : « J'aurais encore bien des choses à « vous dire ; mais vous ne pourriez pas les porter à « présent. Or, quand celui-là sera venu, savoir : l'Esprit « de vérité, il vous mènera dans toute la vérité; car, il « ne parlera point par lui-même, mais il dira ce qu'il « aura entendu. » (Saint Jean, ch. XVI, v. 12 et 13.)

L'Esprit de vérité; c'est votre Esprit, ô Christ! l'Esprit de Dieu. C'est vous qui revenez, encore, sur la terre, en Esprit, quand la foi première n'y est plus de saison et a cessé d'alimenter la vraie vie de l'humanité; quand l'humanité s'éteint à la vie morale; quand l'humanité est morte. Vous retournez auprès d'elle pour la faire ressusciter à cette même foi, ravivée par vous, renouvelée, élucidée, complétée par votre Esprit. Elle marche aujourd'hui dans sa force, sans mystères, ni miracles, appuyée sur la raison éclairée et le bon sens, qui console et satisfait. On nous disait, Esprit divin, consolateur promis, on nous disait que vous étiez venu, déjà, peu de jours après votre ascension, sans réaliser la parole du Christ; que, maître inexorable, cette fois, vous deviez opérer un dernier retour, non, pour consoler et régénérer l'humanité, enfant jusque-là, sans raison et livrée à la douleur; mais uniquement pour la juger, pour prononcer sur elle un arrêt définitif, sans répit, sans appel ni merci. Erreur insigne !

Vous, Dieu d'amour et de justice, vous, juger une humanité avant qu'elle ait atteint le milieu de sa carrière! la juger, sans que se réalise la solennelle prophétie deux fois affirmée en votre nom par Habacuc : « Seigneur, accom-« plissez au milieu des temps votre grand ouvrage ; vous le « ferez connaître au milieu des temps. » (Habacuc, ch. III, v. 2.) Juger l'humanité avant qu'elle ait eu la faculté comme l'homme enfant, de se régénérer, de se renouveler par la puberté; la glorifier ou la condamner lorsqu'elle n'est pas d'âge à se comprendre, encore moins, à produire son fruit; c'est-à-dire, quand elle est loin d'être devenue une humanité consciente d'elle-même, mûrie par la raison virile, gouvernée par la vérité! O mon Dieu! les malheureux qui se trompaient ainsi, vous faisaient moins juste que la loi humaine, fermant les yeux sur le crime de l'enfant sans raison. Oh! pardonnez à leur aveuglement. Non, certes! Dieu, qui n'abandonne pas un instant la fleur des champs, Dieu ne saurait commettre, à l'égard de l'humanité, une si criante injustice. Non, mille fois non. Ce n'est pas un impitoyable jugement; c'est le réveil à une autre vie que vous nous apportez pour la seconde fois, ô verbe divin! une nouvelle résurrection.

Vous avez dit : « Je suis la voie, la vie et la vérité » : trois aptitudes divines, bien distinctes, trois virtualités successives, solidaires, rangées dans un ordre progressif et réunies, toutes trois, en puissance, dans chacune d'elles. Ainsi vous étiez la voie et vous l'enseigniez, ô sauveur des hommes ; vous possédiez en germe la vie et la vérité, que vous viendrez nous communiquer successivement et

d'une manière spéciale, portant à chaque nouveau passage, les trois en puissance, mais enseignant, avec mission particulière, seulement une d'elles. Vous étiez la voie quand, fils de Dieu fait chair, verbe divin incarné, vous vîntes sous le nom de Jésus, montrer à l'humanité le chemin qu'elle devait suivre pour s'approcher de Dieu, de la Vie, de la Vérité. Vous étiez la voie, quand vous formulâtes, pour cette humanité, votre adorable doctrine d'amour, résumée en ces simples paroles : « Aimez Dieu « par-dessus toute chose et votre prochain, comme vous-« même. » Vous étiez la voie, quand vous apprîtes aux hommes à demander à Dieu la venue de son règne sur la terre et leur affranchissement du mal.

Vous étiez la voie quand, modèle idéal et palpable de l'humanité, vous voulûtes, par l'exemple de votre vie entière et le spectacle de vos douleurs, de votre mort sanglante et de la résurrection glorieuse qui la suivit, signifier à tous l'ère d'expiation et de douleurs, l'ère d'enfance que vous inauguriez pour les hommes, couronnée, aux derniers jours, par leur résurrection à une vie nouvelle. Vous étiez la voie, quand vous montriez à l'humanité enfant, ignorante et grossière, comment elle devait s'y prendre pour marcher sur vos traces, pour se laver de ses souillures d'origine et mériter la résurrection à elle réservée « au milieu des temps, » après sa mort. Cette mort morale, suivie de résurrection, est le reflet de votre mort matérielle; gage sans prix de cette résurrection.

Nous avions écouté, saisis d'émotion, et nous demeurâmes quelque temps silencieux et ravis, pendant que Michel

essuyait de grosses gouttes qui perlaient sur son front. Pierre rompant enfin le silence et s'adressant à Michel lui dit : Mon père, veuillez me permettre une question, relative à la mort du Christ, et qui provoquera de vous, je n'en doute pas, une réponse, capable de nous édifier sur un fait placé trop haut, au-dessus de la portée d'esprit de l'humanité enfantine, pour qu'elle en conçut une idée bien juste. Ce sera une petite diversion à votre grand sujet, et je vous fournirai ainsi, d'abord, par l'exposé de ma question, l'occasion de respirer un instant.

— Parlez, mon fils, parlez, répondit Michel; je suis heureux de votre demande et tout prêt à y répondre.

— Pour pouvoir, continua Pierre, pour pouvoir faire entrer plus facilement l'humanité dans la consolante doctrine de l'amour pubère que je recueille de vos lèvres, je ne vois pas de meilleur moyen que d'extirper les préjugés et les notions surannées, dont on a pris soin d'encombrer, à plaisir, notre esprit, afin de l'enlacer mieux dans la discipline déchue, décriée, et décrépite d'autrefois. Aussi, en vous entendant parler de la mort du Christ, il me vient à la pensée que je serais heureux, et, avec moi, une foule d'autres, de voir anéantir une idée, chère jusqu'ici aux instituteurs des peuples, mais précieuse pour l'humanité pubère, comme la férule pour nos enfants. Cette idée, empreinte sur chaque page de la Bible et qui a passé, par ce canal, dans l'Évangile, est celle de la colère de Dieu.

Drapeau redoutable du sacerdoce de Moïse et, plus tard, de l'ère de rédemption, cette idée si révoltante pour mon

cœur, si incompatible avec la raison éclairée, avec l'existence d'un Dieu d'amour, est inexplicable, de notre temps, pour tout homme qui pense. Cette tempête divine qui ne se calme qu'avec l'huile du sacrifice et la graisse des holocaustes; qui ne s'apaise qu'avec du sang, qui ne pouvait s'éteindre, vis-à-vis de l'humanité, que par la mort sanglante du propre fils de Dieu; cette idée, que vous en semble, cher père? Cette idée a fait son temps pour l'homme de nos jours, comme, pour l'enfant pubère, les terreurs de l'ogre sauvage.

Un écrivain remarquable, Joseph de Maistre à qui vous avez fait allusion pour sa seconde vue, et qui, depuis quarante ans, a prédit à l'humanité une lumière nouvelle, s'est avisé d'écrire un traité spécial des sacrifices. Il prétend en démontrer l'efficacité comme expiation, et enfonce plus profondément, ainsi, ce dangereux et sauvage préjugé dans les cœurs haineux, dans les esprits crédules. Que dirait-on d'un énergumène qui s'aviserait d'aller prêcher à des sauvages les douceurs de la vengeance? Comment! Dieu ne vivrait que de rancune et d'expiation!! Inutile de rappeler ici les ravages que cette idée a faits aux temps passés et qu'a recueillis l'histoire; les massacres qu'elle a autorisés : ceux des prétendus infidèles, des juifs, des hérétiques; les auto-da-fé de la sainte et très-sainte inquisition; les peuplades innombrables d'innocents, qu'elle a fait périr dans le nouveau monde, les maux que provoque partout, de nos jours, encore, ce détestable préjugé. Suivrons-nous ce fléau de l'humanité dans la Chine et dans l'Inde? Dirons-nous les bûchers des veuves et des servi-

teurs fidèles ? Dirons-nous les tortures que s'infligent, pour apaiser le courroux de Dieu, des fanatiques innombrables ? Dirons-nous les maux que cette idée fait dans notre société elle-même où elle engendre tant de malheurs et de folies, où elle inspire tant de funestes résolutions, des renoncements si déplorables ? Dirons-nous les abus révoltants de l'hypocrisie que la colère de Dieu engraisse, enrichit, répand et encourage.

Je reviens au traité des sacrifices, et je demande s'il ne serait pas éminemment utile de combattre par l'autorité aussi puissante que salutaire du bon sens, consolant, adulte, un inqualifiable anachronisme, chez un auteur investi, du chef de son talent, de la profondeur de son savoir et de la haute portée de son esprit, d'une influence morale, dangereuse dans cette voie. Ne serait-il pas grand temps de faire justice, une fois, pour toutes, d'une odieuse erreur, de cet épouvantable fantôme de la colère de Dieu ?

Michel répondit : il y a temps pour tout, mon fils. Dieu nous donne l'exemple de la patience. Calmez-vous et attendez. Ce que vous désirez voir s'accomplir aura son tour. Je combattrai victorieusement chez l'auteur, auquel vous faites allusion, chez Joseph de Maistre, des idées consciencieuses, mais erronées, conséquence logique, dans un grand esprit, d'un point de départ incertain. Je laisse donc de côté, pour le moment, un adversaire percé à jour et qui ne saurait nous échapper, pour répondre catégoriquement à votre question sur la colère de Dieu dont s'effraie seule maintenant l'innocence. Ce sera une diversion à notre sujet, mais elle nous y ramènera naturellement par l'enfer

éternel, sur lequel je vais être obligé de souffler dans ma course, au point de vue de la souffrance éternelle de l'âme déchue. Je serai long, je le sens; mais vous l'aurez voulu.

Je ne nie pas, je dois l'avouer en commençant, l'utilité ou même la nécessité indispensable d'une crainte salutaire de l'autorité, pour un temps limité, celui de l'humanité enfant, sur un globe de mauvaise ou fort médiocre nature comme la terre. Comment s'accommode, de cette autorité imposée, l'idée d'un Dieu de bonté; je tâcherai de le faire sentir.

Le Christ n'a-t-il pas dit : « Rendez à César ce qui est à César; rendez à Dieu, ce qui est à Dieu? » D'abord, César est là, matériellement présent; Dieu est absent, en apparence. Sans nul doute, le Christ ne pouvant proclamer intempestivement sa pensée entière, la complétait ainsi, sans le dire : rendez à César tant que durera César, c'est-à-dire, sous ce nom, le maître incontestable aux temps de douleur, le maître temporaire que j'ai vaincu dans l'avenir, le prince du monde incompatible avec mon règne. Mais l'émancipateur divin de tous les esclavages n'avait en vue, dans cette recommandation qu'une époque limitée, l'âge d'enfance de l'humanité, les temps de croissance matérielle de celle-ci, d'incubation de l'Esprit, l'ère d'ignorance, de faiblesse, de division, de déraison enfantine, et non celle du bon sens et de la vraie raison, de la puberté humanitaire harmonieuse, ou éclairée par sa doctrine appropriée.

Or, je vous le demande, à qui appartient déjà réellement,

de nos jours, l'autorité, dans tout pays civilisé, sinon au bon sens et à la raison? Quel pouvoir pourrait, désormais, renoncer à cette moelle divine et durer? Ce souverain sera le plus puissant qui saura le mieux s'en nourrir. Malheur à celui qui chercherait ailleurs son point d'appui!

Sachez donc ceci : il fallait à l'humanité enfantine, rude et inculte comme sa planète, un code dur et sévère qui domptât au commencement d'une ère nouvelle de sa carrière, sa nature perverse et indocile; et tel n'était point, précisément, le rôle assigné d'en haut à la pure et douce doctrine du Christ. Il lui prêcha la voie directe, celle du bien, comme on l'a dit dans le *Réveil des Peuples;* mais, c'est la voie indirecte, celle du mal, qu'elle subit encore. D'autres que le Christ et dont c'était l'heure d'être les princes du monde, se chargèrent, Antéchrist véritable, de plier cette doctrine sainte aux temps et aux hommes. Ils lui conservèrent son nom, tout en la faisant sombre et terrible. Dieu pouvait, se conformant à la nécessité et au dogme du libre-arbitre, laisser superposer, à sa divine et pure loi d'amour, un code hybride, moitié chrétien, moitié païen, d'expiation rigoureuse, un code provisoire de terreur et de désespoir, sans toutefois l'imposer lui-même. Mais, réservant ses droits, qui sont ceux de l'humanité, il se promettait d'abolir ce code antipathique à sa nature divine, quand l'utilité n'en justifierait plus l'existence; quant, au contraire, il serait devenu absolument nuisible, comme les verges pour l'homme adulte, à l'âge de la puberté humanitaire, lors de la prochaine résurrection.

Aussi, remarquons-nous, permise par l'Esprit divin, la tendance de l'Église à interpréter, dans un sens figuré et mystique, des prophéties écrites pour être prises dans leur sens propre et naturel; méthode élastique, donnant le moyen de retourner, de voiler, d'accommoder à la nécessité du moment la signification véritable de ces prophéties, conforme à la vraie nature de Dieu, consolatrice des souffrances de l'âme. D'autre part, pour contenir les hommes enfants, maintenir intact le prestige de l'autorité, et effrayer ceux qui seraient tentés de s'émanciper un peu, on ne manquait pas d'interpréter dans le sens matériel, ce qui portait à dessein le sens figuré : toute annonce, tout semblant de douleurs prolongées, toute apparente menace, tout récit des effets de la colère divine. On présentait à l'imagination du pécheur, au lieu de souffrances morales, des impossibilités provisoires de bonheur, réservées à sa faute, un séjour éternel dans un enfer de soufre enflammé, dirigé par l'exécuteur des condamnations de Dieu, desservi par une armée de valets infernaux, et meublé avec un luxe recherché en son genre, de toute sorte d'instruments matériels, de tortures corporelles. On y plaçait aux mains du diable, des pinces, des tenailles, des roues, des grils, des crocs, des chaudières. On tendait, par ces mesures, à faire, d'un Dieu d'infinie bonté, d'incomparable justice pour le bien, de miséricorde sans fin pour le mal, un Dieu de fureur, insatiable de vengeance. Ainsi, suppression des promesses, des douceurs de la consolation, d'une part; de l'autre, aggravation des peines, tableau effrayant de l'impitoyable colère de Dieu. Je le de-

mande, le monde où était en vigueur un tel code, où l'on avait à redouter un semblable avenir, ne pouvait-il pas à bon droit s'appeler un Enfer? Enfer véritable, où descendit des cieux notre divin Rédempteur, à l'effet de l'ébranler et d'en délivrer plus tard l'humanité par l'expulsion du mal, lors de son second avénement.

Ce code de terreur, cette doctrine sans pitié, conforme, d'ailleurs, à l'abrutissement de l'ignorance qu'elle tenait en bride, au lieu de l'éclairer, était si naturelle à l'humanité enfant, que l'idée ne venait à personne, sauf quelques précurseurs aventureux, dont la mission éclairait l'avenir, d'examiner si elle était bien conforme à la nature de Dieu, ou de songer à s'y soustraire. Tant l'humanité, sans l'aide d'en haut, est incapable, par elle-même, de se tirer d'embarras! Les Écritures étaient muettes, ou, plutot, ambiguës sur le point des peines de l'enfer. Elles se taisaient prudemment, au sujet de la limitation ou de la durée infinie des souffrances de l'âme déchue ; mais signalaient, comme le Christ des peines éternelles par elles-mêmes, le feu éternel, un feu qui ne s'éteint pas, figure du mal moralement éternel, où celui qui s'y laisse choir ne tombe que pour se relever. Cette question est admirablement tranchée par une affirmation de la science de Dieu, à savoir : que Dieu ne peut rien perdre, rien, absolument rien, sous peine de n'être plus infini, de n'être plus Dieu.

Mais la difficulté, s'il pouvait y en avoir encore, après une preuve tirée de l'existence même de Dieu, n'est-elle pas résolue chaque jour, à tout instant, sous nos yeux, par l'irréfragable analogie ? Le feu désagrège, digère, dégage

de ses liens tout ce qu'il dévore pour s'alimenter : la vie, la tente dans les combustibles, les métaux dans leur gangue. Pas autre, malgré son éternité, ne saurait être le feu éternel, ressuscitant constamment tout ce qu'il consume, au moral comme au physique, pour le rendre purifié à la vie, ainsi qu'il vous sera facile de vous en convaincre par les exemples suivants. Ce qui tombe dans le feu pour y brûler, est dissous et ressuscite dans sa vie propre, en ce qu'il renferme de vivant ; de la même manière, l'âme soumise à l'action du feu moral, à quelque point de vue que l'on considére ce feu, ne saurait, n'importe le temps, manquer de sortir vivante de cette épreuve. Oui, l'âme renaîtra de sa chute, ou bien il nous faut effacer la loi de Dieu, renverser Dieu lui-même !

— Ce n'est pas, dit Pierre, ce n'est pas, si l'on y réfléchit, que de grands penseurs, des hommes exceptionnels, avant-coureurs de la vérité, n'aient, de tout temps, désapprouvé, blâmé, flétri de leur puissante parole la désespérante doctrine de l'éternité des peines pour l'âme coupable. Une pareille hardiesse, au mépris du danger qu'il y avait, jadis, à s'y livrer, en face des dominateurs impitoyables de la pensée humaine, était un présage certain, un signe irrécusable de chute pour l'abus qui la provoquait; bien qu'il pût durer des siècles, encore, après ces attaques, autant et plus, même, que sa raison d'être. Mais, il ne pourait manquer d'être anéanti. Première lueur d'un feu bienfaisant à venir et de la flamme éclatante qui devait en jaillir, pour éclairer l'humanité, l'opposition providentielle de ces hommes, prématurée encore à cet

instant, devait trouver plus tard son écho, et atteindre infailliblement son but.

Enfin, pour éclairer le sombre tableau du Dieu irrité de Moïse, adopté et rembruni encore par les pharisiens judaïques et leurs successeurs naturels d'aujourd'hui, nonobstant la différence des bannières, voici venir, comme avant-goût offert, à l'humanité, de l'Esprit consolateur, la douce et rassurante figure du bon Pasteur, verbe incarné du Père Céleste, son fils bien-aimé, en qui il s'est complu, qui donne sa vie pour ses brebis! « La brebis égarée, vient-il dire à l'humanité, est, pour le berger la plus chère du troupeau. » Il ajoute : « Je vous le dis en « vérité, il y a plus de joie dans le ciel pour la conversion « d'un pécheur que pour la persévérance de quatre- » vingt-dix-neuf justes (Luc, ch. xv, v. 7). »

— Merci, mon cher fils, dit Michel; votre remarque est fort juste, et elle m'est venue en aide pour ma démonstration. Puis reprenant la parole : — Eh bien ! dit il, quelle signification peuvent porter ces précieuses citations, sinon l'expression d'un formel démenti donné à l'avance et en prévision de l'avenir, par le doux Sauveur, au dogme de la souffrance éternelle de l'âme déchue ; dogme erroné, ombrageux, nécessaire, mais, essentiellement provisoire, sans préjudice de la permanence, conforme à la loi de Dieu, du feu qui ne s'éteint point. Elles s'adressaient, ces paroles, à travers les siècles des ténèbres enfantines, qu'elles ont franchies, à l'humanité de nos jours, à l'humanité pubère, assez avancée pour comprendre et embrasser le sens de cette consolante image du bon Pasteur

donnant sa vie pour ses brebis ; rançon inestimable, infinie en valeur, de l'âme égarée, captive du mal, mais dont rien n'égale le prix, vis-à-vis de l'amour infini de son Père. Lui ne doit, ne veut et ne peut rien perdre : aucune parcelle de ses incommensurables domaines, aucun de ses mondes, aucun de ses enfants, quelque pervers qu'ils aient pu devenir en le servant par leur amour, quelque éloignés de lui qu'ils puissent être.

— Un mot, de grâce, mon cher voisin, dis-je aussitôt à Michel. Vous parlez d'hommes pervers, servant Dieu par leur amour. Je ne m'explique guère cette opposition d'idées, qui existe seulement pour moi en raison, sans doute, de mon ignorance ; et qu'une parole de vous fera disparaître.

—Vous avez raison, mon ami, de juger ainsi votre doute; et vous vous rangerez à mon avis, si le motif que je vous donnerai de ce rapprochement si singulier à vos yeux, n'est pas trop prématuré pour votre avancement dans le savoir pubère. Une simple explication pourra me faire comprendre ; et, si elle n'était pas tout à fait saisissable pour votre esprit, en ce moment, l'avenir se chargerait de la corroborer par la science universelle, quand vous la connaîtrez mieux.

Toute âme humaine est originaire des Cieux et aspire à y retourner : c'est là le point culminant de la science de Dieu, où nous ne sommes pas près de toucher encore. Toute âme est descendue des cieux irrésistiblement poussée par l'amour divin. Un dévouement sans bornes à travailler au service du Père céleste, pour l'avancement de ses incommensurables domaines, l'attache au salut de ses

enfants égarés. Partie avec la connaissance des périls de déchéance qu'elle affrontait ainsi, et arrivée ici-bas de chute en chute, elle y vit, à cause de sa dégradation momentanée, dans l'ignorance de ses résolutions passées et de sa vraie nature, guidée par la seule lumière effacée et obscurcie, départie à un mauvais monde. Rien que par sa présence ici-bas, elle y travaille, missionnaire inconnue, au profit de Dieu, sans le savoir le plus souvent; elle y souffre par le mal et s'y épure par le bien. Puis, il faut des ouvriers à Dieu, même dans les plus arriérés des mondes, et ceux qui s'y trouvent jetés l'y servent, bons ou méchants, en conséquence d'un dévouement d'amour qui les a fait s'élancer des mondes célestes. Ces âmes ont abandonné originairement, sans compter, leur céleste patrie, sûres qu'elles étaient d'y revenir par l'expiation et la souffrance, ornées de nouveaux mérites devant leur Père bien-aimé.

— Assez, assez, m'écriai-je alors; je serais bien malheureux, si je ne comprenais pas vos sublimes raisons et je m'en voudrais d'interrompre plus longtemps votre sujet.

— J'allais finir, reprit Michel. Vous le voyez, mon cher Pierre; il m'était impossible de me refuser à vous répondre; mais votre question m'a entraîné un peu loin. Enfin, pour en revenir à mon point de départ : On a dit, on a cru que le sacrifice du Golgotha était la rançon de l'humanité, la condition d'apaisement, en face des iniquités humaines, de la colère de Dieu. La colère de Dieu ; blasphème! de pareilles conceptions ne pouvaient germer sur la semence divine, être adoptées et caressées que par le

fait du prince du monde, des maîtres de l'humanité ; être acceptées et supportées par elle que durant son enfance. A l'homme raisonnable et pubère de nos jours, je dirai : Non, le courroux n'est pas le propre de l'Être parfait. Non, il ne saurait y avoir, devant lui, de victime nécessaire ; et ce n'est nullement par un effet direct de sa volonté, que ses enfants égarés sont retenus, pour un temps, loin de lui. C'est, je vous le dis, c'est qu'ils ont voulu étourdiment se rendre incapables de s'en approcher ; c'est que, aveuglés par le mal vivant avec lequel ils se complaisaient, ils ont, de leur plein gré, travaillé à se mettre hors d'état de se maintenir en sa présence. Dieu ne veut ni ne peut punir ; je le dis clairement et bien haut, parce que c'est la vérité, et qu'il importe, à cette heure, de tout mettre à sa place pour prévenir des malentendus à venir.

La vérité est, que la mort du Christ fut la preuve la plus odieuse de la perversité humaine, la plus haute, la plus authentique constatation de la réelle existence du libre arbitre humain. Qu'est-ce qu'il en eût coûté à la toute-puissance divine, d'arrêter la main des bourreaux levée sur son bien-aimé ? Mais, Dieu respecte le libre arbitre de tous ; même celui des méchants. Toutefois, la mort du Christ établit un engagement formel contracté par le Père céleste, à l'égard de son fils unique, en face des mérites infinis de celui-ci, d'assurer le salut des hommes de cette terre ; salut que se proposait le divin Sauveur. Cette mort fut aussi et demeure incontestablement la preuve de l'amour infini de Dieu pour les humanités.

Dès que Michel eut cessé de parler, Pierre lui dit : Il

est temps, cher maître, que vous songiez à vous reposer et à prendre votre repas, dont nous avons par égoïsme laissé passer l'heure sans vous en prévenir.

— En effet, répondit mon voisin ; je crois que nous nous sommes attardés. Eh bien ! regagnons chacun notre logis. Nous nous retrouverons ici un autre jour. Au revoir.

II

Résurrections successives, végétation

Quelques jours après, nous étions auprès de Michel, au bord de la colline, à l'ombre d'un chêne vert, sur le tapis de thym et d'immortelles qui couvrait les alentours et le devant de sa rustique demeure.

— Mes amis, dit-il, nous avons renvoyé l'autre jour aux temps passés, l'épouvantail usé de la colère de Dieu et nous avons reconnu dans le fait capital du premier mouvement messianique, dans la mort du Christ, la preuve de l'amour infini de Dieu pour ses humanités. Or, qui nomme Dieu parle de toutes les perfections à l'état absolu. Et quel est le caractère le plus saisissant de tout ce qui est parfait sinon l'unité. Qu'est-ce même pour nous, pauvres hommes de cette terre, qu'une œuvre, qu'une science, qu'une institution sans unité, sinon la division, l'erreur ; un non-sens, en un mot. Ai-je besoin de démontrer l'unité en Dieu, l'unité en son verbe qui est lui-même ? L'œuvre de Dieu est une, un son plan, dans l'ensemble et dans les détails, une la loi qui, en son nom, préside à tout et justifie tout. De là ces célèbres aphorismes, instinctivement

formulés, mal compris ou imparfaitement appréciés encore : tout est dans tout ; et son contraire : rien n'est dans rien.

Dieu est, entre autres perfections, vie, bonté et lumière infinies. Mais, la lumière ne brille qu'en raison de ce qui la limite. Essayez de peindre distincte, la flamme d'un feu, sur un fond aussi lumineux qu'elle. Autant vaudrait chercher à découvrir un grain spécial de blé dans un grenier rempli de cette denrée. La lumière implique une ombre telle quelle, excepté aux régions de l'absolu, où tout est lumière et intelligence. Et cette lumière absolue, comment pourrions-nous la concevoir et en parler, si nous n'avions pas une lumière limitée, relative, si nous n'avions pas, avec la lumière, l'ombre, condition qui fait ressortir à notre œil la lumière, et par l'abstraction de l'ombre, permet à notre esprit de concevoir l'absolu lumineux. Cette disposition s'applique à tout l'absolu divin.

La lumière éternelle et infinie fait donc supposer, ailleurs, une ombre passagère et finie. Le bien absolu lui-même ne se conçoit que par l'existence d'un mal possible. Mais le bien est éternel, et le mal se renouvelle sans cesse, pour que Dieu demeure un. Si le contraire avait lieu, en effet, le mal serait éternel et immuable, et c'en serait fait de l'unité de Dieu. Ainsi donc, tout degré de bien, en dehors de l'absolu, étant relatif, il est le mal par rapport à un degré de bien plus élevé, et le bien par rapport à un degré inférieur. Ainsi, encore , un jour d'été, voilé de quelques légers nuages, est la lumière à côté d'un jour de brume d'automne ; et il est les ténèbres relatives, à côté d'un jour d'été sans nuages. Le jour de

brume automnale, lui-même, est la lumière à côté d'une soirée d'hiver. Or, en vertu de l'unité inhérente à l'œuvre de Dieu, tout se retrouve en toute circonstance ; tout est vie, vie relative, comme tout est lumière relative ; tout est bien et mal relatif. Tout est mort relative, aussi, en dehors de l'empire absolu de Dieu, quand on marche dans la voie descendante ; tout est résurrection en montant pour les agents de Dieu, à mesure qu'ils s'élèvent dans son œuvre infinie. Rien n'y est réellement la mort, la mort éternelle, le néant, le vide absolu.

— On doit, je le sens, dit Pierre, trouver dans la nature des exemples de semblables dispositions ; et je ne doute pas que des applications, faites à la portée de tous, ne rendissent vos idées plus saisissantes.

— Sans doute, mes amis. Je ne pourrai toutefois réussir à vous les présenter en ce moment que d'une manière imparfaite, n'ayant pu encore vous donner, sur la nature, les indications nécessaires pour élucider ma pensée. Mais je vais mettre sous vos yeux une image fort simple, qui me servira de canevas pour développer la théorie de la résurrection universelle infinie, opérée par résurrections partielles et successives.

Supposons un homme né et demeuré dans les ténèbres d'un caveau profond et obscur. On l'en extrait pendant la nuit. Une nuit étoilée, succédant aux ténèbres d'une cave, est de la vie et de la lumière ; mais elle est la nuit et les ténèbres devant le crépuscule, ni plus ni moins que ce dernier devant l'aurore, et l'aurore devant le soleil lui-même. Seulement, à mesure que l'on avance à l'op-

posé des ténèbres, l'empire de ces dernières diminue graduellement d'intensité relative, pour disparaître tout à fait devant l'astre du jour.

Veuillez, pour un instant, vous dégager de vos impressions d'habitude et supposer que, sorti des ténèbres, vous vous mettez à la place de cet homme, privé jusqu'à un moment précisé déjà, des clartés de la lumière du ciel. Vous serez mieux à même, alors, de comprendre, par comparaison, les sensations que doit éprouver toute créature vivante, en semblable condition, à la vue d'un crépuscule, d'un accroissement de lumière quelconque, soit morale, soit physique, et votre esprit entrera tout naturellement, alors, dans les considérations que je désire ici provoquer.

Les montagnes qui, jusque-là, avant le crépuscule, n'étaient que des nuances dans les ténèbres, les arbres, les masses des devants du paysage, qui entoure cet homme, sous le manteau de la nuit, commenceront à prendre corps à ses yeux, à affecter une forme. Au courant seulement des effets du tact, par suite du défaut d'exercice de ses autres organes, cet homme que nous supposons n'avoir jamais rien vu ni entendu, jugera faussement, à coup sûr, de tous ces objets; mais, il les verra tant bien que mal et en concevra une idée telle quelle. Ce sera, pour lui, des sensations inconnues, un épanouissement marqué d'intelligence et un savoir nouveau. Le premier effet, sur son âme, des couleurs du ciel, des formes de la végétation et de la nature, de la limpidité de l'eau et des effets du vent, quelques animaux dont il surprendra

le passage et les cris, lui révèleront l'existence d'un ordre naturel, plein de charmes et de mystères, qu'il ignorait jusqu'à ce moment, mais qu'il ne saurait approfondir encore.

Eh bien! je l'attends à l'aurore. Quelle foule, alors, pour cet homme, de sensations nouvelles. Il n'avait auparavant aperçu la nature qu'en masse; il va la voir dans ses détails. Il distinguera mieux les objets et leurs couleurs, les roches et leurs mousses, les arbres et leurs feuilles, les fleurs et les fruits, les animaux et leurs caractères, ses semblables et lui, enfin. Il avancera sur toutes choses, dans tous les sens ses idées, rectifiant ses premiers jugements portés à une autre heure, dans les ténèbres de l'ignorance. Il acquerra, de rechef, une science nouvelle et comprendra que, à l'aurore, comme auparavant, lors du crépuscule, il a subi une bienfaisante résurrection. Mais, une fois le soleil levé, comprenez-vous le ravissement de son cœur? Son âme pleinement épanouie recevra, dans chacune de ses idées, les compléments qui lui manquaient pour l'élever au niveau de la réalité. Elle jouira complétement, alors, de la lumière, verra tout dans son vrai jour d'ici-bas, et, abreuvée presque à satiété dans le savoir situé à sa portée, elle aura atteint, ainsi, l'apogée des connaissances réservées à sa nature.

De bonne foi, y aura-t-il exagération à prétendre que cet homme n'avait, dans les ténèbres, aucune idée de ce que devait lui montrer le crépuscule; aucune idée durant le crépuscule, des lumières que lui gardaient, pour

les lui révéler successivement et l'aurore et le grand jour? Ne pouvons-nous pas affirmer que cet homme était mort, lors de chaque nouvelle phase, par laquelle nous l'avons vu passer, endormi, du moins, en son âme, à la vie qui devait ensuite se manifester à lui. Dites-lui, pour vous en assurer, quand il en est encore au crépuscule, qu'à un moment donné, ce crépuscule qu'il admire deviendra, la nuit, pour son esprit, et il haussera les épaules, en signe d'incrédulité, persuadé qu'on se moque de lui, ou qu'il a affaire à un insensé.

— Faisons mieux, mon père, dit Pierre; et vous allez voir si je vous comprends; faisons mieux : mettons à la place de votre homme de fantaisie, quand il en est encore au crépuscule, un mortel véritable, un esprit positif et terre à terre comme il y en a tant; pas un vieillard; il me donnerait trop beau jeu, cet âge étant naturellement attaché au passé, rebelle au progrès, rétif à toute idée d'avenir; mais un homme jeune encore, tout frais émoulu par la science moderne, fruit mûr et vanté de ses écoles, enfariné de la morale enfantine, pour le plus grand avantage de son avancement. Cet homme incrusté, malgré des prétentions au puritanisme, dans des intérêts sordides, bardé de préjugés que tout haut il feint de mépriser, est satisfait de lui et de ce qu'il appelle, depuis qu'il y a sa place, le meilleur des mondes possibles. Enivré du faux prestige d'une société vermoulue, il espère en devenir la lumière.

Ce fier favori de la fortune, n'a vu encore que le crépuscule moral humanitaire et en a savouré à longs

traits toutes les insipides et décevantes douceurs. Il en jouit avec l'avidité et la joie d'un homme, qui les convoitait, impuissant jusque-là à les atteindre; d'un homme à qui sa nature ne permet pas d'élever plus haut sa pensée. Osons lui dire qu'il doit s'attendre et se préparer à voir, d'un moment à l'autre, apparaître une aurore humanitaire. De son éclat, rien qu'en se montrant, cette aurore effacera ce lumignon fumeux de son savoir, qu'il porte si haut, dont il est si fier. Elle donnera à tous, en lumière, mille et mille fois ce qu'il croyait son privilége exclusif d'en posséder. Essayez de le lui dire.

Vous verrez alors, de cet homme, jusque-là votre ami peut-être, les airs de mépris, la dédaigneuse pitié pour votre simplicité. Vous entendrez ses paroles outrageantes contre cette aurore, prétendue que peuvent seuls, à son dire, invoquer les aveugles et les imbéciles. Elle ne va pas, dans son estime, à la cheville du bienheureux crépuscule moral où sa sourde lanterne est un phare et resplendit si loin. Osez parler à cet endormi d'un soleil moral lui-même. Il n'y tiendra plus, vous montrera au doigt avec un rire de rage, si même, il ne vous signale bravement au magistrat comme fou à lier. Lequel est le sage de vous deux? lequel le fou? lequel le clairvoyant? lequel l'aveugle? lequel le vivant? lequel le mort?

— Ce tableau est frappant; oui, certes ; c'est cela, dit Michel avec son fin sourire ; et, reprenant en ces termes la parole : Ce que je vous ai développé, dit-il, à propos de notre homme hypothétique du caveau, est la figure de la vérité même. L'image s'applique à chacun de nous

et, spécialement, à l'humanité, à tout terme analogue. Par exemple : l'enfant dans ses premières années n'a aucune idée de sa puberté ; il est naturellement dans la léthargie par rapport à la vie à venir, à la puberté et à l'âge mûr. Il y aspire, cependant, par suite de son âge et en raison des exemples qu'il a sous les yeux. Ainsi, tenons compte de cette dernière circonstance, et nous pourrons dire que le jeune homme pubère est étranger, endormi, mort, pour ainsi dire, aux idées de sa virilité, sans préjudice de sa vie physique ; et que, dans sa virilité, l'homme mûr est endormi lui-même, sauf quelques cas exceptionnels, aux réalités que lui révélera son passage à une autre vie. La nature n'est-elle pas morte en hiver par rapport au printemps, engourdie encore au printemps par rapport à l'été, par rapport à la saison des fruits ? A bien prendre, toutefois, physiquement et réellement, elle vit toujours.

L'humanité vivante, cependant, comme l'homme, comme tout ce qui vit, passe par trois âges successifs et en progrès l'un sur l'autre, à mesure qu'elle avance, et qui sont : l'enfance, la puberté et l'âge mûr, ou le plein épanouissement, pour l'humanité, de sa réelle existence sur son globe. Je dis de sa réelle existence, dans le sens de la virilité, par rapport à l'homme individuel. L'humanité entre dans la vie, comme l'homme, par une période de transition, par une existence embryonnaire, représentée, dans l'exemple exposé ci-dessus, par le séjour de notre homme dans son caveau. Cette période embryonnaire de l'humanité, correspondant à la gestation de

l'homme au sein de la mère, se clôt à l'arrivée du crépuscule moral, du Messie incarné. Le Messie vient apporter au corps collectif humanitaire, et son âme et sa vie, comme l'âme humaine l'apporte à l'homme naissant. A l'exemple de l'homme, encore, l'humanité ferme sa carrière, sur son globe, par une période finale de transition, la transformation, qui est pour elle, ainsi que pour lui, ce que nous appelons la mort, un passage à une vie supérieure, quand elle a lieu dans les conditions voulues d'avancement.

Conformément à l'exemple de l'homme cité plus haut, assistant successivement aux trois phases lumineuses et progressives, qui commencent le jour, l'inauguration de chacun des âges de l'homme et de l'humanité, est marquée par une résurrection véritable.

Je ne m'arrêterai pas là, dans mes développements de cette idée importante et féconde en résultats; car tout subit la même loi universelle. S'il n'en était pas ainsi, je me plais à le répéter, il y aurait la loi d'un fait et celle d'un fait analogue ; c'est-à-dire, deux lois différentes pour le même fait, dans l'univers ; division, en d'autres termes, incohérence, dissolution, par suite, de l'unité divine ; ce qui serait absurde. Poursuivant donc mon thème, je dirai : la plante, à l'issue de sa vie embryonnaire, au sortir de la graine, pousse sa tige, ses feuilles et ses fleurs. C'est l'ère de formation de la plante, succédant à son ère première, à sa vie d'embryon passée sous le sol. C'est son âge enfantin, correspondant à l'enfance de l'homme, à celle de l'humanité. Après, elle se prépare à produire, et inaugure son ère de puberté. Elle laisse, à ce moment, paraître

le germe de son fruit et la fleur tombe; disparition que je montrerai reproduite à l'époque pubère de la vie de l'homme, à l'âge correspondant de l'humanité. Enfin, la plante donne son fruit mûr et parfait, pour se transformer ensuite, soit immédiatement, par la destruction, soit provisoirement, par l'effet de la saison rigoureuse, après laquelle il ressuscite. L'arrivée du fruit marque, pour la plante, l'âge mûr, âge viril chez l'homme, et correspondant à la maturité de l'être collectif humanitaire.

Eh bien! mes chers amis; c'est ici même que je voulais vous amener; pour le premier pas, mais, peu à peu et graduellement : à la constatation d'un fait immense, prouvé par l'unité de Dieu et de son œuvre, et dont je voulais, avant de conclure, vous présenter par des exemples, des preuves sensibles et incontestables. Ce fait est celui-ci : à savoir que l'homme, l'humanité, la plante, la planète et, affirmerai-je encore, tout ce qui vit, suit la même loi, en vertu de l'unité de l'œuvre divine, conformément à ce que je vous ai dit, il n'y a qu'un instant : tout est figure, image et reflet dans tout ce qui existe. La seule difficulté gît dans la constatation et dans l'appréciation des rapports, nonobstant les différences; tâche que l'homme remplit mieux à mesure que la vie de l'humanité se développe. Malheureusement, et plus tard je dirai pourquoi, l'humanité enfant ne discerne pas, et l'humanité pubère ne verra guère que les différences, surtout en commençant; et par intuition, quelques rapports. Dans son âge mûr, seulement, armée de l'œil de la vérité, passant sur les différences, elle ne verra plus que les rapports.

La vie de l'homme, celle du végétal, celle de l'humanité et pourrais-je dire, celle de l'animal, naturellement ralliée à la vie de l'homme et que je passe pour ce motif, sont composées, chacune, de trois ères successives, en progrès l'une sur l'autre et solidaires. Or, la vie de la plante, la vie végétale, la première vraie vie, qui alimente les autres, est la végétation; visible et palpable image de la vie partout et dans toutes ses parties : dans l'enfance, par ses premières pousses, dans la puberté par l'apparition du germe fruitier et son accroissement, dans la maturité par la maturité elle-même de son fruit. La végétation étant l'analogue de toute vie, toute vie, serai-je fondé à dire, toute vie est une végétation. C'est là un des points principaux que je comptais établir. La raison de ce dessein est grave, capitale, et vous la comprendrez facilement par les déductions que je vais tirer de ce fait. Toute vie, en effet, ne se passe-t-elle pas, comme celle de la plante, dans une succession de degrés insaisissables, étroitement enchaînés l'un à l'autre? Le résultat s'en apprécie à son temps. Rangées dans une succession ordonnée de trois époques marquées, dans toute vie, par des conclusions analogues, ces trois conclusions étagées, sont trois résurrections successives, progressivement disposées, et terminées par une quatrième finale, comme elles avaient été précédées du travail antérieur à l'éclosion. Et les rapports ne se bornent pas là. Si j'en avais le temps, je pourrais les montrer tous conformes entre eux, dans l'ensemble et dans les détails, partout et à l'infini.

Et tenez, mes amis, nous avons devant nous la vie et la

science : la nature. Si vous le permettez, nous allons quitter un instant ce coin de pelouse sauvage que j'affectionne et où nous sommes assis depuis assez longtemps, déjà. Aussi bien, le soleil commence à tourner le chêne vert qui nous y abritait de son ombre ; et, tout en dégourdissant nos jambes, nous pourrons, chemin faisant, prendre quelques aperçus utiles de la végétation. Il vous est très-important de la connaître un peu, au point de vue de la science vivante, pour l'intelligence de ce que je veux vous en dire. Rien ne nous empêchera, d'ailleurs, de poursuivre le sujet de notre entretien et de l'amener à terme.

Sachez que j'ai la prétention, comme vous en avez le désir; vous surtout, mon cher Pierre, d'étudier avec vous la vie, d'en tracer, du moins, à votre esprit, le mouvement général, la vraie marche. Or, comme la vie est contenue entre deux barrières plus minces, s'il est possible, qu'un plan géométrique, et qui sont la résurrection et la mort, le titre de Résurrection que j'ai donné à l'objet de nos entretiens, indique complétement ce que nous y traitons. Le sujet est si immensément vaste, que j'aurai à y revenir à tout instant, portant mes investigations d'une manière spéciale, soit sur l'ensemble de la vie universelle, soit sur des parties séparées de cette vie. Pourtant elles s'y rattachent et la reproduisent ; tantôt dans un ordre de grandeur et tantôt dans un autre, à tour de rôle, dans l'infiniment grand, le moyen et l'infiniment petit. C'est que je suis certain de pouvoir pétrir, manier, tourner et retourner de toute façon, ce sujet puissant, sans jamais en épuiser

ni le fond ni les formes, sans jamais sortir de l'empire du plus immuable et du plus flexible, du plus simple et du plus compliqué des codes. J'espère que vous me comprenez. Je veux parler du code de l'Unité.

— Malgré qu'il me manque, pour vous suivre, dis-je alors à Michel, la facilité de notre ami Pierre, le privilége de votre constante société, dont il profite à merveille, et tous les avantages qu'il doit à de longues et fortes études, je ne laisse pas d'apporter à vos enseignements la plus vive et la plus sympathique ardeur, y prenant ce qui se trouve à ma portée. Heureux d'y saisir, de temps en temps, quelques éclairs qui, s'ils dépassent mon esprit, illuminent mon cœur, j'écoute, sans me lasser, vos développements sur la résurrection et la vie. J'espère, avec le temps, la bonne volonté et l'aide de Dieu, puiser dans ce que je retiens de vos paroles et que je conserve avec un soin pieux, de précieuses et bien utiles leçons.

— Je vous remercie, me fut-il répondu, de vos excellents sentiments, comme je vous félicite de votre bonne volonté ; et vous m'en voyez tout heureux, ajouta Michel, en me tendant la main. Ce qu'il nous est possible de faire, ici, est peu, encore, et vous ne devez pas y attacher trop d'importance pour votre avancement réel ; mais, c'est beaucoup, comme premier travail. Avec de si bonnes dispositions, en avançant, vous m'aiderez, et cela vous sera facile ; ne fût-ce qu'en reproduisant, pour les autres, ce que nous disons ici, sous le titre de Résurrection.

La science où nous marchons n'est pas ardue en pareilles conditions, quand une fois on y est entré. Elle l'est si peu

en soi, que des niais à genoux devant des formules scientifiques, la trouvant trop facile, n'en font pas cas, parce qu'ils la comprennent, à leur étroite manière, dans le détail, quoique la synthèse, qui en est le critérium, reste voilée pour eux d'épaisses ténèbres. Aux yeux de ces hommes, le cachet de la science, c'est l'emphase et le phébus dont ils se grisent. La simplicité les rebute et l'incompréhensible, paré de grands mots, satisfait leur esprit et leur vanité de son poids indigeste et malsain, bien mieux qu'une simple et saine nourriture.

— Je le vois, dit Pierre, vous cherchez, pour apporter à la gravité de notre entretien, un peu de diversion; vous cherchez à plaisanter ces pauvres savants qui, niant la vie, ne savent rien, sans qu'ils s'en doutent, malgré leur énorme bagage, ou qui savent trop, pour conserver leur équilibre. Et, pourtant, là encore, cher père, vous êtes terriblement vrai. J'ai passé par là, et ayant vu les personnages de près, je pourrais parler. Mais j'en appelle à un plus grave témoignage. Pascal, le grand Pascal a dit dans ses pensées : « Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La « première est la pure ignorance où se trouvent les « hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où « arrivent les grandes âmes qui, ayant parcouru tout ce « que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent « rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où « ils étaient partis; mais, c'est une ignorance savante, « qui se connaît. »

— Eh bien! cher père, avec tous ces ignorants-là, on peut raisonner ; ils voient, au moins, et entendent. Les

premiers ont la vue claire et l'ouïe sensible de l'innocence; les autres, après avoir dénaturé chez eux l'une et l'autre, ont eu une intelligence assez droite et assez sûre, une volonté assez ferme pour dégager de tout voile leurs yeux et leurs oreilles, et les organes correspondants de leur esprit. Mais attendez. Pascal signale, de ces ignorants ou savants, comme il vous plaira de les appeler, une tierce espèce, mitoyenne, mais, *celle-là*, rogue et intraitable. « Ceux, dit-il, d'entre les ignorants qui sont sortis de « l'ignorance naturelle et n'ont pu arriver à l'autre, ceux- « là font les entendus. » Vous comprenez; sortis de la première ignorance, ces derniers sont demeurés savants, incapables, faute d'intelligence, d'humilité et de grandeur d'âme, de redevenir ignorants; d'attendre et d'espérer la vérité. Or, voici la moralité que je tire de ces propos de Pascal : Pauvre Pascal, dis-je à part moi ! Il était de ceux qui avaient appris qu'ils ne savent rien. Enfant humanitaire précoce, il est mort de croissance morale, écrasé sous le sacrifice, exigé par sa conscience, de sa raison adulte sauvage, à la foi aveugle enfantine. N'est-ce pas cela, mon père? Je ne fais d'ailleurs qu'exprimer ma propre pensée dans les formes que j'ai apprises de vous, en vous écoutant. C'est un simple corollaire à votre précédente proposition.

— En effet, mes chers amis, ce grand homme était dans la puberté d'âge humanitaire. Il manquait à Pascal ce que Dieu s'apprête à envoyer aux hommes : la vraie doctrine du bon sens pubère et de la raison. Et notez bien que je dis : la doctrine. Le bon sens pubère et la raison

humaine, il les avait; mais sans doctrine venue d'en haut, sans loi, sans critérium divin. Il avait, comme vous dites, le bon sens pubère sauvage, qu'annihilait à ses yeux l'autorité de la foi aveugle, parce qu'il la savait, tout décrépite qu'elle était par le fait de l'homme et du temps, venue de Dieu à une époque antérieure.

Enfin, mon cher fils, vous me faites un plaisir extrême, par ces justes rapprochements, par ces applications, qui me démontrent vos progrès dans la science divine. Mais il faut craindre de donner trop de temps à des hors-d'œuvre et de nous *écarter de notre ligne*. Pour vous y ramener, je voudrais vous montrer dans les végétaux quelques exemples de ce que je viens de vous dire. Mais la saison est si peu avancée encore, malgré la chaleur qui règne, que les plantes n'en sont qu'à leur premier âge, à leur enfance, aux feuilles et aux fleurs. Voyez, cependant, cette petite plante de thym, que je viens d'arracher de terre avec ses racines. Prenez-la dans vos mains et veuillez l'examiner. Elle se compose de trois parties bien tranchées : les racines, la tige et les branches, portant leurs feuilles et leurs jolies petites fleurs, d'un bleu lilas si doux, d'un parfum si vivifiant. Les racines que j'ai, hélas! barbarement arrachées à leur travail nourricier, pompaient dans l'estomac particulier qu'établit à son pied toute plante, la vie physique de celle-ci, la vie qui lui vient de la terre, l'aliment distillé par son organe alimentateur matériel, l'aliment de sa séve, qui est son sang.

La tige est la charpente matérielle, préservatrice exté-

rieure de l'organisme central, l'enveloppe du cœur de la plante, pour ainsi dire. Les branches, continuation de cette enveloppe matérielle, conduisent, en la protégeant, l'alimentation vitale de la séve, aux feuilles, aux fleurs et aux fruits, quand il y en a. Les feuilles sont les poumons du végétal, les organes de son alimentation atmosphérique, comme sont pour nous nos poumons. Mais n'anticipons pas. Je m'aperçois que je m'avance beaucoup avec vous. Contentons-nous de voir là une légère ébauche d'un immense tableau que je vous déroulerai un jour : celui de l'alimentation vitale de l'homme, de l'alimentation vitale du Grand Tout vivant. Or, ceci n'étant que secondaire à cette heure, je passe outre et reprends mon sujet.

Toute œuvre, dirai-je donc, pour arriver à mon but, toute œuvre quelconque est une végétation figurée, fatalement divisée en trois actes, plus ou moins distincts et rapides. Pour construire une maison, par exemple, il faut nécessairement amasser des matériaux, les choisir et, enfin, les mettre en œuvre. C'est, en abrégé, les trois actes principaux de la végétation. Tout peut se réduire à ces trois temps. Malgré sa promptitude d'exécution, le miracle matériel lui-même, pour parler le langage ordinaire, tout instantané qu'il soit, est une végétation dont la séparation des trois temps obligés nous échappe. C'est ce qui en fait le charme, sans que ces trois actes soïent moins distincts pour un esprit adulte. Ne faut-il pas que celui qui exécute le miracle rassemble ses moyens d'action, les choisisse, les mette en œuvre ? Manifestes ou implicites, ces

trois actes sont bien les trois temps indispensables à toute végétation, quelque subite que soit l'action qui la représente.

Mais il y a plus : tout se tient sur le chemin de la vérité. Vous devez commencer à comprendre que je ne parlais pas à la légère quand j'avançais que la science de Dieu se produit en détail et complaisamment partout. Un fait de plus va le prouver. Parlant de l'enfance, j'ai encore à vous dire que cet âge est, pour l'enfant, la voie. Il se constitue à cette époque, et, au moral, comme au physique, il apprend à marcher. La puberté est pour le jeune homme la vie, la vraie vie : celle de la raison et de l'ordre, ignorée de lui auparavant et que lui apporte insensiblement son esprit, dont j'expliquerai bientôt la nature. La maturité est, pour l'homme fait, la vérité relative sur toute chose ; et j'ajouterai, appliquant à la plante les trois degrés progressifs de la marche divine : la croissance de la tige végétale, la formation des feuilles et des fleurs sont aussi, pour la plante, la voie. L'éclosion du germe fruitier constitue, pour elle, la vie véritable, et, la maturité du fruit, la vérité. Et il en est ainsi de toute vie quelconque.

Vous fûtes la voie de l'humanité, ô Christ ; vous serez sa vie quand vous lui enverrez votre Esprit, à l'heure de sa puberté, pour la faire ressusciter à la vraie vie ; vous serez pour elle la vérité, lorsque, à la suite de sa puberté, vous viendrez la faire ressusciter à la vérité, inaugurer chez elle l'âge mûr. Par l'établissement de cette vérité, en toute chose, vous la ferez épanouir dans la réalité humaine d'ici-bas. Élevée au niveau de l'idéal marqué par

vous à votre première, venue, elle constituera ainsi, par une dernière résurrection, le fruit de la végétation humanitaire.

De cette manière, sera consommée, à l'image de celle du végétal, cette gigantesque végétation. Ainsi que la plante, mise par son éclosion en contact avec l'atmosphère, elle aura poussé, en sortant de son embryonnat, en entrant dans la voie, par la réception de son âme, de l'envoyé de Dieu, son Messie, produit de son premier rapport avec les cieux. Ainsi que la plante, elle aura laissé paraître le germe de son fruit, en inaugurant son ère de vie réelle. Ainsi que la plante, elle aura vu, avec son âge mûr, se former, s'enfler, s'arrondir et mûrir ce fruit, pour l'usage du maître des mondes, du Dieu créateur, éternel destinataire de tous les mondes mûrs et harmonieux, comme l'homme est celui de tous les fruits mûrs de la nature.

Pour conclure enfin et mettre en relief les trois actes successifs et progressifs de la végétation, propre à notre humanité terrestre, je dirai encore : Moïse a tiré des ténèbres d'un immense caveau l'humanité primitive, dans une de ses branches, le peuple juif, pour la préparer à voir, en temps voulu, le crépuscule divin. Le Christ, inaugurant l'enfance de cette humanité, a fait briller à ses yeux ce crépuscule. L'esprit de vie lui apportera, avec la puberté, l'aurore du Jour divin, et l'Esprit de vérité, avec la virilité humanitaire, le grand Jour, le plein soleil de Dieu.

Je comprends, dit Pierre, sortant tout à coup de l'état

de concentration, pour ainsi dire, extatique où les paroles de Michel l'avaient jeté ; je comprends que la végétation de la plante, la marche de la vie humaine, celle de la vie de l'humanité, ne soient que des répétitions d'un même fait ternaire, et portent à juste titre le nom unique de végétation. Mais ce que je ne comprends pas encore, c'est l'utilité de ce classement, de ces rapprochements sans précédent, il est vrai, mais que chacun peut faire. Je ne me dissimule pas que je me trouve en présence d'un enseignement logique autant que rigoureux, imprévu autant que singulier, destiné à passionner, à entraîner l'humanité ; mais je sais aussi qu'il rencontrera, d'après quelques essais que j'ai faits pour le répandre, de rudes opposants parmi les hommes. N'est-il pas à craindre que des esprits superficiels prévenus par les adversaires de toute vérité nouvelle, que des savants de la troisième catégorie de Pascal, par exemple, insensibles à la haute portée d'aperçus nouveaux, groupant d'une façon inusitée des faits connus dejà par eux ou tenus pour tels, ne considèrent comme futiles de pareils enseignements, qu'ils n'y trouvent, sur parole, prétexte à se détourner et à détourner les autres, de l'étude si importante et si précieuse de la vérité universelle.

— Vous êtes trop neuf encore en ces matières, mon cher fils, pour bien juger la tendance et la justesse de ces prémisses basées sur le granit indestructible de l'évidence universelle. Vous ressemblez en cela, sans vous en douter, aux esprits dont vous redoutez le dédain pour la science de vérité. Mais, je me suis promis, je me ferai

un devoir, et je vous prie de me seconder à l'avenir par vos questions, quand vous ne me comprendrez pas, de lever tous vos doutes, à mesure que vous me les signalerez.

Ne vous ai-je pas dit que la science divine de vérité aussi simple que sublime, aussi vulgaire, en apparence, que l'herbe de nos campagnes, éclate partout en détail et sans bruit; qu'il s'agit simplement, pour l'utiliser, de savoir la *cueillir*, comme l'herbe de nos champs? Q'importent les dédains des impuissants qui n'aiment pas cette fécondante nourriture? N'ai-je pas ajouté que ce qui manque encore, ici-bas, à ce divin savoir, c'est que tous les faits dont il se compose soient réunis et brillent un jour, en un même faisceau, formant par leur ensemble une flamme éclatante et sans prix, d'étincelles séparées auparavant et dénuées de toute valeur apparente. Ai-je fait autre chose, avec des proportions réduites, en classant dans une même catégorie de faits, les trois temps de la végétation de la plante, les trois âges de la vie de l'homme, les trois ères principales de la vie d'une humanité, et, en général, les trois degrés analogues de toute vie, de toute œuvre quelconque ?

Les faits sont connus, disent les savants du tiers ordre. Je répondrai : peut-être le sont-ils en eux-mêmes. Je vous passe cela pour ne point disputer sur des accessoires; mais leurs rapports, je nie, de toute ma force d'homme, qu'ils puissent l'être. Je nie, quelque saisissants qu'ils soient de réalité, tels que je vous les ai présentés dans leur enchaînement, que jamais âme qui vive ait pensé à

ces rapports, ait pu y penser ici-bas. C'est ce qui établit la science universelle. Gardez-vous de croire que le classement qui en procède soit l'effet d'une imagination vagabonde, le produit d'une arbitraire fantaisie. Il est le fruit de déductions logiques, le calque du fait, de toute éternité existant, de la loi de Dieu. Il est si peu arbitraire que tous les détails d'un phénomène se reproduisent dans son analogue, sans exception, et avec une exactitude rigoureuse et mathématique. Je regrette de ne pouvoir, à cet instant, faire éclater pleinement, sur tous les points, la réalité de ce que j'avance là; le tenter serait me jeter dans l'infini. Mais j'essaierai pourtant de l'indiquer, par quelques traits, tirés du sujet qui nous occupe, et dont les termes, placés sous nos yeux, ne peuvent être récusés. Je m'y reporte donc.

Rien, je le demande, ressemble-t-il plus à l'homme enfant que l'humanité enfantine? Comme l'enfant reçoit son âme, en naissant, l'humanité naît en recevant le Messie, son âme. Comme l'enfant, elle a besoin qu'on lui inculque la connaissance de sa voie. Que deviendrait l'enfant sans l'éducation? Que serait devenue l'humanité païenne ou juive sans un divin instituteur? Aurait-elle, seule, trouvé le chemin de l'amour? Comme l'enfant, l'humanité du premier âge croit facilement et sincèrement, selon le rapport du prodige avec ce qu'elle a appris, pleine de foi aveugle et à genoux devant les merveilles. Comme l'enfant, elle se bat, se dispute et bataille, luttant à tort et à travers; comme l'enfant, elle résume en elle tout l'univers, pensant que tout ce qui est bon à prendre est bon à garder. Comme

l'enfant, elle est opiniâtre à se refuser à la propreté, aux soins de l'hygiène. Comme l'enfant, elle se révolte, en grandissant, contre les leçons et l'arbitraire de maîtres arriérés. Comme l'enfant, à l'approche de sa puberté, elle foule aux pieds ce qu'elle a adoré jusque-là, aspirant à une doctrine supérieure à celle de son premier âge, en rapport avec l'âge qui commence et sa raison grandie. Comme l'enfant elle repousse, adulte, la foi aveugle de son enfance, la croyance au prodige inexpliqué et au miracle.

Sans parler de la planète, grand corps des mondes vivants, qui parcourt les mêmes phases, comme on peut s'en assurer, selon sa nature toutefois, que l'homme et l'humanité, comparerai-je à celui de l'enfant, trait pour trait, le premier âge de la plante? La plante sort d'une graine, œuf végétal, produit à la manière de l'œuf humain, et fécondé, en écartant les différences, qu'il est impossible de signaler ici, d'une façon analogue à la fécondation de l'œuf humain. A peine sorti de la graine en fermentation, le germe végétal entre en rapport avec l'atmosphère et naît résurrectivement, comme l'enfant, par l'arrivée de son intelligence végétative, inférieure, en valeur intrinsèque, à celle de l'enfant. Celle-ci est une unité et l'autre un composé de fractions irréductibles du fluide divin, mais supérieures en valeur pratique, quoique analogues à l'autre, dans la proportion seulement de la plante à l'homme. Comme l'enfant, la tige croît, faible et sujette à mille accidents. Elle se constitue physiquement, poussant au dehors ses moyens de vivre : ses racines, sa tige,

ses branches et ses feuilles. Ainsi, chez l'enfant, se développent ses moyens de subsister, d'attaquer et de se défendre : ses jambes, ses bras, ses ongles, ses cheveux et ses dents.

Pas plus que l'enfant ne produit de fruit utilisable, la plante, dans son premier âge, ne s'avise de donner à cueillir quoi que ce soit à son maître. Enfin, l'enfant, épanoui dans la fleur passagère de son premier âge, flétrie bientôt par l'approche de sa puberté, laisse apercevoir, succédant à la grâce enfantine, les signes un peu rudes de ce qu'il sera dans sa virilité. De même la plante, à la fin de sa première époque végétative, se couvre de fleurs gracieuses, lesquelles, après un épanouissement passager, se flétrissent tristement et tombent à l'apparition du germe fruitier, signal de la seconde époque de la végétation. Vient enfin, l'homme mûr analogue du fruit.

Vous le voyez : je m'efforce de faire, à vos yeux, entrer tout savoir dans une même science, immense comme l'univers, et simple autant qu'elle est vaste. Je débute à peine, et, cependant, vous devez commencer à comprendre la grandeur de l'entreprise. Eh bien! veuillez, un instant, réfléchir à l'incomparable fécondité d'un classement, qui vous explique tout, sans reste, quoique je m'en sois tenu à une comparaison sommaire. Nous connaissons ainsi la vie de la plante, celle de notre globe, celle de notre humanité, par les mêmes raisons que celle de l'homme. Chacun sera en mesure de vérifier ces lois, sur les détails de cette dernière vie, à l'aide de la science vivante de vérité, et du sujet, vivant ou non, constamment

placé sous nos yeux par sa vie, ou les études anatomiques et l'histoire naturelle.

N'en déplaise aux adorateurs du passé, c'est un grand pas fait vers notre but, vers l'émancipation de l'esprit humain, vers la science de Dieu où la résurrection nous entraîne. Puissé-je, par ces quelques paroles, vous avoir édifiés sur l'importance et la simplicité profonde de ces aperçus véridiques ! Ah! les esprits superficiels, signalés par vous, se garderaient, certes, de dédaigner ces vues, s'ils voulaient bieu reconnaître et secouer les ordures mensongères dont, à dessein, on a obstrué leur lunette intellectuelle.

Si l'étude de la végétation terrestre nous explique la vie de l'homme, celle-ci la vie de la plante, jugez du résultat de ces lumières pour étudier la vie analogue de l'humanité. Quel historien aurait jamais pu se flatter d'embrasser, en toute connaissance de cause, et sans hésiter dans ses jugements, cet immense ensemble ? Qui même, jusqu'à présent l'a essayé avec quelque succès ? Le savant Bossuet a eu l'idée d'une unité en histoire, mais il n'en possédait pas la loi. Il n'a pu la réaliser qu'imparfaitement. Eh bien ! tout homme maintenant, tout homme compétent, grâce à la boussole que je viens de signaler, à l'aide des connaissances, bien élémentaires encore, que j'ai à peine indiquées, est en mesure de fouiller la vie entière de l'humanité. L'attaquant sans distinction sur un point quelconque, à son choix, il sera capable de reconnaître sûrement ce point, de classer, de la vie humanitaire, les phases diverses ; d'en marquer, d'en

tracer la marche et l'influence sur le passé et l'avenir des hommes de cette terre, avec la même facilité que je pourrais le faire pour la vie de l'homme et pour celle de la plante.

Croyez-moi, mes amis ; laissons les morts enterrer leurs morts, comme disait le Christ. Laissons les esprits étroits et sans portée détourner leurs yeux de l'étincelante vérité, et admirons, en le signalant à tous, le phare lumineux, qui éclaire de sa vive et intelligente lumière, la philosophie de l'histoire, élevé sur cette idée aussi simple que splendide : *végétation* !

Mon excellent voisin avait cessé de parler. Nous allions nous séparer. La bonne et vieille servante de Michel, sa Catherine, était assise en tablier blanc devant sa cuisine proprette, signe convenu et toujours compris de l'heure véritable du dîner. D'autre part, j'avais aperçu ma femme et mes enfants, qui m'attendaient pour le même motif, sous un immense pin, formant, sur ce point, séparation entre ma propriété et celle de mon voisin. Je serrai la main à ce dernier ainsi qu'à Pierre ; puis, poussé par un mouvement intérieur et enhardi par le sourire amical de Michel :

— Permettez, lui dis-je, malgré la profonde conviction où je suis de mon infériorité à côté de notre ami Pierre, que j'use à l'avenir, auprès de vous, du privilége que vous lui avez concédé. Depuis plus longtemps que vous ne connaissez notre ami, certes, vous m'avez mis à l'épreuve, et savez qui je suis. A dater du moment où j'ai pu vous apprécier, je vous ai voué toute mon estime, toute mon amitié.

Dès ce jour, je vous reconnais pour mon père spirituel et désire vous donner ce nom. Je ne sais par quelle grâce je me sens, quand vous parlez, ressusciter à une vie nouvelle.

Vous m'honorez trop, dit Michel, pour quelques idées que je vous développe fort médiocrement, comme je puis, moi pauvre campagnard, dénué de moyens naturels et de ressources acquises. Que faire ? si vous le voulez, je ne puis repousser votre demande. N'est-ce pas, mon fils Pierre ?

— Sans doute, dit Pierre en l'embrassant et en me tendant une main fraternelle ; mais j'y ajoute une petite condition, moi : c'est que mon jeune frère veuille bien ne plus parler ni tenir compte du peu que j'ai appris hors d'ici : une misère ! si peu de chose que ce n'est rien à côté de ce qui nous occupe.

— Pardon, lui dis-je en riant, je penserai davantage, à l'avenir, à votre modestie, et j'éviterai de la faire rougir. Sans rancune donc, et touchez-là. Adieu, Pierre ; adieu, mon père, m'écriai-je en m'éloignant, tout fier et tout joyeux. A bientôt.

— A bientôt.

III

Humanité

Le rendez-vous suivant était sous le grand pin, limite des deux propriétés. Ma femme et ma fille, profitant de cette circonstance, m'avaient accompagné. Notre excellent Michel était un ami précieux à plus d'un titre; et les lumières dont il faisait preuve, à propos de la sublime science dans laquelle il avait entrepris d'instruire son commensal, et, par une heureuse rencontre que je bénis, son humble voisin, étaient loin d'être son seul mérite. Je ne parle pas de son cœur, dont l'excellence et la grandeur auraient fait pâlir tout éloge; je parle de ses facultés. Il en avait une, entre autres, sans prix en tout lieu, mais, surtout, dans l'isolement de la campagne. Il possédait une connaissance profonde et une longue pratique de la médecine naturelle, de la vraie méthode curative du mal, et la plus merveilleuse aptitude pour comprendre et guérir une maladie. Ses cures, dont on parlait partout, étaient si nombreuses que les médecins de la ville, ceux principalement qui étaient le moins en renom, s'en étaient émus, jaloux de ses succès. Quelques-uns même, ceux du tiers

ordre de Pascal, comme disait Pierre, avaient songé à faire appel à la loi contre lui. La loi, en effet, sous prétexte de protéger la santé publique, ne sert qu'à maintenir un dangereux monopole en faveur des membres les moins intéressants de la docte confrérie.

Le mal est un, avait-il coutume de dire ; ce qui ne signifiait pas, dans sa bouche, qu'il n'y eût qu'un seul remède pour tous les maux; mais que tous les maux procèdent d'une même cause. De même qu'il préconisait l'amour comme la base de la vie universelle, il en faisait aussi le principe de toute guérison, non-seulement dans l'homéopathie, où les semblables guérissent les semblables ; mais dans toute médecine. Seulement, il parlait, pour guérir, d'une méthode ternaire et quaternaire, à laquelle je ne compris rien d'abord, sinon qu'elle combattait le mal avec succès. Mais, plus tard, à mesure que je pénétrai mieux dans la grande unité scientifique qu'établissaient les entretiens de Michel, cette méthode, une comme le mal est un, comme la vie est une, s'illumina peu à peu d'une clarté saisissante et me vint, même, en aide pour embrasser la vaste synthèse que notre ami élevait avec si peu de prétention. Qui se fût douté, à la simplicité des moyens, que nous assistions à l'éclosion, sur la terre, de la science de Dieu?

Je dirai plus tard les commencements de cette marche merveilleuse. J'en tiens de Pierre les détails et celui-ci, entre autres, que Michel avait appris, seulement, à lire et à écrire et n'avait nulle teinture d'aucun autre savoir humain. Tant il y a que la vie de notre maître, sa vie nor-

male était, avec quelques nuances d'élévation plus ou moins prononcées, selon la gravité ou l'insignifiance de ses préoccupations, une extase continuelle que son regard trahissait à peine à l'ordinaire ; une extase facultative, qui n'était qu'un savoir et un bon sens hors ligne.

De là venait, chez notre ami, ce don admirable qu'il attribuait à la Providence, de discourir à son gré sur tous les sujets relatifs à Dieu et à son œuvre. Il avait, certes, de quoi s'étendre. Il le faisait volontiers pour l'édification de ses amis et avec une profondeur de savoir spécial unique, une assurance magistrale et une simplicité d'enfant.

Ce n'est pas que chacun ne cherchât à s'expliquer selon son point de vue, cette merveilleuse faculté de notre maître ; car, gardez-vous d'en douter, on s'en préoccupait dans le voisinage et, même, à la ville. Les fortes têtes, les intelligences avancées de la bourgeoisie, disaient que Michel parlait au moyen d'un esprit, ainsi que tant d'autres médiums comme lui, ainsi que tant d'autres extatiques. Pierre répondait à ces propos hasardés et malveillants, que des ressemblances extérieures n'ont nulle valeur pour faire juger du fond des choses. Quoi de plus semblable à l'homme, disait-il, que certains animaux; que le singe ? Quelle distance, pourtant, entre la nature humaine et celle de l'animal le plus rapproché d'elle ? Que de plantes vénéneuses ressemblent à celles qui nous alimentent tous les jours ! ajoutait-il ; témoins les champignons empoisonnés qui ressemblent si fort à ceux qui nous fournissent un aliment recherché et inoffensif ; témoin la petite ciguë, sosie de notre persil, duquel nous fai-

sons l'âme de nos sauces; témoin tant d'autres ressemblances analogues. On juge un arbre par ses fruits. Que nous donnent les Esprits qui se manifestent partout? Oh! des leçons de morale, sans doute, pour ne parler que des plus avouables, des sentences diverses, des paroles plus ou moins judicieuses et sans liens; mais, surtout, ce qui est l'unique but de leur présence, la preuve d'une autre vie que celle-ci. Certes, ce serait louable si on n'en abusait pas pour induire les gens en erreur. Mais Michel nous développe la science de Dieu, dont le germe était dans l'Évangile, affirme une autre vie et en donne la loi comme de toute vie. Il s'appuie, pour cet objet, sur des preuves irréfragables, solidaires de l'existence de Dieu. Qui vivra verra.

Ma femme qui, comme nous tous, recourait souvent à la complaisance de Michel pour de petits maux et toujours avec fruit, avait, depuis la veille, quelques conseils à lui demander pour sa santé et celle de l'aînée de mes enfants. Elles venaient donc avec moi, ce jour-là, toutes deux, assister aux entretiens de notre cher voisin, après avoir obtenu son agrément. Ma fille et son jeune frère l'appelaient sans façon, et par droit d'impertinence, de voisinage et de sympathie, le père Michel. Ma femme elle-même, imitant, ses enfants en usait ainsi avec lui; mais, pour les deux derniers motifs seulement.

En nous voyant approcher, Michel et Pierre s'avancèrent à notre rencontre. Ce dernier, après les politesses d'usage, comprenant les intentions de ma femme, s'écarta du groupe avec moi. Puis, au bout d'un moment,

nous nous trouvâmes tous réunis sous le grand pin. Chacun s'accommoda, comme il put, sur le rocher inégal, bizarrement découpé, qui servait de parterre au sobre végétal; les deux femmes, avec leur ouvrage sur leurs pliants qu'elles avaient apportés, Michel, sur un angle du rocher, et nous, sur nos paletots.

Après quelques propos de ces dames et une brève conversation, relative aux travaux de la campagne et à la beauté de la saison, le bon Michel nous dit qu'il allait nous entretenir d'un sujet grave, bien grave, répéta-t-il; qu'il allait nous parler de l'humanité. Elle lui paraissait présenter un thème tout disposé pour nous initier facilement à une foule de vérités, qui formaient le marchepied de la grande. Il se recueillit un instant; et, ensuite, ayant levé au ciel son regard, comme pour y puiser, il dit :

Vous vous rappelez, sans doute, l'homme imaginaire de mon précédent entretien. Je vous l'ai montré placé, d'abord, dans les ténèbres profondes d'un caveau noir, et passant, pour la première fois, à l'air libre, pendant la nuit, pour ressusciter, successivement, au crépuscule, à l'aurore et au grand jour. Cet homme, ai-je-dit, est la figure réduite de l'humanité, et nous pourrons, à son aide, étudier celle-ci sur sa réduction. Mais , avant d'examiner les détails de cette image et d'en étendre les applications, rendons-nous compte de ce que signifie, pour nous, le mot humanité.

Ce terme comporte, à mon point de vue, deux sens : l'un restreint, l'autre infiniment étendu. Par le mot humanité, dans son sens restreint, je désignerai l'ensemble des hommes qui vivent sur un globe; par humanité, dans son

sens infini, l'ensemble de tous les hommes, qui peuplent les domaines de Dieu.

Une humanité est donc, d'une part, la collectivité des êtres humains qui habitent un globe, en d'autres termes, l'être collectif humanitaire chargé d'élaborer ce monde, un enfant géant collectif de Dieu. L'humanité est aussi, d'autre part, la race humaine infinie répandue sur tous les mondes planétaires ou solaires, en nombre incalculable, qui entretiennent la vie active ou latente dans les univers non moins innombrables de Dieu. Commençons par nous occuper de l'humanité considérée à un point de vue restreint. Et, d'abord, sachons d'où vient celle d'un globe.

Ouvrons simplement la Bible, et la Genèse de Moïse nous le contera tout au long, sinon, à la lettre, du moins, en figure, dès ses premières pages. Mais, me dira-t-on, est-ce bien pour l'humanité actuelle que Moïse a écrit comme il l'a fait? Laissons aux morts cette croyance. N'est-ce pas plutôt pour une humanité primitive, figure du fœtus humain, ou, tout au plus, de l'enfant à la mamelle et durant son premier âge, que l'homme de Dieu a raconté sa Genèse? Nous y trouvons une suite d'images poétiques et saisissantes, mais, souvent, barbares et enfantines, laissées bien loin, aujourd'hui, comme forme, par le simple bon sens naturel de l'humanité pubère, même sauvage. Nous y apprenons, cependant, comment celle-ci est venue au monde, et s'est propagée, ou, plutôt, comment elle naîtra à la vie véritable, quelle sera la forme de sa résurrection!

Quel homme de notre temps, en effet, doué d'un sens droit, d'une saine et mâle raison, peut croire que le chef prédestiné des Hébreux ait écrit ses livres en vue des hommes des derniers temps, pour nous, enfants du XIXe siècle? Qui croira qu'il ait établi, pour nous, la terre comme centre de l'univers; pour nous, qui avons sucé avec le lait maternel le besoin d'un savoir appuyé sur la raison; pour nous, qui vivons des aspirations d'un avenir d'incontestables et vivifiantes lumières. Nous touchons, en quelque sorte, avec nos merveilleux télescopes, les planètes de notre tourbillon, groupées autour du soleil; et, avec les yeux bien plus clairvoyants de l'esprit, leurs habitants, les humanités qui les cultivent. Comment enfin aurait-il écrit pour nous, qui entrevoyons, par induction intuitive, des foules d'autres humanités encore, placées sur d'autres globes, autour d'autres soleils?

Mais cette réserve nécessaire était imposée à Moïse par l'ignorance des hommes de son époque et la nature de son mandat. Instituteur précoce de l'enfant humanitaire, qui devait naître un jour, il était dans la position d'un maître prudent et sage, à qui son jeune élève demande comment il est arrivé ici-bas. Ne fallait-il pas qu'il mesurât sa réponse à la portée et aux exigences d'âge de ceux à qui il s'adressait? Songez à l'accueil qu'on lui eût fait, s'il se fût avisé de dire aux Hébreux que des mondes existaient auprès de la terre et tournaient avec elle autour du soleil. Si, par impossible, car Dieu le guidait, Moïse n'avait pas parlé de la création comme s'il l'eût racontée à des enfants, il n'eût pas été compréhensible. Des figures

frappantes, prodigieuses de proportions, aux formes prononcées, voilà ce qu'il fallait. C'est par des images dessinées et accentuées avec vigueur, saisissables pourtant par leur simplicité et le rapport des mœurs avec celles de ses auditeurs, qu'il pouvait plier à la volonté divine les hommes primitifs, rudes, matériels et incultes qui l'écoutaient. S'il s'y était pris d'autre façon, c'est bien inutilement qu'il aurait écrit. Oui, vaines eussent été les paroles de l'homme de Dieu. Il n'eût pu être intelligible qu'au XIX[e] siècle de l'ère chrétienne.

— Cher père, dis-je à Michel, vous venez de nous déclarer que Moïse avait à plier les Hébreux à la volonté de Dieu, et vous nous avez dit, un jour, que la volonté de Dieu ne s'impose pas, respectant le libre arbitre des hommes. Je vois là une contradiction. Veuillez me dire comment se concilient ces deux propositions contraires ?

— Dieu, mes chers enfants, répondit notre maître, Dieu, tout en respectant le libre arbitre, influence ou fait influencer vers le bien les bons qu'il peut approcher, en raison d'une conformité de nature, et laisse s'éloigner les mauvais. Ces derniers sont alors menés par le mal, et Dieu ne peut s'y opposer sans violer le libre arbitre de ses créatures, puisqu'il est sans rapport avec ceux qui suivent la mauvaise voie : c'est là l'ordinaire. Mais, dans les cas extraordinaires, quand il s'agit, pour l'humanité, de faire un pas, il faut que la volonté de Dieu s'exécute. Or, le peuple hébreu était l'instrument que Dieu préparait pour éclairer et guider l'humanité. N'était-il pas indispensable de le dresser à son rôle ? Je reprends.

Si telle n'eût été la conduite de Moïse, bien loin de remplir sa tâche divine et de réussir à constituer, pour Dieu, le peuple providentiel, destiné, depuis Abraham, à recevoir dans son sein la première semence de vérité réelle, divine, cet homme extraordinaire eût été traité de fou ; on eût méprisé son inintelligible enseignement ; il eût échoué en plein dans son mandat. Et cela ne pouvait être.

— Un trait lumineux me charme et me ravit, s'écria Pierre avec vivacité et entraîné par un élan qui nous fit tous tressaillir de surprise ; c'est que Michel, dans ses enseignements, donne la main, non-seulement à notre adorable Messie, mais encore à Moïse. Loin d'attaquer, pour le contredire, le sens des écrits du premier chef des Hébreux, il n'y porte la lumière que pour en signaler la profonde sagesse, en développer les logiques tendances, en étendre la portée, en faire toucher les détails cachés en les divinisant. Oh ! je vous devine ; je vous vois, dans un avenir prochain, répandre ces clartés sur toute la Bible, sur les prophètes, sur les Évangiles. Oh ! merci, merci, mon père : merci à vous, ô mon Dieu ?

La lecture de la Genèse me ravit, continua Pierre en se levant ; je la caressais avec bonheur, même, au temps de mes doutes et de mes défaillances, quand je cherchais ma voie, scrupuleusement attentif à me défier de tout entraînement enthousiaste. Il me répugnait, en parcourant ces beaux passages de la Genèse, empreints d'un calme, pénétrés d'un parfum tout divin, de descendre à les considérer au point de vue d'un scepticisme étroit et

sec. C'est l'inimitable grandeur et l'imposante simplicité de ce livre, qui ont donné une si haute valeur, auprès de l'indifférence elle-même, au caractère biblique. Je ne pouvais me résigner à n'y voir que des contes ; tranchons le mot, que de dégoûtants mensonges. Le nom révéré, la grande figure de Moïse ne pouvaient abriter de pareilles faiblesses. Ma raison me disait avec persistance, aux heures ravissantes de ces lectures, qu'elle était aux prises avec un mystère sur le bord d'un abîme. Eh ! qui n'admirerait cette divine sagesse, qui éclate à nos yeux aujourd'hui ! Nous étions en présence d'un artifice légitime destiné, non à donner le change sur la vérité, mais à la mettre en relief en la disposant avec art. Nous jugions, sans bien la comprendre, une mesure de prévoyante sollicitude de la part de Dieu, pour charmer, en l'instruisant, son enfant géant humanitaire au berceau, et l'éclairer à l'heure de sa puberté.

Mais, j'y pense à présent, bon père ; comment nous tirer de la complication qui se présente ? Voici venir la science humaine, qui prétend avoir retrouvé, dans les profondeurs de la nature, la trace matérielle, authentique des sept jours de la création ; que ferons-nous maintenant de ce malencontreux témoignage ? Comment tourner cette merveilleuse concordance, qui a fait chanter tant d'hosannah ! établie par des hommes qui se disent, se flattent d'être, et sont généralement considérés comme les plus positifs, les plus infaillibles dans leurs jugements ? N'apportent-ils pas, par cet assentiment imprévu, un auxiliaire précieux à la vieille foi enfantine ? Un arrêt scientifique, si

solidement motivé et, en apparence, tout désintéressé, vient relever une doctrine surannée, penchée sur le gouffre de l'oubli. Elle donne, à l'interprétation littérale de la pensée mosaïque, l'appui d'un fait immense et matériel, la preuve de son incontestable vérité.

— Et c'est là, mon fils, ce qui vous embarrasse, répondit Michel, avec un rare sang-froid ? Mais veuillez donc réfléchir un instant. *Quoi ! la preuve* que Moïse était dans le vrai ! *mais qui en* doute ici ? Eh ! je viens moi-même de vous la donner, cette preuve ; et je me propose de la rendre bientôt plus solide que le granit, plus éclatante que le soleil. Mais si la science a la prétention d'avoir démontré, par sa découverte, qu'il faut prendre à la lettre, dans le sens naturel, tout ce que Moïse a écrit ; ah ! serviteur à la science ! je ne suis plus d'accord avec elle.

Moïse a parlé selon la vérité. La vérité ne saurait s'écarter de la loi de Dieu qui est la vérité éternelle, vivante, immuable. D'autre part, la création, la formation du globe ont été exécutées selon la loi de Dieu, par Dieu lui-même ou sa volonté. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que ces trois faits : la création, le récit de Moïse et la formation intérieure du corps de la planète retracent des dispositions conformes entre elles ? Mais, de là, à prétendre que le récit symbolique de la Genèse doit être pris dans un sens naturel, il y a la distance de la réalité à la figure.

Or, écoutez-moi bien, car ceci peut paraître subtil, mais c'est là que le joint se trouve. Les géologues ont découvert, j'en conviens, et mis à jour, par des prodiges de patience persévérante, d'incessants labeurs et d'ingé-

nieux procédés, l'existence, dans le corps de la planète, de couches de terrains superposées. L'établissement successif et progressif de ces couches retracerait l'ordre de la création genésiaque : cet ordre serait constaté par la présence de détails nombreux, tels que des minéraux divers, des familles de mollusques, des débris de végétaux, de poissons, de quadrupèdes et d'oiseaux fossiles, dont les espèces perdues auraient, au dire de ces infatigables chercheurs, vécu sur la terre, contemporaines des jours successifs de la création. Leurs dépouilles matérielles fourniraient les preuves de leur passage sur la terre, et déposeraient ainsi, par la brutalité d'un fait incontestable, en faveur de la vérité exacte et naturelle du récit mosaïque.

Oui ; mais il est un autre fait capital qu'ont établi, aussi, en toute bonne foi les géologues, et que négligent ceux qui veulent s'emparer de la découverte des savants au profit de leur manière d'expliquer la Genèse ; et ce fait si important est celui-ci : à savoir, que ces végétaux, ces animaux fossiles et les circonstances minérales qui accompagnent leur inhumation ; que tout cet ensemble est différent sur chacune des quatre parties du monde. Toutes ces natures défuntes sont distinctes entre elles, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, distinctes de celles qui vivent maintenant à la lumière du soleil dans les quatre parties du monde, et que la nature se montre si remarquablement ingénieuse à conserver et à propager. On admire sa sollicitude à n'en rien laisser perdre, pas la moindre espèce, la moindre famille utile. Or la nature,

vous savez ce que c'est en ce cas? La nature : c'est la Providence ; c'est Dieu.

Voilà donc la liaison de ces prétendues créations terrestres antédiluviennes, attaquée et mise en doute par un fait incontestable, prouvant que les quatre parties du monde ont vécu séparément. Ce n'est pas tout. Les résidus de végétaux et d'animaux, trouvés dans la terre, témoignent, il est vrai, de la mort de ces êtres. Mais c'est leur vie sur la terre qu'il importerait de démontrer; car la présence de leurs restes ne prouve pas plus leur vie sur la planète où on les a trouvés, que la momie exposée dans notre cabinet d'antiquités ne prouve la vie, dans notre France, du prince égyptien qui animait cette dépouille. La mort de ces fossiles a pu avoir lieu sur d'autres planètes défuntes, avant que les terrains où reposaient leurs cadavres eussent été remployés à la formation de la terre.

Or, ce que la science n'a nullement prouvé, ce que je la mets au défi de prouver, c'est le nœud même de la question, la clef de voûte de son édifice. Ici, la science est impuissante à jamais, parce que cela n'a jamais été, n'a jamais pu être. Ce résidu prétendu d'anciennes époques de la création terrestre, étagé par couches dans l'ordre indiqué par Moïse, et, j'ajoute, par la loi de Dieu, n'a jamais vécu sur la planète terre, dans son atmosphère, à la face de son soleil. A la clarté du soleil, avant que notre globe ne fût formé, ailleurs que sur la terre; j'en conviens; mais en tant que participant à la vie terrestre; je le nie.

Les petites planètes qui, réunies, ont constitué la terre,

ont été formées dans le chaos, matrice de tous les mondes, comme l'enfant au sein de sa mère, avec des débris de la carcasse d'anciens mondes. Ce travail obscur de formation embryonnaire, ne peut compter pour le temps de la vie planétaire normale, à la lumière du soleil. La marque d'âge des matériaux employés à ces constructions chaoliques, ne doit pas être davantage attribuée à cette vie planétaire. Sans cette sage remarque, les premiers temps de la vie d'une planète, seraient exposés à être reportés à l'origine inextricable des matériaux dont elle fut formée.

Demandez aux inventeurs de ces systèmes, scientifiques, bâtis sur le récit mosaïque, aux fortes têtes qui les ont construits sous leur propre garantie, ce qu'ils en pensent réellement; lisez ce qu'ils en ont écrit, et vous aurez la répétition de l'aveu de Newton, le grand auteur de la gravitation céleste, qui se défendait de sanctionner, par son témoignage, la conclusion tirée de sa découverte par les savants du tiers ordre : à savoir, que la pesanteur et l'attraction matérielle fussent le résultat d'un fait matériel.

Cuvier vous dira qu'il ne comprend pas comment des espèces entières d'animaux et de végétaux ont pu se perdre sur la planète, malgré les voies connues, les soins assidus de la nature, pour préserver de naufrage ses sujets. Un autre vous dira qu'il ne conçoit pas de quelles causes peuvent être le résultat, ces éléphants trouvés en pleine conservation (probablement à l'état de germe) et, glacés, auprès du pôle. Le fait est loin d'être

isolé. D'autres, enfin, affirmeront que tous ces phénomènes ne peuvent s'expliquer par aucune des péripéties générales, qui tiennent à la vie du globe, comme volcans, inondations, travail des eaux ou du feu. Eh bien ! que pensez-vous de ces témoignages ? Sont-ils assez graves ? Prouvent-ils que les fossiles aient vécu sur notre planète ? Ils ne sont arrivés où ils sont qu'après leur mort placés, durant la formation du globe dans sa matrice, avec les couches de terrains auxquelles ils se trouvent attachés, dans l'ordre de valeur de ces couches, en s'avançant vers la surface du globe. Cet accord a suffi pour pousser les commentateurs de leur découverte, à porter un faux jugement sur leur présence dans les éléments du corps planétaire. La planète, d'ailleurs, a de la peine à faire remonter son existence à quelques milliers d'années ; et pour que ces restes de végétaux et d'animaux fossiles eussent figuré dans la vie animée de la nature de notre globe, il faudrait en reporter l'origine à des millions interminables d'années. Ceci n'empêche pas vos ignorants du tiers ordre de Pascal, et, avec eux, le chœur des fanatiques, de crier étourdiment : au miracle ! à l'occasion de ces découvertes, afin de les exploiter au profit de leur marotte, pour donner à leur aveuglement le nom le plus honnête.

Qu'ils sont loin de l'opinion des prudents et des sages ! Eh ! peuvent-ils deviner de quelle manière le corps de la planète a été formé ? Savent-ils si la révélation et la divulgation de ce fait ne leur réserve pas un cruel démenti ? Comment s'assureront-ils qu'ils ne sont pas le jouet d'une

illusion où ils s'endorment, avec la sécurité de l'ignorance, et qui leur prépare un réveil foudroyant, comme celui que leur apporta Galilée ? Ce que les géologues ont découvert, comme principe, et les conséquences conformes à la création selon la lettre, que d'autres en ont tirée : tout cela, veuillez m'en croire, et j'en ferai la preuve, tout cela n'est qu'une trompeuse apparence et ne démontre rien en faveur de la réalité matérielle du récit de Moïse. La parabole symbolique de la Genèse ; car c'est une parabole et une figure venue de Dieu ; cette parabole, comme toute fiction sérieuse, comme toute énigme, appelle l'explication de son sens secret, renferme sa moralité utile.

Or, ce sens secret, la moralité vivante, irrécusable de la Genèse, donnée à deviner, par son divin père, à l'humanité enfant, comme, à nos bambins, celle des histoires et des contes dont on les berce, la science humaine n'en a pas le mot. Il n'appartient qu'à Dieu, son premier auteur, de l'expliquer, par l'organe spécial de sa volonté, à l'humanité pubère. Vous pouvez être certains qu'il n'y manquera pas au temps où les mystères doivent être dévoilés, et, découverts tous les secrets.

Nous demeurâmes, après ces paroles, quelque temps, silencieux, préoccupés et ravis.

— Puis, enfin, reprit Michel sans autre réflexion, où en étais-je ? Ah ! m'y voilà. Dieu, lisons nous dans la Genèse, Dieu créa l'homme et la femme, après avoir créé la terre elle-même. Avec quoi Dieu forma-t-il ses créations ? Pour toute explication, Moïse se borne à ces mots : Dieu dit !... Comprenez-vous ? C'était le verbe de Dieu.

Interprétons ces paroles, si vénérées de l'humanité des siècles passés, parce qu'elles contenaient la vérité en germe, la vérité selon sa croyance, et dont elle ne soupçonnait pas, sous cette forme simple, l'immensité virtuelle. Oui, interprétons ces paroles, si respectées dans leur simple beauté, jusqu'à nos temps, appelés à les comprendre dans leur vrai sens, et à les expliquer aux générations à venir.

Moïse n'a pas marqué d'où Dieu avait tiré la terre et ce qu'elle contient. On a bravement conclu, de cette réserve, que c'était du néant, de rien, qu'il l'avait formée. Or le néant, dans le sens de rien, de vide absolu, ne saurait renfermer quoi que ce soit, ne saurait être d'aucun secours à Dieu pour former, même, un ciron. Tirer de rien la création, est une impossibilité absolue comparable à celle d'un bâton privé d'une de ses extrémités. Vouloir soutenir possible une de ces propositions et la transformer en vérité, sous prétexte que Dieu peut tout, serait affirmer l'absurde ; et Dieu, la lumière, la vérité pure, la simplicité parfaite, est, par cela même, pour tout ce qui le touche, l'antipode de l'absurde. Le néant sous-entendu des Écritures a donc un autre sens que le vide absolu, puisque, d'après le silence de l'homme de Dieu, le Créateur en a tiré la terre, ce qui l'entoure, et l'homme, sa propre image. Or, peut-on dire du chimiste qui extrait un métal d'une masse d'argile, qu'il a tiré de rien, du néant absolu, ce métal ? Non certes, mais bien du néant relatif argileux, qui en contenait les éléments.

L'homme, qui est l'image de Dieu, ne peut qu'imiter

Dieu, dans sa petite sphère, et, selon le degré d'avancemen où il se trouve. C'est la loi universelle qui l'exige. L'œuvre de l'homme doit être l'infiniment petite répétition, la lointaine figure de la création, de l'œuvre de Dieu. Or, d'où l'homme tire-t-il ses productions vivantes, celles dont l'existence est son œuvre ? D'où extrait-il ses végétaux, aliments primitifs de ses animaux et de lui-même ? De la confusion terrestre, enrichie des graines, des germes qu'il y jette ou qui y tombent, alimentée des résidus de ce qui vit sur la terre, et retourne dans son sein, sous le nom d'engrais. Mais, cette confusion terrestre, ce chantier si fécond, puisque tous nos fruits, nos légumes et tout notre matériel végétal en procèdent, ne serait-elle pas la reproduction, en petit, de ce néant de Dieu? Les créations qui en proviennent s'opèrent grâce à une vie communiquée à la végétation, par suite de résurrections incessantes, opérées dans le sol, et dont les prototypes se trouvent, en grandiose, en proportions immenses, dans le chaos des mondes. Oui, cette confusion terrestre, la terre végétale, pour mieux dire, qui reçoit ici-bas le résidu de toute vie, comme le chaos reçoit celui des mondes, est réellement, vis-à-vis de l'homme, l'image réduite à l'infini du néant de Dieu, indiqué par le silence de Moïse, et ainsi nommé par les prophètes.

Nul doute à cela, si nous consultons l'analogie. La terre végétale est bien réellement l'image, infiniment petite par rapport à Dieu, de ce chaos d'où le Créateur tire ses mondes sans nombre et tout ce qu'ils contiennent, au moyen de perpétuelles résurrections. Et voilà le néant

expliqué d'une façon sommaire ; ce néant d'où Dieu a extrait notre terre, tout ce qui frappe en elle nos regards, et enfin Adam et Ève, ou l'humanité mâle et femelle, au dire de Moïse. Affirmerons-nous, comme lui, que tout ce travail fut l'œuvre des mains du Créateur? Pourquoi pas? Mais je me réserve de dire, à un autre moment, ce que sous-entendait forcément Moïse ; ce que j'entends moi-même, par les mains de Dieu, qui sont ses Grands Messagers. Moïse laissa aux hommes, en les quittant, l'embryon de la vérité. Le Christ avait mission de respecter cet enseignement, tout en soulevant un coin du voile qui couvrait ce germe, afin de l'élucider ainsi qu'il l'a dit. Il n'en a pas moins apporté à l'humanité enfant, les éléments de la science de vérité; lui a inculqué une doctrine nouvelle dans sa forme spéciale, la doctrine d'amour, la voie, grosse de la vie et de la vérité, dont le temps n'était pas venu encore.

Dieu donc tira, du chaos, la terre, non la terre confuse, stérile et déserte, mais bien une planète constituée selon la loi de Dieu, dans sa matrice originelle, chargée de ses minéraux, de ses végétaux, de ses animaux et des hommes, qui devaient y faire souche d'humanité. Mais tout ce peuplement était dans l'état où il pouvait être, en sortant d'un pareil lieu; c'est-à-dire, souillé matériellement et moralement, engourdi, cataleptisé, encore, plongé dans l'anesthésie d'une léthargie de pierre.

J'entrerai, à ce sujet, dans de plus amples détails, mes chers amis, lorsque je vous expliquerai l'intervention divine, dans cette œuvre si peu connue; mais il est nécessaire, cependant, que je vous fasse comprendre, sans plus

de retard, comment ce mobilier terrestre se trouvait apporté là, tout endormi, pour y ressusciter selon la loi : chaque règne à son tour, en commençant par le plus infime, comme dans la Genèse, et l'homme, le dernier.

On nous a fait annoncer d'une manière confuse par les prophètes, à propos de la terre de l'ultime époque de sa carrière ; on nous a fait prédire d'une façon plus claire, par les apôtres, un jugement dernier, éloigné de nous encore, séparé de notre époque par deux âges d'humanité, par la puberté et l'âge mûr humanitaire. Après le prononcé de ce jugement suprême, Dieu appellera à lui ses élus et abandonnera à leur sort, c'est-à-dire à de nouvelles épreuves inférieures, les traînards arriérés, les retardataires de l'humanité, réprouvés, incapables de s'élever, avec leurs frères avancés, aux régions supérieures qui les attendent. Or, il y aura des retardataires dans les trois règnes inférieurs du mobilier terrestre : parmi les minéraux, les végétaux et les animaux, comme parmi les hommes. Tout ce qui n'aura pas atteint, à ce moment, dans la nature, sa maturité relative, sera retenu par le poids de son imperfection et, provisoirement, rejeté. Minéraux impurs, végétaux sauvages, animaux inutiles ou nuisibles et non ralliés à l'homme, hommes rétifs au progrès ; tous, déchus, enveloppés dans une suprême catalepsie léthargique, confondus dans le résidu terrestre, tomberont au sein du chaos. Ils demeureront là, insensibles, dans l'enfer véritable, aux lieux bas, géhenne éternelle relative. Ils y dormiront, après avoir été triés et classés par catégories. Plus tard, il leur sera donné de se

réhabiliter en concourant passivement à de nouvelles créations planétaires, après des siècles, et peut-être des siècles de siècles de vie passive et léthargique, d'incubation dégradante, d'élaboration résurrectrice. Il en arrive autant à tous les mondes, quand ils sont parvenus au terme de leur carrière. Vous le voyez : les mains de Dieu ne sont pas en peine de trouver dans le chaos, quand il le faut, la matière des mondes à *créer*, les germes engourdis de leurs *règnes* et les sujets humains propres à les *peupler* d'humanités nouvelles.

Michel cessa un instant de parler. Il promena sur nous son regard accompagné d'un léger sourire. Et, comme nous nous taisions :

— Eh bien ! dit-il, vous seriez-vous attendus à ces origines ?

Ma femme et moi, nous ne revenions pas de notre surprise. Mieux au courant que nous, Pierre était plus calme, attendant l'effet de la question du maître sur notre esprit. J'avoue que cette explication générale de la création, en face de celle que Moïse a rapportée dans la Genèse, m'avait un peu surpris. Puis, revenu de ce premier choc, à la suite des lumineuses analogies de Michel, je réfléchis que toute contradiction s'effaçait entre les deux récits : celui de Michel, loin d'impliquer la fausseté du premier, n'en était que le développement naturel et palpable, proportionné à nos modernes lumières, mis au niveau du bon sens pratique et de l'adulte raison.

Voyant, toutefois, ma femme pensive, et espérant l'entraîner à mon avis :

— Bon père, dis-je alors, si ce que vous nous avez exposé a lieu de me surprendre, à cause de son imprévue nouveauté, j'admire, d'autre part, avec quelle exacte précision votre récit marche sur les traces de celui de Moïse. Il l'emboîte de manière à ne plus faire qu'un avec lui. Il le grandit et l'éclaire, au point de le transformer en une révélation nouvelle. Un accord si logique et si juste, justifié par ce que nous voyons, porte incontestablement le cachet de la vérité.

— Ce que dit notre cher voisin est d'autant plus juste, fit Pierre, que, si l'on entre dans les détails de ces faits, après un peu de réflexion, tout vient confirmer dans notre esprit le récit de notre maître. Que deviendraient les résidus des grands corps planétaires, après la consommation de leur carrière, s'ils n'étaient pas utilisés comme il le dit? Quoi de plus convenable pour ces corps matériels, que le chaos? Je défie qu'on leur trouve une condition plus juste et plus sage, plus conforme à la prévoyance et à l'activité incessante du Créateur; cette activité et cette prévoyance sont reproduites sous nos yeux, en petit, par la nature qui est encore Lui. Ceux qui refuseraient d'ajouter foi à ces dispositions finales, pour la vie d'un astre planétaire, seraient-ils capables d'indiquer, pour le sort des réprouvés, une condition plus conforme à la justice et à la miséricorde divines, que leur chute temporaire dans le chaos? Que ces opposants veuillent bien nous signaler, pour l'établissement des mondes, un système de formation plus conforme à l'économie suprême de Dieu et à sa loi d'analogie universelle. Ont-ils réfléchi à ce que deviennent

les restes matériels des corps végétaux, animaux et humains de notre terre? Ne retournent-ils pas au chaos terrestre? N'en sont-ils pas retirés, dans des conditions nouvelles, par la résurrection? Ainsi font les mondes transformés; ainsi font les hommes pris dans l'impasse d'une transformation planétaire, incapables de suivre la voie de l'ascension, ouverte à leur humanité. D'ailleurs, la version de Michel donne la clef de toutes les circonstances merveilleuses de la création, consignées figurativement dans la Genèse. Plus de doute, d'après son récit, sur la réelle existence du paradis terrestre; sur l'expulsion d'Adam et d'Ève de ce paradis; sur le souvenir de l'Éden; sur la réalité de la tour de Babel; sur la confusion des langues, qui dure encore, et sur la dispersion des hommes. Chaque figure devient un acte, ou un point accessoire de la création et de ses suites.

Le paradis terrestre; c'était la planète antérieure où chacun de ces hommes primitifs avait vécu où ils étaient nés, les uns ici, les autres là. L'Éden; cette planète fortunée encore, où, comme je le tiens de notre maître, ces hommes avaient suivi la bannière des rares esclaves du mal, disséminés sur ce globe. Ils y coudoyaient les élus de Dieu, dans un immense jardin de délices planétaires, qu'ils souillaient de leur présence; où ils jouissaient, eux, rétrogrades, des bienfaits et des priviléges d'une civilisation avancée et parfaite. Ils étaient des parias volontaires au milieu d'une population bénie, alimentée par une végétation merveilleuse, sous un climat enchanteur, affranchi des convulsions météorologiques, des pluies et des

orages. Les croisements et l'éducation avaient débarrassé une humanité si avancée, des animaux féroces utilisés, et la vivification extrême de l'atmosphère y avait cataleptisé les animaux nuisibles. Cependant, une petite troupe de rétrogrades obstinés était insensible à tant d'avantages et y avait méconnu la main de Dieu ; ces hommes se rappellent, comme dans les brouillards d'un vague et lointain souvenir; ils se rappellent, ces hommes déchus, au moment de leur réveil, à la vue d'une nature grossière et inculte, sur un monde qui commence, à la vue d'*une terre* qui ne *porte pour eux que des ennemis*, *leur vie, autrefois*, si facile, avec les hommes-Dieux de leur planète. Ils rejetèrent leurs avis pour se livrer au mal, tourner le dos à la lumière, fermer les oreilles aux exhortations de la sagesse, et, les yeux, aux éclairs de l'abîme.

Je m'arrête, car le maître vous exposera, mieux que moi, toutes ces circonstances des premiers temps de l'humanité et d'autres encore. Je suis novice, hélas ! dans ces lumières, quoiqu'elles se tiennent, s'appellent et se donnent la main, comme les heures du jour. Je ne me suis permis de vous en parler que pour vous prouver la cohésion de ces faits, par un exemple, montrer à notre cher Michel les résultats heureux de son intimité sur mon avancement, et lui faire entrevoir quelle sera, quelle doit être déjà ma reconnaissance pour lui.

Je me joignis à Michel pour louer l'heureuse tentative de notre ami, et je l'en remerciai de grand cœur. Déjà, un peu familiarisé avec ces perspectives nouvelles et élevées, je ne faisais pas trop de résistance ; cette grandeur

de vues me subjuguait. Ma femme, plus novice, mais trop touchée déjà pour traiter légèrement ces matières, dont la gravité la frappait, se taisait, absorbée dans un dédale de réflexions. Elle ne savait où s'arrêter, ni que dire ; une lutte intérieure soulevait visiblement sa poitrine. Un moment je craignis qu'elle ne cédât à un effroi assez naturel, en pareille circonstance, et ne s'éloignât de nous. La raison, la curiosité et un attrait, dont je me réjouis, triomphèrent chez elle d'une crainte puérile, et elle demeura ferme à sa place, quand Michel reprit la parole.

— J'ai glissé avec intention, dit-il, sur les détails de ces opérations premières, qu'il était indispensable, toutefois, de mentionner, pour vous faire connaître la réelle origine d'une humanité planétaire; point, essentiel à la poursuite de mes explications actuelles et de celles qui suivent.

Une humanité primitive est donc formée d'hommes en nombre voulu, différents d'âge et de sexe, tels qu'ils étaient au moment de leur chute de réprouvés ; mais, de plus, alourdis et dégradés dans leur âme, par un long séjour dans les ténèbres et la mort relative du chaos. Et cette dégradation morale est encore une grâce qu'il nous faut admirer. Ces réprouvés se trouvent ramenés, par cet abaissement providentiel, au niveau inférieur d'un monde neuf et grossier d'inculture, dont le séjour leur eût été insupportable, s'ils avaient conservé leurs souvenirs, et n'avaient pas subi cette diminution proportionnelle, dans la valeur de leur étincelle divine. Ces hommes sont donc plus que médiocres, leur savoir bâtard est presque nul,

et engourdie leur intelligence. J'appelle bâtard ce savoir, parce que, provenant d'une planète en ascension, il a été altéré par eux, d'abord, puis, par leur séjour dans le chaos et l'effacement dû à la léthargie de pierre du malheur. La lumière, cependant, n'est pas, chez eux, complétement éteinte, mais on peut la dire morte à côté des clartés, réservées à cette collectivité humaine, dans la suite de ses âges.

Or, voici le moment d'étudier l'humanité sur sa réduction, ainsi que je l'ai dit, de tirer parti, comme application, des vérités déjà énoncées, à propos de notre homme hypothétique du précédent entretien. Une humanité, dans la condition que je viens d'exposer, est placée dans la même position que cet homme, relégué, durant la première partie de sa vie, dans un caveau noir et profond. Elle est plongée dans une ignorance épaisse, où elle s'agite dans son aveuglement et sans trouver d'issue. Et, pourtant, cette première existence d'une humanité est déjà le résultat d'une résurrection, de sa résurrection sur sa planète, après la mort relative ou la vie passive et léthargique du chaos. Et, à ce propos, je vous ferai remarquer ici, en passant, une vérité qui procède de ce que je vous ai dit déjà : à savoir que la vie, en toutes choses, n'est qu'un enchaînement de résurrections progressives, et, comme je le développerai plus tard, une constante résurrection, même, au sein de ce que nous appelons la mort.

Le peu que ces hommes, extraits du chaos, apportent avec eux, de lumière plus ou moins obscurcie et altérée, provient, évidemment, du fonds commun des mondes éclai-

rés, où ils vivaient retardataires, opiniâtres dans le mal, récalcitrants et revêches aux enseignements divins, durant la partie précédente de leur vie. Leur vie a été, ainsi, coupée en deux par leur séjour dans le chaos. Or, toute âme qui vient s'incarner sur cette terre, apporte à cette lumière, sa bluette, conforme au monde où elle vivait auparavant, et utilisée, s'il y a lieu, au profit de l'humanité. Cette lumière, dégénérée par son éloignement de sa source, et *qui éclaire tout homme venant en ce monde*, provient donc de Dieu. Elle est cependant, par rapport à l'avenir de l'humanité, les ténèbres relatives, la mort relative, de la même manière que le jour d'un cachot est l'ombre noire à côté de la lumière du soleil, d'où elle procède. Rien d'étonnant, donc, à ce que je dise d'une humanité semblable, qu'elle vit dans les ténèbres.

Les hommes, en effet, qui marchaient à la clarté des théogonies, des philosophies antiques, antérieures à Moïse et à la venue du Christ, contemporaines de ces divins envoyés et de leurs doctrines, n'étaient-ils pas dans la léthargie morale, en comparaison des adorateurs du Dieu un, des élus de Jéhovah ; du peuple hébreu, instruit par Moïse et observant le Décalogue? Ceux-ci, même, ne dormaient-ils pas du sommeil de la mort, devant les clartés, inaperçues encore de la doctrine d'amour, prêchée par le Christ? Eh bien! qu'étaient, s'il vous plaît, les Mages, les païens et leurs institutions, les empires d'Assyrie, de Perse, d'Égypte, de Grèce et de Rome, la civilisation théocratique des Égyptiens, celle des Grecs, celle des Romains, toutes entachées d'esclavage? Le mosaïsme lui-

même, qu'était-il, comparé à l'éblouissante lumière de l'Évangile? Les uns et les autres, de pâles et passagères lueurs, destinées à s'éclipser, à leur heure, devant des clartés plus vives, à être absorbées par l'éclat du jour. Ici, je parle de faits historiquement vulgaires; or le fait avéré est incontestable et brutal; il ne se discute pas.

Donc, une humanité primitive, en embryon, reflet du fœtus humain au sein de la mère, est une humanité moralement morte, vis-à-vis de son avenir, bien que physiquement vivante depuis sa *résurrection de la mort relative*, du sommeil de *pierre*, contracté *par* sa chute dans le chaos.

Ce qui se passe sur un globe est la répétition de ce qui se passe sur tous; c'est l'œuvre de Dieu qui se reflète sur chacun d'eux, dans la proportion de leur valeur respective. Seulement, des circonstances relatives à l'avancement et à la nature de chaque humanité, peuvent caractériser différemment ces humanités diverses. Néanmoins, la marche est conforme chez toutes, et les mêmes faits sont reproduits sur toutes, s'ils le sont autrement. Ainsi, sur notre planète, l'existence, uniforme au fond partout, est aussi partout différente. Le sauvage boit de l'eau, mange de la chair crue, et, quelquefois, son semblable; l'homme des champs boit de la piquette et mange des légumes, remplacés, chez le citadin, par des ragoûts succulents et des vins exquis. De même, malgré des circonstances diverses, inhérentes à la nature des grands corps, et proportionnées à la valeur de leurs humanités, la formation du soleil ou de la planète, dans le néant du chaos, son en-

trée dans la vie, avec les germes endormis de ses règnes et de son humanité, enfin, le réveil de ses règnes et de l'homme, se retrouvent au commencement de chaque vie planétaire ou solaire.

Après un temps, une initiation s'opère à l'unité divine, semblable à celle qui eut lieu, sur la terre, par l'intermédiaire de Moïse, confiée à un homme de son ordre, de sa valeur et de sa *trempe*. La venue du Fils de Dieu succède, à son heure, à cette initiation préparatoire au savoir divin, rendue possible par la formation d'un peuple d'élection, comme fut le peuple hébreu, à partir d'Abraham. C'est le signal de la naissance humanitaire, de la formation, de la constitution apparente du corps de l'humanité, à l'instar de celle du corps humain à une époque analogue. Telles sont les conséquences de la venue, sur la planète, du premier Messie , âme de son humanité.

Voyez là, mes chers enfants, voyez avec moi, dans ce dernier fait, un événement capital ; voyez-y le commencement de l'enfance humanitaire, les premières lueurs, sur les hommes de cette terre, du crépuscule moral. L'humanité aperçoit, alors, pour la première fois, quoique incapable de les apprécier convenablement encore, les assises fondamentales de la vérité divine. C'est l'inauguration, sur la planète, de l'adorable justice de Dieu, appuyée sur la loi d'amour ; c'est la résurrection morale de l'humanité.

Il ne vous sera pas difficile, maintenant, de retrouver dans ce que je vous ai dit, déjà, l'image de cette époque humanitaire, si vous reportez votre pensée à la figure

dont je vous ai parlé dans le dernier entretien, où je vous ai fait remarquer l'effet, sur un homme hypothétique, des circonstances du caveau ténébreux, de la nuit étoilée, du crépuscule, de l'aurore et du lever du soleil. Une partie de ces images s'est réalisée, pour notre humanité, jusqu'à l'aurore, qui, gardez-vous d'en douter, paraîtra infailliblement à son heure et bientôt, annonçant derrière elle, mais dans le lointain, le lever du soleil.

De la même manière que l'homme du caveau ténébreux, amené à l'air libre de la nuit, ne voyait autour de lui que des masses d'ombres, des nuances de ténèbres, à la lueur des étoiles, avant l'arrivée du crépuscule, l'humanité du mosaïsme ne pénétrait guère dans les replis étroits encore de la vérité de Dieu; elle n'en possédait que l'ensemble, résumé en l'unité divine. Pareille à ce même homme, à la vue du crépuscule solaire, l'humanité du christianisme, celle du crépuscule moral, ne se rendait qu'un compte inexact de la haute valeur inhérente à la doctrine du Christ. Elle ne vivait que de la foi aveugle, d'une espérance vague et peu définie, et n'avait que le parfum de la charité, plus éloigné encore de sa réalisation, l'amour embrasé du prochain et de Dieu, que de la leur, l'espérance et la foi. Aussi, pouvez-vous aisément pressentir l'effet prochain de l'aurore divine que nous attendons, sur l'esprit et le cœur de l'humanité pubère. La chaleur de cette lumière nouvelle, appropriée à notre époque de raison et de progrès, aura la puissance, selon la prophétique parole du Christ, de fondre le voile

de plomb qui couvre les mystères. C'est elle qui mettra au jour, par son action résolutive, les secrets les plus cachés de la nature et de la vérité divine. Elle nous fera connaître la synthèse universelle, la science unitaire de Dieu.

— Il est difficile assurément, dis-je alors à Michel, quand on aborde un sujet immense, nouveau, insolite, au point que la tentative seule de le traiter paraît incroyable et folle à notre monde effarouché ; un sujet comme la science universelle. Il est difficile, certes, en pareille étude, de marcher avec la méthode droite et mesurée, usitée dans l'enseignement de nos sciences parcellaires. Déjà toutes faites, elles sont connues à l'avance dans une foule de détails par ceux qui entreprennent de s'y livrer. Celles-là tendent vers un but défini, isolé, et ont été travaillées, certaines d'entre elles, surtout, depuis des siècles, par les hommes spéciaux qui en ont établi la théorie et réglé la pratique. Ici, rien de semblable n'existe. Tout est à faire ; et on comprend la nécessité de se servir, à ce sujet, dans les commencements, de termes qu'il n'a pas été possible de définir exactement, encore. Mais, quand ce premier travail est ébauché, rien n'empêche de l'utiliser, pour jeter un coup d'œil sur le tissu primitif, afin de faire mieux connaître les éléments employés à en établir la trame. Ainsi, cher père, souvent vous nous avez déjà parlé de planètes, de globes, de mondes, et vous ne nous avez donné, sur ces termes, aucune explication. Cette ignorance est, pour nous, une cause de confusion et de retard ; nous vous prions, vous qui êtes armé de toutes pièces, de ne pas oublier notre

dénûment à cet endroit, et de vouloir bien vous rappeler que, si nous ne sommes plus des enfants à la mamelle, comme vous dites, il nous faut, de toute nécessité, des dents pour croquer la substantielle nourriture que nous avons le bonheur de recevoir de vos mains.

— Je comprends votre désir, dit en souriant Michel, et vous vous placez toujours si bien à mon point de vue, que nos idées se rencontrent en toute circonstance. J'allais prévenir votre demande, quand vous avez parlé. Et, pourtant, la tâche en ce moment est épineuse. Vous expliquer ce que c'est qu'un monde, une planète, sans vocabulaire établi pour le faire ! Mais, c'est une colossale entreprise! Décrire une planète! Toute une vie ne suffirait pas à ce travail. Heureusement, on peut se limiter et se réduire; et on ne saurait autrement faire en face de l'infini. Eh bien! donc, je vais essayer de vous satisfaire, sans m'écarter trop de la ligne que je veux suivre.

Un monde, c'est un être vivant, comme la terre, dont nous n'apercevons pas la vie, plus qu'un passager, enfermé dans sa cabine de bord, n'aperçoit la vie générale du navire sur lequel il voyage. Celui-ci ne juge du progrès de son véhicule que par la fuite des objets qu'il rencontre dans sa marche. Un enfant s'y croirait stationnaire, et attribuerait le mouvement dont il est témoin, à ces objets eux-mêmes. Ainsi voyageaient autour de la terre, chaque jour, pour l'humanité enfant, les étoiles, le soleil et les planètes voisines. Un monde, dirai-je donc, c'est une individualité des mondes, un être planétaire, astral, sidéral, selon le nom qu'il vous plaira lui donner; une unité

vivante, en ce sens qu'elle est placée et fonctionne sous une direction unitaire, vivante et intelligente. Unité, composée selon la loi immuable de la vie, elle comprend trois natures principales, dirigées par une quatrième : la terre, l'eau, l'air et une âme directrice ; un grand corps vivant, élaboré par ses trois règnes inférieurs, conduits par le quatrième, l'homme. C'est une unité, enfin, comme l'homme animé, comme le grand tout vivant; mais une unité d'un ordre inférieur, malgré ses proportions immenses par rapport à l'homme ; un chaînon de la grande chaîne des êtres, allant de Dieu à l'infiniment petit vivant, dérobé par sa petitesse, même, au plus puissant microscope.

Vous avez vu, sans doute, dans une verrerie, faire un flacon de verre. Or, voici comment s'y prend l'ouvrier : il plonge un long tube de fer dans la matière incandescente et malléable, qui est du verre, mis, au moyen du feu, à l'état de fusion. Il en accroche une parcelle, ce qu'il lui en faut pour son œuvre, avec l'un des bouts de son tube; il place sur ses lèvres l'autre extrémité de ce tube et souffle dans l'instrument creux. La substance incandescente, à demi liquide et visqueuse, qu'il a puisée dans le fourneau, s'enfle à la manière d'une bulle de savon qui tourbillonne au bout d'un chalumeau, et prend, comme cette dernière, une forme sphérique parfaite. Je m'arrête à ce point de l'opération du verrier. Il ne nous en faut pas davantage pour la comparaison que je veux établir.

Une œuvre de dissolution s'opère dans le chaos, par l'action d'un feu constant dont j'ai parlé déjà. Cette œu-

vre de dissolution est le travail digestif qui dissout les résidus des mondes. Des flaques immenses, concentrées et amassées par l'attraction libre, se forment de substances métalliques, incandescentes, ressuscitées ou mises en fusion par le feu, comme cela a lieu, en infiniment petit comparatif, dans le creuset du chimiste. Il y a une différence, toutefois, entre les deux opérations, c'est que, dans le chaos, l'attraction des métaux ressuscités s'exerce sans influence extérieure et donne à la masse métallique la forme ronde, dans ce milieu inerte et sans vie, tandis qu'il en est tout autrement dans le creuset, soumis à l'influence de *l'attraction terrestre*. Cette masse malléable, gonflée par l'ouvrier solaire, avec un instrument tubulaire approprié à l'œuvre et dans les proportions de l'opérateur, devient la forme première et sphérique, le moule intérieur sur lequel se modèle une planète; il constitue le corps métallique creux, qui sera recouvert de tout ce qui compose, par couches épaisses et dans l'ordre découvert et reconnu de nos jours par les géologues, un grand corps planétaire. Cet ordre est conforme à la loi de Dieu, que la science n'a point admise encore. A la surface extérieure, s'exécute le jeu de la vie matérielle; au centre, celui de la vie fluidique propre de la planète. Le cerveau, la direction animée, le siége de l'âme, sont donc à l'intérieur, au dehors, une atmosphère, poumons par où tout respire; l'âme planétaire, la planète et son mobilier, l'homme compris. Comment tout cela est constitué et fonctionne, je vous le dirai avec le temps; mais, voilà, pour le moment, tout ce qu'il vous est néces-

saire de savoir sur ces matières, afin d'asseoir vos idées.

— Comment, dis-je, le soleil soufflant comme un verrier dans son tuyau? Et dans quel atelier, s'il vous plaît ? Un ouvrier quinze cent mille fois grand comme la terre ; le soleil! cher père, ne plaisantez-vous pas?

— C'est très-sérieusement, au contraire, que je vous le dis, malgré la vulgarité de la comparaison. Mais, souvenez-vous que nous *sommes dans* l'Infiniment grand, et que nous *ne devons ni nous* y *étonner* des dimensions, *ni nous* y *en préoccuper*, au point de vue de notre chétive existence d'ici-bas. Et puis, le soleil a ses moyens d'action appropriés à sa nature, à ses fonctions supérieures, et que vous connaîtrez ; il a ses instruments à lui, sa chimie à lui : la chimie universelle, celle de Dieu. Il a aussi son creuset où bout la matière des mondes, comme bouillent les pois dans la marmite de Catherine ; comme se liquéfie le silex dans la fournaise du verrier; oh ! rassurez-vous ; en vous parlant ainsi, je ne sors pas des domaines du probable, pour le moment ; bien mieux, vous comprendrez, un peu plus tard, que je me suis tenu scrupuleusement dans les limites de la *réalité*. L'ouvrier solaire est quinze cent fois grand comme la terre, *à la vérité* ; mais, son tuyau pour gonfler l'œuf planétaire, mesure, au gré de l'ouvrier, des centaines, des milliers de millions de lieues, grâce à son élasticité, construit qu'il est de fluides célestes sans fin, vivants, intelligents et lumineux. Le fourneau d'opérations est incommensurable, et infini l'atelier.

Enfin la réalité de tout ce que j'avance vous sera dé-

montrée, si vous voulez bien attendre un peu, et prouvée plus certaine que la présence du soleil sur l'horizon, quand il vous éclaire.

Avant de passer outre, je veux prévenir, dans votre esprit, la formation d'idées erronées, faciles à naître d'un rapide aperçu, d'où il m'a fallu, pour sa clarté, écarter les détails, depuis que j'ai commencé. Je dois établir ici, parmi les planètes, à l'effet de préparer, pour l'avenir, des explications importantes, quelques distinctions essentielles dont nous aurons plus tard la raison.

J'ai distingué trois ordres de nature, dans la planète, dans l'univers, dans l'homme. Dans la planète ; la terre, l'eau et l'air ; dans l'homme ; la matière le sang et les fluides ; dans l'univers ; les univers matériels, les univers spirituels, les univers célestes. Ce sont trois ordres qui ont nom, en général ; ordre matériel, ordre spirituel, ordre céleste. Les habitants des mondes matériels ont, comme ces mondes, des corps matériels et sont dits hommes matériels. Ceux des mondes spirituels ont des corps fluidiques spirituels, comme leurs mondes ; ceux des mondes célestes, des corps fluidiques de cet ordre. Les hommes fluidiques, spirituels ou célestes, sont des esprits de ces natures : des esprits spirituels, des esprits célestes. Les âmes planétaires sont des collectivités d'esprits célestes ou spirituels.

Or il y a des planètes normales et modèles, dirigées par des âmes célestes, comme les grandes planètes de notre tourbillon, munies, selon leur valeur, d'un plus ou moins grand nombre de satellites. Il y en a d'autres, inférieures

en nature, dirigées par des âmes spirituelles, destinées, pour leur avancement, au rôle de satellites, et arrivant, quelquefois, en cette condition, à maturité d'harmonie. Mais, comme le ternaire, caractère essentiel de l'œuvre de Dieu et dont nous ferons une étude spéciale, ne perd jamais ses droits, il y a aussi des planètes de bien moindres dimensions, également distinctes de ces deux catégories extrêmes, et qui sont intermédiaires en réalité. Elles participent de la condition des unes et de celle des autres, formées qu'elles sont des dernières et aspirant à l'état des premières. Constituées de plusieurs satellites, unis et incrustés ensemble, qui seraient exposés, s'ils restaient isolés, à faire fausse route et à périr avant leur heure, ces petites planètes sont loin d'être rares,et notre terre en est un échantillon.

Ce ne fut qu'un cri de surprise de notre part. Mais, dis-je le premier, comment cela a-t-il pu se faire ? Et tous d'ouvrir les oreilles pour entendre la réponse de Michel.

— Mes amis, dit-il, il n'est pas temps encore d'entrer dans les détails de cette œuvre, qui exigeraient plus de place que je ne puis leur en donner ici. Il vous suffira de savoir que la faculté de magnétiser un sujet vivant humain et de maîtriser sa volonté, n'est chez l'homme, qu'une imperceptible image des pouvoirs, en ce genre, d'un esprit céleste. Les unités fluidiques, âmes planétaires célestes, les Grands Messagers de Dieu, mandataires fluidiques de sa volonté, sont tous capables d'agir, par leurs fluides puissants, sur un grand corps solaire ou planétaire, comme un homme sur un homme

plus faible, au moyen des fluides vivants de sa volonté.

Lorsque le moment est venu de réunir ensemble, pour les sauver, corps et âme, plusieurs satellites en voie de perdition, une unité céleste collective, âme d'une planète modèle arrivée à maturité et ayant fait son ascension, se dévoue à l'œuvre immense et difficile de sauver ces sauvageons des mondes. Elles cataleptise ces grands corps, dans leurs âmes, et dans tout ce qui vit sur eux, les amène à se réunir sous sa règle céleste avec la coopération des Grands Messagers divins, placés auprès du soleil pour ces services et d'autres de même genre. Une semblable opération fut accomplie sur cinq des satellites qui, au nombre de douze, gravitaient autour d'une planète normale, modèle, enlevée par l'ascension. Un de ces cinq satellites résista à l'attraction de l'âme céleste, et demeura en dehors de l'aggrégation planétaire. Le grand corps ainsi formé de quatre satellites, était la terre ; la lune était le satellite rebelle à l'union. Les éclaircissements sur ce sujet vous viendront plus tard. Sachez seulement que chaque ancien satellite conserve son âme collective, qui s'efforce, en désobéissant à Dieu, d'en diriger l'humanité dans la voie du mal, à l'encontre des volontés de l'âme céleste, directrice suprême par institution divine. Cette dernière circonstance est d'une gravité extrême et nous servira à l'explication de plus d'une vérité importante, de l'existence, surtout, des mauvais esprits, des esprits qui se manifestent, au mépris du libre arbitre humain, et à la grande confusion du matérialisme.

Cette constitution de notre planète, amène nécessairement, pour elle, une foule de circonstances particulières, propres à sa nature intermédiaire et toute d'aventure, comme, par exemple, d'avoir accidentellement et de supporter, malgré sa petitesse relative, le fardeau d'un prétendu satellite, hors de proportion, comparativement, avec ceux des autres planètes. Ce fardeau matériel et moral la ruine et ne lui apporte, en retour d'une charge si lourde, *qu'un trouble matériel constant* et une influence pernicieuse sur tout son être. Cette condition fâcheuse morale et matérielle de l'état de notre terre ne fait aucun tort à son humanité, dont chaque membre n'a que le sort mérité par sa vie antérieure. Quant à la lune, originairement destinée à s'incorporer avec l'union terrestre, elle est demeurée à l'écart de l'ensemble, et marche obstinément à sa perdition. Elle est devenue, en raison de son incohérence préalable et par sa dégradation croissante, un enfer, pour les âmes de la pire espèce, un membre gangrené, un véritable fléau pour l'agglomération planétaire qu'elle était destinée à renforcer, en se sauvant avec elle. La lune est le Lucifer d'Isaïe, Satan, dont ce prophète, David et le Christ ont prédit le départ, la chute prématurée dans le chaos.

A ce moment, Michel s'arrêta, selon l'habitude qu'il avait de le faire, quand il avait signalé une de ces vérités excentriques, singulières et, je dirai, même, incroyables, pour des esprits réveillés à peine du sommeil de l'enfance humanitaire et éblouis par l'éclat d'une soudaine lumière. Il nous lança circulairement un regard interro-

gateur, accompagné d'un sourire particulier, qui semblait dire : Voyons, comment vous allez prendre ceci? N'avez-vous aucune objection à me présenter?

Plusieurs fois déjà, il nous avait fait, sans préparation aucune, de semblables déclarations, à brûle-pourpoint, de vraies surprises, qui nous trouvaient incrédules pour un moment. Mais bientôt, gagnés par la contagion du bon sens pratique et de la saine raison, qui formaient le nerf de tout ce que Michel avançait, nous nous rendions, vaincus par l'évidence, et foulant aux pieds le préjugé, qui nous avait fait hésiter, au premier instant. Cette fois, cependant, personne, d'abord, ne bougea ni ne dit mot. Pierre avait l'air de réfléchir, en attendant la suite, ou d'observer l'effet des paroles de Michel sur notre esprit.

Ma femme, toutefois, ne put résister à une démangeaison de parler, qui la poussait et se risqua à lui dire, au bout de quelques instants : Je vous respecte trop, bon père Michel, pour supposer que vous puissiez vous jouer de notre confiante crédulité. Je me sens peu capable de juger les belles choses qu'on vous entend dire, depuis quelque temps, ou, plutôt, que mon mari me rapporte comme venant de vous. Je n'ai pas été fâchée de m'assurer aujourd'hui, par le témoignage de mes propres oreilles, de la réalité et de l'excentricité de ces récits. J'ai eu la main heureuse et j'ai, à la première fois, amené un superbe numéro. Rien de ce qu'on m'a rapporté, jusqu'ici, n'approche de ce que je viens d'entendre. Que la terre soit composée de parties originairement séparées et aujourd'hui réunies, je n'ai pas à combattre de semblables

dispositions, que je ne puis apprécier. Je me trouve incapable de me rendre compte de quelle manière cette union s'est opérée ou d'examiner les témoignages sur lesquels elle se fonde.

Du reste, il faut l'avouer, nous autres femmes, nous sommes si déshéritées d'instruction et de savoir, que, si nous voulions comprendre tout ce qu'il nous faut nécessairement accepter, nous serions amenées à tout nier. Quant à moi, je fais trop peu de fond sur mes lumières, pour me donner de pareils airs. Mais, j'ai assez de confiance en mon jugement et assez de cœur, tout femme que je suis, pour combattre ce que je comprends dans ses termes et qui soulève mon sens intime et ma conscience. Cette contradiction que j'aperçois dans vos paroles, avec... avec... — et tout à coup elle perdit contenance. Étonnée elle-même de son opposition et de sa hardiesse, confuse de voir nos yeux fixés sur les siens et émue du silence avec lequel nous l'écoutions tous avec surprise, elle s'arrêta, cédant, peut-être, aussi, à l'invitation muette, mais pressante de sa fille, qui s'obstinait à la tirer par un coin de sa robe, pendant qu'elle parlait, afin de l'engager à se taire. Rouge de son émotion et intimidée, elle se réfugia dans le silence.

— Calmez-vous, ma voisine, ne le prenez pas ainsi, lui dit Michel, avec un air si bienveillant, que ma femme se prit à sourire. Vous vous êtes arrêtée au plus beau du chemin, vous alliez que c'était merveille de vous entendre. Rassurez-vous et continuez.

Puis, comme ma femme n'en faisait rien. — Alors, dit-

il, puisque vous vous refusez à vous expliquer plus longuement, je me permettrai de vous répondre. Je dois vous dire, d'abord, que la franchise ne saurait jamais me déplaire, et qu'elle a toujours son prix auprès de gens consciencieux. Aussi, je vous remercie et, j'en suis sûr, ces messieurs vous remercieront aussi, avec moi, de m'avoir mis dans la nécessité de m'expliquer plus catégoriquement. Je vous comprends ; c'est la lune qui vous choque dans mon récit... non? Alors, c'est Lucifer?... vous vous taisez ?

— Puisque madame se tait, dit Pierre, je lui demande, avec l'autorisation du maître, la permission de parler et de venir à son aide. Lucifer veut dire en latin *porte-lumière*. Or, quel astre des nuits mérite ce nom, mieux que la lune? Je ne parle pas du soleil, qui, non-seulement, porte cette lumière, mais la produit, pour nous tous, du tourbillon. Vous ignoriez sans doute, cher père, la signification de ce mot, vous, qui n'avez rien étudié de ce qu'on nous enseigne ici-bas. Vous venez de nous fournir, là, l'explication d'un nom, donné au mauvais Esprit, et qui était, jusqu'à présent, demeuré pour tous à l'état de rébus indéchiffrable. Mais, de Satan, à la lumière de la lune, il y a loin encore. Quels rapports peuvent exister entre notre satellite, plus ou moins authentique, et le chef des anges déchus ? Il est certain, pour moi, que la qualification éminemment païenne de Lucifer, ne saurait avoir été assignée au mauvais ange, par le paganisme, où ce nom de Lucifer était celui de la planète Vénus, porte-lumière, aussi, et, en même temps, avant-coureur de

la lumière du jour, étoile du matin. Je dois dire encore que le nom de Lucifer, dans le sens du mauvais Esprit, date d'Isaïe, qui l'a employé le premier, et dont les commentateurs les plus respectables prétendent que, là où il le nomme, Isaïe parle réellement de Satan et fait allusion à sa chute et à celle du général assyrien. Celle-ci n'est qu'un prétexte, un voile nécessaire à la prophétie. Mais pourquoi il le nomme Lucifer ; c'est ce que personne n'a dit, ou, du moins, ce qui ne s'explique pas bien. Vous seul, cher père, l'avez démontré clairement.

— Mais, encore, dis-je alors vivement, qu'y a-t-il de commun entre un grand corps céleste et le chef des anges déchus ?

— Comment, mon fils, répondit Michel, vous ne devinez pas ce rapport, d'après ce que je viens de vous dire ? Il est vrai que moi-même j'ai ma langue liée, encore, par l'insuffisance des notions que je vous ai données pour me comprendre. Mais, enfin, je puis vous dire que la Lune, comme tout grand corps, a une âme collective, vivant encore de la vie spirituelle, mais, rebelle au bien, comme l'indique sa conduite. Cette âme est composée de milliards, par centaines, d'Esprits mauvais, dirigés, comme peut l'être une pareille bande, par le plus fort, le plus rusé d'entre eux ; cette bande ne manque pas d'aides, en sous-ordre sur notre planète. Ces aides sont les Esprits et les hommes qui leur obéissent. Et c'est cette âme collective qui est Lucifer, en son corps planétaire, Satan ou l'Esprit du mal en son âme. M'avez-vous compris ? « Et délivrez-nous du mal » nous a fait de-

mander à Dieu Jésus-Christ. Croyez-vous que si nous ne devions en être délivrés, il nous aurait fait demander à son Père, cette faveur, pendant plus de dix-huit siècles ? Vous savez d'ailleurs, par le dire de tous, la mauvaise influence de la lune sur la végétation et le mobilier terrestres.

— Nous nous taisions tous, nous regardant les uns les autres, et nous nous marquions mutuellement notre approbation. Mais, ma femme avait l'air de faire ses réserves.

Après avoir dit qu'il traiterait au long, en son lieu, cette question, Michel continua en ces termes : Mes enfants, presque tout le chapitre XIV du prophète Isaïe auquel mon fils Pierre n'a fait allusion que pour un court passage, nous offre tout un ensemble de prédictions cosmiques. Tenons compte des incertitudes et des tâtonnements que nécessitent les traductions de l'hébreu, et tout ce chapitre vous offrira, évidemment, une prophétie détaillée de la chute prématurée de la lune dans le chaos, et celle de l'empire du mal, avant le règne de Dieu. « Comment « es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui paraissais si lumi-« neux, à l'orient, quand tu te levais ? comment as-tu été « renversé dans le néant, toi le fléau des nations ? Tu disais « en ton cœur : Je monterai au ciel, j'établirai mon trône « au-dessus des astres de Dieu ; je m'assiérai au-dessus de « la masse agglomérée et réunie (des anciens satellites), « aux côtés de l'aquilon. Je me placerai au-dessus des « nuées les plus élevées et je serai semblable au Très-« Haut. Et, néanmoins, tu as été précipité dans le chaos, « au plus profond de ses abîmes. Ceux qui te verront (les

« autres satellites réunis) s'approcheront près de toi ; et,
« après t'avoir examiné, ils diront : Est-ce là celui qui a
« épouvanté la terre, qui a jeté la perturbation dans ses
« règnes? » (Isaïe, ch. XIV, v. 12, 13, 14, etc.)

Quelles que soient les interprétations qu'on ait cherché à donner de ce chapitre, jusqu'ici, inintelligible, en l'absence de sa clef, la connaissance de la chute future de la lune, et où l'ennemi n'est qu'une *figure* pour les Juifs, un prétexte pour la *prophétie*, le voile obligé qui la couvre; c'est, d'un bout à l'autre, une allusion saisissante aux parties réunies de la terre, à la mort future et prématurée de la lune.

David dit, parlant évidemment du deuxième Messie : « La justice apparaîtra de son temps avec une abondance « de paix qui durera jusqu'à la disparition de la lune. » (Ps., ch. LXXII, v. 7.) L'*abondance* de paix indique suffisamment qu'il n'est pas question, ici, des temps du premier Messie, des siècles d'expiation et de douleur de l'enfance humanitaire.

Saint Éphrem, nourri dans la tradition directe des disciples de saint Jean, dit en parlant de ce passage de David : « En ce temps-là, la lune sera enlevée et dispersée dans « les ténèbres du ciel. » Était-il possible de mieux indiquer le chaos et la dissolution future de la lune dans ce chaos? D'où pouvait venir cette tradition, sinon du Christ, par saint Jean ?

Je pourrais, à ce témoignage, joindre d'autres témoignages; mais ce serait trop prolonger un sujet, maintenant, très-secondaire.

Une autre des conditions exceptionnelles d'existence de la terre, consiste à être formée de parties diverses et, de tout point, différentes, dans leur composition intime, leurs règnes et leurs humanités ; témoin, surtout, la découverte de l'Amérique où les Européens ne trouvèrent en y débarquant, rien qui ressemblât aux autres parties du monde connu. Une autre bizarrerie encore, est de compter, au nombre de ses parties diverses, l'Asie, qui n'a presque pas connu le déluge. Son humanité déjà vivante et organisée par une civilisation à part, avant l'acte de réunion *planétaire*, *fut préservée* par l'élévation calculée de son sol, d'une inondation universelle qu'a racontée, à sa manière et comme symbole, l'instituteur des Hébreux. Ainsi s'expliquent les siècles reculés, auxquels l'humanité asiatique, depuis longtemps réveillée, lorsque celles des autres parties futures de notre globe dormaient encore, fait remonter l'origine de ses institutions. Ainsi s'explique l'existence précoce, dans cette partie du monde, de connaissances positives, de sciences, d'arts, de métiers et de lumières spirituelles, communiquées par l'Asie au monde ancien, et la préoccupation, constante à cette époque, de l'Orient, chez les savants et les philosophes. De là vient l'habitude de le considérer comme le berceau et l'initiateur du genre humain. C'est que l'incrustation terrestre fut une greffe matérielle, morale et fluidique à plusieurs sujets et à plusieurs fins. Or, l'Asie était le bon germe matériel de la greffe planétaire, opérée dans l'incrustation terrestre.

Grâce à ces notions, il nous est enfin possible de voir clair dans les quatre premiers chapitres de la Genèse, évidemment consacrés par Moïse à l'humanité d'Asie. Il nous y signale, aussi bien qu'il pouvait le faire, Énoch enlevé au ciel, comme s'il ne s'agissait, là, que d'un simple patriarche; tandis que Énoch ne fut autre que le premier Messie de l'Asie. Énoch échappa par un concours de circonstances que je ferai connaître, au sort sanglant des premiers Messies, sur les mondes grossiers. La mission d'Énoch, inachevée par suite de sa paisible ascension, amena l'adjonction de l'Asie à l'agglomération terrestre, et n'aboutira, c'est-à-dire ne portera ses fruits, qu'avec celle du Christ, Messie de cette agglomération planétaire, qui constitue notre terre.

Je me suis hâté de vous donner ces explications un peu prématurées, peut-être, afin de répondre par des faits faciles à vérifier, à une foule d'objections relatives aux origines de la terre, et pour vous édifier, vous-mêmes, sur ce point, dans votre propre esprit.

— Comment se fait-il, cher père, dis-je aussitôt, que Dieu ait laissé ignorer à l'humanité tant de choses, qu'il lui était si essentiel de savoir?

— Rappelez-vous, mes enfants, que l'humanité était dans l'enfance jusqu'à nos jours, et qu'elle sera bientôt à même de porter ce qui eût été trop indigeste pour elle, à cette époque reculée de sa vie. Elle va être pubère. Lorsqu'elle le sera tout à fait, elle fera son profit de ce savoir, parce qu'elle sera ressuscitée à son intelligence adulte.

Je vais passer maintenant, reprit Michel, après une courte pause, dont Pierre avait profité pour se recueillir, à la signification du mot humanité dans son sens infini.

— Pardon, mon père, s'écria Pierre, tout à coup, veuillez me prêter, encore, un instant d'attention. Merci, d'abord pour les vérités par lesquelles vous avez suppléé à mon insuffisance. Mais, si les explications lumineuses dont vous venez de nous gratifier, afin de prévenir nos doutes, ont tranché, aux yeux de notre esprit, quelques questions ainsi résolues d'avance, j'en ai d'autres à vous proposer, que vous n'avez pas prévues, vierges encore de toute réponse préalable et qui pourraient nous embarrasser, nos voisins et moi. Veuillez donc me permettre de vous demander quelques éclaircissements sur des faits exposés plus haut. Je sais, je comprends que vous êtes loin d'avoir épuisé l'objet actuel de votre entretien ; mais pendant que nos souvenirs sont frais encore, une explication spéciale aura pour objet de prévenir, dans des esprits novices, conformément à votre prévision précédente, de fausses conceptions.

Vous nous avez parlé de mondes sans nombre. Je suis loin de reculer devant cette logique conclusion de faits irrécusables, d'opposer le moindre doute à une vérité pressentie par tout écolier, initié aux plus simples éléments de la science, et passée depuis longtemps à l'état d'évidence. Jésus-Christ, lui-même, qui savait tout, quoique retenu à un niveau inférieur à son savoir, par son rôle d'instituteur de l'humanité enfantine, a dit, en vue de

l'avenir : » Il y a plusieurs demeures dans la maison de « mon Père. » Quelle que soit l'ambiguïté obligée de ce langage, je sais que dans la bouche d'un Messie, les divers sens sont vrais, des paroles qu'il prononce ; et l'on comprend, en pareil cas, quelle signification infinie peut comporter le mot *plusieurs*. Jusque-là, l'unité du plan divin suffit pour rendre compte de l'analogie qui doit présider à l'existence de chaque globe, et lui assurer la visite du Messie.

Une circonstance épineuse, cependant, environne cette question. Sans doute, j'aurais pu la signaler à un autre moment ; mais, nos amis n'auraient pas été présents, et en auraient perdu le bénéfice. Voici donc ce que c'est : d'après cette infinité de mondes, Jésus-Christ, notre Messie, ne serait pas le fils unique de Dieu, puisque tout globe reçoit son Messie, et que le nombre des planètes est infini. Un seul et même Messie pourrait se concevoir, à la rigueur, comme visitant, l'un après l'autre, un nombre limité de globes ; mais, dans les combinaisons de l'infini, il peut se faire et il arrive nécessairement, que plusieurs mondes reçoivent en même temps leur Messie. Le même ne saurait être corporellement partout à la fois. Comment se fait-il donc qu'on ait attribué, que vous mainteniez vous-même au Christ le titre de fils unique de Dieu ?

— Il est incontestable, reprit Michel, qu'il y a autant de Messies que de mondes ; et le moment n'est certes pas loin où cette proposition sera, pour vous et pour tous, aussi parfaitement prouvée que pour moi. Mais ce nom-

bre infini de Messies ne constitue qu'un seul et même fils unique collectif de Dieu. Chacun d'eux les représente tous, chacun d'eux est le Verbe de Dieu ; chacun d'eux, la volonté pure de Dieu; chacun d'eux, ce fils unique de Dieu lui-même, porteur de la volonté immuable et éternelle du Père Céleste. Outre que chacun de ces Messies est, pour la planète où il descend, l'unique participant, sur ce globe de la divinité du Père; comme ils sont tous un, ils constituent bien réellement, dans leur ensemble et séparés, le fils unique et infini du même Père. Le Christ ne pouvait pas, dans ses enseignements, adressés à l'humanité enfant, parler de dispositions semblables, établir sans les expliquer, ces distinctions, dont la connaissance était réservée à un autre âge. Or, l'énonciation seule du fait de la multiplicité infinie des mondes, même exprimée à demi mot et d'une façon voilée, suffisait pour lier, sur ce point, la doctrine de cette époque à celle qui devait venir, plus tard, la developper et la glorifier; et il en a été ainsi. La tâche du premier Messie devait s'arrêter là ; c'est la loi de l'enseignement divin qui l'ordonne.

Pour bien comprendre Dieu, relativement à la marche suivie par lui dans les enseignements qu'il donne à l'humanité, il n'est pas inutile de se reporter à la conduite tenue en semblable circonstance, c'est-à-dire pour élever ses enfants et les instruire, par un honnête père de famille. Dieu et ce père suivent la même loi, pour que l'analogie divine ne se démente pas. Que fait l'homme, remplissant son devoir sacré de père, quand ses enfants sont jeunes?

Il leur ordonne d'abord, d'aimer leurs parents et de s'aimer entre eux. Forcé de leur donner quelques explications sur leur naissance, il leur dit et leur répète qu'on les a trouvés, un jour, dans le jardin de la maison, ou bien qu'on les a achetés à la ville voisine. Il leur persuade que, tant qu'ils seront sages, on les gardera pour les aimer et leur complaire; mais aussi, que s'ils ne l'étaient pas, on les abandonnerait pour toujours, les laissant en proie à la voracité d'un ogre, sans cesse à l'affût de leurs méfaits. Un peu plus, un peu moins, telle est, à quelques variantes près, la méthode suivie par l'humanité enfantine pour l'éducation de ses enfants.

Les résultats ne sont pas absolus et les mêmes sur tous les enfants. Pour quelques-uns qui tremblent, bon nombre comptent assez sur l'amour de leur père pour ne pas s'émouvoir de ces menaces; et enfin, tous arrivent, sans avoir fait connaissance avec l'ogre, à un âge plus avancé. On leur enseigne, alors, des devoirs plus élevés, des vérités plus sensibles en rapport avec leur intelligence pubère, afin de les préparer à saisir ce qu'ils comprendront bientôt par leur propre expérience. On leur insinue, par exemple, on grave dans leur esprit, que l'amour de leur parents, de leurs frères et de Dieu, doit être le mobile de leurs actions; on leur démontre à l'aide d'une doctrine serrée, que le moment est venu, pour eux, de se prouver leurs sentiments fraternels par un appui mutuel, par un dévouement absolu à la famille et à ses auteurs.

Va-t-il ce père, quelque peu intelligent qu'il soit, dire

à ses enfants en bas âge comment leur est arrivée la vie et l'intelligence; comment à leur tour, quand l'âge en sera venu pour eux, ils seront libres et disposeront de leur avoir et de leur sort, à la manière du monde, sans solidarité aucune avec les autres membres de leur famille? Comment ils se créeront chacun la leur? Ira-t-il, en un mot, les initier à la vie réelle? Il s'en gardera bien et pour cause. Sans ces précautions, il rendrait sa famille ingouvernable. Réfléchissez un instant à ces réserves nécessaires du père de famille, et vous comprendrez que l'humanité du premier âge ne pouvait, sans péril pour elle, apprendre ce qu'il lui était réservé de savoir à un âge plus avancé. Elle ne pouvait recevoir ces connaissances qu'après sa résurrection à la vie nouvelle qui les comporte.

Aussi, voyez avec quel soin les diverses prophéties relatives à nos temps, comparativement avancés, sont voilées de nuages, dont les incrédules et les étourdis leur reprochent bien inconsidérément l'obscurité. Combien ils admireraient la sollicitude qu'elle démontre, s'ils comprenaient la sagesse de ces réserves. « Va, dit à Daniel l'Esprit céleste, prophétisant par sa bouche sur les derniers « temps de l'enfance humanitaire, va, tiens ces paroles « fermées et mets le sceau sur ces livres, jusques au « temps marqué. » (Dan., ch. XII, v. 4.)

Ne soyez donc pas étonné, à l'approche de la puberté humanitaire, d'apprendre des vérités que le premier Messie n'avait pu confier à ses disciples « incapables alors de les porter » d'entendre dire, par exemple, que le

nombre est infini des Messies « fils unique » de Dieu et que le Christ l'a implicitement affirmé quand il a dit, ainsi que l'a rappelé mon fils Pierre : « les demeures sont nombreuses dans la maison de mon père. »

Il y a mieux ; le Christ a promis aux hommes l'envoi de son Esprit consolateur, de l'Esprit de vie et de vérité ; enfin il a annoncé à l'humanité son jugement dernier. Les prophètes avaient, avant lui, prédit ces événements, qui n'étaient dans leurs bouches que le symbole collectif, déguisé à demi, de la puberté, de l'âge mûr, de l'ascension de l'humanité, enlevée à son heure vers les sphères supérieures, par une résurrection finale, figurée par celle de Jésus-Christ lui-même. Eh bien! mes chers enfants, chacun de ces âges, dirai-je encore pour me résumer sur ce point, est pour l'humanité une évolution, une résurrection nouvelle, dont le signal est donné par la venue d'un Messie spécial, inaugurant chacun de ces âges, comme Jésus-Christ a inauguré l'enfance humanitaire. Or, ces trois Messies sont le même. Tous ne sont qu'un ; vérité que vous comprendrez mieux, après d'autres développements, relatifs à leur origine. De même, enfin, que le premier Messie était spécialement la voie et portait en germe la vie et la vérité, à l'état virtuel, telles qu'il les envoya à ses apôtres assemblés le jour de la Pentecôte, le second sera spécialement la vie comprenant, virtuellement, la voie du passé et la vérité en germe de l'avenir. Le troisième enfin, sera la vérité complète, relativement à un monde compacte, avec la vertu de la voie et de la vie. Je reprendrai tous ces faits, qui demanderaient ici de

plus amples explications et que j'aurai, sans doute, occasion de reproduire, appuyés sur les prophéties, la Bible, les paroles du Christ, la tradition des premiers chrétiens, et, enfin, sur la correcte et irréfutable loi de Dieu. Je reviens maintenant à ce que j'avais commencé à vous dire de l'humanité.

— De grâce, cher père, un moment encore, s'écria Pierre, ce sujet est trop plein d'intérêt pour que vous refusiez d'y demeurer un instant de plus. Vous venez de nous dire que le Christ a promis d'envoyer aux hommes, à son église, si vous voulez, son Esprit, *l'Esprit* consolateur. D'après vos paroles et comme je le comprends, cette promesse s'adressait à l'humanité de notre temps. L'église du Christ, c'est l'humanité avancée fraternelle, marchant sous la bannière d'amour que lui a léguée son chef ; c'est l'humanité pubère, chez laquelle son Esprit « s'incarnera dans toute chair. » (Joël, ch. II. v. 28.) Mais l'Église enfantine, appuyée sur une longue croyance et ses interprétations de l'Évangile, prétend que l'Esprit de Dieu est descendu sur les apôtres du Christ, le jour de la Pentecôte ; l'Esprit de Dieu tout entier, l'Esprit de vie et de vérité, consolateur du genre humain. Elle repousse l'idée d'un second avénement, antérieur au dernier, et affirme que la seconde et finale venue du Messie *coïncidera* avec le jugement dernier. *Sur ce point, elle est intraitable* ; elle ne tient compte ni des dénégations les mieux motivées, formulées par ses propres docteurs, libres sur ce point dans leur opinion, ni de la considération tirée de ses propres prières de tous les instants, pour demander à Dieu

l'envoi de son Esprit consolateur. Elle ignore, même, les vertus de cet Esprit, et elle n'admet pas, avant la fin du monde, un second retour possible de l'envoyé divin, qui mettrait au néant ses prérogatives ; et encore moins la perspective d'un troisième, antérieur de beaucoup au dernier jugement. Cher père, comment convaincre ces hommes du contraire, qui est la vérité ?

— Il est impossible, mon cher fils, de convaincre d'une vérité tout homme qui a pris la résolution bien ferme de n'en être jamais convaincu. Essayez de convaincre les Juifs, de la réalité du premier avénement du Messie, de les faire convenir que la mort d'un Dieu pèse sur leur race. Ils vous répondront qu'ils repoussent cette imputation comme une calomnie, et, comme fausse, la qualification de *Déicide.* Ils refusent absolument au Christ le titre de fils de Dieu, celui de Messie, de Dieu fait homme. Si le Christ était le fils de Dieu, déclarent solennellement aujourd'hui les sommités théocratiques de la nation juive, il était de son devoir de le proclamer du haut des tours de Jérusalem, le signifiant ainsi à son peuple et à l'univers, afin que nul n'en pût ignorer. Au lieu de voir sa suite réduite seulement à un nombre limité de disciples, s'il eût parlé haut et clair, et dans le temple, et sur la place publique, il eût été suivi par toute la nation. Si, au lieu de recommander le silence sur ses miracles à la façon « du Dieu caché » d'Isaïe (Is., ch. LXV, v. 15), il les eût faits à la connaissance de tous, il aurait, au dire des docteurs en la loi d'Israël, vu voler au-devant de lui toute la ville de Jérusalem, le peuple juif tout entier, ravi de recevoir son

Messie. Quand il opéra sa transfiguration sur le Thabor, disent encore les mêmes docteurs, il n'avait avec lui, pour témoins de ce merveilleux événement, que ses trois principaux apôtres : Pierre, Jacques et Jean. S'il eût choisi, pour apparaître dans sa gloire, la montagne de Sion, et pris pour témoins de ce fait, les princes des prêtres et l'élite du peuple juif, tous, affirment encore naïvement ces honnêtes rabbins, tous eussent été convaincus que le Christ était le fils de Dieu ; tous auraient donné leur vie, plutôt que de le voir toucher par les bourreaux.

Voilà ce *que publient* les *Juifs, ouvertement,* au dix-neuvième siècle, avec une naïveté charmante, dans un livre intitulé *les Déicides.* Ils pèsent avec la même balance les œuvres humaines et les œuvres divines, plaçant, ainsi, au même niveau, et les conseils des hommes et les desseins de Dieu ; ne tenant compte ni des exigences de la divine loi du libre arbitre, qui s'oppose à ce que Dieu force la conscience de sa créature raisonnable, appelée à se diriger elle-même selon sa propre valeur. Que nous importent les voies que suit, pour répandre chez les humanités sa lumière, le Créateur, dont les actes ne relèvent que de sa loi. Le beau mérite, certes, qu'aurait eu là le peuple juif, ses prêtres en tête, de croire à la divinité d'un homme apparaissant à ses yeux, élevé dans les airs, entre deux saints prophètes, *disparus* depuis des siècles, enveloppé avec eux dans la splendeur d'une lumière céleste !

Comment nos pharisiens seraient-ils plus sages ? Je ne tenterai donc pas une démonstration à leur adresse et qui n'en convaincrait pas un. Mais je puis donner, et je ne

le ferai ici qu'en courant, en faveur de la vérité du deuxième avénement du Messie sur notre planète, des preuves capables de convaincre tout homme de bonne volonté. Je ne saurais prétendre à faire plus, à toucher des gens qui se tamponnent les oreilles pour se défendre contre l'évidence et la raison.

Et permettez-moi de vous dire, en dehors des motifs purement humains et matériels, tels que l'esprit de domination et d'intérêt personnel, ce qui empêche l'Église enfantine de se rendre à la pensée d'un second avénement du Messie. Elle prétend, ne tenant compte ni de la marche des âges ni de celle des lumières, être seule le corps du Christ. Elle serait dans le vrai si elle se contentait de dire qu'elle fut le corps du Christ autrefois, lorsque, dans ses siècles d'amour et d'humilité, elle marchait à la tête de l'humanité entière. Mais, il n'en est plus ainsi, maintenant que cette humanité a pris sur elle les devants. Or le corps du Christ, à l'exemple du corps humain, se renouvelle sans cesse.

L'Église enfantine ne peut donc pas prétendre à être le corps du Christ par cette raison seule qu'elle fut le corps enfant du Messie, l'humanité enfant. Alors, j'en conviens, dans la personne des apôtres, elle reçut, à la Pentecôte, la vertu de l'Esprit de son âme, du Christ fils de Dieu, mais nullement cet Esprit lui-même, selon la propre parole de Jésus, à l'instant de son ascension : « Vous recevrez la « vertu de l'Esprit saint qui descendra sur vous, et vous « me rendrez témoignage. » (Actes, ch. I, v. 8.)

Que diriez-vous d'un enfant arriéré dans son âge, noué

et rachitique, qui se prétendrait homme fait et nierait à tout homme un autre avancement que celui dont il est le résultat à cet âge ?

Je le demande, la nature qui est la Providence donne-t-elle à l'enfant, avant sa puberté, l'esprit réel, le bon sens et la raison, l'esprit de discernement, incompatible avec sa condition d'enfant, avant l'heure de sa puberté ? Non ; mais l'enfant reçoit la vertu, le germe de son esprit, préparateur de son esprit lui-même. Le Christ, Dieu ne pouvait, oubliant sa loi nécessaire, indispensable d'analogie divine, envoyer, à l'humanité enfant, l'Esprit de vie de l'humanité pubère. Il lui en a transmis la vertu en la communiquant aux douze apôtres. Les apôtres n'ont pas reçu l'Esprit consolateur qui est l'Esprit de vérité, chargé de « mener l'humanité dans toute « la vérité. » Il devait, cet Esprit, lui enseigner la loi de Dieu, la synthèse universelle, apanage de l'humanité pubère, la science de Dieu, moyennant laquelle « chaque « homme n'aura plus à enseigner son voisin ou son frère, « en lui disant : *Connaissez le Seigneur*, parce que tous « le connaissent, et que Dieu ne se souviendra plus de « leurs fautes. » (Jérémie, ch. XXXI, v. 34.) La preuve qu'ils n'ont pas reçu l'Esprit de vie, est dans la condition même de l'Église enfantine, arriérée dans son enseignement et qui n'a pas fait un pas, sur la doctrine prêchée par le Christ, pour ne pas dire qu'elle s'est départie de cette doctrine.

Quoi ! le Christ a pu dire : « J'aurais bien des choses à « vous enseigner encore, mais, vous ne pourriez les por-

ter à présent? » De l'aveu du Christ, donc, avant sa mort, quelques heures avant cette mort, les apôtres n'étaient pas capables de porter, en d'autres termes, l'humanité n'était pas capable de comprendre la suite des enseignements divins, réservés par le sage et scrupuleux Messie. Cette faculté cependant étant survenue aux apôtres, à la Pentecôte, comme sans doute, à l'humanité, le privilége de comprendre, les apôtres n'auraient, après cet avancement, enseigné *rien de plus qu'auparavant*! Où trouver en effet, dans leur doctrine, cette science nouvelle, cette consolation spéciale attribuée par le Christ à son Esprit?

Et, cependant, « rendre témoignage » du Christ n'est pas la seule mission de l'Esprit consolateur. Il doit joindre à ce mandat celui qu'implique son nom; il doit, pour consoler l'humanité, remplacer la mort et ses terreurs par la certitude imperturbable de la résurrection; affranchir cette humanité des autres douleurs de l'enfance humanitaire et de l'opprobre du mensonge. Ne doit-il pas, pour faire cesser l'ignorance enfantine de cette humanité, greffer sur ses aspirations d'avancement, l'esprit pubère, l'esprit de l'Ame humanitaire. L'Esprit consolateur doit enfin, « mettant un terme à toute confusion » (Joël, ch. III. v. 26), inculquer à l'humanité la science de Dieu, la loi de Dieu, la doctrine de l'amour et du bon sens raisonné, qui console et satisfait, inaugurer le règne de Dieu sur la terre, et, pour cela, d'abord, la « délivrer du mal. »

Eh bien! ce mandat, les apôtres l'ont-ils rempli? Qui osera soutenir, connaissant ce mandat, qu'ils avaient reçu l'Esprit de vérité, l'Esprit consolateur du genre humain?

annoncé par le Christ? Qui osera affirmer, s'ils l'avaient reçu, qu'ils l'aient « répandu sur toute chair, » comme l'annonce le prophète Joël? (Joël, ch. II, v. 28.)

— Je ne sais, cher père, dit Pierre, ce qu'on peut répondre à de pareils faits, et ceux qui ne veulent pas se rendre à une semblable évidence, ont bien raison, à leur point de vue, de se tamponner les oreilles. Cependant, une pensée me traverse le cerveau et je dois vous la soumettre. Comment se fait-il, suis-je à me dire, que Dieu, si soigneux du lien de toutes choses entre elles, qui fait, pour ce motif, si clairement annoncer, avant qu'ils n'arrivent, tous les faits, tous les événements qui concernent la vie des humanités, n'ait pas pris, à ce sujet, ses mesures de manière à ne laisser subsister aucun doute sur la seconde venue du Messie?

— Comment, mon fils, vous ne comprenez pas encore, quand il agit ainsi, le mobile de Dieu, « du Dieu caché » du prophète? Et, cependant, je vous ai dit pourquoi Dieu n'a pas voulu que la création fût expliquée à la lettre dans la Genèse de Moïse. Je vous ai fait toucher du doigt les raisons de la réserve du Christ durant sa mission, vis-à-vis des Juifs. Qui pourrait croire que le fils de Dieu se soit tu pour éviter la mort? Tout au plus, pourrait-on supposer qu'il désirait prolonger sa vie, jusqu'au moment voulu du sacrifice. Dieu a fait prédire à ses prophètes la venue du Christ, signalée par des circonstances particulières et des détails matériels frappants. Les Juifs, cependant, ont méconnu leur Messie, et lui reprochent le silence qu'il opposait à leurs indiscrètes questions. Ils l'ont traité

d'imposteur, pour ces griefs, et l'ont crucifié comme un mécréant de bas étage. Le règne de Dieu sur la terre, le deuxième avénement du Messie, a été prédit par les prophètes, bien plus clairement que le premier, plus affirmativement que ce qui l'a précédé; ils l'ont annoncé si clairement, en effet, que les Juifs l'ont pris pour le premier et l'attendent encore, comme l'Église enfantine n'attend que le dernier. Il a été signalé par le Christ, par les apôtres, par la tradition apostolique, par les plus anciens et les plus saints des pères de l'Église; et vous me faites une pareille question? Des nuages, formés avec la permission de Dieu, voilaient, il est vrai, ces prophéties. On les a niées; on les a rendues suspectes; on a mis en question l'existence même de ceux qui les avaient écrites, au milieu des désordres de la captivité; on a nié que Daniel eût vécu, et, pourtant, les prophéties demeuraient. Ces prophéties elles-mêmes ordonnaient qu'on les tînt cachées, ne devant être comprises qu'à leur temps, à l'époque de leur accomplissement, témoin ces lignes : « Mais vous, Daniel, tenez ces paroles fermées, mettez « le sceau sur ces livres jusques au temps marqué. Beau- « coup le dépasseront, et la science sera augmentée; » et, puis : « J'entendis l'homme vêtu de lin; je ne le compris « pas, et je lui dis : Mon seigneur, qu'arrivera-t-il après « cela? Et il me dit : Assez, Daniel, car ces paroles sont « fermées et sont scellées jusqu'au temps qui a été mar- « qué. »

Enfin, poussé par la Providence, on s'est efforcé d'interpréter ces prophéties, écrites pour être lues dans le

sens naturel, comme si elles eussent été écrites dans le sens figuré, afin qu'aucun moyen de confusion ne restât qui n'eût pas été employé pour les défigurer, les discréditer, les mettre en suspicion et faire douter de leur authenticité.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer et citer, ici, tous les passages d'écrits divers qui annoncent l'avénement du second Messie : les textes incontestables de la Bible, de David, d'Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, de Daniel, de Joël, d'Habacuc, de Zacharie, de Malachie, de l'Évangile du Christ, des apôtres, des pères, et une foule de documents, dont le temps n'est pas venu de les mettre au jour, et qui sont plus explicites encore. L'Église enfantine se débat, avec une aveugle opiniâtreté, contre ces derniers témoignages prophétiques, dont elle est la gardienne dans le Vatican, comme les Juifs étaient les gardiens des paroles de leurs prophètes. Elles ne les comprend pas. Or, il faut, pour les lire, et comprendre les prédictions qui s'y trouvent consignées, non le sens matériel des yeux du corps et la simple raison de tout le monde, mais le bon sens pubère et les yeux de l'esprit que n'a pas l'Église enfantine, et dont est pourvu l'humanité avancée, l'humanité pubère.

Voilà la vérité; voilà le soleil qui dissipe tous ces brouillards; voilà la force qui brise les sceaux de Daniel, expliquant la conduite de Dieu et sa prudente réserve.

Un mot encore, le vrai mot de l'énigme. Il n'entrait pas dans les desseins de Dieu, que l'humanité enfant se préoccupât des prédictions relatives aux derniers jours

de son enfance, à ceux de sa puberté. Il était dans les vues divines, cependant, que ces prophéties vissent le jour ; qu'elles fussent recueillies, gardées et connues au moins vaguement, afin que, réalisées à leur heure, elles devinssent un signe. Et telle était l'importance de cette réserve, relative aux prophéties des derniers temps, qu'il était d'une impérieuse nécessité d'ensevelir, jusqu'à l'heure de leur réalisation, les prédictions sur l'ère de la puberté humanitaire, *dans le long oubli indiqué par* ces prédictions elles-mêmes. Dieu a préféré, plutôt que d'en divulguer la connaissance, laisser l'humanité enfantine dans l'ignorance de certaines traditions, relatives au second avénement du Messie, et exposée à méconnaître, de prime abord, la venue de l'Esprit consolateur.

Et voyez la sagesse de Dieu et admirez l'empire universel de sa loi. Cette réserve de Dieu, vis-à-vis de l'humanité enfantine, on la trouve stéréotypée dans celle de l'homme à l'égard de son enfant, ainsi que déjà je vous l'ai laissé apercevoir. Voyez avec quel soin le père sage se garde de faire connaître à ce jeune rejeton, espoir de ses vieux jours, d'étaler complaisamment à ses yeux le tableau des satisfactions qui l'attendent au sortir des bancs de l'école, lors de sa puberté. Loin de lui signaler, pour le faire patienter sous la règle de ses maîtres, la liberté d'action dont il jouira, l'indépendance et le maniement des biens matériels, qui deviendront son partage, à cette époque, il garde, sur ces matières, une prudente réserve. Pensez, en vous rappelant les exemples du contraire dont les inconvénients sont tous les jours sous nos

yeux, au danger, pour l'enfant, d'une conduite opposée à celle-là, de la part du père.

— Vous allez juger, s'écria Pierre, vous allez juger si je vous ai compris. Ce que vous affirmez là, cher père, est d'autant plus, je ne dirai pas, vrai, il n'en saurait être autrement; mais, d'autant plus compréhensible, que les exemples du contraire que vous nous avez laissé entrevoir, et leurs fâcheuses conséquences ne manquent pas. On les aperçoit, non-seulement chez les hommes, dans les familles humaines, mais dans les annales de l'humanité enfant elle-même. Saint Jean parle d'un règne de mille ans dans son Apocalypse, livre authentique et vénéré, fermé comme la prophétie de Daniel, à la compréhension de l'humanité enfantine, mais ouvert à l'œil de l'Esprit « ne scelle pas les paroles de la prophétie de « ce livre, car le temps est proche. » (Apoc., chap. XXII, v. 10.) Saint Jean parle donc d'un règne de mille ans sur la terre, où, après la suppression du mal, Jésus-Christ régnera avec ses élus. C'est le règne du Christ; ce temps décrit par Isaïe, chanté par Jérémie; règne de Dieu sur la terre et non dans le ciel, où l'intelligence de l'humanité terrestre n'atteindra jamais; règne terrestre de Dieu, scellé à l'humanité enfantine. Et, quand l'apôtre disait, de ces temps, qu'ils étaient proches, c'est qu'en effet, la puberté succède à l'enfance, et que c'était de la fin de celle-ci qu'il parlait. Or, des hommes qu'on appela Millénaires, membres précocement adultes de l'humanité enfant, bourgeons perdus de l'humanité à venir, impatients d'attendre, grisés par la prophétie de saint Jean, voulurent,

durant l'enfance de l'humanité, en instituer la puberté, inaugurer prématurément les mille ans de l'Apocalypse. La catastrophe ne se fit pas attendre. Ils se perdirent dans de folles rêveries, dans d'obscènes et monstrueuses institutions. L'Église enfantine condamna leurs erreurs, réprima leurs extravagances, sans toucher, toutefois, au texte de saint Jean. Qu'on se figure des enfants des deux sexes voulant établir parmi eux une société à l'instar des hommes faits.

— Votre exemple, mon fils, dit Michel, est bien choisi, autant que judicieusement placé. Il clot d'une façon lumineuse cette petite digression. Eh bien, maintenant que j'ai levé vos scrupules sur le second avénement du Messie et répondu à toutes vos questions, je vais reprendre ce que j'avais commencé de vous exposer, relativement au terme d'humanité, pris dans son sens infini.

Humanité, dans ce sens, signifie la race humaine, répandue sur tous les mondes que Dieu fit, mondes innombrables, de toute nature, de toute variété.

Cette race humaine, cette humanité sans fin, est la race fraternelle, infinie des enfants de Dieu, répandue dans tous les univers de Dieu, sur tous les mondes, pour y entretenir la vie et les élaborer.

— Cher père, m'empressai-je de demander à Michel, les hommes qui habitent tous ces mondes, n'ont sans doute pas les mêmes formes que ceux de notre terre. Les planètes modèles, par exemple, ne peuvent pas être peuplées d'êtres humains ayant la même figure et vivant

dans les mêmes conditions que nous, si inférieurs, si dégradés, habitant une planète si médiocre.

— Mon enfant, me répondit Michel, vous êtes dans l'erreur la plus complète sur ce point. Il est si vrai que la forme humaine est la même sur tous les mondes, que les habitants des mondes fluidiques, spirituels et célestes, sont exactement conformés, dans leurs corps, de fluides, comme nous dans nos corps de matière. La raison de cette disposition uniforme est fort simple. Ils sont tous constitués sur le même modèle, qui est Dieu, leur prototype infini, modèle absolument parfait, dont ils reproduisent, chacun, l'infiniment petite image relative. Mais, dans cette perfection relative de la forme humaine, selon les mondes, il y a des degrés, proportionnés à la valeur des individus, des races et des planètes. Les premiers germes humains de nos quatre parties du monde ont été ramassés dans quatre coins différents du chaos. Pourtant, les habitants de la terre reproduisent tous le même type général, universel, sauf des nuances de couleurs et des variétés de traits, susceptibles de s'effacer, par la suite des générations et proportionnées à la valeur respective de chacun des anciens satellites, auxquels ces différentes races d'hommes appartiennent originairement.

Pour vous convaincre de cette vérité, comparez entre eux l'homme blanc de l'Europe, le rouge d'Amérique, le jaune d'Asie, le nègre d'Afrique et le sauvage couleur de suie des îles de la mer du Sud. Il est, en outre, en faveur de l'identité de forme de tous les hommes, une preuve péremptoire tenant à des causes plus élevées que le

point d'avancement où vous êtes parvenus. Je dois la mentionner, ici, pour vous prouver à quelles hautes considérations cette identité se rattache. L'âme n'est jamais sans un corps ; elle en prend un nouveau sur chaque monde qu'elle habite, un corps de la nature de ce monde. Ce corps passager est l'enveloppe exacte extérieure d'un corps spirituel intérieur, modelé sur le corps divin de l'âme ; corps éternel, celui-ci, qui jamais ne l'abandonne ; avec lequel seul, elle vit aux mondes de l'absolu, aux régions divines du cerveau de Dieu, en tout égale et semblable aux autres enfants de Dieu.

Maintenant que j'ai répondu à votre question, je reprends mon sujet, la race humaine habitant tous les mondes. Il me serait difficile, dirais-je à ce propos, de vous parler des diverses espèces de mondes et des humanités plus ou moins avancées qui les peuplent, sans avoir établi, comme je vais le faire, le classement de ces mondes. Je commencerai par vous donner une idée des mondes matériels compactes à divers degrés, dont le nôtre fait partie, et qui seront plus accessibles, pour vous, à cause de leur conformité de nature avec ce que nous avons sous les yeux. Et, comme il nous est facile de le comprendre, la loi doit être foncièrement la même pour tous les mondes. La conséquence directe de cette proposition est que, ce qui s'applique aux mondes compactes se reproduit nécessairement sur tous les autres, avec les réserves voulues et relatives aux différences de nature des mondes divers.

Si la terre est sortie du chaos, sinon constituée comme elle l'est actuellement, en ensemble, du moins dans les

parties qui la composent, les autres globes vivants de ce tourbillon, de cet univers compacte où nous vivons, et d'autres, encore, en nombre incalculable et de même nature, ont eu le même sort. Ils ont été tirés du chaos par la volonté du Créateur, comme le fut la terre, avec des circonstances, toutefois, particulières à chacun d'eux. Ainsi, sortent de la terre végétale, notre chaos, à nous, humanité planétaire, les univers végétaux, formés de myriades de mondicules infiniment petits, qui composent notre alimentation. Nous vivons d'autre chose encore, il est vrai, ne fût-ce que des fluides *atmosphériques*.

Ce chaos compacte universel et incommensurable, où est-il ? Dieu dit dans la prophétie d'Isaïe : « Je suis celui « qui a suspendu les cieux comme le néant et qui les « étend comme un pavillon que l'on dresse pour s'y « retirer. » (Isaïe, ch. XL, v. 22). Eh bien! ce néant, que nous voyons en jetant les yeux au ciel, c'est le chaos, qui, de toutes parts, enveloppe notre planète et tant d'autres. Le chaos est donc autour de nous. C'est cet espace que nous appelons le ciel visible, traversé circulairement par la terre, par les planètes de notre tourbillon, par notre soleil, par d'autres soleils encore, en nombre infini, rendus immobiles par leur éloignement, et qui sont les étoiles fixes. Je dis, en nombre infini, par la raison que tout ce qui dépasse les moyens humains, la portée d'appréciation, départie à l'homme, rentre pour lui, dans l'infini. Or, fixer le nombre et dire le nom des planètes et des soleils n'appartient pas à l'homme, mais à Dieu seul.

— Tiens ! s'écria, toute joyeuse, ma petite Isabelle ; je

lisais cela ce matin à maman dans les psaumes de David. Voilà le livre ; voyez : « C'est notre Seigneur qui sait le « nombre prodigieux des étoiles et qui les connaît toutes « par leur nom. » (David, Ps. CXLVI, v. 4.)

— Très-bien cela, mon enfant, dit Michel, et laissez-moi, pour l'à-propos de votre citation, vous embrasser à l'instant.

— Ma chère enfant, dis-je alors à ma fille, passe, pour cette fois ! La citation a trouvé grâce devant notre excellent voisin ; elle a été heureuse, et il a bien voulu, par son approbation, couvrir votre hardiesse ; mais, à l'avenir, vous voudrez bien vous souvenir de votre âge et ne pas parler, à moins que l'on ne vous interroge. Toutefois, puisque ce petit incident nous arrête sur ce sujet, veuillez nous permettre, cher père, à ma femme et à moi, de prendre la liberté dont, je le confesse, nous avons usé jusqu'ici, sans y être autorisés, et que vous avez accordée à notre ami Pierre. Cette liberté consiste en la faculté de vous interrompre, quand nous avons besoin d'être plus éclairés, pour vous suivre avec fruit. Je n'imagine pas que vous réserviez ce privilége à notre ami seul, car nous en avons besoin plus que lui, qui nous dépasse de cent coudées.

— A votre aise, mes chers amis, parlez sans façon, interrogez-moi, quand vous voudrez ; vous ne sauriez me faire plus de plaisir que d'en agir ainsi.

— J'en avais la pensée, et c'est ce qui m'a donné la hardiesse de vous faire ma demande. D'ailleurs, chaque objection qu'on vous propose, appelle de nouvelles lu-

mières pour la résoudre et confirme toujours ce que vous avez avancé ; et, quand nous vous posons une question, c'est, seulement, avec la pensée que nous serons tous édifiés de votre réponse.

Je sais que vous désirez poursuivre votre sujet de l'humanité universelle, dont j'aperçois toute l'importance, mais, je comprends aussi que nos demandes ne tendent qu'à éclairer utilement la question, et voici ce que, depuis un instant, je ruminais de vous dire. Vous nous avez parlé, plusieurs fois, de la fin d'une planète, de celle de notre globe lui-même, de *la terre*, nous disant qu'il y a, à *cet instant*, jugement de Dieu, *triage* des *élus* et des *réprouvés*. Toute cette mise en scène est assez conforme à ce qu'on nous a ordonné de croire dans notre enfance, et que nous laissons un peu de côté durant la vie, pour y revenir à l'âge de la réflexion, aux approches de nos derniers jours. Mais, toutes ces données qu'on propose à l'enfance, sont bien vagues. Quelques indications plus précises, émanées de la doctrine pubère, relèveraient utilement ces banales notions, et nous permettraient de vous suivre avec plus de profit.

Je désirerais bien, mon cher voisin, vous être, en cela, agréable; mais c'est difficile encore. Cependant, je comprends la nécessité d'un mot d'explication, et je vais essayer de répondre à votre demande. Mais, je serai bref, pour les motifs que je vous ai cités, déjà, plusieurs fois. Je le répète ; il serait prématuré, malgré que je sente toute l'importance de la question, de parler ici longuement de ces matières. Je ne consens donc à vous donner d'avance,

sur ces faits intéressants, qu'un petit nombre de détails, seulement. Ils vous prépareront à ce que je veux vous exposer plus tard,sur le grave sujet de l'ascension planétaire, de la résurrection de tout un monde, à une vie de nature supérieure.

Une planète a reçu ses trois Messies, et elle a pris tous ses développements. Elle est régie par une humanité où le mal a cessé de régner, unie par l'amour parfait de Dieu et du prochain, sous la règle de l'homme de Dieu, formant un seul *troupeau sous un seul et même pasteur*, élu par tous, père de tous, chef spirituel et temporel de tous ses enfants. Cette heureuse planète est alors en unité, en maturité parfaite.

Ici, je dois vous rassurer, mes chers enfants, avant d'aller plus loin, sur ce mariage du spirituel et du temporel, dont l'humanité pubère non greffée encore, réclame à grands cris la fin, et que nous retrouvons un des caractères de la virilité humanitaire. C'est que ce mariage se fait, aux derniers temps de l'humanité, sous l'empire de la vérité, comme au commencement il se fit par l'exploitation de l'amour aveugle, comme il se déliera, d'abord, au milieu des temps, lors de la puberté humanitaire, par la correction de l'abus, sous l'influence soustractive du bon sens et de la raison, pour se renouer ensuite.

Cette humanité donc, est liée comme une seule et immense famille; au moral, par l'affection fraternelle et un ardent amour divin, constamment provoqué et entretenu par le lien universel de la science de Dieu ; au physique, par les moyens les plus raffinés de la science et

des arts. Ces hommes gardent, en leur cœur, la féconde parole de leurs trois Messies, et l'appliquent tous les jours à leur avancement, au bonheur de tous. Ils ont remplacé peu à peu, et totalement, enfin, les institutions sociales empiriques des premiers âges, par d'autres, rationnelles et véridiques, basées sur la pure loi de Dieu. Ils voient se réaliser les récits presque incompréhensibles, encore, à notre humanité, de terrestres satisfactions, entrevues par Isaïe, chantées par Jérémie et David, confirmées par Habacuc et d'autres prophètes. Ces prophètes nous peignent les lions paissant tranquillement avec les bœufs, les loups avec les agneaux, l'enfant jouant sans péril sur le trou de l'aspic, l'humanité en paix se tendant, d'un bout du monde à l'autre, une main fraternelle. Les Israélites considéraient, à tort, ces félicités comme le propre du premier avénement messianique, et elles leur démontreront le second, et mieux, encore, le troisième.

Les pensées d'une semblable humanité s'élèvent et se détachent de la matière dans son âge mûr. Comme, dans son enfance, elle oubliait l'âme pour le corps, elle en est arrivée à ce point de détachement de son corps, qu'elle l'oublie pour ne songer qu'à l'âme; si bien que la planète habitée par ces hommes, cultivée de toute part, depuis longtemps, est entretenue, par un travail de dévouement, comme un parterre fleuri. Il n'y est plus question de barrières, naturelles ou factices, telles que montagnes ou murailles. Elle est accessible partout et à tous, d'un bout à l'autre de sa surface, par des moyens de locomotion maintenant fabuleux. Elle semble, à ses heureux habi-

tants, un jardin trop étroit qu'ils connaissent trop bien et qu'ils aspirent à échanger contre un séjour plus vaste et plus élevé. Le moment solennel est proche. L'art, auxiliaire des forces naturelles, a tellement multiplié les moyens créateurs de l'homme, qu'un travail comparativement insignifiant suffit pour tenir en rapport toute la terre, lui faire produire le nécessaire et le superflu, subvenir à tous les besoins, satisfaire tous les goûts des hommes, sur un monde si riche de son sol, de son mobilier, de son industrie et de son atmosphère. Des esprits si grands, cultivés et cultivés à l'extrême, sont peu sensibles aux distractions matérielles et inaccessibles à l'ennui, cette plaie fétide des richesses, durant l'enfance humanitaire ! La vie extatique commence pour ces hommes-Dieux, grisés, pour ainsi dire, par la pureté des fluides de l'atmosphère, et ivres du bonheur de donner sa vie à son Dieu. L'extase du bonheur gagne toute l'humanité vivante en même temps que la léthargie s'empare de l'humanité arriérée et morte ; le Messie céleste aidant, et tous les moyens divins appropriés étant prêts, par les soins des Grands Messagers, l'œuvre de l'ascension planétaire et humanitaire s'exécute au milieu d'un immense concert d'amour, commencé par les hommes entrant en extase, et poursuivi, à leur manière, par les âmes planétaires du tourbillon.

Comme prélude de la résurrection à la vie supérieure, le centre métallique lumineux de la planète se dégage de sa grossière croûte et s'élève chargé des règnes harmonieux et des hommes embrasés de la flamme d'amour divin. Enveloppé du principe vivifiant de l'atmosphère,

il monte solennellement, tandis que la carcasse grossière du grand corps demeure séparée de la partie ascensionnelle, au milieu du résidu sans vie de l'atmosphère, comme l'écorce de l'orange ou le brou de la noix, et chargé du rebut des règnes et des hommes. Ceux-ci tombés en léthargie de malheur, en catalepsie naturelle, par suite de la grande vivification, et, enfin, du retrait des fluides vivifiants atmosphériques, sont classés, ensuite, dans le chaos en séries et catégories, par les Grands Messagers divins, chargés de ce travail, et ils demeurent en réserve, en attendant leur lointain replacement sur de nouvelles créations planétaires, dont ils seront les premiers habitants.

Je passe sur les détails qui seraient pour nous des preuves et que je réserve pour le moment où je traiterai spécialement ce sujet. Voilà, mes chers amis, ce que je puis vous dire de ces merveilles, pour le moment. Quand il en sera temps, je vous le répète, je vous expliquerai toutes les circonstances de cette résurrection relativement à l'humanité ; de ce grand acte de chimie divine, pour ce qui regarde la planète ; circonstances singulières et grandioses, qui vous surprendront plus, encore, que l'ensemble, et vous édifieront sur la loi unitaire de Dieu.

IV

Fragments de la science de Dieu.

A la fin de notre dernière réunion champêtre, l'arrivée d'un visiteur du voisinage, venant emprunter à Michel quelque instrument d'agriculture, avait substitué à notre entretien sur la science de résurrection, un bavardage banal sur mille sujets terre à terre, et nous nous séparâmes en nous donnant, à voix basse, les uns aux autres, rendez-vous au même endroit, pour un jour prochain. Chacun de nous, sans en excepter ma femme et ma fille, fut exact au rendez-vous sous le grand pin. Michel regagna sa place, après s'être informé de l'effet de ses petites prescriptions de l'autre jour, sur ses deux patientes. Pierre, moi et l'entourage nous occupâmes la nôtre sur le rocher, et l'entretien fut repris au point où il avait été interrompu la dernière fois.

Comme vous le disiez fort bien l'autre jour, mon cher interrupteur, reprit Michel en me regardant, toutes ces conversations, en apparence détournées et, en réalité, relatives à mon grand sujet de l'humanité infinie, s'y rallient indirectement et n'en sont qu'une dépendance. Il en

est tellement ainsi, que je vais continuer de mettre à profit votre dernière interruption, pour devancer ici des notions que je vous développerai plus tard; je rendrai de cette façon, ces notions plus intelligibles par les rapports de voisinage des sujets. Il s'agit de quelques explications relatives à l'ordre infiniment petit de grandeur. Les infiniment petits intelligents qui animent cet ordre constituent la vie dans le domaine de l'âme humaine : le corps de l'homme et la nature, comme le petit ou l'homme le constitue, en réalité, dans le corps et le domaine infini de Dieu : les mondes et le chaos. Ce que j'ai à vous exposer, ici, relativement à ces représentants infiniment petits de la race humaine universelle, s'applique en tous points, par l'analogie, à cette dernière, son modèle infini et son Dieu, et n'est encore, comme vous voyez, que la continuation de ce que je veux vous dire de la race humaine, régissant tous les mondes de Dieu : matériels, spirituels et célestes, et peuplant de germes ses chaos.

Le chaos matériel, le chaos spirituel et le chaos céleste de Dieu, animés : le premier par des mondes vivants matériels, le second par des mondes spirituels, le troisième par des mondes célestes, sont représentés, vis-à-vis de l'âme humaine, par la terre, l'eau et l'air. Tous trois sont élaborés, à l'image des domaines de Dieu, par une race infinie, analogue à la race humaine, et à laquelle nous avons fait allusion maintes fois. Cette analogie fait la nécessité de son existence. Embrasée, comme la race humaine, d'un amour dévoué et fraternel, elle nous est invisible, à cause de son infinie petitesse; mais nous

apercevons son travail dans ses résultats : les œuvres de la nature. Et comment, n'était cette race infiniment petite, intelligente et dévouée, comment pousseraient les végétaux, comment vivraient les animaux et les hommes? Pensez-vous la matière capable d'agir par elle-même, en vertu des lois physiques, comme disent des niais ?

Avons-nous besoin, quand nous voyons à une grande distance s'élever, dans des dimensions, rendues imperceptibles par l'éloignement, un édifice, des murs, des tours, des flèches de cathédrale, des œuvres d'architecture, superposées les unes aux autres, avons-nous besoin de nous approcher de ces travaux ou d'employer une longue-vue, pour comprendre qu'ils s'élèvent par les efforts d'ouvriers intelligents? Et nous pourrions croire que les monuments de la nature, si admirables d'harmonie, de grâces et de détails, par la raison que nous n'en pouvons pas distinguer les ouvriers, s'élèvent d'eux-mêmes? Peut-on croire, devant une telle nécessité, que les produits de la science, que l'action et la réaction, exercées par les substances chimiques, sont le résultat d'une énergie spontanée qui opère d'elle-même, par des matériaux inanimés, se superposant les uns aux autres, agissant les uns sur les autres, sans l'intervention directe d'opérateurs intelligents, immédiats? Oh! non. Un enfant peut le supposer, parce qu'il ne réfléchit pas; un mort vivant, parce qu'il est engourdi à ces vérités ; mais un homme qui pense et vit ; jamais. Ces ouvriers existent et travaillent, invisibles à nos yeux, même armés des plus puissants microscopes : ainsi le veut l'analogie divine, ainsi l'exige la raison. C'est à

ces infiniment petits représentants de la race humaine, que s'applique le nom d'*hominicules*, comme, à leurs petites âmes, celui d'*animules*.

— Vous pensez donc, cher père, dis-je à Michel, que la vie de l'homme, que la vie de la nature ne sauraient fonctionner sans des ouvriers spéciaux, chargés du travail qui les entretient? Je parlais sur ce sujet, l'autre jour, devant un docte personnage qui, se moquant de mes raisons, prétendait que la vie est partout le résultat d'un ordre, de tout temps établi, et fonctionnant comme une machine ou une horloge qui marchent toutes seules, par l'effet d'une première impulsion, en vertu des lois de la mécanique. Ne serait-il pas utile de discuter cette objection, d'autant plus grave que la forme en est plus simple et plus intelligible?

— Mon cher voisin, répondit Michel, l'objection de votre personnage ne prouve pas chez lui une intelligence d'une bien haute portée. Elle est basée sur un paradoxe, et vous allez le sentir ; elle est, en outre, contraire à tout ce que je m'efforce de vous enseigner. Je m'empresse de vous le démontrer.

L'admirable analogie divine nous autorise à conclure du petit à l'infiniment grand, aussi bien que de l'infiniment grand au petit et à l'infiniment petit; en un mot, d'un ordre quelconque de grandeur à tout autre. Où en serait l'unité de Dieu, sans cette solidarité indispensable? Si l'on s'enquiert des preuves de l'organisation de la vie dans l'infiniment grand, nous trouverons l'image de cette vie dans celle de la société humaine, qui est de l'ordre petit ou moyen, et placée sous nos yeux.

Or, comment fonctionne la vie humanitaire, la société humaine ? Au moyen d'une direction souveraine, placée dans une seule main pour en signifier l'unité, indispensable à l'harmonie, qui, seule, doit servir de but à l'humanité et à toute création. Cette direction souveraine ne pourra se manifester que par des agents de sa puissance, hiérarchisés d'une manière conforme dans tous les services administratifs, et pris dans le corps même de l'humanité. Ils s'élèveront dans l'administration ou y descendront, selon leur valeur et leur mérite, jusqu'à devenir les aides directs du souverain, comme font, d'après la loi vivante, les âmes humaines dans les univers de Dieu, jusqu'à ses mondes divins, aux cieux des cieux.

De la vie du grand homme infini, de celle de l'homme, de celle de l'hominicule, à la vie de l'animal et de la plante, il n'y a qu'un pas. S'il y avait une autre loi pour l'animal et le végétal que pour l'homme et le grand homme infini, que deviendrait l'unité dans la création ? Réfléchissez à cette raison, et vous la trouverez suffisante pour fermer la bouche à tous les doctes personnages, dogmatisant et déraisonnant sur la loi de Dieu.

Par son image de l'horloge et de la machine, marchant toutes seules, selon l'impulsion de l'homme, régulièrement renouvelée, notre docte adversaire recule la question sans la résoudre. Il a oublié de leur donner pour moteur un mouvement perpétuel. L'homme est obligé d'intervenir régulièrement pour les entretenir en fonctions, et puis, comment les faire se reproduire, à moins de recommencer à les construire de toutes pièces ? La difficulté

subsiste, pleine et entière, en dépit de l'objection de notre homme. Le malheureux! dans l'impossibilité où il se trouve de s'échapper par le trou qu'il cherchait à pratiquer dans l'épaisseur de la loi de Dieu, il ne peut se sauver que par la porte immense de l'analogie divine, par la réalité irrécusable de la race hominiculaire, aussi positive que celle de la race humaine, que celle de Dieu.

— D'après ces données, les hominicules seraient les ouvriers directs de la vie, continuai-je ; or les infiniment petits intelligents embrassent l'homme, leur Dieu, puisqu'ils le construisent. L'homme, à leur exemple, devrait construire et embrasser le Grand Homme infini, en vertu de l'analogie divine. Ceci, permettez-moi de vous le dire, est une objection de mon crû.

— Là ! permettez-moi aussi de vous le dire, mon cher voisin, vous péchez évidemment par ignorance de la loi de Dieu et vous tombez dans la plus déplorable erreur. Souvenez-vous que l'hominicule est un ouvrier intelligent de son monde infinitésimal ou mondicule. Il l'élabore par les fonctions seules de sa vie et par son travail journalier. Il n'est nullement un ouvrier direct du corps humain, ni de l'univers végétal ou animal dans lequel il est compris et constitue la vie, sur son mondicule. Son œuvre est la répétition, en infiniment petit, du travail de l'homme, que nous voyons sur les mondes, planètes et soleils, où il constitue, sans les construire directement et les embrasser, ne vous en déplaise, la vie des univers et du Grand Homme infini lui-même.

Les œuvres visibles de la nature matérielle sont donc

le fruit indirect des ouvriers infiniment petits intelligents, qui représentent la race humaine dans leur ordre de grandeur. Mais, comme la race humaine habite et élabore les mondes matériels, les mondes spirituels et les mondes célestes, qui sont les auxiliaires de la vie du Grand Homme infini, la race des infiniment petits intelligents habite et élabore les mondes infiniment petits. Ceux-ci sont la vie dans la terre, l'eau et l'air, comme les mondes constituent la vie dans les trois natures des domaines de Dieu, sous l'*empire* de la même loi, dans l'un et dans l'autre des deux ordres de grandeur.

— Pardonnez-moi, dis-je, mon cher voisin, et mettez sur le compte seul de mon ignorance l'absurdité probable de la question que je vais vous faire ; mais elle me travaille le cerveau et je dois vous la soumettre. A tout, il faut un but utile, me dis-je à part moi. Or, je me suis demandé plusieurs fois, en vous écoutant, de quel intérêt il peut être pour nous, hommes simples, de connaître la vie des mondes des trois natures et celle de leurs habitants ; d'être informés d'une foule de détails nullement pratiques de la science, développés et classés d'après un système nouveau, quand on ne se plaignait pas de l'ancien. Je me demande encore à quoi sert l'étude de l'infiniment petit, dont les détails échappent complétement à tous nos moyens d'investigation et sont une source sans fin de doutes et d'objections. Pourquoi une nouvelle science, fût-elle la science de Dieu, poursuivant et expliquant les mêmes phénomènes au fond que la science humaine, les étudiant sous d'autres noms, donnant, par exemple, aux

fluides, le rang le plus élevé dans les substances et la qualification de céleste ; aux liquides, le rang intermédiaire et la qualification de spirituels ; aux solides, celle de matériels et le rang le plus infime?

— Veuillez permettre, mon cher voisin, répliqua vivement Michel; permettez que je vous arrête court, car vous vous égarez, vous fourvoyez votre esprit, vous gaspillez notre temps et confondez tout, faute d'un peu de réflexion. Que de fois, déjà, je me suis efforcé de vous mettre en garde contre les pensées de découragement, au sujet d'une science où vous entrez à peine? Quelle est la branche de ses études dont l'écolier ne puisse dire, avec autant de raison que vous venez de le faire : A quoi sert cela? A quoi me servira, pourrait dire l'un, l'étude de la géométrie? A quoi, dira l'autre, celle des mondes et des univers? A quoi celle de la nature? A quoi bon, enfin, tout enseignement? Or, ces diverses questions sont aussi raisonnables que la vôtre, et même, oserai-je dire, plus raisonnables. Avez-vous oublié que la science humaine ne tient compte que de la matière, négligeant la vie qui est tout? Voulez-vous que la science de Dieu s'immobilise dans cette ornière en suivant les mêmes voies? Si nous pouvons apprécier l'existence de l'infiniment grand, ne faut-il pas étudier l'infiniment petit son analogue dont nous constatons la vie par ses œuvres dans la nature? De toutes les connaissances, la plus importante n'est-elle pas la connaissance de l'homme et de Dieu? Et quelle voie plus sûre, pour y arriver, que la science de Dieu elle-même, qui nous explique son œuvre?

Quand le but est si grand et si élevé, d'une étude, que l'épithète d'utile serait une dérision, peut-on se préoccuper de son utilité pratique, à quelque point de vue que ce soit ?

Et, d'abord, l'avantage incomparable de la science de Dieu est celui d'être l'analogie vivante, à laquelle j'ai cherché à vous initier. Un autre avantage de même ordre, que vous lui reconnaîtrez, si vous m'avez un peu compris, c'est *d'être la science une*, la science par excellence, la science de l'esprit et du cœur, la science qui embrasse toutes les sciences, la science unité, la science immuable; tandis que la science humaine, malgré des travaux admirables, incohérente et morcelée, est la division et la versatilité même. Voilà, je l'espère, une assez grande supériorité, acquise à la science de Dieu, et qui l'autorise à reprendre tout savoir, comme il lui convient, pour le plier à sa loi d'unité, quand la science humaine est, par le fait, démontrée incapable d'y réussir et même de le tenter. Voilà ce qui donne, à la science universelle de Dieu, à la science aînée, le droit de considérer les phénomènes et les opérations de la nature, en général, à son point de vue unitaire, seul mathématiquement établi et démontré conforme à la vérité, et d'étudier ces faits sous d'autres noms, s'il le faut, que ceux dont se sert la science des hommes, sa cadette.

Je dirai plus, profitant de ces déclarations, j'oserai avancer que la science de Dieu classe toutes choses dans un fonctionnement général de vie, qui embrasse tout dans ses anneaux vivants, si bien que ces anneaux, grands ou

petits se reproduisent tous, s'expliquent et s'étayent mutuellement, en se donnant la main, jusqu'à l'infini. Elle peut hardiment prendre le nom de mathématiques vivantes et fonctionnantes, en opposition avec les mathématiques numérales. Et les branches du savoir humain, qu'elles régissent, ne s'occupant, à leur point de vue, que de matières étrangères à la vie universelle, ne sont réellement avec elle que les mathématiques mortes.

— Hélas! je vous l'ai dit en faisant ma question, répondis-je aussitôt à Michel, j'ai été fourvoyé par mon ignorance. Je comprends que je suis fort peu avancé encore et vous demande pardon de la peine que je vous occasionne ainsi, et des retards apportés à votre marche par ma sottise. Comme toujours, enfin, je me réjouis d'avoir été convaincu par vous que je me trompais relativement à la nouvelle science. Il en est, paraît-il, de même pour les infiniment petits vivants? Je n'en contesterais pas l'existence, si, comme déjà on vous l'a dit, je pouvais de mes yeux, en voir un seul. Pourquoi donc sont-ils invisibles, eux, si importants, eux constitués les agents principaux de la vie; car, sans eux, point de nature vivante, point d'hommes animés; sans hommes, point de mondes, point d'univers, point de Dieu, puisque Dieu vit et se manifeste au moyen de la race humaine, comme nous, au moyen des infiniment petits intelligents. Si j'en crois mon sentiment, ces derniers sont la pierre angulaire de l'édifice infini, plus importants, tels que vous les faites, que la race humaine elle-même, trop indispensable, déjà, à mon gré, au Créateur. N'est-ce pas faire une part

trop belle à des êtres qu'on ne saurait voir, ni prouver, par conséquent, dans la réalité de leur existence.

— Votre sentiment a raison, dit Michel m'interrompant; vous avez deviné là, d'instinct, en exprimant votre doute, une des plus grandes vérités de la science de Dieu. Mais votre conclusion n'est pas juste. Cette importance de l'infiniment petit constate la solidarité qui règne dans l'œuvre de Dieu. Votre sortie contre les hominicules me met en mémoire une boutade, contre la science humaine, d'un savant *illustre* de nos amis, qui s'écriait dans une lettre : « Comme il est heureux que Dieu ait créé invi-
« sibles les infiniment petits intelligents : quelle chasse,
« sans cela, leur auraient fait les savants ! Ils n'en auraient
« pas laissé vivre un seul ! »

Pour ce qui est de votre répugnance à admettre l'existence des infiniment petits vivants par la raison que vous ne pouvez, par aucun moyen à portée, les découvrir dans la nature ; je vous dirai, d'abord, que, si les objets devaient être visibles à proportion de leur importance, sans le moindre doute, nous devrions voir Dieu. Or, c'est en
« Dieu que nous vivons, que nous nous agitons et que nous
« sommes. » (Act., ch. XVII, v. 28.) Comment le voir jamais ? Et nul jamais ne le verra ; pas plus que l'habitant d'un édifice ne peut, sans en sortir, en voir la façade. Nous sommes sans rapports avec l'infiniment petit. Si nous le voyions il ne serait plus infiniment petit, comme, si nous voyions Dieu, il cesserait d'être infiniment grand. L'importance des infiniment petits n'implique donc pas qu'ils doivent être visibles.

Je vous dirai encore, à propos de ces relations, que, par leur constitution même, les trois ordres de grandeur, séparés par l'infini, n'ont entre eux que des rapports de raison, nullement appréciables au moyen des sens. De même que l'homme, type du petit ou moyen intelligent, ne saurait saisir, par les sens, Dieu, l'infiniment grand, il ferait de vains efforts pour apercevoir ou atteindre l'hominicule, qui est l'infiniment petit vivant et intelligent.

Or, quand je dis que les trois ordres de grandeur, l'*infiniment grand*, *le moyen ou petit*, *l'infiniment petit*, séparés entre eux par l'*infini*, n'ont que des rapports de raison, cela signifie qu'ils peuvent se rapprocher jusqu'à être l'un dans l'autre, quoique incommensurablement éloignés par leur condition de grandeur; mais qu'il leur est interdit d'avoir la perception de ce rapprochement, d'autre manière que par la raison, de s'en assurer que par les yeux de l'esprit. Ainsi, l'homme vit dans le corps de Dieu, sur son globe, rouage vivant de ce corps et ne saurait, pourtant, ni toucher ni voir le corps de Dieu. De même, l'hominicule vit dans le corps de l'âme humaine et dans la nature, domaine de cette âme, incapable de voir ni de toucher, soit le domaine, soit le corps de l'âme humaine. Souverainement parfait, Dieu voit tout. L'âme humaine voit l'infiniment petit dans la proportions de son avancement dans la vie universelle. Si l'infiniment petit lui échappe, ici-bas, sur un monde médiocre, elle le voit sur un monde supérieur dans une condition plus parfaite. Mais, non avec les yeux du corps. Il y a des âmes incar-

nées sur la terre, qui jouissent déjà de cet avantage. Je reviendrai sur ce point.

Cet ordre est, d'ailleurs, conforme à la haute sagesse qui préside à tout. Il fallait, non-seulement, que nous ne pussions distinguer le corps des hominicules; il fallait bien plus, que notre vue ne pût être frappée de ceux des petits animalcules, microscopiques, de notre ordre, qui peuplent la nature et ses produits. Étant de notre ordre de grandeur, les animalcules, connus sous le nom d'infusoires et autrement, encore, nous sont rendus visibles par le microscope, et vous savez quelle répugnance ils inspirent, à l'endroit de l'alimentation, à ceux qui les y ont aperçus. Que serait-ce, si chacun pouvait voir, dans ce qui l'alimente, les hommes infiniment petits, constituant la vie que nous y puisons ?

Les infiniment petits intelligents, comme votre sentiment vous l'a fait deviner, sont indispensables à la vie dans le petit, pour la faire cadrer avec celle de l'infiniment grand, et c'est là la preuve irréfragable de leur réelle existence. Cette existence est nécessaire à l'établissement de la loi universelle de vie ; donc leur existence est partout garantie par l'existence même de Dieu et de sa loi. Enfin, la vue des infiniment petits intelligents, sans la connaissance de la loi de Dieu qui les explique ; c'eût été la confusion.

A ceux qui, par naïveté ou dédain, demanderaient comme vous venez de le faire : A quoi sert de connaître la science de Dieu, je répondrais : La science c'est la vie au même titre que l'ignorance est la léthargie morale. La vie

c'est le bien, comme la mort est le mal. Or, la science, la vie, le bien, c'est Dieu ; comme l'ignorance, la mort, le mal constituent l'ennemi de l'homme et de son Père infini.

Si l'Esprit de Dieu veut nous faire connaître la science de résurrection, ce n'est certes pas pour déployer à nos yeux l'éclat d'une vaine parade scientifique, mais pour s'affirmer par l'exposition de la loi, qui régit tout sans exception. Loi simple, elle échappe à l'intelligence des fortes têtes ; loi grandiose, elle ne saurait se loger dans les cerveaux étroits ; loi infaillible, instrument mathématique et divin de conviction, elle est le moyen de pénétrer les secrets de la nature et de la vie, en haut, ici et plus bas. Avec elle nous pénétrons les secrets, même, de la vie attractive des minéraux. Enfin, c'est le moyen de nous élever jusqu'aux cieux des cieux, le moyen démonstratif et convaincant, qui nous persuade d'aimer Dieu par-dessus toute chose et notre prochain comme nous-même ; c'est la science infinie mise à la portée de toute âme simple et de bonne volonté.

A quoi sert la science de Dieu ! Mais autant aurait valu demander au Christ à quoi servaient ses prédications et ses miracles.

—Votre savoir, cher maître, m'écriai-je confondu, m'écrase en même temps qu'il m'édifie et me touche. Mais si ma curiosité n'est pas trop indiscrète, veuillez me dire où vous trouvez tout ce savoir inépuisable, qui m'étonne et me ravit, et embrasse toutes choses.

— Tout ce savoir est bien simple, mon cher ami, ré-

pondit le maître. C'est par l'application à ce qui nous entoure de la loi d'analogie divine, des mathématiques vivantes, que j'ai pu recueillir, sans effort, les vérités qui précèdent, comme celles qui viendront plus tard. Et puisque l'occasion s'est présentée, ici, de nommer ces précieuses et divines mathématiques, je veux vous les montrer un instant en action et les mettre en jeu sur quelques points, même, explorés déjà dans nos entretiens. Nous tirerons de ces applications des avantages nombreux qui auront une immense utilité, ne fût-ce que pour établir en lumière l'excellence de la méthode employée par Dieu dans son œuvre infinie. Ils feront connaître à nos enfants, jusque dans les moindres détails de ce qui la constitue, cette méthode, cette loi divine dans toute sa simplicité, aussi bien que dans sa vertu.

Loin de nous écarter du sujet où je suis resté : la vie de la race humaine dans tous les univers de Dieu, cette étude de l'infiniment petit nous y ramènera par l'analogie de la vie dans la nature, au moyen de la race hominiculaire, copie infiniment petite de la vie dans le Grand Tout fonctionnant par l'humanité infinie. Je commence donc. . .

La vie sort de la terre végétale ; nous en avons la preuve matérielle dans les produits dont la terre se couvre et qui entretiennent la vie de l'animal et de l'homme. Or, la terre végétale est le chaos terrestre d'après ce que nous avons constaté. Si d'un chaos sort la vie, la vie doit nécessairement s'organiser dans ce chaos. Elle ne peut s'y organiser que sur le plan suivi dans les autres, n'importe leur grandeur ou leur petitesse, dans le chaos uni-

versel, dans la partie de ce chaos, par exemple, où vit notre tourbillon; car, Dieu n'agit pas de diverses façons en circonstances semblables. Mais, dans le chaos où vit notre tourbillon et, par suite, notre planète, la vie est organisée suivant la loi de vie et, comme nous l'avons dit déjà, au moyen de grands corps vivants, planètes et soleils. Ces grands corps sidéraux, immenses pour nous, infiniment petits pour Dieu, sont plus petits, encore, pour lui, que pour nous, les infiniment petits invisibles. Donc la vie est organisée dans la terre végétale comme elle l'est dans notre chaos universel, *mais au moyen de planètes et soleils* infiniment petits, petits corps vivants à sa taille; c'est-à-dire au moyen de petits mondes que j'ai nommés *mondicules* planétaires et solaires, organisés et fonctionnant dans les pores de la terre comme les grands corps de notre tourbillon dans un pore de l'univers.

J'ai touché, en commençant, à une vérité capitale, qui établit le corps humain ternaire, sous la direction de son âme, comme celui de la planète, comme le corps de Dieu ou Grand Tout. Si la planète est formée, en conséquence, de trois natures principales: terre, eau et air; et d'une âme réelle, il en sera de même pour son mobilier vivant, comprenant trois natures aussi par l'infaillible vertu de l'analogie, trois règnes: le minéral, le végétal et l'animal, dirigés *par un quatrième*, l'homme. Pour le même motif le corps humain se formera de trois natures analogues, la charpente matérielle du corps, le sang et les fluides du cerveau. Le Grand Tout, vivant prototype ternaire de tout être vivant, se composera, dans son corps,

et sous la direction de Dieu, de trois natures principales infinies, analogues aux précédentes, trois chaos incommensurables répondant, l'un, le matériel, à la charpente du corps humain; l'autre, au sang de l'homme, à l'eau de la terre et aux végétaux du mobilier terrestre; le troisième enfin, aux fluides du cerveau humain, à ceux de l'atmosphère du globe, aux animaux du mobilier.

Je vous ferai remarquer encore que les trois natures principales du Grand Tout, avec Dieu à leur tête, qui les dirige et les comprend toutes, forment le quaternaire divin. Il en est ainsi du corps humain avec son âme, de la planète avec la sienne, unité collective dirigeante du mobilier planétaire régi par l'homme, le quatrième règne et image du Dieu vivant.

Poursuivant l'application, au même sujet, des mathématiques vivantes et fonctionnantes, nous atteindrons sans peine à des infinis nouveaux. Je ferai ce raisonnement bien simple : puisque les produits végétaux, sortant de la terre, ne peuvent être que le résultat de la vie organisée dans le chaos terrestre, les mondes matériels, dont le nôtre fait partie et qui constituent la vie organisée dans le chaos matériel des mondes, doivent donner aussi des produits analogues à ceux du chaos terrestre. Ces produits de la nature supérieure, intermédiaire, universelle, sont affranchis de la matière grossière d'où ils sortent, comme nos végétaux sont dégagés du rude caractère du chaos terrestre. Je conclus avec raison que, montant à la nature supérieure, les mondes matériels deviennent spirituels, en quittant la nature matérielle où demeurent les résidus de

leurs corps de cette nature. Il suit logiquement, ce que j'ai expliqué déjà, que les végétaux formés de mondicules épurés et en nombre infini, issus du chaos terrestre et groupés en formes variées, selon leurs caractères spéciaux et respectifs, doivent, bien que compactes, sur un monde de cette nature, représenter les mondes intermédiaires, le parterre spirituel de Dieu. Ce parterre, formé de végétaux spirituels, issus du chaos matériel, groupés, comme les nôtres, en univers vivants, aux formes aussi belles que variées, prototypes de celles de nos végétaux, sont fluidiques, mais immenses de taille, à côté des *nôtres*, et dans la proportion de Dieu à l'âme *humaine*.

Il suffit, *pour se faire* une idée juste de cette grandiose *végétation fluidique* spirituelle de Dieu, de noter que les univers en sont formés de planètes et de soleils passés de la nature matérielle à la nature spirituelle, comme nos végétaux sont formés de mondicules planétaires et solaires infiniment petits, sortis du chaos terrestre, de la terre végétale par la végétation. Et vous vous garderez d'oublier que notre globe étant grossier, petit, relativement, et compacte; que l'homme, Dieu de la nature de son globe, étant petit, grossier et compacte aussi, nos végétaux, nos univers spirituels figuratifs ne peuvent être que petits de taille, grossiers et compacte, tels que nous les voyons, tandis que ceux de Dieu sont, comme lui, immenses, fluidiques et lumineux.

Déjà vous devez apercevoir dans ces quelques images la source, pour vous, de connaissances infinies et inespérées. Ainsi, la connaissance des univers spirituels de Dieu

et de leurs rapports, nous sera accessible au moyen de l'étude des relations propres aux végétaux, et les relations de Dieu avec ces mêmes univers spirituels, par l'étude de celles de l'homme avec la végétation. Telles sont les enjambées merveilleuses de la science de Dieu, des mathématiques vivantes et fonctionnantes d'analogie divine. Ainsi, encore, les végétaux alimentent l'homme et les animaux. Représentants des mondes fluidiques de l'ordre supérieur ou *céleste*, *auxiliaires* comme eux et aliment de *leur Dieu* terrestre, les animaux sont, en tout, l'image des mondes célestes groupés en univers mouvants animés ; et ils reflètent dans leurs rapports avec la végétation ceux des unviers célestes avec les univers spirituels. Nous conclurons de là, tout naturellement, que les univers et mondes célestes sont alimentés par les mondes spirituels, immense végétation fluidique spirituelle de Dieu.

Nous savons ou nous devons savoir que les résidus et les débris matériels des végétaux et des animaux engraissent le chaos terrestre et alimentent, sous le nom d'engrais, ses mondes infiniment petits; ce qui signifie, en vertu des mathématiques vivantes d'analogie divine, que les résidus des mondes célestes et des mondes spirituels doivent alimenter le chaos matériel, ses univers et ses mondes, comme cela a lieu, en effet, dans le fonctionnement de la vie du grand ensemble de tout. Mais, ce qu'il faut bien comprendre, c'est que toutes ces conclusions, prises du visible à l'invisible, sont plus certaines que si nous les voyions ; car, nos yeux sont faillibles et l'ana-

logie divine ne saurait mentir, garantie qu'elle est par l'existence même de Dieu. Il cesserait d'être, si sa loi pouvait faiblir sur un seul point. Ce qu'il vous faudra comprendre aussi à l'occasion, c'est que ces vérités s'appliquent à tout.

Gardez-vous, mes chers enfants, de considérer comme oiseuses de pareilles études, malgré leur éloignement moral de notre existence terrestre. Ceux qui les jugeraient ainsi, donneraient de tristes preuves de l'élévation de leur esprit. Elles se rapprochent de nous et nous touchent beaucoup plus et plus immédiatement que l'on ne saurait penser, et dans notre âme et dans notre corps, au physique, aussi bien qu'au moral. On se plaint que les arts les plus utiles, que l'agriculture, par exemple, n'avance pas en proportion des arts mécaniques et d'autres connaissances; en savez-vous la cause? Eh bien, cette cause est dans l'ignorance des rapports que je vous signale ici; ignorance que fera cesser la connaissance de la loi de Dieu, chargée de métamorphoser en Éden notre terre; « et vous renouvellerez la face de la terre. »

Les relations de Dieu avec ses univers, figurées par celles de l'âme humaine avec ses minéraux, ses végétaux et ses animaux, nous enseigneront, assidûment étudiées, celles qui doivent exister entre l'homme, déicule terrestre, et les règnes inférieurs. Elles éclaireront, sur ce point, notre conduite et nous aideront à perfectionner ces règnes. La vie des mondes spirituels et des mondes célestes nous expliquera comment se produisent, sur notre monde compacte, avec les conditions voulues, toutefois,

ce que l'humanité enfant appelait des miracles; actes opérés par la vie fluidique spirituelle et céleste, exécutée sur un monde matériel compacte, et dans lesquels on ne voit que merveille, comme l'humanité pubère sauvage, quand on ignore les rapports de la lente et lourde vie matérielle avec la vraie vie instantanée, spirituelle et céleste, plus prompte mille fois que l'électricité et la pensée. Toutes ces études sont le levier émancipateur de l'esprit humain, la voie vers la connaissance de Dieu, *telle qu'il veut l'établir parmi les hommes pour les rapprocher de lui.* « J'imprimerai ma loi dans les entrailles « des hommes; je la graverai dans leurs cœurs. » (Jérémie, ch. XXXI, v. 33.)

Il faut convenir que les mathématiques vivantes et fonctionnantes d'analogie divine sont un merveilleux instrument, comme il vous est facile d'en juger par ce qui précède. Grâce à elles, nous pouvons, d'un coin inaperçu de notre planète, porter nos investigations sur l'immensité de la création et ressusciter à la vraie vie qui est *celle de l'esprit.* Elles seules pouvaient nous amener à constater avec certitude, en tout, la vérité; à connaître, par exemple, entre mille autres sujets, le chaos, universel, pépinière de la race humaine et des mondes; à éclairer des mystères que nous faisaient l'entraînement irrésistible de l'erreur commune et l'illusion d'une fausse analogie, le plus grave et le plus insurmontable des préjugés.

Ce chaos, que nous explorerons bientôt, désigné sous le nom vague et élastique d'éther, par une foule de bons es-

prits, persuadés que le vide absolu ne saurait se trouver nulle part, le chaos nous enveloppe de tous côtés. Sachons seulement, en attendant mieux, que l'atmosphère seule de notre globe nous en sépare ; que les mondes y sont formés par ce que nous avons appelé les mains de Dieu, dont les soleils font partie ; que les mondes y vivent en le parcourant, pour s'y nourrir et l'élaborer ; que, de même qu'ils en sont sortis, ils y laissent, comme l'homme à la terre, leur dépouille matérielle, grossière, quand leur carrière est terminée, le résidu de leurs règnes et de leurs humanités.

Quelle conclusion immédiate tirerons-nous de là, sinon la preuve analogique de cette vérité, tant de fois formulée, que les débris des vieux mondes servent au créateur de matériaux pour construire les mondes nouveaux qu'il tire du néant. Il suit de là, encore, que les résidus minéraux, végétaux, animaux et humains tout formés et léthargiques, tombés, avec les débris de leurs globes, dans le chaos, font de ce dernier, comme je viens de le dire, la pépinière inépuisable des humanités et des règnes, employés à peupler les nouvelles créations planétaires. Il suit encore, que la race humaine qui habite chaque monde, sorti du même chaos que le nôtre, provient invariablement de la même source ; car, tel homme, choisi pour le premier peuplement d'un de ces mondes eût pu être classé sur notre terre, lors de sa formation. Il suit enfin que ces humanités diverses sont, ainsi que déjà je vous l'ai affirmé, conformes entre elles, si elles varient pour quelque détail passager de tempérament, de cou-

leur et de forme. Ainsi le prouve notre terre qui, formée de parties distinctes, tirées de coins divers du chaos, offre l'exemple de ces variétés, dans l'unité de la race qui l'habite.

— Devons-nous donc penser, cher père, demandai-je aussitôt, que la matière du chaos infini soit partout peuplée de germes humains cataleptiques, passant dans cette vie passive, des séries sans nombre d'années et de siècles ?

— Sans doute, mes amis, et il en est ainsi, sous nos yeux, pour les représentants infinitésimaux des êtres humains, peuplant les espaces chaotiques de la terre et de la roche. Ils n'en peuvent sortir que par la végétation, qui va les y chercher, ou par une digestion violente quelconque, l'action du feu, par exemple, les délivrant de ces bas lieux pour les faire, d'un saut, monter dans leurs régions célestes, l'atmosphère. Songez aux siècles relatifs que doivent passer, dans ce sommeil, les infiniment petits qui dorment léthargiques dans le bois, employé à une construction, à confectionner un outil quelconque, dans les pierres qui servent à bâtir un palais. Eh bien! c'est l'image du sort, réservé à tout homme pris dans le joint d'une transformation planétaire et tombé du mauvais côté de cette œuvre digestive. Mais qu'est-ce que le temps devant l'éternité ?

Nous sommes matériels et compactes ici-bas, vivant sur un monde de cette nature, sorti lui-même d'un chaos matériel et compact. Mais la matière solide ou compacte est loin de composer seule l'ensemble des univers, for-

més, à l'exemple de notre globe et du corps humain, d'autres substances distinctes, quoique ayant, à l'origine, la même source. Nous trouvons dans le corps de la terre, outre la matière solide, les liquides, représentés par l'eau de la mer et ses provenances directes, constitués de matière et de fluides, et l'air de l'atmosphère, formé en entier de fluides. Nous découvrons, dans le corps humain, une charpente matérielle, le sang liquide dont le centre est au cœur, et les fluides, dont le centre est au cerveau. *Comment, si la loi est une partout, l'univers des univers, le Grand Tout pourrait-il manquer* de reproduire ces dispositions, c'est-à-dire les trois ordres de vie : l'ordre matériel, l'ordre fluidique ou céleste et en intermédiaire, l'ordre spirituel, participant des deux autres ordres, en immense, de matière et de fluides, comme le sang et l'eau. Mais les trois ordres ou les trois natures principales du Grand Tout, ont à leur tête un ordre directeur : l'ordre absolu ou divin, présidé directement par la grande figure du Père Céleste. Ainsi se trouve à la tête du corps humain animé, dans sa sublime atmosphère, l'âme humaine ; à la tête du corps planétaire vivant et, au centre, aussi, de son atmosphère spéciale, à l'*intérieur* du globe, une âme collective dirigeante, dont je vous expliquerai la nature et les fonctions.

Ceci m'amène naturellement, pour en finir de cette exposition sommaire de tout ce qui existe, à vous présenter un abrégé du grand ensemble de toutes choses.

Le Grand Tout infini vivant et sans limites, la grande unité vivante et vivifiante, c'est Dieu, à la tête de tout ce

qui existe, le grand Moteur de la vie perpétuelle, infini, sans commencement ni fin. L'agent de cette vie infinie, c'est le petit tout vivant, limité par sa forme; c'est l'homme vivant, dirigé par son âme. L'intermédiaire actif de résurrection dans l'infini des univers, l'agent de Dieu, porteur de sa volonté, c'est l'homme vivant. L'objet passif de cette résurrection, c'est l'homme encore; mais l'homme plongé dans la vie passive, dans la mort relative de tous les degrés, morale ou matérielle.

Dans les diverses vies en sous-ordre, dans celles de la nature, tout s'opère par un fonctionnement analogue, répétition inférieure du premier. Là, l'unité vivifiante, c'est l'âme humaine; l'agent de l'âme, l'infiniment petit intelligent, l'hominicule.

— Mais, dis-je aussitôt, permettez-moi, avant d'aller plus loin, d'éclaircir un doute. N'est-il pas à craindre qu'on ne reproche à cette formule de reproduire la doctrine décriée du Panthéisme ?

— Oh ! pour cela, dit Pierre prévenant Michel, vous pouvez, mon cher ami, demeurer sans crainte. La doctrine dont le maître est en voie de vous développer le sommaire n'est nullement celle du Panthéisme. Le Panthéisme, c'est l'immobilité et la mort; et la doctrine dont notre maître vient de vous tracer l'esquisse, c'est le progrès et la vie. Vous pouvez juger, d'après ce simple rapprochement, quel abîme existe entre les deux; et cet abîme, notre père me permettra de vous le faire sonder avec moi.

Le Panthéisme considère Dieu comme l'âme du monde universel, n'admet d'autre Dieu que le Grand Tout, l'uni-

versalité des êtres existants ; ce qui implique la négation de Dieu. Dans cette triste hypothèse, en effet, tout étant Dieu, il n'y a pas de Dieu personnel, distinct du reste de ce qui existe ; il n'y a pas de Dieu, en réalité.

Selon la doctrine de la raison et du bon sens pubère, Dieu est bien réellement l'âme infinie, directrice de l'univers des univers, du Grand Tout, qui est son corps incommensurable, comme le petit tout, le corps humain est le corps limité de l'âme humaine, sa directrice intelligente. Mais est-ce à dire que la raison pubère conclue de là, comme le fait *forcément*, avec sa *raison enfantine*, surannée, le Panthéisme, et comme le lui reproche naïvement et avec une gravité bien digne de l'enfance humanitaire, un des Pères de l'Église, saint Augustin. Est-ce à dire que tout se résolve en Dieu ? que Dieu brille de sa propre lumière dans le soleil ; qu'il gronde personnellement dans la foudre ; qu'il anime directement nos organes ; qu'il hurle avec le loup ; qu'il bêle avec le mouton ; qu'il pleure et rie avec l'enfant ; qu'il mugisse dans la tempête ; qu'on le fouette sur le derrière d'un enfant ; qu'il agisse par les organes de l'homme et pense avec lui ; en un mot, que tout ce qui existe soit Dieu ? Oh ! non. La raison humaine, renseignée par l'esprit pubère de l'humanité, est plus éclairée que ne voudrait le faire supposer une pareille imputation adressée à sa doctrine; elle est plus conforme, surtout, à la loi de vie et à la vérité.

Or, voici le divin talisman, la lumière qui, dans notre esprit, pourrait éclairer le Panthéisme, le séparer de son lourd et suranné bagage de mort, le ressusciter à la vie

et le confondre avec la doctrine vivante et pubère du bon sens, qui console et satisfait.

Dieu, intelligence et personnalité distincte, infinie, grande Âme de tout, est le directeur souverain du grand univers des univers, son corps et son domaine sans limites, qui comprend tout, comme l'âme humaine, intelligence, relativement à Dieu, inférieure et limitée, est la directrice souveraine de son corps et de la nature, son domaine. Mais Dieu, essence personnelle, incommunicable et sans pareille, est distinct de son corps, comme l'âme humaine, essence incommunicable aussi, est distincte du corps qu'elle anime. Ainsi, pour rendre mon image plus sensible, le commandant d'un vaisseau est distinct du navire dont il est l'âme, qu'il meut et manœuvre à son gré par ses agents en sous-ordres, par ses seconds, par son équipage. Quand on jette l'ancre; c'est par l'ordre du capitaine; quand le canonnier fait feu; c'est pour obéir à l'ordre du même capitaine; c'est par l'ordre de ce dernier, encore, que se déploie ou se serre la voile; c'est par son ordre qu'on marche; par son ordre, par son ordre médiat, veux-je dire, qu'on fait tout à bord; mais le canon, l'ancre, ne sont pas le capitaine, pas plus que la voile, pas plus que le vaisseau.

De même, le chef d'un État, dont il peut être le représentant et la figure, est distinct de cet État où il commande, présent partout par ses ministres, ses généraux, ses gouverneurs et ses représentants de tout étage, organes échelonnés de sa volonté. Ainsi, tel qu'il est, selon la doctrine pubère, et tel qu'il doit être selon sa loi in-

faillible et conformément à la réalité, Dieu, conscience suprême de tout l'univers des univers, représenté par ses innombrables agents, disposés dans une irréprochable hiérarchie : par ses Grands Messagers, par ses Messies, par la foule sans fin de ses mandataires, y règne, y est présent partout. De même, l'âme humaine règne sur son corps et sur ses domaines par des agents intelligents infiniment petits, image infiniment petite de ceux de Dieu. Voilà, mes amis, si j'ai bien compris notre cher maître, en quoi la doctrine de puberté diffère du Panthéisme.

Michel, après avoir approuvé et corroboré les paroles de Pierre, me dit :

— L'expression de votre doute, mon cher fils, a un peu trop tôt, peut-être, appelé cette explication importante ; mais ce n'est pas un mal. En vous rassurant sur ce point, je donne en même temps plus de poids à ce que j'ai à vous dire, encore, relativement à Dieu et au Grand Tout, son corps et son incommensurable domaine, son champ infini de résurrection.

A propos de cette accusation de Panthéisme, je veux vous mettre en garde contre de semblables attaques.

Préparez-vous, mes chers enfants, à entendre et à repousser toute sorte d'objections saugrenues faites à la vérité. Elles vous seront proposées par des hommes qui, croyant comprendre la science de Dieu, y mêleront, sans s'en douter, les principes de la doctrine d'enfance et de la science bâtarde des hommes, dont leur esprit étroit n'aura jamais pu établir le triage ou faire le sacrifice à l'ampleur de la science de Dieu.

Par exemple : voici venir un homme du tiers ordre des savants de Pascal. Il *tette* l'éponge aride de la science et de la philosophie humaines, et les confond avec la science de Dieu. Il croit suivre *nos principes*, ceux de la doctrine de puberté, et, prenant ses *prémisses* dans les dogmes enfantins et en tirant les conséquences comme si elles procédaient de la science divine, il dit : « *Affir-* « *mer l'action des âmes humaines comme la cause néces-* « *saire, absolue de l'œuvre créatrice;* c'est, je le dis avec « la conscience universelle, proclamer le Panthéisme, « et, par conséquent, l'impiété! »

D'abord, où cet homme a-t-il vu, dans les livres de la vie, le principe d'où il est parti? Jamais la science vivante et fonctionnante n'a affirmé, — nous défions qu'on nous prouve le contraire — « *l'action des âmes humaines* « *comme la cause nécessaire et absolue de l'œuvre créa-* « *trice.* »

Cette déclaration que nous opposons hautement au critique, suffit pour mettre au néant une accusation de Panthéisme si légèrement portée. La science de Dieu, d'ailleurs, établit l'âme humaine « coéternelle avec Dieu. » Fuyant toute logomachie philosophique, notre doctrine prend la création sur le fait, au moment de la résurrection des règnes de la planète. Formée des débris de planètes antérieures, celle-ci est peuplée du résidu des règnes de ces dernières. La science pubère déclare qu'il en fut toujours ainsi, qu'il en sera ainsi toujours. Qui peut voir, là, le Panthéisme, l'impiété, dont ce savant du tiers ordre de Pascal accuse la science de Dieu?

En attribuant à la science de Dieu des principes qui lui sont étrangers, qu'elle repousse même, on pourrait mener bien loin ses adeptes, et celui qui la leur a transmise. On pourrait, de cette manière, démontrer qu'ils nient la solidarité universelle, comme notre critique l'a tenté ci-dessus, et transformer gratuitement la loi de Dieu en Panthéisme imaginaire en une soi-disant profanation impie. Il serait facile encore, comme le même malheureux contradicteur essaie de le faire, de réduire au néant « la loi d'analogie divine, » de la paralyser, du moins, dans son principe, sous prétexte que, *Dieu étant la cause et l'âme, l'effet*, il ne saurait exister, entre Dieu et l'âme humaine, aucune analogie, et seulement de simples rapports.

Or qui a prétendu que *Dieu fût la cause et l'âme l'effet ?* Notre contradicteur lui-même, qui, ajoute-t-il, « *en fait la base de sa croyance.* » Mais ce n'est nullement la base de la nôtre. La science de Dieu dit : « L'âme humaine « est infinie, éternelle, sans commencement ni fin.» (*Clef de la Vie*, p. 422.) Rien, selon la science de Dieu, n'empêche, entre Dieu et l'âme humaine, l'analogie, telle que nous l'avons démontrée. La science de Dieu ne porte donc avec elle ni contradiction, ni impiété, ni profanation, comme a osé l'avancer le savant en question du tiers ordre de Pascal.

Mes enfants, quand on vous proposera une objection, pesez-en bien les termes et les bases, avant d'y répondre. Souvent, vous aurez ainsi anéanti dans leur but, les arguments de votre adversaire, avant même de repousser

la difficulté qu'il vous pose. Or, toute réfutation de la science de vérité ne peut reposer que sur un paradoxe ou un malentendu, par la raison que cette science divine est démontrée radicalement infaillible et inattaquable. Si, tandis que vous repoussez le mensonge, on vous accuse de manquer de modestie, abritez la vôtre derrière les paroles de l'homme vivant pubère.

Revenons à notre sujet.

Le Grand Tout vivant, qui est Dieu à la tête de l'univers des univers, est constitué en infiniment grand, comme l'homme animé, son image réduite à l'expression la plus simple, accessible à nos organes. Eh quoi? direz-vous, cette âme obscurcie et si souvent perverse, serait le reflet de Dieu? Oui, certes! reflet altéré, reflet obscurci, mais reflet de Dieu; capable, comme créature, de s'égarer encore plus que nous ne pouvons le comprendre d'ici-bas; capable aussi, finalement, de remonter à la perfection relative, accessible à tout reflet vivant de Dieu, si infiniment petit que soit ce reflet.

Le Grand Tout vivant est composé d'un corps infini, dirigé personnellement par une âme, en tous sens, infinie et parfaite. L'homme est composé d'un corps limité, dirigé par une âme faillible.

Je vous ai dit l'homme formé, dans son corps, de trois principes ou trois natures principales : le corps proprement dit, le sang et les fluides supérieurs ; c'est-à-dire que le corps de l'homme est formé du principe matériel, du principe intermédiaire, autrement appelé vital, sanguin ou spirituel, et du principe céleste; natures et

principes signalés déjà et qu'il n'est pas inutile de rappeler ici.

Le Grand Tout reproduit, dans son immense ensemble, ces trois principes, ces trois natures principales : le principe matériel, le principe intermédiaire ou spirituel et le principe céleste.

Tel qu'un souverain dirige son empire de sa capitale, du milieu de son palais et de sa cour, ainsi Dieu dirige par sa volonté, motrice de ses agents sans nombre et tout-puissants, son immense univers d'univers. Il les dirige du centre divin de son empire céleste, du milieu de sa divine atmosphère, comme l'âme humaine, du sein des fluides célestes de son cerveau, dirige son corps et la nature, son domaine.

Le corps matériel de l'âme humaine, est distinct de son domaine, la nature, parce qu'il faut à l'âme un instrument individuel d'action et de locomotion qui la représente auprès de ce domaine, dans quelque monde qu'elle se trouve, et de la même nature que ce domaine, quoique plus raffiné que lui.

Le corps matériel incommensurable de Dieu ne fait qu'un avec ses domaines, parceque Dieu est dispensé par la vertu infinie de sa toute-puissante volonté, servie par l'essence de tous ses pouvoirs vivants, des fonctions inférieures d'action immédiate et de locomotion.

Nous voici arrivés au point qui distingue et sépare réellement d'une façon radicale du Panthéisme, et place à une infinie distance au-dessus du monstre la doctrine du bon sens pubère, qui est la doctrine de vie résumée

dans un mot : Résurrection ; résurrection au début de la vie, résurrections successives durant la vie, résurrection après la vie, pour toutes les créatures vivantes de Dieu.

Dieu gouverne ses domaines infinis au moyen de la race humaine infinie, composée d'unités humaines aussi infinies en nombre que Dieu est *un* dans son immensité.

Toutefois, ces unités humaines ne sauraient, toutes réunies, former un ensemble qui approche de l'éternelle immensité de Dieu.

D'autre part, l'âme humaine, image réduite de Dieu, gouverne son corps et ses domaines : la nature, les règnes, au moyen d'une race infinie d'êtres infiniment petits, intelligents, signalés déjà et représentant, dans ces régions, la race humaine dans les domaines de Dieu.

Le Grand Tout vivant est tellement immense et absorbant que l'homme est incapable de s'en extraire jamais et d'en apercevoir seulement un point. Il est, par rapport au Grand Tout, un infiniment petit ; il est, par suite, infiniment grand vis-à-vis de la race infiniment petite intelligente, remplissant auprès de lui et de la nature, son domaine, le rôle de la race humaine auprès du Grand Tout vivant.

Toutefois, ainsi que je vous l'ai montré établi pour le Grand Tout vivant, les représentants intelligents, infiniment petits de la race humaine, ne sauraient, tous réunis, former l'âme de l'homme.

L'homme, unité composée de la race humaine, est formé d'une âme et d'un corps, de la nature du milieu qu'elle habite. Il est formé sur la terre, d'un corps

compacte comme elle, mais d'un degré supérieur de raffinement. Le représentant infiniment petit de l'homme, dans les régions du corps humain et dans celles de la nature, est aussi composé d'une âme infiniment réduite et d'un corps proportionné à cette âme, de la nature du milieu qu'il habite sur son monde infiniment petit; matériel dans la matière, fluidique dans les fluides.

Nous avons appelé précédemment, pour la facilité du discours, *hominicule*, ce représentant infinitésimal de l'homme, et *animule* l'âme qui l'anime ; de là découle la faculté de reconnaître à l'homme le titre d'*hominicule de Dieu*.

Les âmes humaines sont les unités du fluide divin infini; les animules hominiculaires des fractions infiniment petites, comparativement de ce même fluide. Je dis comparativement, parce que l'âme humaine, *une unité*, pour nous, et l'*unité* pour l'hominicule, n'est qu'une fraction infinitésimale par rapport à Dieu, *unité* divine indéfinie.

Ainsi rapprochés par l'identité de leur nature et par leurs rapports constants, quoique si immensément éloignés par leur inégalité, en importance, l'homme et l'hominicule sont encore séparés par l'infinie différence de leurs proportions.

J'ai réuni, tous ensemble, ces renseignements sur Dieu et sur l'âme humaine dans nos divers entretiens, afin qu'ils soient plus compréhensibles, éclairés les uns par les autres.

J'ai donné le nom de nature aux diverses conditions où se trouve la substance dont les univers sont formés, et comme eux, les divers corps qui s'y trouvent, pour le fonctionnement de la vie. Ainsi, un roc, un caillou sont de la nature matérielle et compacte; un soleil comme le nôtre, de la nature matérielle, mais lumineuse ou métallique; un esprit, de la nature fluidique, mais spirituelle ou céleste, selon qu'il appartient aux régions spirituelles ou aux régions célestes.

Je me permettrai, en vue du même objet que je poursuis toujours, et qui est de réunir, en cet endroit, les divers renseignements dont je vous ai parlé, je me permettrai de vous rappeler encore une fois, que chacun des trois principes, comme je les appellerai parfois, que chacune des trois natures principales du corps humain se divise en trois natures secondaires ainsi qu'il suit :

La nature matérielle ou principe matériel du corps est divisée en os, ou nature compacte, chairs ou nature transparente, et nerfs ou nature lumineuse.

Le principe intermédiaire ou vital se divise en nature sanguine, ou vitale proprement dite, nature spirituelle proprement dite, ou métallo-ferrugineuse et nature phosphorescente aimantée.

La nature ou le principe céleste se divise en nature électrique phosphorescente aimantée, nature sonique et nature divine.

Ce qui attribue au corps humain trois principes et neuf natures, dont l'âme directrice est la dixième.

Le Grand Tout prototype incommensurable du corps

humain, doit se diviser, aussi, en trois principes et en neuf natures, conformes à celles du petit tout, à savoir :

Le principe matériel comprenant la nature compacte, la nature transparente, la nature lumineuse, incommensurables pour nous comme tout ce qui appartient directement à Dieu.

Le principe intermédiaire, qui renferme la nature intermédiaire proprement dite, le milieu liquide, qui contient les deux autres natures, la nature métallo-ferrugineuse, la nature phosphorescente aimantée.

Le principe céleste, enfin, comprend : la nature électrique phosphorescente aimantée, la nature sonique et la nature divine.

Ces dispositions constituent, par les trois natures principales et la quatrième leur directrice, le quaternaire ; et par les neuf natures et la directrice supérieure, le dénaire divin ; ce qui revient à dire que le quaternaire et le dénaire se valent en tout point.

La planète elle-même est formée sur le même plan que le Grand Tout et le corps humain, et se trouve nécessairement divisée en trois principes et en neuf natures, inférieures en finesse à celles du corps humain. Le trois principes sont : 1° La terre, ou principe matériel comprenant : les roches, nature compacte, la terre végétale, nature transparente, les métaux, nature lumineuse. 2° L'eau, principe intermédiaire formé de la nature vitale proprement dite, ou le liquide, de la nature métallo-ferrugineuse et de la nature phosphorescente ai-

mantée, qui sont la partie fluidique. 3° L'air, principe céleste contenant : le fluide électrique phosphorescent aimanté, enveloppe du fluide sonique, comme celui-ci est l'enveloppe du fluide divin.

Ce qui fait neuf natures sous la direction d'une dixième : rectrice intelligente, l'âme collective planétaire.

La nature représente encore les trois principes et les neuf natures du Grand Tout et de l'homme par son mobilier, composé comme il suit : 1° Les minéraux, principe matériel formé des roches, de la terre végétale et des métaux, qui sont la nature compacte, la nature transparente et la nature lumineuse. 2° Les végétaux, principe intermédiaire comprenant : le corps végétal, la séve, les fleurs et les fruits ; ces trois derniers formant la nature intermédiaire proprement dite : la nature vitale ou spirituelle métallo-ferrugineuse et la nature phosphorescente aimantée des grâces. Cette désignation importante et caractéristique, est attribuée partout à cette nature, dans les positions analogues, mais dont elle met ici en relief, pour nous, la parfaite propriété par les fleurs. 3° Les animaux, principe céleste, divisés en animaux aquatiques ou poissons, quadrupèdes et oiseaux, qui représentent la nature phosphorescente-électrique-aimantée, la nature sonique et la nature divine.

Neuf natures en tout encore, matérielles, spirituelles et célestes en figure, excepté les premières, et placées sous la direction intelligente d'une dixième, l'homme, Dieu compacte et figuratif du mobilier de la planète ; si

bien que l'homme, sur chaque monde, représente, dans le mobilier de ce monde, le Dieu créateur, et en remplit les fonctions.

Ces dispositions ternaires, quaternaires et dénaires, constamment conformes à elles-mêmes selon le grand plan divin, ces dispositions faciles à comprendre et à retenir, sont les mêmes partout ; partout, elles renferment tout : l'infini, sa direction et l'ordre qui y règne. Conformément à cet ordre, on trouve partout des chaos, partout des soleils et des planètes ; partout des êtres intelligents agents divins, dans l'infiniment grand, aussi bien que dans le petit et l'infiniment petit ; partout la vie, partout l'intelligence, partout l'irréprochable hiérarchie, partout la direction, partout la même loi.

Les natures matérielles du corps humain, placées sous nos sens, peuvent nous aider à comprendre les natures correspondantes du Grand Tout infini, dont il nous est impossible de saisir un seul point. Il suffit, pour cela, d'amener notre esprit à faire abstraction, dans la constitution de ce Grand Tout, des limitations de la forme.

D'après le sang, la séve et l'eau de la mer, on peut se faire une idée, sauf l'immensité, de la partie liquide vitale du principe intermédiaire infini du Grand Tout. Les fluides spirituels et les fluides célestes du Grand Tout, du corps humain, de la planète et du mobilier planétaire, sont les mêmes, à divers degrés d'épuration ; et nous pourrions ajouter qu'ils sont le même fluide, le plus pur de tous : le fluide divin chargé, à des degrés divers, d'incorporations grossières. Il finit toujours par se dé-

gager de ces incorporations, dans les méandres et les transformations de la vie universelle où il est utile, dans ses diverses conditions, pour aller finalement concourir, pur de tout mélange et absolu, à la vie absolue de Dieu.

— Pour ce qui est de la matière infinie et des fluides célestes, dis-je à Michel, je n'aperçois pas là de difficulté; on peut, jusqu'à un certain point, s'en former une idée, imaginer une matière immense, aux interstices incommensurables, où la vie universelle fonctionne, et divers de nature comme l'os, la chair et le nerf métallique et raffiné, comme la roche, la terre et le métal. On peut aussi, d'après cet ordre, comprendre les fluides célestes ainsi échelonnés; mais ce que je trouve plus difficile à saisir, c'est la nature intermédiaire du Grand Tout.

— Écoutez, me dit Michel et tâchez de me suivre. La vie de la plante est le modèle de toute vie. La plante enfonce ses racines dans la terre, son estomac nourricier, où elle porte la résurrection et la vie, reçue par elle de l'atmosphère en même temps qu'elle en retire son aliment vital sous la forme et dans la substance de la séve. Cette séve circule dans la plante et la vivifie par des canaux ramifiés dans tout cet univers végétal. M'avez-vous bien compris ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! à l'homme maintenant. L'âme de l'homme, directrice de sa vie, enfonce ses racines alimentatrices, connues en anatomie sous le nom d'artères, dans toutes les parties, du corps sans exception ; du corps, véritable

estomac universel de l'homme, dont l'estomac proprement dit est le pivot. Elle y porte la résurrection et en retire son alimentation vitale. Cette alimentation vitale est portée au cœur en passant par les poumons où elle est vivifiée, et, de là, se distribue, pour le vivifier à son tour, dans tout l'être humain, par ces mêmes artères, canaux ramifiés dans tout le corps. Je me tais pour le moment sur les produits spéciaux de l'estomac et sur le mécanisme de l'alimentation matérielle dont il est l'organe, ne voulant m'attacher qu'à l'ensemble de l'opération afin de mieux mettre en relief, sur ce point, l'analogie universelle.

Passons au Grand Tout vivant. Chez lui comme chez l'homme animé, des canaux tubulaires, mais d'une grandeur incommensurable, à la mesure de l'univers des univers, ramifiés dans toutes les natures universelles, comme, en infiniment petit, les branches de l'arbre et les artères du corps humain, portent la vie dans l'immense, l'insondable corps de Dieu et en retirent une alimentation vitale que ces canaux répandent partout.

Ces canaux immenses, construits comme je vous le dirai ailleurs, grands, pour nous petits, dans la proportion du petit tout au Grand Tout, contiennent le sang de ce dernier, les régions intermédiaires, liquides et fluidiques de l'ordre spirituel. Or, j'ai fait abstraction, dans ce dernier exemple, d'un point essentiel, ainsi que vous avez dû le remarquer dans celui de l'homme ; je n'ai pas parlé de l'alimentation principale du principe intermédiaire reçue d'un organe aux proportions vertigineuses, dit *l'estomac*

vierge, analogue infiniment grand de l'estomac humain.

Je vois, à l'épanouissement de votre physionomie, que vous m'avez compris et je continue.

Le fluide métallo-ferrugineux-spirituel-vital des régions intermédiaires du Grand Tout, des eaux, de la séve et du sang est de provenance métallique, comme d'ailleurs, l'expérience le confirme, et constitué à dominance de fer. Grossier dans la nature inférieure compacte des domaines de Dieu, dont notre tourbillon, astres et chaos, fait partie, il l'est moins dans la planète, ayant subi, déjà, à ce point, divers degrés d'épuration. Il est plus raffiné encore dans le mobilier planétaire et surtout dans l'homme, l'être le plus élevé après Dieu dans l'œuvre divine, nonobstant son infinie petitesse et sa faillibilité qui le rend propre, par les modifications supérieures et inférieures qu'elle apporte à sa condition, aux fonctions sans nombre de son rôle dans les domaines de Dieu.

Nombre de savants reconnaissent que les métaux ne proviennent, tous, que de concentrations plus ou moins intenses d'hydrogène. N'est-il pas naturel, je le demande, que la science vivante donne au fluide provenant des métaux, le nom de fluide hydrogéné métallo-ferrugineux ?

— J'ai de la peine à comprendre, dis-je, comment des fluides, grossiers dans le domaine de Dieu le sont moins dans les parties secondaires de la création, comme une planète et son mobilier.

— Veuillez réfléchir à l'organisation universelle, mon cher ami, me dit avec bonté Michel, et vous demeurerez

convaincu de l'élévation progressive du rang des êtres créés, depuis le chaos des domaines de Dieu jusqu'à l'homme. Le chaos est l'inertie ; la planète un rouage vivant de la vie universelle ; le mobilier planétaire, la représentation des mondes vivants de Dieu en trois natures ; et l'homme, l'image même de Dieu.

— Merci, cher maître ; comment avais-je pu l'oublier ?

Le fluide métallo-ferrugineux des eaux est connu de la science sous le nom d'hydrogène, et sous celui d'oxygène le fluide phosphorescent aimanté vital, qui n'est autre que le premier, *épuré et ressuscité* à une vie supérieure. Les deux se retrouvent mais plus raffinés dans l'atmosphère. Insaisissable à ce degré de finesse, le premier, le fluide métallo-ferrugineux est dans l'atmosphère le principe spirituel qui, entre autres services, y alimente la vie du mobilier terrestre, le second, avec le fluide électrique phosphorescent aimanté y devient l'enveloppe grossière du fluide sonique et du fluide divin, fluides de Dieu et de l'homme son image ; fluides dérobés par leur subtilité à l'appréciation matérielle de l'homme et déjouant ainsi toutes les mesures de la science expérimentale, étonnée de ses mécomptes et les palliant par des conjectures.

Je ne dois pas oublier de vous dire que le fluide phosphorescent aimanté des eaux, l'oxygène de ces régions, est le fluide désagrégeant, dissolvant et résurrecteur du chaos liquide et du chaos fluidique, vital, spirituel, dans tous les organismes ; et, le fluide phosphorescent aimanté de l'air, autrement dit l'oxygène atmosphérique, le fluide

désagrégeant des régions fluidiques célestes de l'atmosphère. Tous ces fluides sont vivants et intelligents. Ils comprennent, chacun, un chaos fluidique qui lui est propre, élaboré par la vie des infiniment petits. Ils sont enfermés tous dans un chaos fluidique, inerte, grossier, connu dans la science humaine par le nom d'azote, réceptacle de tous les résidus des autres fluides.

Je ne m'étendrai pas davantage pour le moment sur ce sujet d'études, n'ayant à présent d'autre but, par ces explications, outre mon plan de résurrection, que de jeter une simple lueur sur la question si importante, si vaste et si claire, pourtant, des fluides, dont la connaissance forme un des points les plus essentiels de la science universelle. Je voulais, de plus, rapprocher, en quelques mots, de la dénomination de ces fluides, dans la science vivante, le nom attribué à ceux qui, plus ou moins bien définis, en ont reçu un de la science enfantine. Quand on comprend la vie et l'intelligence spirituelle ou céleste des fluides, que peut-il rester de doute dans l'esprit, sur la puissance du magnétisme, sur celle de la volonté, sur la force fluidique d'un homme bien constitué, sur celle d'un Esprit, d'un envoyé divin, d'un Grand Messager, capable de mouvoir les soleils eux-mêmes, au moyen des fluides vivants et divins de sa volonté ?

De tout ce que je viens de vous exposer nous pouvons déduire diverses vérités d'une application générale. Il y a, dans le Grand Tout, un chaos matériel, matrice des mondes matériels, un chaos spirituel et un chaos céleste, chargés de fonctions analogues à celles du premier.

Nous sommes obligés d'admettre, par suite, comme je l'ai dit déjà, outre les mondes matériels, des mondes spirituels et des mondes célestes. Je vous signalerai, même, de ces derniers, la nature la plus élevée, les mondes divins; mais sans chaos ceux-là et constituant l'empire absolu du bien, seule région complétement affranchie du mal où se recrute l'atmosphère propre, les cieux des cieux de Dieu.

Vous avez appris par là, aussi, qu'il y a des mondes matériels de trois natures différentes, des mondes spirituels et des mondes célestes de trois natures différentes aussi, régis tous par les mêmes lois que les premiers, les matériels, dont je vous ai parlé.

Eh bien! tous ces mondes fluidiques, à l'exemple de nos mondes matériels compactes, sont peuplés de règnes et d'humains, conformes à ceux de notre globe, ayant, comme nous, une âme et un corps; mais, une âme, épurée au point exigé par la pureté de ces mondes, et un corps de leur nature raffinée; ce qui veut dire que, aux mondes matériels, les règnes et les corps des humains qui habitent ces mondes sont matériels; spirituels, c'est-à-dire formés de fluides spirituels, les corps humains et les règnes des mondes spirituels; célestes, les corps humains et les règnes aux mondes célestes; divins, enfin, les corps des humains aux mondes divins où ne se trouvent plus les règnes inférieurs, mais, seulement, leur essence et leur intelligence.

Les âmes humaines, en exécution d'une loi universelle que je vous développerai, vivent successivement sur tous

ces mondes, de même que les infiniment petits intelligents passent, par leurs animules, de la terre à la végétation, de là à l'animalité, y vivant sur les mondicules d'ordres divers qui constituent ces règnes. Ils s'élèvent de là aux régions de l'homme vivant, leurs régions divines. Les âmes, qui ont vécu dans les différentes catégories des mondes matériels et s'en sont affranchies par leurs mérites, montent aux mondes spirituels et aux mondes célestes, selon le degré de leur valeur. Or, comme le mode de création et les péripéties de tous ces mondes sont partout analogues, avec les réserves indispensables, toutefois, propres aux divers degrés de la vie universelle, ils sont formés tous, hors les mondes divins, dans un chaos relatif de leur nature. Les mêmes âmes peuvent donc se trouver à leur tour dans tous les chaos, en succession, dans tous les mondes ; en montant, si elles sont dignes de cet avantage, en descendant par démérite ou autrement, comme, par exemple, pour remplir une mission, ainsi qu'il sera dit. Tous ces hommes, si différents de condition et, nonobstant la diversité de nature de leurs corps, soit matériels, soit spirituels, soit célestes, et même ceux des mondes absolus divins, composent l'immense humanité infinie, l'innombrable race humaine, élaborant tous les mondes, la race fraternelle sans commencement et sans fin des ouvriers, des agents de Dieu.

— O mon père, s'écria dans un indicible ravissement, l'heureux Pierre, je comprends, j'adopte et je salue avec joie cette grande, cette magnifique, cette sublime idée, qui établit, d'une manière incontestable, et toute saisis-

sante de relief, la fraternité humaine ; caractérise d'un seul trait et nous livre en entier la destinée de l'homme.

Mais est-ce donc qu'en quittant notre triste terre, nous pourrions nous élever aux mondes spirituels et aux mondes célestes, régions, je le suppose du moins, le plus haut placées dans les univers de Dieu? J'ai entendu répéter jadis autour de moi qu'il suffit, en quittant ce monde, de se mettre en certaines conditions définies d'esprit et de corps, pour monter immédiatement aux régions des cieux ; jusques auprès de Dieu lui-même. Vos paroles sembleraient venir en aide à une affirmation à laquelle ma raison n'a jamais pu adhérer, malgré ce propos enfantin où se complaisent une foule d'esprits bornés : que *tout est possible à Dieu* ; comme si Dieu pouvait appeler auprès de lui un être impur, sans un amendement proportionné et préalable ; comme s'il pouvait transgresser sa loi.

D'autre part, pourriez-vous nous dire comment il nous est possible de nous faire une idée des mondes spirituels et des mondes célestes, dont vous nous avez parlé et que rien de ce qui est à notre portée ne saurait représenter à nos yeux ni à notre pensée ?

— Réservant votre première question, mon cher fils, je répondrai, d'abord, à la seconde, tout oiseuse qu'elle puisse être, en ce moment où les matériaux me manquent encore pour vous faire connaître la vie de ces mondes ; matériaux que me fournira l'explication de la vie sur les mondes matériels. Mais je veux, en attendant, vous en présenter une idée approximative, puisque j'ai été amené

à vous en parler, et parce qu'il est nécessaire que vous puissiez discerner, des nôtres, ces mondes, qui reviendront souvent dans le cours de nos entretiens, ainsi que les ordres qu'ils représentent : l'ordre spirituel et l'ordre céleste.

Les fluides, en raison de leur plus ou moins grande pureté, sont de degrés divers. Il est facile de voir que les fluides sont l'essence qui contient la vie. Leur mélange plus ou moins intense avec la matière, constitue la nature plus ou moins grossière et lourde des corps. Ces notions ne sont pas nouvelles; mais, il est utile d'y appeler votre attention. Elles renferment l'explication des trois vies échelonnées de l'univers des univers : la vie matérielle, la vie spirituelle et la vie céleste, dirigées au moyen du divin absolu, par le Père Céleste, foyer d'amour qui fait monter par son attraction proportionnelle, le petit et l'infiniment petit dans la vie universelle.

Comme la terre, comme le corps humain, le grand ensemble de toutes choses contient une partie, matérielle à divers degrés, aussi bien qu'une liquide et une fluidique. Je viens de vous en parler, en vous détaillant les quatre principes et les neuf natures du grand homme infini, de l'homme, de la planète et du mobilier. J'affirme maintenant que la partie matérielle, comme la partie liquide, ne vit que par des fluides qui sont en elles ; les fluides étant l'essence de tout. Comment s'accomplit ce phénomène ? je vais dans un instant vous l'apprendre. Ne considérons, pour le moment, que le fait, sans en approfondir encore la nature.

Le principe matériel comprend la matière vivant de la vie matérielle, dont les fluides ne cessent pas d'être le mobile. Le principe intermédiaire, la matière encore vivant au moyen de la vie fluidique spirituelle ; le principe céleste des fluides vivant au moyen de la vie fluidique céleste.

De même, en effet, qu'il y a des mondes vivants dans la partie matérielle des univers infinis, pour la ramener graduellement à la vie, opération reproduite sur la terre végétale par l'homme, pour la culture des végétaux, il y a des mondes aussi, mais des mondes fluidiques de sa nature dans la partie spirituelle, comme des mondes célestes dans la partie céleste de ces mêmes univers. De même que les mondes matériels vivants, constituent la vie dans la portion chaotique ou inerte du principe matériel, les mondes spirituels, c'est-à-dire les mondes formés dans la portion chaotique des fluides qui animent les régions liquides, constituent la vie dans le principe liquide intermédiaire ; et les mondes célestes, mondes fluidiques, épurés selon leur degré, sont la vie dans les fluides supérieurs, aux régions célestes.

Conformément à la même loi, dans le moyen ou petit, que j'ai exposée pour l'infiniment grand, des mondicules matériels, compactes dans les os et les roches, transparents dans les chairs et la terre végétale, lumineux ou métalliques dans les nerfs et les métaux, constituent la vie dans le principe matériel du petit tout ou corps humain, et dans la nature vivante, domaine de l'âme humaine. Des mondicules spirituels, c'est-à-dire formés dans

la partie chaotique des fluides animant le sang et l'eau, sont la vie dans le principe liquide, vital ou intermédiaire du corps de l'homme et de celui de la planète. Des mondicules célestes, enfin, sont la vie dans les fluides supérieurs, aux régions célestes du cerveau humain, dans l'atmosphère de la planète. Je pourrais en dire autant de toute vie analogue.

Or, voici le secret de cette vie et de toute vie. La partie matérielle de l'univers des univers ou Grand Tout, est composée d'un chaos matériel inerte et des mondes vivants qu'en tire Dieu par la résurrection. Elle vit, animée par ces mondes. Les mondes, dirigés par des unités ou âmes collectives, spirituelles ou célestes, sont cultivés par la race humaine, âmes humaines incarnées dans des corps de la nature de chaque monde. Ils ne vivent, eux et leur mobilier, que des fluides contenus dans les trois natures principales de chaque planète. Ici-bas, dans la terre, l'eau et l'atmosphère, ils sont alimentés, d'après la loi universelle de vie, par les fluides du Grand Tout vivant, par les fluides de Dieu. N'ai-je pas eu raison d'avancer que la nature matérielle du Grand Tout vit de fluides ? A plus forte raison en sera-t-il ainsi de la nature spirituelle et de la nature céleste, toutes deux composées de fluides. Mais les fluides dont vivent les mondes n'alimentent la vie que par la vie qu'ils portent en eux, ce qui les rend vivants. Or, comment se fait-il qu'ils soient vivants ? C'est que, et c'est là le fin mot du secret, c'est que ces fluides sont peuplés d'infiniment petits êtres, vivants et intelligents, organisés dans un chaos fluidique comme les

humanités fluidiques dans les chaos des natures fluidiques du Grand Tout.

Ainsi présentées et liées au grand ensemble de tout, ces idées sont neuves, quoique devinées, peut-être, ou infiltrées en substance dans le savoir bâtard, par une précaution providentielle, pour la facilité de comparaisons confirmatives de la vérité. Elles sont en germe dans les livres de la cabale, dans ceux de la magie, et dans les documents qui nous restent par l'effet d'une tradition non interrompue, des mystères d'autrefois. La notion des trois mondes n'est pas nouvelle sur la terre comme le sera la loi de Dieu, leur âme et leur explication, ainsi que je l'ai fait comprendre dans l'introduction qui précède ce livre.

Mes chers enfants, méditez bien ce que je viens de vous dire; rappelez-en bien à votre esprit tous les détails, de manière à vous en rendre complétement maîtres. C'est le nœud de la question, gros d'un monde nouveau.

Je poursuis, au risque de me répéter, mes explications, afin de les compléter autant que votre avancement me le permet. Comme Dieu, par les moyens résurrecteurs que j'ai signalés, tire ses mondes matériels du chaos de cette nature, il extrait de même des mondes spirituels nouveaux du chaos fluidique spirituel, et des mondes célestes du chaos céleste. Il en agit ainsi pour les régions célestes où existe un chaos qui n'est, comme notre chaos, que le mal relatif. Or, la partie la plus élevée des régions célestes, l'empire absolu de Dieu, les mondes absolus divins, son atmosphère, sont seuls à l'abri de toute influence du mal. Peu intense, sans doute, dans les autres régions

célestes et, pour nous, incompréhensible en si sublime condition, le chaos, mal relatif, y existe pourtant.

La vie de notre terre, dans l'espace du chaos où elle évolue autour du soleil, depuis qu'elle est sortie de sa matrice chaotique, est l'image matérielle d'un monde fluidique spirituel à travers le chaos fluidique où il a pris naissance, l'image de celle d'un monde céleste dans le chaos fluidique céleste d'où il vient. L'image est éloignée à l'infini, aussi éloignée de son analogue que le sont de la matière, le fluide spirituel et le fluide céleste, que l'est de la roche, le fluide le plus pur de l'atmosphère. L'électricité est la grossière enveloppe de ce fluide. Cette image, cependant, est une image approximative proportionnée au rapport qui éloigne ou rapproche les deux termes. Ce rapport doit nous faire comprendre, à nous, matériels et compactes, la vie d'un monde fluidique quand nous aurons pu nous rendre bien compte de celle d'un monde matériel.

Pour qu'il vous soit possible, cependant, d'avoir une idée de ces mondes que l'on ne voit point quand on est matériel, figurez-vous un monde, composé en fluides, comme le nôtre en matière. Supposez un monde où les divers degrés de la matière terrestre, les roches, la terre végétale, les minéraux, l'eau, l'atmosphère, les œuvres de l'homme et de la nature, où tout, enfin, est représenté par des fluides, gradués en valeur, dans la même proportion que ces substances le sont entre elles sur notre globe. Peuplez tout cela d'âmes humaines, appropriées à ces sphères par leur pureté, unies à des corps formés en

fluides, de valeurs diverses dans la proportion des substances : os, chairs, nerfs, sang, qui constituent pendant la vie nos corps humains matériels. Imaginez ces hommes fluidiques, plus légers et plus subtils, dans leurs corps, que la partie la plus raffinée des fluides les plus insaisissables de l'atmosphère, plus pénétrants que l'essence inappréciable de l'électricité, prompts comme une idée, intelligents par rapport à nous comme la pensée humaine par rapport à un bloc de pierre, et vous aurez un faible aperçu des mondes spirituels et des mondes célestes, une vague notion de leur condition proportionnelle. Il ne vous manquera plus, pour les apprécier selon votre nature, que d'y rapporter, qnand vous le connaîtrez, le code des lois de la vie générale, sur les mondes matériels comme est notre terre, et d'en adapter le fonctionnement à la nature instantanée des mondes spirituels et des mondes célestes. Ces connaissances rendront les miracles, des actes aussi naturels à notre esprit que la marche, la course, le repos et tout ce qui se passe dans cette vie.

Je suis obligé de m'en tenir là, en ce moment, sur ce sujet, ayant dit tout ce qu'il est indispensable que vous sachiez pour vous aider à comprendre l'état des mondes fluidiques et des humanités, nos sœurs aînées, qui habitent les régions spirituelles et les régions célestes du Grand Tout; humanités supérieures, membres, comme la nôtre, de l'humanité infinie des innombrables mondes de Dieu.

Quant à votre première question ; quant à savoir si les âmes passent immédiatement, lorsque elles se trouvent

dans certaines conditions réglementaires, de cette terre aux mondes célestes, ou, même, aux mondes spirituels; cet avancement peut avoir lieu, sans doute, en quelques cas, pour des âmes d'élite, pour certaines classes d'âmes que je définirai et que nous ne pouvons apprécier ici. L'âme, d'ailleurs, quoi qu'on fasse, au moment de son départ d'un monde, ne saurait monter plus haut que ne le comporte sa valeur, que le point où s'élèvent ses aspirations constantes, que le niveau de son avancement en amour dévoué et en lumière, que le choix opéré par ses actes à la lueur de son libre arbitre, durant sa vie active. Agir autrement avec elle serait l'exposer à une chute plus funeste que l'attente. Si, par impossible, Dieu contrevenait en sa faveur à la loi, les moyens lui manqueraient, à elle, pour se maintenir à une hauteur supérieure à son mérite. L'épuisement occasionné par de vains efforts pour y parvenir, ou le découragement d'un insuccès, la feraient redescendre plus bas, brisée par sa chute.

Les âmes, qui sortent de ce monde, en conséquence de leur transformation, quel que soit, d'ailleurs, à cet instant, leur entourage et son prix mondain et vénal, n'importe les dispositions et les précautions prises à la dernière heure, à cet effet ne doivent compter que sur leur valeur et la grâce proportionnelle de Dieu. Quelque copieux et compliqué que soit le bagage de ces âmes, en ce qui forme ce que j'ai appelé le corps matériel de la foi, et en l'absence de ce qui en est l'âme, elle ne sauraient monter et s'élever dans la voie ascendante. Mais pour peu

qu'elles vaillent, elles sont ou peuvent être placées sur des mondes de la nature du nôtre ; mais, plus avancés, toutefois, dans la vie universelle et plus favorables à leur marche spirituelle, de ces âmes que la terre, soit par le progrès humanitaire, soit par la condition faite à ces âmes en ce pays. Sous ce rapport; c'est déjà, pour elles, monter. Je ne saurais cependant répondre d'une manière suffisante et catégorique à cette question, qu'à la suite d'une foule de détails qu'il vous faudrait connaître et que je vous donnerai, relatifs à la vie de la planète, à celle de l'humanité, à celle des humanités en général, à la vie et à diverses conditions d'existence de l'âme humaine elle-même. Nous remettons donc à quelque entretien subséquent, lorsqu'elle pourra être pleinement saisie par vous, ma réponse virtuelle à la première de vos deux questions du moment, si vous voulez bien le permettre.

— La raison parle par votre bouche, ô mon père et mon maître, et j'aurais assurément fort mauvaise grâce, à juger autrement que vous, de l'opportunité de vos réponses.

— Mes amis, j'abuse de votre patience, dit Michel évidemment épuisé par l'exercice auquel il se livrait en toute conscience, pour développer son thème et répondre à nos questions. Il ne sentait pas, tant qu'il parlait, le poids de ce travail, parce que il y mettait tout son cœur ; mais il ne pouvait à la longue manquer de s'apercevoir de la nécessité du repos.

— Mes amis, c'est assez parlé comme cela pour aujour-

d'hui ; qu'en dites-vous? Je vous fatigue, j'en suis sûr; je vous fatigue, répétait-il ; je vous fatigue !

— Nous fatiguer, nous ? Bien sûr qu'il n'en est rien; oh! non, assurément. Loin de là; vous nous charmez au contraire, nous écriâmes-nous tous d'une seule voix, y compris celle de ma femme. Mais vous devez avoir besoin de repos.

Eh bien? dis-je ! il nous reste à user encore de quelques instants avant le repas du soir ; donnons-les à l'amitié et à la vie réelle et jouissons ensemble de la bienfaisante fraîcheur du soir, en face de ce soleil couchant, à la vue du plus ravissant spectacle, de cette vaste plaine, de ces montagnes dorées, de cette mer dessinant sa ligne sombre sur un ciel étincelant des feux du soir...

— Ah ! voilà les chèvres ; voilà les moutons ! s'écria ma fille se levant précipitamment et jetant à terre, pour courir au-devant du troupeau, les bouquets de thym, d'œillets sauvages et de genêt qu'elle avait ramassés sur la rive inculte, autour de nous, pendant la dernière partie de l'entretien. Elle avait aperçu, en effet, le pâtre de la petite propriété de Michel. Cet homme ramenait, par le sentier montant et pierreux de la colline, ses bêtes à laine et ses chèvres, précédées, en manière de guide, par trois boucs aux cornes immenses et écartées, à la marche solennelle, à la barbe vénérable. Une longue et imposante sonnette était suspendue à leur cou, au moyen d'un large collier de bois, fermé par un os, auquel était assujetti l'instrument. Le petit troupeau était tenu en ordre et en respect par Darbon, le chien de garde du ménage. De retour

du repas du soir, terminé par une visite à l'abreuvoir des figuiers, fraîche source d'eau de roche, masquée par un bouquet de ces arbres et qui bouillonnait dans un creux de rocher, à quelques centaines de pas au-dessous du lieu de nos réunions, troupeau, chien et berger allaient se remiser sous leur hangar. Ce hangar servant d'étable et de bergerie, était situé à côté du logement du ménager, et caché par le bois de pin que j'ai dit, derrière l'ermitage de sa citerne. Ayant vu accourir ma fille, le chien se détourna, d'un bond, pour flatter l'enfant, qui l'appelait et lui lécha le visage et les mains avec une ardeur et une brusquerie qui la firent reculer. Le pâtre salua en passant notre groupe avec son feutre gris serré, à la base, d'un ruban de laine rouge. Nous lui rendîmes son salut; mais, Michel, seul, en l'appelant par son nom : bonsoir, Jacques!

C'était, en cette saison, le moment le plus beau de la journée. Le soleil disparaissait à l'horizon derrière la ligne violette des eaux de la mer, une fraîche vapeur s'élevait au loin, préparant la rosée de la nuit. La plaine était toute vivante dans son calme solennel, animée par le bruit des bestiaux qui regagnaient leur gîte, émaillée de points lumineux qui renvoyaient de notre côté les rayons obliques du soleil. Quelques bastides blanches couvertes de tuiles rouges, le revêtement en briques vernies d'un vieux pigeonnier, la flèche d'un rustique clocher de village réfléchissaient ses feux mourants, qui doraient à peine la cime de vieux peupliers en allées, cachant un aristocratique château. Par-ci par-là, la fumée éloquente de la soirée s'élevait lentement et coupait l'ho-

rizon, inclinée vers nous, quand, sur le murmure lent et sourd de la brise du soir, caressant les pins d'alentour, vint à se détacher le son d'une cloche lointaine. Michel nous interrogea tous du regard ; mais personne ne dit mot. Qu'était-ce, en effet, pour nous maintenant, que ce son vulgaire après celui de la cloche intelligente de résurrection qui venait de nous impressionner si vivement, à la même place, il y avait quelques instants.

— Ce brave homme, dit Michel, détournant nos pensées de ce sujet; celui que vous avez vu conduisant aujourd'hui le petit troupeau du ménage, avec son bâton de berger ; c'est mon ami ; c'était celui de mon père quand il vivait. Il n'est pas riche d'argent autant que d'années et d'amour dévoué pour tous. C'est pour être un moment auprès de moi, qu'il vient, de temps en temps, s'occuper aux travaux de ma petite propriété, s'emparant de la part de travail le mieux appropriée à son âge. Depuis des années, il est au courant de ce que je vous dis, et devine tout ce que j'ai à vous communiquer, ayant l'intuition naturelle de tout ceci. De temps en temps, il vient m'embrasser et retremper notre vieille amitié à mon foyer où je le voudrais toujours, et les quelques instants qu'il passe auprès de moi, sont les plus heureux de son année. Belle âme ! voyez où Dieu va les loger ? Il assisterait de grand cœur à nos réunions, quoique son avancement l'en dispense ; mais, il tient à remplir scrupuleusement sa tâche. C'est sa manière de me témoigner son dévouement et son amitié. Enfin, vous voyez ; c'est un homme simple. Il ne vous connaît pas. Mais, il a vu le monde. Il a servi bra-

vement son pays à l'armée ; toujours en présence de Dieu. Oh ! c'est un homme ! Pierre le connaît. Vous l'avez vu d'autres fois, n'est-ce pas? Vous me permettrez un jour de vous le présenter.

— Comment donc ? mais nous serons heureux, très-heureux d'être présentés nous-mêmes à votre ami.

— Bonsoir, papa Michel, dit ma fille en embrassant notre ami avec transport ; bonsoir, monsieur Pierre.

— A demain, à demain !

VI

Sommaire de la loi de Dieu ; clef des mathématiques vivantes.

Quelques jours après, à la suite d'une promenade matinale à travers la petite propriété de Michel, nous nous assîmes, chacun sur un fragment de roche, à côté de la fraîche source des figuiers, près de laquelle Michel ne passait jamais sans en déguster l'eau, sans vanter, de cette eau, la bonté et les vertus.

Maintenant, dit-il, dès que nous fûmes assis, maintenant que nous voilà mis en haleine par cette petite promenade, je veux, devançant vos questions, tâcher de vous donner, en résumé, le code de la loi de Dieu et la clef des mathématiques vivantes d'analogie divine, son magique et bien simple instrument.

— Mon cher maître, vous avez deviné ma question. Je serai doublement satisfait de vous entendre sur ces matières ; vous m'en voyez tout joyeux.

— Il m'eût été impossible, continua Michel, dans des entretiens aussi élémentaires que les nôtres, dans de fugitives conversations, d'entrer dans l'explication complète et technique des mathématiques vivantes et fonc-

tionnantes d'analogie divine. J'ai préféré, jusqu'ici, vous les montrer en jeu sur divers points, afin de vous en faire sentir l'utilité et la vertu, sans charger votre attention de cet immense ensemble. Cet ensemble, cependant, la synthèse universelle, est le sommet, la clef de voûte, le critérium en même temps de la science de Dieu. Si le temps me manque, s'il est trop tôt, encore, pour essayer de vous le faire embrasser en entier avec tous ses détails et les explications que ces détails nécessitent, je veux néanmoins, vous en donner, comme point général de repère, un léger aperçu. Vous pourrez y rapporter, au besoin, tout ce que je vous en ai fait voir en action ; et c'est cet aperçu même, qui est la clef, annoncée, il y a un instant, des mathématiques vivantes d'analogie divine.

Les mathématiques numérales, vous ai-je dit plusieurs fois, ne sont que la sèche abstraction des mathématiques vivantes, si fécondes, dépassant tellement en richesse ce que peut concevoir une humanité enfantine, qu'il lui est difficile de les prendre au sérieux, même, quand la complète vérité lui en est démontrée. L'homme se sert des premières pour grouper, arranger, combiner des nombres d'unités abstraites comme un, trois, six, cent, et Dieu emploie les siennes pour additionner, trier, multiplier, diviser, classer et distribuer des quantités réelles, de toutes grandeurs, de toute nature, substantielles et vivantes. De même que, avec les quatre règles numérales, l'homme opère tous les calculs, compose et décompose tout nombre, toutes quantités, et résout les problèmes solubles de toute espèce ; ainsi les problèmes de toute vie,

reposent sur les quatre règles vivantes et se résolvent par elles. Ainsi se résolvent la vie de l'infiniment grand, celle du petit ou moyen, de l'âme incarnée, enfin la vie de l'infiniment petit dans toutes les natures. Toutes les difficultés en un mot, et les combinaisons présentées à tout esprit par l'ordre et la vie de l'univers infini, sont comprises dans cet ensemble. L'homme règle ses actions sur ces mathématiques, sur les quatre règles numérales, Dieu les règle sur les *mathématiques* vivantes. Or, Dieu veut amener l'homme à faire comme lui ; aussi lui envoie-t-il sa lumière, toujours incomparablement simple, parce qu'elle est infiniment correcte. L'homme qui ne la comprend pas, ne sait pas se faire assez simple d'esprit, assez petit pour s'y proportionner. Bienheureux les simples d'esprit!

Dieu est le grand pivot de tout. Il doit avoir et a, en effet, sa représentation pivotale ou divine en toute chose. Par cette représentation, tout se rapporte à lui.

Les quatre points principaux et les plus rapprochés de Dieu, concourant à cette représentation pivotale sont : la *raison*, l'*ordre*, le *jugement*, divins, tous trois, distincts l'un de l'autre, et *l'intelligence réelle* qui les résume et les rapporte à Dieu. Cet ordre est la boussole intelligente divine.

Il en est ainsi des quatre couleurs vivantes dont la flamme lumineuse éclaire les quatre points cardinaux : le jaune, le bleu, le rouge, et le blanc qui résume les trois autres, comme l'expérience nous l'enseigne. Aussi est-il parmi les couleurs la représentation du quatrième terme

du quaternaire divin, de l'intelligence réelle et de Dieu lui-même. Il en est ainsi des quatre règles vivantes, base des mathématiques vivantes et fonctionnantes de Dieu : l'addition, la soustraction, la multiplication, correspondant aux trois premiers points cardinaux, et à la division, pivot des trois premières règles et qui n'est pas à proprement parler une règle spéciale, mais le résumé des autres ; ce qui lui donne le caractère pivotal et la rapporte à Dieu.

Vous devez reconnaître, dans cet ordre, celui de la constitution unitaire déjà citée, du Grand Tout vivant, formé, à un autre point de vue, de trois principes ou trois natures principales et de leur rectrice infinie : la nature matérielle, la nature spirituelle, la nature céleste et la nature purement divine, ou Dieu, et son atmosphère vivante, aux cieux des cieux.

Aux quatre natures, formant sur ce point le quaternaire, sont attachés quatre degrés divers et gradués d'existence contenant, chacun, virtuellement, les facultés du degré inférieur, comme la soustraction qui implique l'addition ; la multiplication, supposant l'addition et la soustraction ; la division, enfin, contenant les trois premières règles. Les quatre natures correspondent donc : la première, à la vie d'addition qui est la vie attractive ou exécutée par l'effet de l'attraction ; la seconde, à la vie d'intuition, ou vie intuitive exécutée par l'intuition, intelligence qui annihile les obstacles matériels et supprime la distance sans le secours de la locomotion ; la troisième, à la vie instinctive, ou vie d'instinct, caractérisée par cette

même intelligence, qui la dirige en tous sens, au moyen de l'attraction et de l'intuition, appliquées à tous les actes de vie, de locomotion, et d'intuition la quatrième, enfin, correspond à la vie intellectuelle, qui, par l'intellect, comprend les trois autres degrés d'existence dans la faculté pivotale et directrice du classement, qui est le propre de Dieu et de l'homme son image.

Voici un tableau (voir le tableau ci-joint mis sur une feuille à part) où j'ai rangé dans le même ordre unitaire-binaire-ternaire-quaternaire, les concordances, selon la loi, de tout ce qui existe. J'y ai disposé ces concordances par séries ternaires-quaternaires dont les termes correspondent entre eux de la même manière dans chaque série, et de série à série ; horizontalement, pour la première correspondance, et, verticalement, pour la seconde.

TABLEAU DES CONCORDANCES DU QUATERNAIRE UNIVERSEL.

UNITÉ.

DIEU AME DU GRAND TOUT.

binaire; Masculin et féminin bien et mal.

UNITÉ BINAIRE-TERNAIRE-QUATERNAIRE, CORPORELLE, DIVINE.

NOMS DES SÉRIES.	MATIÈRE.	ESPRIT.	CIEL.	DIEU.
Moyens d'action	Voie	Vie	Vérité	Amour lumineux.
Points cardinaux de direction	Raison	Ordre	Jugement	Intelligence réelle.
Couleurs	Jaune	Bleu	Rouge	Blanc.
Quatre règles vivantes	Addition	Soustraction	Multiplication	Division.
Perfections divines	Bon	Beau	Vrai	Juste.
Ordre des natures dans la vie universelle	Matériel	Spirituel	Céleste	Divin.
Opérations de la vie	Incrustation	Ascension	Fusion	Transformation.
Degrés de la vie générale	Degré attractif, attraction.	Id. intuitif, intuition.	Id. instinctif, instinct.	Id. Intellectuel, intellect.
Les règnes	Minéraux	Végétaux	Animaux	Homme.
Lois du mouvement	Loi descendante	Loi d'attente	Loi ascendante	Progrès.
Ages de la vie	Enfance	Puberté	Age mûr	Transition ascensionnelle.
Époques de la végétation	Pousse, feuilles et fleurs.	Germe fruitier	Fruit mûr	Cueillette et moisson.
Corps humain vivant, etc	Enveloppe matérielle, matière	Sang, principe vital.	Principe céleste, fluides du cerveau	Ame, principe divin.

Gardez ce tableau et étudiez-le. J'aurais pu le porter à l'infini ; car, il est fait pour comprendre tout ce qui existe; mais il faut se limiter, et c'est ce que j'ai fait; libre à chacun d'aller plus loin, en appliquant la loi, comme je vais le confirmer par des exemples.

Les quatre points cardinaux de Dieu, inscrits en tête de ce tableau, ses quatre moyens d'action sur ses créatures vivantes, les quatre règles divines, les trois natures principales avec leur pivot et le reste, sont reflétés à l'infini dans tous les univers, dans chaque monde, dans tout être animé, chez tout être humain, chez tout être hominiculaire infiniment petit. Les quatre ordres selon lesquels les natures sont disposées : le matériel, le spirituel, le céleste et le divin, correspondent, terme à terme, aux quatre points cardinaux de Dieu, aux quatre règles, aux quatre degrés de la vie générale, aux quatre âges de la vie. Tous ces quaternaires, par suite, correspondent aux quatre règles, aussi bien que tous les autres que je ne nomme pas et que l'infini pourra présenter à ceux qui, la loi à la main, sauront les y découvrir.

Les rapports existants entre les quatre règnes se trouvent, comme entre les quatre termes de tous les quaternaires, entre les mondes matériels, les mondes spirituels, les mondes célestes et les mondes divins; entre l'addition, la soustraction, la multiplication et la division. Il nous suffira donc, en vertu de l'unité divine, pour étudier les rapports, entre eux, des quatre termes d'une série ternaire-quaternaire, hors de notre portée, de connaître les

relations correspondantes des quatre termes de l'une des autres séries. Ces relations sont invariablement reproduites entre les quatre règles, constituées ainsi, après Dieu, le type universel de tous les quaternaires, la clef des mathématiques vivantes, de l'analogie divine.

Prenons pour exemple la série quaternaire des couleurs. Le bleu en est le second terme et se trouve dans la seconde colonne verticale du quaternaire universel. Il correspond, entre autres termes placés dans la même colonne, à l'ordre spirituel. *Partout le bleu représentera ce qui est spirituel ou vital*; et la nature confirmera en tout, sur ce point, la loi de Dieu. Aussi le principe vital grossier de la planète représenté par la mer, est-il marqué par la couleur azur foncé, et par l'azur plus léger et plus brillant du ciel son principe vital fluidique quintessenciel. De là, la couleur bleue qu'affectent, en brûlant, les spiritueux; de là, la couleur bleue de la veine, canal du sang bleu, intermédiaire entre le vaisseau lymphatique jaune et l'artère rouge; de là, la couleur verte du végétal, couleur intermédiaire des règnes *inférieurs*, à base de bleu vital modifié par diverses circonstances de la vie végétale, par le jaune de l'enfance au commencement, par celui de l'atmosphère à la fin de la saison; d'autant plus influencé par le bleu, que le végétal est plus vivace, d'autant moins qu'il est plus près de sa naissance, qu'il s'approche plus de sa fin ou de celle de la saison.

Voyons, notre tableau sous les yeux, avec quelle simpli-

cité cette clef des mathématiques vivantes nous expliquera pourquoi les hommes comprennent encore, si peu, la puissance, entre eux, de l'amour; pourquoi cet amour est, pour leur esprit, un mythe, et, un fou, à leurs yeux, celui qui leur en parle.

Les hommes, en général, sont encore, de nos jours, plongés dans l'âge d'enfance humanitaire. Or, l'humanité enfant est l'analogue de l'homme enfant. Celui-ci porte à ses frères un certain amour, à lui recommandé, par ses *parents* et ses maîtres, un amour innocent et aveugle, dont l'efficacité a d'étroites limites; mais son âge l'éloigne encore du véritable amour. C'est là, vis-à-vis de leurs frères, la manière d'être des hommes vraiment moraux de nos jours, ne connaissant de l'amour entre eux, à moins d'exceptions, que ce qu'ils appellent la charité, simple senteur de l'amour du prochain. Cet amour, pas plus que l'enfant, ils ne sauraient le comprendre; celui qui laisse paraître sa foi en cet amour leur semble avoir perdu la raison. Cette disposition est reproduite, dans la nature, par l'absence du bleu parmi les fleurs de nos jardins. Il n'en sera pas ainsi des hommes de l'avenir, parce qu'ils seront entrés dans l'âge pubère de l'humanité. L'amour s'établira entre eux, et le bleu apparaîtra parmi les fleurs. Comme l'enfant devenu adulte, ils éprouveront alors réellement cet amour chaleureux et embrasé qui leur fera sacrifier tout à l'humanité, objet de leur culte. Leur empressement à aimer, à servir leur prochain sera d'autant plus ardent, qu'ils en auront plus longtemps mé-

connu le charme. L'amour de Dieu commencera à dominer l'amour de soi.

— Cher maître, vous me faites entrevoir, là, un bien ravissant, un bien consolant tableau. Mais qui pourrait nous assurer que l'on verra jamais régner sur la terre un ordre si enviable, briller une si heureuse époque ?

— Celui-là même, qui par sa loi infaillible, garantit à l'enfant la puberté, à l'adulte l'âge mûr ; qui vous assure après la fleur, la naissance du fruit ; après le fruit vert, le fruit mûr ; celui dont l'existence éternelle est le gage infini de cette certitude ; qui, de *la terre*, fait jaillir les végétaux, et, de ceux-ci, nourrit les animaux et l'homme. Ne comprenez-vous donc pas que la réalité véritable de tout ce qui découle des rapports indiqués dans le tableau que je vous ai remis, est aussi assurée que l'immuable éternité de Dieu ?

— Ma question était absurde. Mon père, pardonnez-la à mon défaut d'expérience.

— Je pourrais de rapport en rapport, constatant partout le même ordre, parcourir tout ce qui est, ce qui a été et ce qui sera, sans épuiser un champ d'observations, immense comme tout ce qui existe. Il sera facultatif à tout homme d'allonger mon tableau de ses observations ternaires, conformes à la loi de Dieu. On trouvera toujours dans les combinaisons des quatre règles, les termes manquants d'une série quaternaire, dont on ne connaîtra, même qu'un seul terme, en même temps que la place de ce terme dans les quatre colonnes du quaternaire universel. Il sera loisible à chacun d'user de cette bous-

sole divine, dans la sphère de ses aptitudes. Le musicien intelligent se rendra facilement compte des effets et des combinaisons possibles des tons musicaux, en inscrivant sous les quatre colonnes du quaternaire, et avec la connaissance de leurs rapports, do, mi, sol et l'octave. La science humaine arrivera à de semblables résultats, si un éclair de vraie lumière lui montre comment elle doit poser ses questions sous ces mêmes colonnes. Mon tableau, *enfin*, est le vrai guide des inventeurs *qui l'emploient sans le savoir*, d'une manière empirique, dans leurs tâtonnements, et qui ne tâtonneront plus, quand ils le posséderont bien et sauront s'en servir.

Pour nous ici, il nous suffira d'examiner rapidement, au point de vue de cette clé des mathématiques vivantes, la vie de l'homme et de l'humanité qui, par-dessus tout, nous intéressent; et nous fixerons au moyen de leurs rapports, la véritable condition et l'emploi de l'une et de l'autre, dans l'ordre général de l'univers des univers.

La vie de l'homme, vous ai-je dit, est une végétation. Comme toute vie, comme toute végétation, la vie de l'homme se compose nécessairement de trois termes principaux et d'un quatrième pivotal; termes inscrits, tous quatre, au tableau du quaternaire universel. Nous y distinguons l'enfance, la puberté et l'âge mûr, plus le couronnement final, point culminant de la carrière humaine, pivot où tout concourt, la part de Dieu, et qui est la transformation. De ces quatre termes, les trois premiers correspondent évidemment au matériel, au spirituel et au céleste; c'est-à-dire, en suivant le tableau des concor-

dances, en lisant horizontalement les colonnes, à l'addition, à la soustraction, à la multiplication, les trois premiers termes, et, à la division, le quatrième : les quatre aux quatre règles. Cela se démontre de soi. Le terme intermédiaire, la puberté, d'autre part, correspondant au bleu, le jaune sera la couleur de l'enfance, le rouge celle de la virilité, le blanc celle de la transformation.

Je ne veux pas oublier, en passant, sur ce sujet, une simple et piquante remarque allant droit à la résurrection.

Dans une humanité ignorante et grossière, telle que la nôtre, à l'état d'enfance, ne jouissant encore de la vie véritable qu'en rudiments, on possède tout ce que l'homme doit savoir plus tard, mais on le possède en germe. Ainsi le cèdre colossal est contenu dans un imperceptible plançon de son espèce. Une pareille humanité a l'intuition de tout, par divers de ses membres, mais une intuition vague, indécise et souvent renversée. Entre une foule d'exemples, je citerai celui-ci, qui tient à notre thème actuel. Le blanc couleur du divin, du bonheur inaltérable, de la joie parfaite, selon le tableau du quaternaire universel, est attribué chez nous à l'innocence enfantine, à l'enfance, la plus douloureuse des époques de la vie humaine, celle des cris et des pleurs, pour laquelle, n'était l'aveuglement de cet âge, la vie ne serait qu'une affreuse perspective sans fin de peines et de souffrances. La transformation, au contraire, signal, selon la doctrine de vie, et, conformément au tableau du quaternaire universel, d'une prochaine résurrection à une vie plus éle-

vée et plus heureuse, ou tout au moins d'une nouvelle chance offerte à l'âme descendante de se réhabiliter, la mort pour l'appeler par son nom, revêt dans ce monde la couleur noire, celle du néant et des ténèbres. S'il en est ainsi, c'est grâces à l'ignorance enfantine de l'humanité. Sa peur du trépas lui fait choisir cette couleur, au lieu du blanc, qui appartient de droit à la transformation, selon les mathématiques vivantes.

Encore un mot : *Le jaune de l'enfance correspond à l'addition ainsi qu'à la vie minérale*, vie d'addition par excellence. La puberté, par suite, correspond à la soustraction, la maturité, à la multiplication, et la transformation, à la division, au juste classement, à la vie intellectuelle, vie de distribution et de classement parfait. Et, comme la réalité concorde bien avec la conclusion des mathématiques vivantes ! Que fait en toutes choses l'enfant ? Il additionne machinalement et additionne toujours, incapable de choisir, privé qu'il est de discernement. Il croît en son corps, sans rien produire.

Examinons-nous la poche d'un enfant ? addition confuse ; son estomac ? il est bourré de tout ; son cerveau, sa mémoire ? de quoi ne les remplit-il pas ? Ses habits ? ils sont une accumulation de taches. Et quelle horreur du lavage ! Addition toujours, sans soustraction. L'enfant ne soumet au triage, à la soustraction, tous ses totaux, moraux et matériels qu'à l'époque de sa puberté, ère de soustraction pour son corps, pour sa vie et pour son esprit. A sa maturité, l'homme fait la multiplication et obtient le produit de ce qu'il a acquis et épuré. Enfin,

à la transformation de l'être humain, après avoir tout classé et disposé, à ses derniers moments, du total de ce qu'il possède, tout ce qui composait son être, se trouve distribué à sa place naturelle, rendu à son élément.

Il en est ainsi des humanités. L'humanité enfant additionne, incapable, faute de discernement, de faire la soustraction. Partout on voit chez elle le mal à côté du bien ou, plutôt, le mal étouffant le bien. Remarquez ce qu'il lui faut de temps pour concevoir une amélioration, l'invention la plus simple. L'étrier date du moyen âge ; la brouette, la voiture suspendue, des derniers siècles. Des lois embryonnaires, les lois de Rome sont encore la base de nos lois. Nos institutions politiques étaient naguère celles de Clovis, de Charlemagne et de Hugues Capet. Toutes tentatives pour les amener à la vraie justice de l'Évangile et du Christ, pour les rendre conformes à la loi de vérité, ont été des avortements. Pourquoi ? L'humanité enfant ignore la soustraction. Mais l'humanité pubère soustrait et saura se donner des institutions véridiques ; elle exécute la multiplication, s'éclaire dans tous les sens à sa maturité, et opère, quand sa carrière est consommée, conformément à la division, son ascension glorieuse et son classement. Ainsi, addition, soustraction, multiplication, division, voilà le sommaire quintessenciel de la vie de l'homme, de la vie de l'humanité, de toute vie, de la vie du Grand Tout vivant lui-même.

— Oh ! mon cher maître, m'écriai-je tout transporté ; vos enseignements sont toujours plus étonnants pour mon esprit. La clef des mathématiques vivantes est bien réel-

lement la clef divine de la vérité, et je brûle d'en faire moi-même l'essai. Ainsi donc, il est bien établi que, au moyen de ce tableau du quaternaire universel, l'homme peut répondre à toutes les questions et résoudre tous les problèmes.

— Oui, mon enfant, comme avec la clef d'un palais on peut en parcourir toutes les parties, si on a des jambes. Mais, ne dépassons pas les limites du possible et raisonnez votre admiration, vous rappelant, pour être vrai, les termes dont je me suis servi. J'ai dit que « les quatre rè-« gles vivantes sont le sommaire quintessenciel de toute « vie; » ce qui signifie, qu'en faisant entrer toute question dans la proportion des quatre règles, on en établit le rapport avec l'ensemble de ce qui existe. Mais tout ne se borne pas là pour s'assurer de la vérité. Avec les quatre règles numérales, vous résolvez tous les problèmes des nombres; mais il faut préalablement, avant de songer à la solution, poser ces problèmes et en établir les termes dans la mesure des proportions, représentant les jambes, indispensables pour parcourir un palais dont on a la clef. De même, l'inscription d'une question dans la mesure du quaternaire, la pose de façon à être résolue, selon l'infaillible vérité, par les mathématiques vivantes, en d'autres termes, par les rapports, qui existent entre les membres du quaternaire universel. Il vous sera indispensable d'étudier ces rapports et de les faire cadrer avec les termes de votre question. C'est déjà, sans qu'il soit nécessaire d'exagérer ce merveilleux avantage que la science d'analogie divine nous apporte, un pas assez considérable fait

en dehors de l'ornière des probabilités de l'erreur, et qui mène droit et sûr, en toute question, à la vérité vraie.

Je vais, maintenant, pour édifier votre esprit sur la valeur de mon tableau du quaternaire universel, appliquer cette clef à une question sociale et, comme telle, importante pour l'humanité.

La société humaine ne saurait demeurer à tout jamais constituée comme elle l'est, à l'opposé de la justice divine, contrairement à la doctrine d'amour, en dépit de la mission rédemptrice du Christ. L'humanité avancée appelle et attend une *organisation basée sur des institutions* de vérité. Que deviendra, lors de cette organisation véridique, plus ou moins prochaine, commencement de réalisation d'un avenir de vérité, la classe qui, maintenant, en religion comme en politique, mène depuis si longtemps l'humanité? Voilà la question que je me propose de résoudre au moyen du quaternaire universel.

L'essentiel, d'abord, c'est d'étudier les termes de cette question, afin de trouver la place de l'un d'eux, au moins, dans les séries concordantes du quaternaire. Arrivés là, nous saurons la place proportionnelle des autres; et les rapports des quatre règles ou des quatre termes, entre eux, d'une série quaternaire quelconque, résoudront magiquement, pour ainsi dire, cette question. La difficulté consiste à établir le sort de cette classe de l'humanité, maintenant le plus en vue, lorsque s'ouvrira l'ère de puberté humanitaire. Or l'humanité, dans sa vie, représente une végétation. Établissons dans cette végétation humanitaire la condition faite à l'aristocratie dirigeante, actuel-

lement en possession du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Le corps de l'arbre humanitaire, c'est l'humanité ; les travailleurs en figurent la séve. La partie puissante, brillante et florissante de cette humanité, durant l'enfance humanitaire, représente évidemment la fleur de l'arbre, dernier trait de la première époque de sa vie. J'inscris donc sous la première colonne, celle de la matière, dans la série des substances, sous l'addition, dans la série des quatre règles, sous la fleur, dans celle de la végétation, la classe humanitaire dont je veux connaître l'avenir. Il faut pour cela, maintenant, étudier les rapports de la fleur avec le germe fruitier, second terme de cette dernière série.

Or, le germe fruitier vient après la floraison, et son apparition amène la chute de la fleur dans le chaos terrestre, où elle va pourrir, se dissoudre et se renouveler. Infailliblement, par l'irrésistible puissance de l'analogie, dès l'apparition du germe de son fruit, de l'humanité pubère, la fleur humanitaire tombera dans son chaos, qui est le chaos humanitaire, la foule des humains, pour s'y faire oublier, s'y dissoudre et se renouveler, comme tant de fleurs isolées, qui l'ont précédée ; et il n'y en aura plus sur notre planète, chez notre humanité.

Permettez-moi, comme dernier exemple, d'appliquer la clef des mathématiques vivantes à la solution d'une question plus simple et plus pratique. D'où vient, dirai-je donc, la préférence justement obtenue, pour nous vêtir chaudement, par le duvet et la plume sur la laine, par la laine et les fourrures sur le fil et le coton, et enfin, par

ce dernier sur un tissu provenant de la terre, comme le métal, le verre et l'amiante ? Oh ! je vous entends me répondre avec le professeur de physique, que c'est en raison de la chaleur, que le duvet et la plume, en qualité de corps non conducteurs, maintiennent mieux que la laine, la laine mieux que le coton, le coton mieux que le lin et le chanvre, et ces derniers, enfin, mieux qu'une substance minérale. Très-bien répondu, selon la physique ; mais, au point de vue de la vérité réelle, c'est résoudre la question par la question même, et, comme dit le médecin malgré lui de Molière : « *Voilà pourquoi votre fille est* « *muette.* »

Or, d'où provient la différence radicale, dans leurs propriétés, comme vêtements chauds, de ces diverses substances ? Il s'agit d'en établir la raison certaine, vivante et pratique. La voici, conforme à la loi de Dieu, expliquant la difficulté sans reste, comme, seule, sait le faire la science vivante, selon la constitution du quaternaire universel. C'est que le fil et le coton proviennent de la vie végétale, spirituelle en figure, supérieure par nature à la vie minérale, à laquelle appartiennent les substances terrestres. Et si le lin et le chanvre passent après le coton, c'est que le lin et le chanvre ne sont que le produit de la tige d'un végétal, ici, de l'ordre matériel, tandis que le coton provient d'un fruit, appartenant à l'ordre céleste. C'est encore que la vie végétale, supérieure à la vie minérale dans la marche du quaternaire universel, a moins de rapports d'affinité avec la vie humaine, vie divine en figure, que la vie animale d'où nous viennent la fourrure et la laine, et qui

est d'ordre céleste. La laine, enfin, provenant d'un quadrupède, figure compacte dans le mobilier planétaire des univers célestes, soniques, le cède en affinité avec la vie humaine et, en valeur vitale, à la plume et au duvet provenant de l'oiseau, figure des mondes divins dans ce même mobilier. De là, enfin, l'infériorité comme vêtements chauds des peaux d'animaux marins, appartenant à des représentants, dans le mobilier de la planète, de la dernière catégorie des mondes célestes; aux poissons, animaux inférieurs, hiérarchiquement, aux quadrupèdes et aux oiseaux, plus rapprochés par affinité de la vie de l'homme, divine par essence.

Je vois la science humaine sourire à la naïveté de ces questions, à la simplicité de moyens de la science de Dieu, pour y répondre; mais qui oserait contredire ces explications véridiques, toutes conformes à la loi de vie? On peut, sans témérité, défier toute objection à l'encontre de vérités semblables, analogies incontestablement vraies et conformes à la loi une-trinaire-quaternaire-universelle, aussi infaillible que Dieu, et d'une utilité incontestable.

Pour conclure, je dirai : l'ordre de l'univers est basé sur les quatre règles. C'est par l'emploi des quatre règles que s'alimentent la vie matérielle et la vie intelligente de l'homme, la vie du Grand Tout animé; c'est par les quatre règles que fonctionne la loi divine de vie, d'ascension, de progrès sans fin. Tout repose donc sur les quatre règles, dans le Grand Tout vivant, dans le petit, dans l'infiniment petit. Mais les quatre règles vivantes sont le quaternaire vivant divin, composé de trois termes vivants et de leur

pivot directeur qui les résume : les quatre règles vivantes sont l'unité ternaire, quaternaire de la loi de Dieu ; les quatre règles sont la loi de Dieu.

Enfin, Dieu, à la tête des trois natures, constitue le quaternaire divin, reproduit en infiniment petit dans l'homme son enfant vivant, qui est l'âme humaine à la tête des trois principales natures de son corps, s'élevant, selon la loi de progrès, à travers le Grand Tout, grâce à l'amour qui l'attire vers ses frères et vers Dieu, et par quatre actes progressifs : l'attraction, l'ascension, la fusion, la résurrection; *quatre actes procédant des quatre* règles : l'addition, la soustraction, la multiplication, la division.

Comme la lumière, excepté dans l'absolu, n'est signalée que par l'ombre, ces dispositions, partout ailleurs que chez Dieu lui-même, ont leurs contraires qui les rendent sensibles en les limitant. Ce sont, pour le bien suprême, pour Dieu, le mal; pour la loi ascendante du progrès, la loi descendante; pour l'attraction, la haine; pour l'ascension, la chute; pour la fusion, la répulsion; pour la division, la confusion; et ainsi, jusqu'aux moindres détails de tout ce qui existe. Mais ces considérations rentrent dans le dualisme universel, réservé pour d'autres enseignements, dans le bien et le mal, conséquence du binaire divin, constituant le masculin et le féminin de Dieu.

Qu'est-ce donc que la loi de Dieu, demande-t-on souvent? Eh bien! le voilà enfin : tout ce qu'il y a de plus simple, contenant tout ce qu'il y a de plus

compliqué; tout ce qu'il y a de plus grand, contenant tout ce qu'il y a de plus infini en nombre et en petitesse; tout ce qu'il y a de plus dénué d'ornements et de détails, renfermant tout ce qu'il y a de plus riche en variétés, en combinaisons de toute nature : l'infini lui-même, résumé dans une unité ineffable, incommensurable, incompréhensible, comme il est exprimé par un seul mot dans le langage : l'infini !

VII

Chaos, néant relatif; vie et mort relatives.

Quelques jours après l'entretien précédent, je me rendais auprès de Michel au bord de la colline, sur la pelouse sauvage où il aimait, de préférence, à nous donner ses enseignements. Je m'étais trouvé, lors de la précédente rencontre avec lui, si ému d'étonnement et d'admiration à la fin de l'entretien, que nous étant levés tous deux, nous cheminions en silence, absorbés dans nos pensées, dirigeant nos pas vers la limite des deux propriétés où nous devions nous séparer. Quand nous fûmes arrivés sous le grand pin, je lui dis :

— Ce que vous venez de m'esquisser là, mon cher et précieux voisin, est si grand et si beau que je regrette presque de l'avoir entendu en l'absence de notre ami Pierre.

— Soyez sans souci de cela, répliqua Michel ; il en sait là-dessus plus que je ne puis vous en dire. Je lui ai rendu si familières ces idées, qu'il est en état de les traiter lui-même et d'en creuser les profondeurs, grâce à sa connaissance de la loi de Dieu. Depuis qu'il est avec

moi, il se livre tout entier à cette étude, à laquelle il a pris le plus vif intérêt, dont il a fait le but de son existence, mettant à profit, pour cet objet, toutes les heures du jour et de la nuit, dont il peut disposer. C'est l'ardeur dont il brûle pour la propagation de ces nouvelles lumières qui l'a si longtemps tenu loin de nous. Je puis même à présent vous confier le secret de son voyage. Il a été faire mettre sous presse deux ouvrages où se trouve expliquée la doctrine que je vous développe; et je l'attends ce soir.

Mais je n'ai pas oublié que je vous dois la conclusion de l'entretien antérieur à celui où je vous ai donné la clef des mathématiques vivantes. Deux mots me suffiront. Mon point de départ était primitivement dans cet entretien, la vie dans la nature, des infiniment petits intelligents, de la race des hominicules; vie si facile à conclure par l'analogie divine, de celle des humanités que je vous ai fait connaître sur les planètes compactes, car, sans cela, il y aurait brèche à l'analogie.

Dans la terre, à l'arrivée des racines d'une végétation quelconque, et dans les roches, dès qu'y point une appendice fluidique de cette végétation, un mouvement irrésistible de vie se déclare chez les hominicules, répandus dans le chaos terrestre de ces deux natures, et des mondicules vivants infiniment petits se constituent, dans les deux natures, à l'exemple des mondes dans le chaos universel de Dieu. Ces infiniment petits mondes, vivant comme les grands et d'après la même loi, montent dans la végétation, régions spirituelles du

mobilier terrestre avec leurs populations d'hominicules vitaux. Ceux-ci s'élèvent par suite de leur résurrection, isolés ou en corps d'humanités hominiculaires, aux régions animales ou célestes, et vont, de là, comme, aussi, du fruit, en qualité d'aliments, à l'homme leur Dieu. Ils passent, de là, à l'atmosphère, régions célestes, et plus haut, en qualité de missionnaires lumineux de l'âme humaine, vivant dans chaque nature, par leur animule sur leurs mondicules, comme dans les mondes des univers de Dieu, les hommes leurs modèles. Ces quelques mots résument sur ce point la vérité.

Michel se défendit ensuite de continuer ces explications au moment de nous séparer, et m'engagea à faire moi-même la suite de ce petit travail; ce à quoi je ne manquai pas en rentrant au logis, et j'y parvins plus facilement que je ne l'avais espéré, vu mon peu d'expérience, avec l'aide de l'analogie.

Je vous ai annoncé hier, me dit le bon Michel, en m'abordant, le lendemain matin, l'arrivée prochaine de notre ami. Il est, en effet, rentré chez nous hier soir au moment où nous allions nous coucher. S'il n'est pas avec moi, à cette heure, c'est à la fatigue de son voyage et à notre longue veillée d'hier soir qu'il faut attribuer ce retard sans précédent. Et tenez! le voici.

Pierre s'approcha de nous, en effet, et après les étreintes affectueuses de l'amitié, s'assit radieux de joie auprès de Michel. Au même instant, nous aperçûmes, de loin, sous le grand pin, ma femme et ma fille, qui, officieusement prévenues par Catherine, venaient en hâte

saluer le retour de notre ami. Quelques instants furent consacrés à écouter les explications, que Pierre voulut bien nous donner sur son voyage, sur les livres qu'il apportait, fruit de son séjour dans la capitale, et préparés dans ses conférences intimes avec le maître. Un exemplaire de chaque ouvrage fut promis à chacun de nous, lequel nous fut, plus tard, ponctuellement remis. Puis enfin, Michel, désireux de ne pas employer futilement le temps, nous adressa la parole selon son habitude.

Maintenant que nous voilà de nouveau réunis et au complet, dit-il, *reprenons mes chers enfants, mes* auditeurs persévérants et fidèles, reprenons nos douces habitudes et apportons à nous éclairer, la suite et le calme, qui, seuls, peuvent, avec l'aide de Dieu, faire fructifier ces entretiens. Nous avons déjà, par intervalles, il est vrai, et à bâtons rompus, parlé de bien des choses. Mais, c'est la voie que j'ai choisie, afin de vous donner le temps de digérer le repas intelligent de chaque jour. D'ailleurs, si j'avais voulu, en commençant, embrasser tout l'ensemble de ce que j'ai à vous dire et enchaîner rigoureusement, l'une après l'autre, mes explications, j'aurais entrepris un travail plus facile pour moi, sans doute, mais écrasant pour votre attention. Il eût été nuisible à la clarté des aperçus nouveaux que j'ai voulu successivement vous faire saisir. Cependant, il devient urgent que je vous présente quelques faits, résultant de dispositions particulières, qui vous faciliteront l'intelligence parfaite de ce qui suivra et de ce que je vous ai signalé déjà. Je lierai ainsi ensemble toutes ces vérités,

stériles, si elles restaient séparées, et qui, réunies, forment pourtant les éléments de la grande vérité. Ainsi l'eau des ruisseaux acquiert de la force et de l'importance, rassemblée en rivières, celle des rivières, massée en fleuves, et celle des fleuves, sa grandiose apparence et sa vertu vitale, formée en Océan.

Je vous ai parlé du chaos, du néant relatif, d'où Dieu, au dire des Écritures, de la tradition, et, conformément à la réalité, a *tiré notre terre.* Il en a tiré aussi, ajoutai-je, le *soleil*, les *étoiles* et *tous les mondes qui* vivent comme vit la terre, soit autour de notre soleil, soit autour d'autres astres solaires, étoiles éloignées, soleils bien autrement que lui, immenses et lumineux. Quand j'aurai pu vous décrire ce chaos et ses fonctions, vous aurez de tout ce qui en sort une idée plus juste; vous connaîtrez mieux, vous commencerez à comprendre réellement la création, c'est-à-dire, ce qui constitue partout la vie de tous les univers : les mondes et leurs humanités.

Celui qui, vivant aux champs, suivant de près la terre végétale, l'a étudiée avec attention et suite, n'est-il pas bien mieux à même que le citadin exclusif, de se faire une idée juste et vraie, au point de vue général, de sa culture et de ses produits? Notre terre qui, durant la vie, fait ses évolutions et demeure au sein du chaos, notre terre procède du chaos, séparée, par la vie, de la matrice inerte qui la porta. Notre humanité elle-même sort originairement du chaos, et nous n'avons pas la moindre notion de ce chaos, pas le moindre renseignement sur cette végétation primordiale et infinie en grandeur, qui l'élabore,

extérieure et intérieure. Ressort universel de toute végétation, elle est l'archétype des autres qui la reproduisent à l'infini, dans les trois ordres de grandeur : dans l'infiniment grand, l'ordre de Dieu ; dans le moyen ou petit, celui de l'homme et de la nature ; dans l'infiniment petit, celui de l'hominicule, dérobé à nos sens par sa petitesse, comme le premier l'est à nos organes par la nôtre.

— Pour me conformer à votre désir, exprimé dans un précédent entretien, dis-je, interrompant, dès le début, l'explication de Michel, je prendrai la liberté de vous prévenir que vos dernières paroles ont amené dans mon esprit, tout à coup, par deux simples mots incompris, une confusion qui demeurerait, si vous n'y mettiez ordre, comme un nuage sur mon entendement, à l'endroit du chaos : vous avez distingué, en nous en parlant, une végétation intérieure à ce chaos et une végétation extérieure. Cette image n'ayant pour mon esprit aucun analogue à moi connu, dans ce que je puis savoir, trouble mes idées et serait un obstacle à l'intelligence des conclusions que vous vous proposez sans doute de faire découler de ces vérités. Veuillez, cher père, venir à mon aide et me rassurer sur ce point en m'éclairant.

— Rien n'est plus facile. Je me félicite, en outre, de ce que vous avez aperçu, de ma part, cet *oubli* de signaler en quoi consiste, entre ces deux végétations, ou, plutôt, entre ces deux parties de la même, une si grave différence. Ce fait témoigne en faveur de la rectitude de votre jugement et de l'ardeur avec laquelle vous entrez dans la science nouvelle ; et j'en suis heureux. Mais mon

oubli n'était qu'apparent. Je comptais faire ressortir à l'instant et d'une façon tranchée, l'indispensable distinction à établir sur ce point. Vous avez bien fait, toutefois, de ne pas laisser passer, sans éclaircissements, une proposition qui vous semblait obscure. Vous m'offrez l'occasion de dissiper ce nuage, et je la saisis sur-le-champ.

La vie humaine constitue une triple végétation, matérielle dans le corps, spirituelle ou vitale dans le sang, céleste dans le cerveau. La vie de Dieu présentant, dans ses trois *natures principales, dirigées* par la quatrième, l'œuvre vivante et incommensurable de Dieu, est une triple végétation en vertu de l'unité propre à la loi de Dieu ; la végétation divine infinie ternaire, opérée sur un parterre proportionné à sa grandeur ; sur le chaos infini.

Or, la végétation de notre parterre terrestre, celle du végétal et de l'animalité, qui, dans sa compacité, est spirituelle et céleste en figure, procède du chaos terrestre, produite par l'incontestable travail d'une végétation intérieure. Ce travail, cette végétation, intérieure au chaos terrestre et que nous ne connaissons point, nous sera forcément expliquée, en vertu de la loi d'analogie. Elle est l'analogue de celle qui s'exécute dans le chaos correspondant du Grand Tout matériel, comme l'indique la science vivante. C'est cette végétation qui produit en dehors de ce chaos, une autre végétation extérieure fluidique, spirituelle et céleste, aux formes incommensurables, aux fruits fluidiques sans pareils, aux univers mouvants et intelligents, prototypes ineffables de notre végétation ter-

restre extérieure, de nos végétaux et de nos animaux.

Embrassez bien les deux termes de cette analogie : d'une part le chaos infini où s'opère la végétation intérieure ; hors du chaos, procédant de ce chaos, la végétation extérieure, les mondes spirituels et les mondes célestes alimentés par lui ; de l'autre, le chaos terrestre avec sa végétation intérieure ou souterraine, jusqu'à présent un mystère, et la végétation extérieure, qui en procède par l'alimentation : les végétaux et l'animalité.

— Tout cela est bien compris, cher père, dit Pierre ; et pour qu'il ne reste pas le plus léger nuage sur un point si important, je vais, au nom de tous, résumer votre pensée. Au dehors du chaos, la végétation spirituelle et la végétation céleste ; au dedans, la végétation matérielle, celle qui correspond au travail inconnu, secrètement opéré au sein de la terre pour en pousser au dehors les végétaux, et alimenter les animaux ; travail dont on découvre analogiquement le mystère quand on a été édifié par la connaissance de son analogue, en infiniment grand, dans le chaos matériel infini.

— Oh ! sur ce point, dis-je alors à Michel, après avoir remercié Pierre, il ne me reste plus la moindre obscurité : et je ne doute pas de pouvoir, dès à présent, suivre avec fruit vos développements.

— Eh bien ! dit le maître, il me reste encore, à moi, avant de passer outre, à vous donner un éclaircissement que je ne veux pas remettre à plus tard. Je craindrais, si je négligeais de vous le présenter ici, de ne plus trouver

l'occasion de le faire ; et il ne manque pas d'une certaine importance.

Vous vous souvenez, sans doute, de m'avoir, en toute occasion, entendu comparer la végétation des mondes à celle de notre terre. Je mettais en parallèle avec les mondes que Dieu tire du chaos universel, les végétaux que l'homme fait produire à la terre ; œuvres dont le principe est toujours la résurrection. Toutes les végétations étant conformes entre elles, la comparaison était vraie, en dépit de la différence des degrés de la vie où en étaient pris les deux termes. Mais, cette comparaison n'était pas juste, cependant, d'une façon complète, radicale, sous tous les points de vue ; et voici pourquoi. La végétation des mondes que je vous ai fait apercevoir est intérieure au chaos matériel des domaines de Dieu, et celle des végétaux que nous lui avons comparée est extérieure au chaos végétal, à la terre, domaine de l'homme. La végétation des mondes, objet de mes explications, élucidée dans nos entretiens par la végétation terrestre est matérielle en réalité et d'ordre matériel en même temps. La végétation terrestre est matérielle aussi par le fait, mais d'ordre spirituel, en réalité, par position, en figure. La première, l'infiniment grande correspond directement à à celle des infiniment petits mondes, qui évoluent dans le chaos terrestre et y vivent, pour s'élever dans les racines du végétal ; la seconde, de l'ordre moyen, de notre ordre, celle de nos végétaux, correspond à la végétation des mondes spirituels de Dieu.

J'ai voulu éclaircir ce point pour ne pas occasionner

de confusion dans vos idées, si je manquais de le faire. En principe, j'ai établi les termes de ma comparaison, comme je l'ai fait à cause d'un embarras inhérent à ma situation. Il eût été plus correct, sinon plus intelligible, de mettre en parallèle la végétation dans les mondes, dont les fruits verts ou mûrs, sont pour nous représentés d'une façon visible par les astres, avec celle du chaos végétal terrestre dérobée à tout jamais à nos regards. Il faut en convenir, toutefois, la puissance, la grandeur, l'universalité de la loi d'analogie divine ne se trouvent, ainsi, que mieux démontrées, car, la *réalité* de ces *rapports éloignés* prouve avec quelle rigueur, avec quelle exactitude peuvent s'établir les correspondances et les analogies dans l'œuvre universelle.

Je réponds à l'avance par cette franche et utile explication à toute objection que l'on eût pu faire à la parfaite exactitude de mon analogie, vraie au fond, quant à la loi et à la nature des opérations, mais, non, quant au rang de ces dernières.

Je continue donc, poursuivit Michel, et je vous ferai remarquer combien était indéchiffrable, pour l'humanité enfant, le problème mystérieux de la végétation terrestre. Vainement, depuis le commencement des siècles, les hommes les plus considérables dans la science humaine, mettaient à l'alambic leur esprit pour en obtenir quelques notions conjecturales sur ces impénétrables secrets. La raison de cette incurable ignorance était que l'humanité ne connaissait pas mieux la nature et les fonctions productrices de la terre, d'où sortent les végétaux, que la

réalité du fait lui-même de la végétation divine. Elle se trouvait, relativement à la végétatoin terrestre, dans la position, devant un lieu de spectacle prestigieux, d'un spectateur naïf et novice qui, n'ayant jamais exploré, ni, même, pu soupçonner, dans un théâtre, des combles ou des dessous, chercherait à se rendre compte de changements à vue qu'on y exécuterait en sa présence. L'humanité était placée, vis-à-vis de la nature, dans une position bien plus embarrassante, bien plus perplexe, encore, que celle de ce spectateur. Car, ce qui se machine sous un théâtre, on peut à la rigueur, avec un soupçon de sagacité, le deviner vaguement, sans en avoir, toutefois, le fin mot, à cause de la conformité nécessaire d'une telle opération, avec les faits connus dont nous sommes journellement témoins.

Ce qui se passe sous la terre végétale, d'autre part, et dans les roches, est d'un ordre inaccessible à tous les moyens d'investigations dont l'enfance humanitaire dispose, et demeure pour elle un mystère impénétrable tant que dure cet âge.

— Il me semble cependant, dis-je, que la science humaine est sur cette voie, et qu'en avançant elle aurait pu découvrir un jour la vérité.

— Impossible, dit Pierre, et je demande à mon excellent maître la permission de répondre à votre remarque. Il n'y avait pour la science humaine, continua-t-il, après un signe d'assentiment de Michel, qu'une voie de recherche dans ces études ; c'était de s'en rapporter à la parole du Christ quand il dit que le pain est son corps et le vin son sang ; initiation conforme à la science de Dieu, gage

de la divine initiation du Messie à cette science, première lueur sur notre terre, portée sur tous les coins du globe par l'Évangile, de la vérité divine, sur l'existence des infiniment petits intelligents ; cette existence est l'essence, jusqu'à ce jour, mystérieuse, ici-bas, de la vie en toutes choses. Ayant manqué ce divin sentier de vie, la science, à bout de mécomptes, a compris, sans doute, qu'elle marchait dans le faux. Quittant le chemin battu, elle a porté ailleurs ses recherches. Or, parmi les hommes qui s'adonnent aux études scientifiques, se trouvent parfois, des esprits perspicaces, des travailleurs consciencieux et obstinés. Il leur en coûterait de renoncer à la recherche de la vérité, à cause de leur orgueil et par une instinctive répugnance pour le désolant aveu de l'ignorant instruit de Pascal. J'ai eu le bonheur, Dieu merci, pour conserver saine ma raison, de me faire assez tôt cet aveu, à savoir : que l'homme cherche en vain par lui-même la vérité. Ils ont donc compris, ces hommes privilégiés du tiers ordre des ignorants de Pascal, qu'il fallait chercher dans l'infiniment petit l'essence de la vie. Ils se sont attachés, d'abord, aux animalcules microscopiques, les prenant pour la vie, tandis qu'ils sont la mort, ainsi que je l'exposerai ailleurs. De là, ils ont porté plus loin leur loupe. Aussitôt, de poursuivre, en ce sens, la vérité, dans les minéraux, dans les végétaux, dans les animaux et l'homme. Étudiant le travail infiniment petit, ils vont, divisant à l'aide du microscope, subdivisant et divisant encore, s'approchant toujours, à chaque pas, sans pouvoir la toucher jamais, de la vérité réelle, par des de-

grés de plus en plus petits, et infiniment petits dont peut seule fournir l'idée une asymptote se rapprochant d'une courbe qu'elle n'atteindra jamais. Or, la raison de cette impossibilité, pour la science humaine, de saisir le véritable infiniment petit vivant, est, comme nous l'a dit, le maître, que, entre les trois ordres de grandeur : l'infiniment grand, le petit et l'infiniment petit, il ne saurait y avoir de rapport que par l'esprit; intermédiaire, que la science humaine repousse avec un déplorable aveuglement.

— J'approuve en tout point la réponse de notre ami, dit Michel. Merci, m'écriai-je moi-même, merci, monsieur Pierre; vous avez raison; la science humaine ne pouvait faire plus qu'elle n'a fait.

— Comment donc, reprit Michel, sans une évolution humanitaire intelligente, sans une lumière spéciale, qui vienne nous éclairer dans ces ténébreuses profondeurs; comment, sans une révélation nouvelle, pour tout dire en un mot, qui fasse connaître la nature du chaos et le travail qui s'y poursuit, être édifiés sur tout ce qui est de la vie supérieure par excellence, de la végétation divine qu'entretient ce chaos. Comment, sans l'intervention de l'Esprit de Dieu, de l'Esprit de vie, comment voir clair dans tout ce qui tient à la vie elle-même de notre ordre? Toute vie à notre portée : vie planétaire, vie des règnes, vie humaine, vie humanitaire : toute vie, je le répète, procède originairement du chaos des mondes et le reproduit par sa propre végétation. Comment, enfin, trouver, par des recherches purement humaines, la clef de la vie, lorsque, dans ce chaos inconnu et inaccessible à l'humanité enfant,

se trouve l'explication radicale et incontestable de ces diverses vies? Ce problème était insoluble jusqu'à nos jours, et j'affirme qu'une vie éternelle d'humanité serait insuffisante pour le résoudre, sans le sécours d'en haut. Mais, à ses heures, la Providence intervient pour fournir à ses enfants les moyens de franchir ces obstacles et de passer outre, en nous faisant ressusciter à une vie nouvelle.

Cette intervention de la Providence, qui est celle de la main de Dieu, consiste dans l'envoi de sa propre volonté, de son *Verbe, apporté* sur la planète *par* son Messie. *Cette* volonté vivante, *divine, exécute sur la partie* de l'humanité, au sein de laquelle naît et s'incarne le fils de Dieu, qui la porte, une opération morale, analogue à celle de la greffe appliquée à la branche d'un arbre sauvage. La branche greffée accapare, peu à peu, la fine fleur de la séve. Le reste de l'arbre continue de pousser follement et s'étiole au bout d'un temps, faute de son aliment naturel, absorbé, écrémé par la végétation harmonieuse, si mieux n'aime, le cultivateur, soumettre le reste de l'arbre à la greffe. Celle-ci relève alors, de ce végétal, la vie grossière et sauvage, par le redoublement de force et le raffinement, apportés à ce sujet, amendé du chef de l'atmosphère, en raison de la greffe qui l'y rattache par son alliance naturelle. Telle, *la partie de l'humanité* greffée par le Christ a absorbé, *presque toute l'importance* de la vie humanitaire, ne laissant d'autre ressource pour s'améliorer, à la partie qui n'a pas subi l'opération bienfaisante, que de s'y soumettre, sous peine de s'étioler misérablement et de périr, dans le marasme moral et matériel.

N'est-elle pas privée de la lumière d'en haut, obtenue par les alliances supérieures du Messie ?

— Supposons, dis-je, que la Providence n'intervienne pas, en admettant toutefois, qu'une telle hypothèse puisse être posée sans blasphème. Eh bien ! qu'arriverait-il alors ?

— Mon ami, dit Michel, votre hypothèse n'est nullement blasphématoire. L'abstention de Dieu est possible ; trop souvent, hélas ! elle est nécessaire. Je pourrai, plus tard, vous en développer un exemple, placé à notre portée, sans que vous vous en doutiez : celui du Messie d'Asie, dont je vous ai parlé déjà, enlevé aux mondes divins en la personne d'Énoch, lorsqu'il vivait encore de la vie matérielle.

Si la Providence ne pouvait intervenir, aux heures critiques d'une humanité, par l'envoi de sa volonté, appropriée à ces heures, c'est que le mal aurait acquis, sur cette humanité, une telle puissance qu'il rendrait impossible l'approche divine, pour opérer sur elle la greffe de saison ; c'est que le mal l'aurait moralement tuée. Il adviendrait, alors, à cette humanité, ce qui arrive à un végétal sauvage que l'on ne peut greffer, parce qu'il ne lui reste plus assez de vie. Cette humanité continuerait de suivre, moralement immobile, sa marche végétative ; mais, à moins d'un moyen héroïque, celui qui fut employé pour sauver l'Asie ou tout autre, car les ressources sont infinies de la loi de vie, cette humanité resterait sauvage, se désorganisant de plus en plus chaque jour. Elle terminerait, enfin, misérablement sa carrière, ne rendant, à son heure suprême, pour son fruit humanitaire,

qui est elle-même, qu'un produit boursoufflé et pourri, bon tout au plus à être enseveli dans la léthargie du chaos.

— C'est très-juste ce que vous dites là, cher maître ; mais veuillez m'expliquer, de grâce, comment le mal a le pouvoir d'entraver ainsi l'action du Dieu tout-puissant, au point de l'empêcher de tendre la main à un de ses mondes, en proie aux convulsions d'une crise d'avancement.

— Ceci, dit Michel, est la conséquence d'une des dispositions les plus admirables du code de Dieu, l'effet d'une institution de premier ordre dans son empire infini, une des plus solides bases de l'établissement divin, et dont je n'ai pas eu occasion de vous entretenir spécialement encore. Je veux parler du libre arbitre, privilége et sauvegarde de toute créature raisonnable de Dieu, sans exception. Point de départ pour l'humanité de toute moralité, durant sa vie universelle, balance du mérite ou du démérite de ses actions, le libre arbitre est la cause, aussi, de la durée du mal, et l'un des leviers du mouvement perpétuel de vie universelle et divine que je me propose de vous montrer en action.

— C'est pour cela que Dieu, absolument indépendant et libre, par l'exécution parfaite de sa loi, et, en raison de l'impossibilité absolue, pour lui, d'y contrevenir et de mal faire, donne à ses enfants le libre arbitre *relatif*, qui est pour l'homme la faculté de choisir en quelque sorte son maître. L'homme choisit, grâce à cette disposition de la loi, l'influence qui lui plaît à suivre, celle du bien ou celle du mal : celle du bien, qui le sollicite doucement ou celle du mal qui lui fait violence et l'entraîne. Dieu ne

redoute point, pour l'âme humaine, son enfant chéri immortel, les conséquences diverses de cette liberté proportionnelle à sa valeur, et qui, si elle expose celui qui en jouit à l'erreur et à la chute, lui donne aussi des ailes pour s'élever. Le divin Moteur sait, en cas qu'il en mésarrive à l'âme, que, pour si bas qu'elle descende, elle ne peut périr à jamais, parce que, flexible autant qu'immuable, sa loi lui fournit toujours le moyen de la ramener au bien. Dieu, d'ailleurs, ne peut rien perdre, lui, pas une seule âme ; et l'âme, pas un seul *hominicule* !

— Cette simple pensée, dis-je aussitôt, me semble devoir clore toute discussion, relative aux souffrances sans fin de l'âme humaine.

— Et c'est l'exacte vérité que vous dites là, mon ami, repartit Michel. Dieu, infini dans son corps, son esprit et sa vie, ne saurait, sans faillir à sa nature, nécessairement éternelle et inaltérable, avoir en lui un point faible par où les richesses de sa vie, l'essence de sa perpétuelle existence, seraient menacées de disparaître. Or la vie, l'esprit de Dieu, au passé, au présent et à l'avenir, ce sont les âmes humaines épurées au point voulu. Si, aux degrés divers de la vie universelle, ces âmes pouvaient être perdues pour Dieu, dans un bannissement absolument éternel, c'en serait fait de l'immuable éternité de Dieu. Que l'âme puisse s'égarer, pour une éternité relative, dans les mondes mauvais, utile à Dieu, toutefois, dans son malheur, comme l'est à l'État un forçat travaillant au bagne ; je ne le nierai pas, mais sans espoir de retour ; c'est impossible, et d'une manière absolue.

Si je n'avais développé déjà ce grave sujet sous divers points de vue, je l'éluciderais par des exemples tirés de faits journaliers à notre portée. Entre l'infini et le fini, entre Dieu et l'homme, la distance est immense et les comparaisons toujours imparfaites, mais, elles sont suffisantes, toutefois, pour faire saisir l'idée analogique qu'on veut mettre en lumière, moyennant qu'on néglige les différences pour ne voir que les rapports signalés.

Or, voici ce qu'il nous importe de savoir, en ce moment, relativement au libre arbitre. Le mal, mort ou léthargique dans le chaos inerte et vivant dans la vie, le mal si subtil, est généralement insinuant et insinué partout. Le mal vivant aux méfaits si nombreux, si considérables ; le mal, souvent si méprisable en apparence qu'on le brave témérairement, est toujours en réalité fort à craindre. Il est originairement, dans son intelligence et sa direction, un être collectif réel, composé d'êtres humains déchus, d'ordre spirituel ou céleste, en révolte contre la loi de Dieu et le bien. Tel qu'il est partout, tel il est sur une planète donnée, sur la terre, par exemple. Ces êtres des mondes fluidiques, invisibles pour nous, hommes compactes, appuyés ordinairement sur des habitants des mondes matériels qu'ils étaient chargés, primitivement, de diriger, et où ils travaillent à l'œuvre du mal, sont expliqués par l'incrustation de la planète et de son âme collective et multiple. Incapables d'agir physiquement sur nous, sans l'aide d'intermédiaires de notre nature, ils emploient, pour agents, des hommes de ce monde, sans que ceux-ci s'en doutent, croyant obéir à leur propre

volonté. Ils en font les exécuteurs matériels, aveugles, de leurs machinations. Or, ces agents, ainsi que leurs invisibles et malins inspirateurs, possèdent de droit divin leur libre arbitre. Seulement leur libre arbitre est comprimé par le mal, en raison de leur propre choix.

Dieu, exemplaire observateur de sa loi, dont la parfaite exécution, de sa part, constitue la liberté absolue, doit s'imposer, dans son infinie sagesse, le respect du libre arbitre, même, du libre arbitre agissant à l'encontre de sa divine volonté; sans cela, combattu victorieusement partout, le mal serait anéanti en un clin d'œil, l'équilibre éternel serait détruit, et l'univers arrêté dans son mouvement irait à la dérive comme un navire sans lest, ce qui ne saurait être.

Cependant Dieu souffle aux bons le bien, selon leur mérite, et c'est justice. Même, dans certains cas définis, il fait violence au mal, pour l'arrêter. Mais il se garde de se livrer à cette dérogation exceptionnelle tant que n'existent pas des motifs graves et d'ordre divin, pour autoriser la violation, à l'égard de ses créatures raisonnables, même, égarées et perverses, de ce principe fondamental de sa loi. Je citerai comme un de ces graves motifs le fait accompli du sacrifice d'un représentant de sa volonté divine, d'un Messie, comme sur la terre l'exécution sanglante du Christ, le drame déicide du Golgotha. Dieu respecta, lors de l'événement, le libre arbitre des bourreaux et de leurs invisibles inspirateurs. Mais, un tel sacrifice ne pouvait être stérile. Une victime d'un si haut prix ne saurait avoir été immolée sans qu'un pareil dé-

vouement portât son fruit, sans que la divine victime eût la certitude absolue de voir, tôt ou tard, s'accomplir le salut de l'humanité qu'elle avait résolûment voulu arracher au mal. Ne descendit-il pas, pour atteindre ce but, sur sa planète, s'exposant, de son plein gré, et sans défense, pour accomplir son dessein, à toutes les ignominies, aux plus cruels supplices?

Voilà la véritable raison pour laquelle la mort du Christ, du sauveur des hommes, a rendu infaillible le salut définitif, l'ascension de l'humanité terrestre, en neutralisant dans l'avenir *le droit du mal au respect de son libre arbitre* sur notre planète, en rendant à Dieu, en faveur des hommes de la terre, sa liberté d'action contre le mal, l'exercice plein et incontesté de sa toute-puissante bonté, de son infinie miséricorde.

Mais je suis loin de mon sujet, d'où vous m'avez écarté, et vais me hâter d'y revenir. J'en étais au chaos, région infinie de la dissolution et de la mort.

Je vous l'ai dit déjà; la mort absolue ne saurait être. Cette mort absolue serait l'absence complète de vie. Or, la vie est partout, sans exception, dans l'univers de Dieu, à des degrés différents, soit manifeste et active, soit latente et passive. Il est certain qu'une créature quelconque peut cesser, d'un moment à l'autre, de *participer* à une vie donnée, mais, c'est pour *appartenir* aussitôt à une autre vie. Quand un homme est vivant, par exemple, vivant matériellement sur sa planète, il est membre actif de l'humanité, participant à la vie de cette dernière. Dès qu'il est ce que nous appelons mort, il a cessé d'appar-

tenir à cette vie pour passer à une autre, sans son corps matériel. Il n'est donc mort que relativement à notre vie physique. Son corps lui-même, qui a cessé de se mouvoir en vertu du vouloir de son âme, émigrée ailleurs, n'a fait que passer d'une vie à d'autres vies diverses, par la dissolution et la division de ses parties, rendues, chacune, à son élément.

Il résulte de ce que vous savez des infiniment petits intelligents, répandus à l'état léthargique dans toutes les substances inertes que la *pierre* si *grossière* et si dure vit d'une vie relative; par conséquent, que, malgré son immobilité, elle n'est pas plus morte d'une façon absolue que le corps inanimé dont je parlais plus haut.

Ceci me servira d'exemple pour vous faire comprendre que le chaos infini, tout mort qu'il est relativement aux mondes vivants qui le parcourent, n'est pas absolument mort, lui, non plus que le corps inanimé et le caillou. Mort relativement aux mondes animés, il possède en lui une vie relative, seulement, une vie d'un ordre inférieur à celle des mondes vivants.

N'était le peu de temps qu'il m'est permis de consacrer à chaque sujet, je pourrais vous montrer dans une progression sans fin, par rapport à leur valeur, toutes les différentes vies qui composent et animent l'immense vie de tout ce qui existe. Ces vies, dans leur ordre naturel, sont la vie ou la mort relatives, selon qu'on les considère par rapport à leur ascendance ou dans le sens contraire. Ainsi, l'état du cadavre qui est la vie par rapport à la terre, son chaos naturel, où il est enseveli, est la mort

par rapport au corps d'un vivant. Ainsi, dans un autre ordre, l'âge d'enfance, qui est la vie morale par rapport à la vie de gestation, est la mort que j'appellerai spirituelle par rapport à l'âge de puberté. Ainsi, encore pour en finir, l'humanité ou la partie d'humanité qui a reçu son premier Messie, est moralement vivante par rapport à celle qui ne l'a point reçu, et spirituellement morte, par rapport à celle qui aurait reçu son troisième Messie, celle qui serait encore en puberté.

Il résulte, naturellement de ces rapports, que toute transition d'une vie quelconque à une *autre supérieure*, est le passage d'une mort relative à une vie relative, représente et constitue, en effet, une véritable résurrection. Je puis donc juger, comme appartenant au même ordre de faits le passage d'un globe planétaire, de l'inertie du chaos, à la vie des mondes, considérer ce passage, comme une naissance, comme une résurrection pour ce grand corps. On pourra regarder comme une résurrection pour l'homme, le passage de la vie de gestation à celle d'enfance, le passage de l'enfance à la puberté, de l'époque enfantine d'une humanité à son époque de puberté ; comme une résurrection, tout passage d'un âge de la vie à un âge supérieur ; comme une résurrection, en un mot, toute transition ascendante d'une ère donnée à une ère plus avancée.

D'après ce qui précède, vous comprendrez, sans hésiter, lorsque je vous parlerai de vie ou de mort relative, ce que signifient ces termes, ce que j'entends, d'autre part, quand j'appelle le chaos néant relatif, le seul qui se puisse concevoir. Vous saurez aussi pourquoi j'ai dit que le mal, pas

plus que la mort, ne peut être absolu. C'est ce que je veux exprimer, quand j'affirme que la vie absolue n'existe que dans les cieux des cieux, dans l'atmosphère divine où la vie n'est plus entourée d'un chaos nécessaire, d'une confusion quelconque pour si insensible qu'elle soit, même relative, où ne se trouve pas l'ombre la plus légère du mal.

Le chaos est donc, par rapport aux mondes vivants, le séjour de la dissolution, de la mort relative, qui est le mal, le trône de Satan. Sachons donc ce qui se passe dans ce domaine inerte, infini de la mort relative d'où sort la vie. Nous nous formerons de cette dernière une idée plus juste et nous nous trouverons mieux à même, ainsi, de comprendre la résurrection qui en est l'issue, et l'opération divine par excellence. Création : Résurrection !

— Nos amis, dit Pierre, étaient loin de se douter que ce magnifique spectacle de splendide lumière, pendant le jour, de scintillantes clartés, pendant la nuit et que, en langage ordinaire, on désigne par le beau nom de ciel, n'est autre, au delà de notre atmosphère, et, en réalité, que le chaos, que dissolution et pourriture, que le domaine de la mort. Oui, la mort, le vaste espace sans fin du firmament, à travers lequel nos yeux aperçoivent les étoiles ; la mort, cette immense et insondable plaine éthérée comme on l'appelle où règne sans rival le soleil ; la mort et les ténèbres, ce qui nous semble la vie et la lumière par essence.

— Il faut en prendre son parti, reprit Michel ; il en est ainsi en toute réalité ; c'est l'ordre universel lui-même.

Je n'entrerai pas, à présent, dans la définition et dans

l'analyse de l'atmosphère ; le moment n'est pas venu de l'étudier encore. Je n'en signalerai ici que la transparence. Le jour, le soleil l'éclaire ; pas à la façon que l'on croit, mais de la manière que je vous décrirai ; non par une action physique, comme on le prétend à tort, mais par la vie. C'est du tamis vivant de l'atmosphère transparente, que nous arrive cette diffusion lumineuse, procédant du soleil, et qui constitue le jour. Le soleil parti, la nuit arrive, qui, sauf une légère et souvent imperceptible clarté, due à l'influence solaire, laisse plonger sans obstacle apparent, notre regard, dans les ténèbres du chaos. J'omets à dessein la présence variable de la lune.

Ces ténèbres du chaos sont aussi épaisses durant le jour, où la lumière les couvre, que durant la nuit elle-même ; vous le concevez sans peine, et nous pourrions nous en convaincre par le fait même, en nous élevant jusqu'aux limites de l'atmosphère, qui enveloppe notre globe, à la façon d'une couche de sucre autour d'une orange confite, dont les rugosités représentent nos montagnes. Pour plusieurs motifs, cette ascension est impossible ; mais nous pouvons suppléer à ce que nous refuse l'expérience, par l'industrie et les yeux de l'esprit. Des aéronautes, intrépides explorateurs des profondeurs de l'air, ont atteint dans l'atmosphère à d'assez grandes hauteurs. Il est constant par leurs rapports que, pendant cette ascension, le ciel devenait obscur à leurs yeux, et leur laissait voir les étoiles, à mesure qu'ils s'élevaient et que les astres se prenaient en même proportion à briller d'une lumière moins vive, à commencer par le soleil, seul visible au

moment du départ. N'est-ce pas là un commencement de preuve matérielle venant à l'appui de la loi, de cette vérité que, de notre atmosphère au soleil et aux étoiles, il ne saurait y avoir que le chaos, l'absence de vie réelle, la mort relative, les ténèbres compactes, la plus grossière, la plus inextricable confusion.

— Comment, comment, père Michel, s'écria ma femme qui avait bien fait un pas en avant, depuis sa première sortie contre la doctrine nouvelle, mais qui demeura étourdie toutefois, d'une si franche déclaration, si carrément énoncée, et pourtant contraire à tout ce qu'elle avait pu considérer jusque-là comme étant conforme au bon sens et à la raison? Comment, dit-elle délibérément, comment le bon sens pubère et la raison me feront-ils entendre que, entre les astres et nous, puisse s'interposer, non point seulement un léger voile, mais tout un espace immense de confusion compacte, de ténèbres et de mort. A travers cette prétendue impénétrable barrière, ne vois-je pas de mes yeux le soleil et les autres astres? Ne sais-je pas, et ma raison me confirme dans cette idée établie dans vos enseignements, que, à travers cette confusion compacte, voyagent à si grande vitesse notre terre, les autres planètes et sans doute le soleil. Parlerai-je encore, des comètes à la marche fabuleuse, et des étoiles filantes, bien plus rapides encore, si j'en crois mes yeux?

— D'abord, ces dernières, répliqua Michel, vous pouvez les rayer de votre liste où elles figurent à tort. Parties du chaos, elles ne voyagent qu'un instant dans

l'atmosphère, ainsi que j'aurai occasion de vous en convaincre. Étant proche, elles sont en apparence incomparablement plus rapides que les grands corps célestes, dont vous avez parlé, et dont la distance rend insensible le mouvement, quelque rapide qu'il soit en réalité. Apprenez, du reste, mes amis, par l'exemple de ces vérités, si crues à votre oreille et à votre esprit, apprenez que, s'il vous faut, pour vous conformer à la loi de Dieu, ne plus compter au nombre des réalités la mort et la vie, telles que vous les avez conçues jusqu'ici l'une et l'autre, vous ne sauriez regarder comme impossible d'être amenés à faire le même sacrifice à l'égard de ce que, aujourd'hui, encore, vous appelez bon sens et raison. Le bon sens et la raison sont progressifs comme la vie, et d'émanation divine. Il en est ainsi de la lumière morale, de l'amour et des autres conditions essentielles de l'existence, absolues chez Dieu seul et relatives, par conséquent, changeantes en valeur partout et progressives ailleurs. Le bon sens et la raison s'élèvent donc ou descendent, selon la marche de la vie. La raison de l'enfant n'est pas celle de l'adulte, ni cette dernière, celle de l'homme fait.

Réfléchissez à ce que peut représenter dans l'échelle du progrès sans fin, depuis le chaos compacte jusqu'à la vie absolue, la vie d'un monde compacte de condition inférieure comme est le nôtre. Le mal y règne encore en maître, et vous aurez en réfléchissant à cet état tout imparfait de notre monde, la mesure de bon sens et de raison, départie par la justice divine à notre pauvre hu-

manité enfant. Aux cieux des cieux seulement, la raison humaine entre en harmonie avec celle de Dieu et à quelle distance encore! A la distance de l'infini au limité.

Si le passage d'une vie, d'un âge de la vie humanitaire à une vie supérieure, à un âge plus avancé, constitue une résurrection à une nouvelle vie, il doit en être ainsi des conditions attachées à cette vie, à cet âge humanitaire. Une humanité pour tout dire, qui embrasse l'âge de *puberté*, dit adieu à la raison et au bon sens de l'enfance humanitaire, pour ressusciter à la raison et au bon sens plus éclairés de l'âge où elle entre. Voilà pourquoi de même que l'enfant devenu adulte, repousse les idées favorites de l'enfance, cette humanité dit adieu à la raison et au bon sens de l'enfance humanitaire, pour ressusciter à la raison et au bon sens de l'âge adulte. Voilà pourquoi, mes pauvres enfants, ce qui jusqu'à présent, était pour vous bon sens et raison, devient cause d'erreur dans l'appréciation de ce qui est du ressort du bon sens et de la raison, propres à une ère nouvelle de votre humanité. Voilà pourquoi les hommes ressuscités les premiers à cette vie avancée, à cette ère nouvelle de l'humanité, ont dépouillée, comme on dit, le vieil homme. Ils parlent la langue de cet âge, et laissent résolûment derrière eux le bon sens et la raison débile du jeune âge humanitaire. Ils suivent les impulsions conformes à la raison et au bon sens plus avancés que leur administre, par diverses voies, à ce moment, la volonté divine. Ils sont ainsi exposés, eux, les aînés, par la raison qu'ils sont plus avancés,

à passer pour des fous aux yeux de leurs pauvres cadets ! Me comprenez-vous à présent ?

— Nous nous inclinons et vous écoutons, excellent maître, tout confus de l'infimité de notre raison enfantine, répondis-je avec ma femme, tout prêts à l'échanger, si c'est possible, pour la raison et le bon sens consolant de l'âge pubère, qui parlent par votre bouche.

— Eh bien, reprit Michel, quand vous levez les yeux au ciel, la raison vous dit, selon vous, que rien de compacte et de ténébreux, rien d'impénétrable à la lumière solaire *ne saurait s'interposer, sans vous en dérober* la vue, entre vous et les astres. Le *bon* sens et la raison vous disent, d'autre part, que, si une planche, un mur existaient entre vous et la lueur d'un flambeau, vous n'en sauriez apercevoir la flamme. Vous vous autorisez de ce fait éminemment palpable et pratique, pour juger un fait qui ne l'est nullement. Voilà le cas, pour vous, de faire scission avec la raison de l'enfance humanitaire, et de passer dans le camp de la raison et du bon sens pubères, capable de considérer les deux faits, chacun à son bon point de vue, et, par conséquent de porter, sur l'un comme sur l'autre, un juste jugement.

De ce que nul obstacle sensible n'existe entre votre œil et la flamme que vous voyez luire dans votre atmosphère, suit-il nécessairement qu'il *ne puisse* y avoir d'obstacle compacte *entre votre œil et le* soleil, au moment où vous le regardez ? Voyons ; entrez bien dans la question et réfléchissez. Les deux faits sont-ils de même ordre ? En aucune façon. Vous et le flambeau allumé que vous aper-

cevez, vous êtes placés dans le même milieu, dans la la même atmosphère. Il vous est facile de vérifier l'absence de tout obstacle matériel, à votre vision. Il n'en est point ainsi dans l'autre cas, entre vous et les astres. Les milieux où se passent les deux faits sont de natures dissemblables et éloignés : céleste l'un, l'atmosphère; matériel l'autre, le chaos. Il se peut que vous voyiez le soleil et ce qui vous apparaît dans le ciel visible, par des moyens différents de ceux qui rendent sensibles à votre vue les objets, situés dans le champ de l'atmosphère terrestre; quoique vous les voyiez par des moyens analogues. C'est là précisément qu'il faut distinguer, nous dit la raison, éclairée par l'esprit pubère.

Au fait, nous voyons les objets dans notre atmosphère par les relations intelligentes de notre âme avec ces objets. Ces relations intelligentes sont portées par les hominicules célestes atmosphériques. Nous apercevons ce qui est situé en dehors de l'atmosphère par des relations semblables, hors cette circonstance : que le milieu atmosphérique est transparent, parce qu'il appartient à la nature céleste de la planète, et l'autre opaque, parce qu'il appartient à la nature opaque et compacte du Grand Tout. Si cette opacité plus ou moins intense du chaos qui nous entoure ne frappe pas nos yeux, c'est en conséquence d'une illusion causée par la transparence lumineuse de l'atmosphère, qui s'étend sans interruption, d'ici-bas jusqu'au chaos. Qu'importent, d'ailleurs, les obstacles à une force si puissante qu'ils n'existent pas pour elle? Qu'importe par suite, l'opacité du chaos,

pour les fluides vivants et irrésistibles du soleil, dont les hominicules célestes nous transmettent le message intelligent, et nous montrent, dans les proportions de leur éloignement, les soleils qui brillent dans les profondeurs de l'infini.

Cette distinction vous suffira pour vous rendre compréhensible ce que je disais, quand vous m'avez interrompu, à savoir, que le chaos compacte et ténébreux enveloppant de toutes parts notre planète, constitue une vérité basée sur le bon sens et la raison, mais sur le bon sens et la raison pubères. Il me reste maintenant à vous donner de cette vérité une preuve pratique, et cette preuve ressortira de ce que je vais développer.

Je laisse de côté une foule d'objections que vous pourriez me faire, et toutes aussi faciles à résoudre que les questions qui précèdent, telles que la vue des éclipses et des phénomènes du même genre, visibles malgré l'opacité du chaos, et signalés par les rapports atmosphériques, à la diligence du soleil.

Avant de décrire, comme notre langue enfantine pourra me le permettre, le chaos et ce qu'il enserre; avant de vous expliquer comment la vie s'y organise, je dois, à l'appui de mon affirmation, relative à l'existence et à la compacité de ce chaos, vous donner à comprendre comment le soleil nous éclaire à travers ces ténèbres, comment y voyagent les astres, malgré ces apparents obstacles, comment enfin nous y voyons les différents corps célestes. Je ne pourrai fournir, de toutes ces dispositions, des preuves palpables et matérielles, telles que les exige

bien à tort, de la vérité, la science enfantine, pour l'admettre à son banquet officiel où elle brille par son absence ; mais je vous montrerai mes preuves, conformes à la loi divine d'analogie universelle, bien autrement sûre et durable que la preuve matérielle.

J'ai parlé, déjà, de rapports intelligents entre planètes. C'est neuf et supérieur aux sens. La science établie n'en tient pas compte. Il faut, certes, la raison et le bon sens obtus d'une humanité embryonnaire ou enfantine pour ne pas même soupçonner, que dis-je, pour nier, entre les corps célestes, des relations spéciales, quand nous voyons et jugeons si utiles, si nécessaires, si indispensables, ces relations, entre les hommes. D'ailleurs, le système nerveux du corps humain est, en faveur de ces communications dans le Grand Tout, une preuve analogique irrésistible. Eh bien! nous, hommes, de cette terre, nous appartenons à une végétation humanitaire bien grossière, bien éloignée encore de l'harmonie. Les mondes ou grands corps célestes, au contraire, font partie de la végétation universelle infinie, de la végétation harmonieuse et intelligente par excellence, de la végétation de Dieu. Nous faut-il, pour reconnaître matériellement cette harmonie, une autre preuve que l'inimitable régularité de tout ce qui appartient à ces grands corps vivants, celle de leurs mouvements, l'accord parfait qui préside à l'ensemble de ces mouvements, la perfection de leur forme, la durée de leur existence, l'immensité, par rapport à nous, de leurs proportions, si exiguës pourtant, si infiniment petites devant Dieu? Oui, il faut ne posséder

qu'une raison équivoque et le bon sens rudimentaire d'une humanité enfant, pour supposer isolé de l'ensemble, chaque grand corps, pour refuser de reconnaître à chacun d'eux, la vie d'abord, une vie supérieure, puis l'intelligence et la raison, pour ne pas déduire, de ce qui s'y rattache, l'existence de constantes et d'intimes relations. Ces relations sont mesurées, toutefois, par le degré respectif de valeur qui différencie ces grands corps, comme, dans la société, les relations d'un homme sont limitées par les bornes de sa *respectabilité*.

Eh bien, ces relations existent *réellement*, ne fût-ce qu'en vertu de l'analogie, servies par des voies intelligentes, que parcourent des agents, diversement intelligents aussi. Ces voies servent, à leur manière, aux rapports entre grands corps animés comme les chemins établis de l'une à l'autre de nos villes. Mais ces voies de communication sont intelligentes et rapides, à côté de nos chemins, dans la proportion des corps célestes à ces villes.

Ces voies de communication, d'un astre à l'autre, sont de vrais canaux aromaux, formés de fluides vivants et intelligents, c'est-à-dire de chaos fluidiques élaborés par des mondicules vivants peuplés d'infiniment petits intelligents spirituels et célestes. Si vous ne comprenez pas ces facultés, attribuées aux *fluides*, vous en aurez l'explication dans ce que je vous ai rapporté et vous rapporterai encore des fluides plus ou moins justement appréciés ou, même, méconnus par la science enfantine.

Croyez-vous qu'il n'y ait pas vie et intelligence dans

ce fluide qui, rapide comme la pensée, porte d'un pôle à l'autre, l'expression de la volonté humaine? Autant vaudrait supposer dénué d'intelligence, aussi, le pigeon qui accomplit l'office de messager entre deux localités données en géographie. Or, voyez cependant la différence. Le pigeon remplit un message spécial, borné; le fluide électrique un message aux formes multiples à l'infini, et dont l'homme terrestre commence à peine de comprendre la puissance et la portée intelligente.

Le premier de ces deux messagers, quoique céleste figurativement, comme appartenant à l'animalité, est de nature matérielle et compacte; céleste, le second, réellement et par nature. Et plus facilement encore, que le fluide électrique ne parcourt le métal et ne traverse les corps compactes, les fluides célestes des cordons aromaux, bien autrement subtils que l'électricité atmosphérique et lancés par la volonté divine, traversent victorieusement la confusion chaotique et y demeurent pour leur rôle. Ils unissent entre eux les grands corps vivants et leur procurent des moyens lumineux de communications intelligentes, sans analogues dans notre vie grossière; moyens, dont peuvent à peine donner une idée nos télégraphes électriques et les relations, à distance, entre un magnétiseur et son sujet.

— Mais, bon père, dit Pierre, les relations magnétiques sont loin d'être généralement acceptées. Elles sont même, soit dit sans préjudice pour la vérité, systématiquement repoussées par ce qu'on appelle le corps de la science, si toutefois l'élite avancée des savants les ad-

met individuellement. Comment donc baser sur le magnétisme, aux yeux du monde, des faits aussi nouveaux, aussi extraordinaires que celui de la vie intelligente des fluides et des relations fluidiques entre grands corps vivants?

— Si l'exemple du magnétisme paraît insuffisant; à défaut de l'acceptation par la science constituée, des relations invisibles à distance entre hommes, je citerai les plantes qui, sans qu'on puisse le nier, communiquent entre elles d'une façon intelligente, quoique *éloignées* l'une de l'autre de *plusieurs lieues, sans tenir compte* des obstacles. Je sais qu'on a voulu attribuer à la brise les honneurs de ces communications en dépit de toute probabilité, et la raison en est, pour ceux qui mettent en avant cette explication, que la brise s'apprécie matériellement et non le reste. La brise d'ailleurs, c'est le hasard aveugle; comment le directeur suprême pourrait-il s'en rapporter à un agent aveugle pour la vie végétale? Je citerai encore l'attraction terrestre, opérée par l'intelligence des fluides, à travers les barrières les plus épaisses; celui de l'aiguille aimantée s'orientant à son pôle, par l'effet du fluide magnétique vivant et intelligent, fût-elle placée dans le souterrain le plus profond, à moins de causes accidentelles de déviation. Ces effets, d'ailleurs, seraient encore des preuves nouvelles. Or, ne vous laissez pas imposer par les démentis, opposés à la vérité lumineuse, de la part des morts, pour si savants qu'ils se disent, pour si titrés qu'ils soient; car, ces démentis n'affectent pas plus la marche de tout ce qui se rapporte à l'éternelle vérité,

comme le magnétisme, que les coassements des grenouilles d'un marais n'influencent les pas du soleil qui les fait vivre. Le magnétisme est aussi évident que la lumière du jour; aveugle qui ne le voit pas! Or, les aveugles ne voient rien; les preuves ne les touchent pas, tirées de l'existence de ce qui se voit. Nous parlons pour ceux qui peuvent ouvrir les yeux et voir clair. Mon analogie est juste, et vous savez, l'analogie bien établie, conformément à la loi universelle, est infaillible; c'est le résultat de la loi de Dieu, la conséquence de l'unité divine sans laquelle Dieu ne serait pas.

— Oui, répliquai-je, cher maître; c'est juste, en tout point, ce que vous dites là. Mais, n'en déplaise à l'analogie, bien des gens répètent à tort ou à raison, qu'analogie n'est pas preuve. Que leur répondre?

— Qu'ils auraient raison s'ils se contentaient de dire: toute analogie n'est pas preuve; ce qui reviendrait à affirmer qu'une fausse analogie, une analogie mal établie ne prouve rien. Mais que les hommes qui parlent ainsi aient raison absolument; je le nie de toutes les forces de mon âme.

Toute analogie est vraie, juste et probante si elle est conforme à la loi d'unité que je vous ai fait connaître dans le quaternaire universel. Elle est alors la preuve par excellence, la preuve irrésistible, la certitude même; la certitude incomparable. Si ce qu'elle soutient n'était pas vrai, l'unité dans la loi de Dieu serait un mensonge, une imposture cette loi de Dieu, une chimère Dieu lui-même.

Mais assez de digressions comme cela. Hâtons-nous de revenir à nos voies intelligentes de communication entre grands corps, à travers le chaos. J'ai appelé, aussi, lumineuses, ces voies, parce que composées de fluides spirituels et de fluides célestes, elles sont, en effet, lumineuses, quoique invisibles pour notre œil grossier. Ces voies lient le soleil à toutes les planètes du tourbillon, entre eux, les soleils, entre elles, dans le tourbillon, les planètes.

Par ces voies de communication, le soleil nous dispense la lumière, *l'intelligence la vie, toujours et* au moyen de ses fluides lumineux, animés et élaborés par les infiniment petits êtres célestes et spirituels. Il notifie à l'atmosphère terrestre, vivante et intelligente, par l'intermédiaire des fluides vivants qui la composent, sa présence et celle des innombrables étoiles ou soleils naturellement en rapport avec lui; et les planètes en agissent ainsi entre elles. Nous puisons dans l'atmosphère ces notions émanées du soleil; nous les saisissons par l'organe de la vue, et, même, sans nous servir de nos yeux, quelquefois, comme les somnambules, par la subtilité constitutive de l'âme et ses rapports intelligents. Nous voyons les étoiles pendant la nuit et les planètes, lorsque elles sont au-dessus de l'horizon, à cause du *rapport* constant avec nous, des *planètes et du* soleil. Par l'intermédiaire de ce dernier, a lieu le rapport des étoiles avec l'atmosphère terrestre, immense œil intelligent, par lequel voient indirectement tous les yeux et toutes les intelligences de l'humanité. Les êtres vivants, doués ou non de l'or-

gane de la vue, sur la planète, jouissent de ces avantages.

Revenant aux deux faits de vision que j'ai comparés, je me dis que vous devez comprendre, malgré la différence des deux exemples, qu'il est indispensable pour la justesse de la loi de Dieu, que la vue d'un flambeau ou d'un objet quelconque, placé dans l'atmosphère, soit une opération parfaitement analogue, dans ses moyens à celle qui nous fait voir le soleil et les astres, à travers le chaos compacte. Pour être convaincu de la réalité de cette analogie, il suffit de se rappeler que notre œil est mis en rapport avec les objets placés dans l'atmosphère, par les mêmes moyens que l'atmosphère de la planète avec le soleil. Ces rapports ont lieu par des voies fluidiques vivantes, intelligentes, lumineuses, invisibles, établies à travers le chaos fluidique transparent de l'atmosphère. Leur présence échappe à nos sens par la subtilité de leurs éléments, tandis que le chaos ne nous est visible que par son éloignement de nous et l'obscurité qui l'enveloppe.

Reste, avant de poursuivre mon sujet, à vous expliquer comment les corps sidéraux ou grands corps des mondes, planètes et soleils, peuvent traverser un chaos compacte et ténébreux, rempli de matériaux grossiers et compactes et s'y mouvoir avec la fabuleuse vitesse que nous savons.

Rien n'est plus simple. Les objets compactes, placés à notre portée, sont doués d'une force de cohésion, résultant de la vie d'attraction qui est la leur, entretenue, alimentée par la planète vivante. Mais dans le chaos, cette force de cohésion n'existe pas telle qu'elle est sur la planète vivante, c'est-à-dire, qu'elle n'est plus, relative-

ment, quoique, absolument, elle existe encore. La matière compacte n'y est plus un obstacle impénétrable à la vie matérielle, comme un mur de granit, au passage d'un coursier; elle y est sans résistance à toute force vivante, à tout corps solaire ou planétaire vivant. Il nous est difficile de nous rendre à ces vérités, je le comprends, avec le lourd bagage de nos vieilles idées et notre raison enfantine humanitaire, parce que rien ne reproduit sensiblement sous nos yeux la mort matérielle relative du chaos. Mais l'induction et l'analogie vivante sont là toutes puissantes au service de notre intelligence. Et la vue de l'esprit, donc, bien autrement pénétrante, encore!

Si les fluides et les corps de nature spirituelle ou céleste, pouvons-nous dire, tels que le fluide et les Esprits, franchissent avec la promptitude de la pensée des espaces matériels et compactes comme si ces espaces n'existaient pas, aussi rapides à travers la masse planétaire qu'à travers la transparence de l'air, comment s'étonner que des mondes vivants, enveloppés d'atmosphères, aux fluides vivants célestes, parcourent, sans arrêt quelconque possible, les régions mortes, noires, sans vie, sans cohésion, sans force du chaos?

Ceci nous amène à conclure que la compacité comme la vie, la mort et le reste, est une condition relative de la vie matérielle, et que celle-ci n'existe pas dans un de ses degrés, par rapport à une vie d'un degré supérieur. Vous comprendrez mieux, en avançant, ces vérités, à mesure que votre bon sens et votre raison se mettant au niveau de la vie et de la science pubère, apprendront à appré-

cier chaque fait analogue dans la condition de sa réelle existence, et à ne pas juger ce qui a lieu dans le chaos, comme si c'était sur la terre ou dans la transparence de l'air.

Voyons maintenant ce qui se passe dans le chaos à propos de la mort et de la vie, au point de vue de notre étude actuelle, pour ce qui est de la résurrection.

La mort du chaos n'est que relative et la vie s'y trouve; vie d'un ordre inférieur, vie qui est la mort, ainsi que je l'ai avancé, par rapport aux mondes vivants, la vie léthargique et *cataleptique*. Il s'agit pour Dieu de diviser, de briser, de broyer, de dissoudre les matières qui contiennent cette vie, de la dégager, de l'extraire de ces liens, de la ressusciter à une vie supérieure. C'est ainsi que se créent des mondes nouveaux.

Mais les moyens de Dieu, s'ils sont incomparablement plus puissants, sont conformes à ceux de l'homme pour des opérations analogues. Que faisons-nous quand nous voulons extraire de corps inertes, grossiers, des substances supérieures; le métal, par exemple, d'un mélange confus qui est, en ce cas, un chaos véritable au petit pied? Nous désagrégeons ce mélange par le marteau, nous le broyons par la meule, nous le faisons dissoudre, entre autres moyens, par celui du feu, ou de ses équivalents, les acides ; par le feu, le plus prompt, le plus actif, le plus héroïque des dissolvants.

Or, le feu n'est autre que le fluide phosphorescent, céleste, universel, dont la lumière représente ce qu'il ressuscite; telle une lampe brille par les hominicules spirituels et célestes qui éclairent sa flamme. C'est le fluide

digestif par excellence, qui élabore le chaos universel ; dans la planète, le chaos de la roche et celui de la terre végétale, pour la préparer au travail de vie qui la rend productive par son action résurrectrice. C'est aussi le fluide qui travaille l'eau et l'aide à son œuvre de dissolution sous le nom vulgaire d'oxygène, le fluide mal connu de la science et rongeant tout jusqu'au métal, sous le même nom, dans l'atmosphère; fluide engendrant partout, au moyen de la résurrection, la vie qu'il ne constitue pas, n'en déplaise à ceux qui affirment le contraire, d'après les appréciations de l'enfantine raison.

Venu d'un intarissable foyer, décrit ailleurs, par quantités incommensurables, ce fluide désagrégeant phosphorescent universel, se livre, dans le chaos, à une opération conforme, en nature, à celle de la digestion, dans l'estomac humain. Cette opération est exécutée, dans cet organe, par le même fluide, raffiné dans la proportion du corps humain, au chaos grossier et compacte des mondes matériels de cette nature. Les métaux fusionnent les premiers, dégagés de la substance enveloppante, grossière, comme cela a lieu dans un creuset, et constituent les noyaux métalliques des grands corps. Fécondés par le soleil, ces noyaux ou œufs planétaires, s'ébranlent, mus par la force vivante de l'attraction solaire et se constituent peu à peu. Ils s'adjoignent attractivement, dans le chaos, les débris des anciennes planètes, substances échelonnées en valeur selon leur éloignement du centre du grand corps, et dont les plus avancées sont les dernières, formant, du grand corps, la surface extérieure. Ces embryons

planétaires font ce travail additif de croissance, sous les auspices des Grands Messagers divins et au moyen de l'attraction vivante, communiquée à ces corps, de l'atmosphère du soleil. Ils colligent d'abord les minéraux propres à leur constitution et à leur existence ultérieure ; puis, quand leur corps est formé, ils reçoivent à sa surface, de la part des agents intelligents de Dieu préposés à ces fonctions, les germes cataleptisés des végétaux, des animaux et, enfin, des hommes. Ceux-ci sont les réprouvés de tout ordre, tombés retardataires dans le chaos, à la fin des carrières planétaires auxquelles ils ont appartenu un instant, pour glisser, de là, au néant. Mis en réserve pour une résurrection à venir, ils servent passifs et léthargiques, à ce silencieux et sombre peuplement cataleptique.

Les moyens d'action de cette œuvre sont les fluides de Dieu ; les acteurs, ainsi que je viens de le dire, des Esprits supérieurs spéciaux, organes de la volonté divine, des Grands Messagers divins, représentant les mains du Père céleste. De telles mains meuvent à leur gré les grands corps, planètes et soleils, et agissent à l'aide des fluides vivants, divins, irrésistibles, avec la toute-puissante volonté d'ouvriers directs de Dieu.

Ainsi Dieu travaille de ses mains, par les porteurs divers de son Verbe. « Dieu dit que la lumière soit et la lumière fut. » Dieu dit ! Trouvez-vous que Moïse nous ait présenté sous de fausses couleurs la vraie création, la résurrection que je vous ai expliquée ? Pouvait-il la développer aux sauvages Hébreux de son temps, comme on le fait aux hommes vivants du dix-neuvième siècle ? Le Christ

pouvait-il le faire ? Certainement non, chaque chose a son temps; comme dit le divin Messie : « J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais vous ne sauriez les porter maintenant. » (Jean, ch. XVI, v. 12, 13.)

Je vous ai dit que l'homme imite Dieu, quand il travaille de ses mains. Mais pour que cette vérité vous fût tout à fait palpable, il vous faudrait savoir de quelle manière les infiniment petits, divins, lumineux, intelligents, porteurs de la volonté humaine, travaillent réellement par l'organe des mains de l'homme ; ce qui aura lieu à son temps. Je vous ai dit encore que *le néant absolu, que le vide ne saurait être* ; je vous ai dit que rien de vivant ne se produit dans la nature sans ouvriers vivants. Rien de vivant, ajouterai-je, ne sort du chaos sans la coopération d'ouvriers vivants, autrement que par la volonté de Dieu qui met à l'œuvre ses Grands Messagers, agissant par l'intermédiaire des infiniment petits, intelligents, célestes, des fluides vivants.

Voilà donc, enfin, le grand corps, monde nouveau à venir, au terme final de sa période de formation, de sa vie cométaire dans le chaos, immense matrice des mondes. Le voilà chargé de son mobilier : de ses minéraux, de ses végétaux, de son humanité, son quatrième règne, son règne directeur, l'âme de son mobilier ; mais tout cela, hors les minéraux, est en germe, c'est-à-dire léthargique. L'astre nouveau n'est pas né encore à la vie des mondes ; il attend l'heure de sa naissance. Enfin, voici venir son âme collective, transmise par l'intermédiaire du soleil. Dès ce moment la vie de la planète commence peu à peu.

Par l'effet de l'attraction vivante du soleil sur l'âme planétaire, le jeune astre se meut autour de son auteur, et, à des époques réglées, son mobilier des quatre règnes ressuscite, les minéraux, déjà presque vivants, les premiers, et l'homme le dernier. Cette résurrection est soumise à l'arrivée dans l'atmosphère de ses fluides vivants, venus en ordre progressif, à des époques successives, et propres à la vie de chaque règne. La résurrection terminée, la création est faite.

Ainsi, l'œuf humain par une marche semblable, en petit, à celle de l'œuf planétaire, opérée en vertu de l'attraction vivante, passe, une fois fécondé, ressuscité, en d'autres termes, par le fluide masculin, de l'ovaire à la matrice. Il s'y établit, s'y constitue, y croît, s'y complète matériellement, et, au moment voulu, naît à la vie par l'arrivée de son âme en voyant le jour, en respirant dans l'atmosphère. Ainsi encore, jetée dans la matrice terrestre, la graine végétale s'y établit, y prend son point d'appui, et y naît en poussant au dehors sa tige après avoir été fécondée par le contact électrique de l'atmosphère, et en avoir reçu sa direction supérieure, le réveil de son intelligence végétale, dont l'arrivée opère sa résurrection.

Résurrection ; résurrection toujours et partout! A tous les degrés de la vie, résurrection; même, au sein de la mort et du néant relatif du chaos. Mourir; c'est ressusciter. Si la vie est la mort relative, la mort devient le vestibule de la vie, entre les deux se trouve toujours, pour les unir, la résurrection.

Vous ayant montré la végétation universelle et celle

des humanités, appuyées sur le néant du chaos, comme les plantes sur la terre végétale, je ne pouvais remettre à un moment plus éloigné de vous donner quelques notions sur ce chaos, berceau de toute vie, pépinière des mondes, des règnes et des humanités.

J'ai profité de l'occasion de ce sujet tout nouveau, pour relever plusieurs erreurs, dues aux observations superficielles et irrationnelles de la raison enfantine de l'humanité. J'ai mis la cognée à la vaste et plantureuse forêt du mensonge, pour abattre, sans concession ni merci, des préjugés, enracinés par une habitude si longue et si suivie, que leur désignation seule comme *préjugés* et l'énonciation de ce qui doit les remplacer, selon la vérité, seront regardées par les fiers et dédaigneux demeurants du passé, comme le comble de la folie. Il ne saurait en être différemment à une époque de transition. Mais, qu'importe, si l'aréopage de la vérité, si les vivants approuvent. A eux l'avenir. Et ce n'est là que le commencement. Ils en verront bien d'autres, ces pauvres morts. Oui, l'heure viendra où ils seront eux-mêmes la proie de la *résurrection !*

J'ai voulu aussi, en vous faisant connaître ce chaos, empire mobile et ambigu de la mort, berceau de la vie, pépinière de tous les êtres qui vivent dans les mondes, vous ménager un coup d'œil sur l'échelle infinie de la vie, et planter, ainsi, sur le chemin de la science vivante, un jalon utile à notre marche future.

J'entends demander de quelle utilité peuvent être ces aperçus nouveaux sur la destinée humaine, sur la vie, sur le chaos ; notions que l'esprit seul autorise et qui en

apparence, ne modifient en rien la vie pratique de tous les jours. A quoi servent donc, demanderai-je à mon tour, les premières propositions démontrées au seuil de toutes les sciences. Ces dernières connaissances dont je vous ai entretenus ne serviraient-elles qu'à faire comprendre plastiquement aux hommes de bonne volonté, d'où ils viennent, où ils sont, où ils se trouvent susceptibles d'aller ; à nous consoler des douleurs de cette vie, par la connaissance de ce qui doit la suivre, appuyé sur l'*infaillible loi* de Dieu ; que nous devrions remercier sans cesse la Providence de nous avoir ménagé cette consolation.

J'ai, en posant le granit de ces vérités, établi les assises fondamentales de la grande synthèse éternelle, de la vie nouvelle, de la science vivante, de la perpétuelle résurrection.

Le but général que je me suis proposé, jusqu'à présent, mes chers enfants, a été de vous faire toucher du doigt la vie partout, latente ou manifeste, présente ou future, se terminant par une transformation résurrectrice après avoir commencé par une résurrection. Quand je vous ai parlé de la végétation, de cette vie lente et muette qui échappe à l'observation de tous les instants; rendue manifeste dans sa marche progressive, par certains résultats marqués, par des époques déterminées que vous savez, j'ai voulu placer en vos mains le type universel de la vie, vous mettre à même d'y rapporter l'existence de toute chose. Par l'exposition sommaire du quaternaire universel, je vous ai fourni le moyen de prendre sur tout

ce qui échappe à notre observation par son infinie petitesse ou son immensité, par une proximité qui offusque ou un éloignement qui désespère, des aperçus aussi sûrs que nouveaux, incontestablement vrais et toujours conformes au type universel, gage infaillible de leur rectitude. Maîtres, ainsi, par le connu, de l'inconnu jusque-là mystérieux, parce que nous étions sans rapport avec lui, vous ne rencontrerez plus d'insurmontables barrières dans la recherche de ce qu'il est donné à l'humanité pubère d'embrasser d'éternelle vérité.

Pour arriver à ces heureux résultats, les moindres renseignements, sur une vie quelconque, physique ou morale, ont leur utilité, et surtout ceux que je vous ai donnés sur la vie universelle, sur celle de la nature, sur celle de l'humanité. Ceux qu'on peut saisir en étudiant les moindres détails de la nature, placés à notre portée, ont une importance égale à l'étendue des rapports, entre toutes choses vivantes, comme les indique le tableau du quaternaire universel que vous avez en main. Ainsi, ce que je vous signalerai dans une plante de mousse, ira s'appliquer immédiatement aux circonstances semblables dans la vie des mondes, dans la vie du Grand Tout infini. Preuve que nous ne devons rien négliger dans l'étude de ce qui nous entoure; preuve que tout détail observé, mène partout, dans le vaste et lucide champ de la science vivante et fonctionnante de Dieu; réseau divin où tout se tient et s'étaie mutuellement, depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit.

J'ai, dans tout ce travail, étudié l'humanité, dont les destinées forment l'objet principal des recherches de l'homme et de l'activité de Dieu. Je voulais vous mettre à même, par l'exposé des origines de l'être humain dans le fini, et de son incontestable éternité dans l'infini, de rassurer ceux qui, par ignorance ou par faiblesse, se laissent aller au doute et au hasard. J'espérais faire comprendre, par la connaissance de la loi, que le hasard n'est autre que le caprice du mal, le fait des volontés humaines si *bizarrement*, *si fantastiquement* influencées par les agents fluidiques du mauvais germe de l'âme planétaire. Mon but était de leur persuader, en un mot, de quelle importance il est pour eux de répondre à l'appel de résurrection, qui les sollicite sans cesse. J'ai voulu, enfin, mettre en vos mains la preuve plastique de l'intervention incessante, directe ou indirecte de Dieu; directe, par lui-même, indirecte par l'action du mal vivant dans la vie individuelle, dans la vie collective, sur les mondes aussi bien que sur l'existence éternelle des humanités, dans le Grand Tout vivant. J'étais assuré de vous ouvrir, ainsi, un chemin sûr vers l'éternelle, vers l'immuable vérité.

Que l'humanité enfant, que la foule endormie, tout bruyante qu'elle se montre et réveillée qu'elle paraisse; que l'aveugle humanité se précipite aux affaires; qu'elle néglige tout : Dieu et les hommes; pour courir, à l'aventure, insoucieuse de savoir et de lumière. Laissons la folle s'ébattre, se coudoyer, se déchirer pour des jouissances et de l'or. Laissons-la se ruer aux plaisirs, à l'orgie, s'é-

lever au faîte de l'édifice de mensonge où elle s'admire dans son œuvre, et puis crouler, pour tomber d'autant plus bas qu'elle aspirait à monter plus haut. Qu'importe à l'immuable vérité la léthargique cohue? Il faudra bien que la mort morale cesse; que l'endormie se réveille pour si bruyamment qu'elle dorme. Attendons en travaillant, nous, qui ne dormons pas. A l'heure de son réveil, elle aura besoin nécessairement, pour l'attacher à la vie que resplendisse à sa vue le soleil de vérité. Mais pour qu'elle puisse, seulement, devant ce soleil éblouissant, conserver ses yeux ouverts et soutenir tant d'éclat, quoi de plus indispensable pour elle qu'un voile protecteur, un cristal transparent aux nuances sombres et appropriées à la faiblesse de son organe? Eh bien! cet appareil bienfaisant, c'est ce que je m'efforce de lui préparer ici, et que j'ai chargé mon voisin d'écrire pour elle. Jusque-là, qu'elle dorme, qu'elle raille, qu'elle crie, qu'elle tempête, nous nous contenterons de nous dire ce que se disait, de la terre, dans sa cellule, Galilée : *et pourtant elle tourne*. Si bien que, le temps et Dieu aidant, les yeux s'ouvriront, enfin, de cette foule engourdie, et elle verra. Les princes des prêtres de la religion de Moïse, les docteurs de la loi et les Pharisiens n'aperçurent pas le flambeau de la vérité aux mains du premier Messie. Il n'échappa, pourtant, ni aux pêcheurs hébreux, ni aux Publicains, ni aux Gentils, ni aux Grecs, ni aux Romains, ni aux barbares eux-mêmes; et, comme c'était écrit, les premiers ont été les derniers, et il en sera ainsi, encore, et toujours!

VIII

Champ et éléments de la résurrection et de la vie dans le domaine de Dieu et dans celui de l'homme.

Souvent déjà, mes chers amis, je vous ai parlé du chaos, dit Michel, à l'entretien suivant. Eh bien! je ne vous cacherai pas que je vous ai exposé le thème, à peine, de ce que j'aurais à vous en rapporter. Mais, comme vous savez, je suis obligé de m'observer auprès de vous, pour demeurer intelligible, arrêté, surtout, que je me sens, par l'absence, dans vos esprits, de notions préliminaires suffisantes, qu'il ne m'a pas été possible encore de transmettre régulièrement à chacun de vous. Mais, il faut, à toute chose, un commencement; et, à mesure que nous avançons, ma tâche et la vôtre deviennent plus faciles, parce que chaque nouveau sujet que je vous développe s'éclaire de ceux qui l'ont précédé. Je remets à l'avenir, mais à un avenir prochain, les conséquences que vous avez à déduire de ce que vous savez déjà du chaos. Pour vous donner une idée de l'importance de ces déductions, et du chemin qu'elles peuvent nous faire parcourir, souvenez-vous que, à l'exemple des mondes matériels

qui prennent naissance et vivent dans un chaos de leur nature, c'est aussi dans un chaos fluidique de leur nature que naissent et vivent les mondes spirituels et les mondes célestes. De plus, tout ce qui a dimension et occupe un espace dans le domaine de la matière ou dans celui des fluides, est un chaos au petit pied où existe la vie active ou latente mue par le ressort d'une végétation dans le premier cas, inerte dans le second, comme je l'ai démontré pour la terre végétale et le chaos universel de nos mondes.

— Cher père, m'écriai-je, tout d'abord, je sens déjà m'échapper le fil de vos paroles. Veuillez, je vous prie, demeurer un instant sur cette idée d'espace qui me semble passablement ardue, et me la rendre plus accessible.

— Je comprends, en effet, que je vous dois, à ce sujet, quelque petite explication, et je m'empresserai de vous la donner. En parlant de tout ce qui occupe un espace, j'ai compris dans la même pensée les fluides, les liquides et les solides. Les liquides, sans parler des solides, les liquides sont matériels et les fluides, quoique extrêmement compressibles, n'en occupent pas moins un espace, même, souvent, en concurrence avec la matière liquide ou solide, qu'ils pénètrent sans résistance aucune de la part de cette dernière, comme l'électricité cachée dans un corps; mais non, quelquefois, sans en modifier le volume; témoin la chaleur, introduite dans les substances, la chaleur qui est l'amour!

D'autre part, pour ce qui est de la vie, toujours nécessairement entretenue par une végétation, j'ai quelques

développements aussi à vous donner à cet égard. La terre végétale produit; mais c'est par le ressort de la vie végétale, qui est, par excellence, la végétation. Appuyée sur le chaos terrestre, cette végétation y introduit, concurremment avec le centre de la planète, les fluides digestifs désagrégeants, nécessaires au triage résurrecteur qui s'y opère. De là résulte, comme dans le chaos universel, et par des moyens analogues, la formation et la maturation des mondicules, ou molécules vivantes. Sorties de terre par cette voie et devenues fluidiques par résurrection, celles-ci vont constituer le végétal. Je vous citerai, pour exemple, un corps quelconque, un objet matériel, un bloc de bois, un caillou. Comme le bois, le caillou est un petit chaos compact où la vie s'est arrêtée dès qu'il a cessé d'être en contact avec la végétation. La vie y existe encore sous la forme de la mort relative, c'est-à-dire, léthargique ou latente. Vient-il à être mis en rapport avec une végétation quelconque par une racine d'arbre, de légume de quelque végétal que ce soit, comme le lichen, la mousse: l'influence de cette végétation pénètre dans l'intérieur du bois et du caillou, au moyen de fluides qui vont au loin solliciter, à son profit, la vie hominiculaire dans les chaos compactes de la terre. La végétation y élabore ainsi les espaces infiniment petits et chaotiques des pores, les interstices de ce corps compact, et, avec le secours de l'atmosphère, transmis au moyen des feuilles et des racines, en tire une maigre alimentation, en échange de la résurrection qu'elle porte dans ces sombres et étroites régions.

— Je comprends, objectai-je à Michel que la vie végétale s'introduisant dans un caillou, dans un corps quelconque, par la marche des fluides intelligents, qui lui sont propres, porte la résurrection à la vie latente enfermée dans ce corps, dans ce caillou. Mais en dehors de cette circonstance, toute locale dans quelques parties de ce corps inerte, ce corps ne vit pas pour cela, ce caillou ne se meut pas, ne grossit pas. Comment donc la vie serait-elle partout, ainsi que vous l'avez affirmé déjà maintes fois ?

— Ce caillou ne se meut pas, c'est vrai, ne croît même pas, mais cette immobilité n'implique pas l'absence de vie. D'abord, ayant dans toutes ses parties la faculté de vivre à un moment donné, il porte en lui la vie relative, dont est susceptible de faire preuve chacune de ses molécules. Mais il y a mieux ; il vit positivement de la vie la plus persistante, après celle du chaos, de la vie la plus intense, tant qu'il est sur un corps vivant planétaire ; il vit de la vie latente d'attraction. Et sans cela, comment s'en trouveraient unies les molécules ainsi qu'elles le sont si utilement dans les corps compacts et durs. Comment, sans cela, ce caillou se montrerait-il sensible, quand elle agit, à l'attraction vivante terrestre, sensible à la force dite vulgairement centripète, à défaut de laquelle, il roulerait au gré du moindre zéphir ? d'où lui viendraient son poids, sa résistance ? Je l'ai dit, la vie d'attraction la plus rapprochée de celle d'inertie au sein du chaos est, après cette dernière la plus persistante, la plus durable. Elle se maintient, même en quelque sorte dans le chaos où elle

retient le peu de vie qui s'y trouve. Elle y est, relativement à la vie, l'ancre de salut de la matière, élément de résurrection de celle-ci, dès que les fluides désagrégeants, dissolvants ont fait sur elle leur œuvre. Au fait, comment cesse la vie? par la séparation de ses éléments divers; dissous, faute de lien, portés ailleurs, en vertu d'un appel irrésistible, qui les attire, chacun, au centre de sa nature respective. Moins les éléments d'une vie sont nombreux, moins elle a de causes de dissolution, plus durable est cette vie. Or, la vie d'attraction ne se constitue que d'un seul élément, le fluide attractif vivant qui en est le nerf. Tant que ce fluide ne fait pas défaut, la vie d'attraction persiste; et ce fluide est partout, même dans ce chaos; et c'est ce qui maintient le peu de vie d'attraction qui s'y trouve, y rendant attractive la mort même. C'est le réveil, le déplacement et le retour à leur place, des fluides attractifs, qui constitue la loi vivante des forces.

— Vous venez, cher maître, de nous nommer la résurrection à propos de la matière. Vous nous avez parlé de la vie propre du caillou. Autant de mots, autant de propositions qui sont pour mon esprit des énigmes insolubles à première vue et dont je vous prie de vouloir bien me donner le mot, afin que je puisse vous suivre,

— Les fluides, vous ai-je dit, sont l'essence de la vie. Quand je parle de la résurrection de la matière, je ne la sépare pas des fluides qui l'animent. Vivants pendant sa vie active, latents durant sa vie passive, ils sont toujours sensibles toujours, même, engourdis, aux fluides sympathiques de la vie d'attraction, quand elle se présente pour

les ressusciter. Voilà pour la première de ces énigmatiques propositions. Quant à la seconde, celle qui est relative au fluide attractif, elle est résolue du même coup. En quoi consiste la vie attractive pour les fluides engourdis du caillou? Cette vie latente consiste à les resserrer, à en condenser les éléments de vie pour les précipiter, quand nul obstacle ne s'y oppose, au devant des fluides vivants qui les sollicitent; à entraîner dans ces deux actes, à moins d'obstacles supérieurs, la matière qui les enveloppe. Le caillou immobile s'élancerait, si la terre sur laquelle il repose ne lui faisait arrêt, jusqu'au centre de la planète où le sollicite l'aimant de l'âme planétaire. Je m'arrête, car je vois que vous me comprenez.

Mais comme l'analogie universelle est partout vivante, je veux vous montrer que cette fonction de la vie attractive dans le chaos matériel, se retrouve dans le chaos humanitaire où l'amour joue le même rôle. Avant la venue du Messie d'amour, la vie d'amour existait confusément parmi les hommes, vrai chaos humanitaire. Ainsi que la cohésion et la dureté de la pierre constituent la solidité de toute construction architecturale, de même l'amour réunit les hommes et forme la principale, l'unique force du lien sociétaire. Il est la seule base inébranlable de toute institution sociale, le premier élément de la vie véritable, pour les hommes, et le dernier qui demeure, n'importe son peu d'intensité, quand ils se détournent du bien pour courir à leur perte. Le Christ fit, de cet élément divin, car la source en est en Dieu, la base de la voie qu'il prêchait; ainsi l'intuition ou la lumière vivante portée par

l'Esprit sur tous les points matériels ou moraux de l'univers et adjointe à l'amour, sera le flambeau de la puberté; la vérité adjointe aux deux autres, et les trois liées par l'amour, celui de la virilité humanitaire.

— Souvent vous nous avez parlé, dis-je alors à Michel, de la force, de l'analogie et de la valeur de ses démonstrations pour les faits qu'elle sanctionne. Par la force de l'analogie, vous nous avez prouvé le rapport parfait entre l'âme et Dieu. Appuyé sur cette même analogie, vous nous avez démontré l'existence de l'infiniment petit intelligent, de la race hominiculaire, base de la vie dans les trois ordres de grandeur. Cependant je crains, malgré toute la vertu de l'analogie, qu'elle ne soit pas, pour tous les esprits, aussi convainquante que vous voulez bien le dire. Croire en la réalité de ce qu'il y a de plus impossible à prouver matériellement, par le fait, et cela sur un certain arrangement de paroles pour si ingénieux que soit cet arrangemeut, peut paraître à certains esprits, inacceptable, et donner à la vérité, l'apparence d'un paradoxe. Or, je ne voudrais pas entendre seulement prononcer ce mot à propos de la science de Dieu.

Pouvons nous compter, d'ailleurs, d'une façon positive sur l'analogie capitale de Dieu et de l'âme humaine à une infinie distance l'une de l'autre, comme créateur et créature.

Votre objection ne roule ici que sur cette qualité de créateur pour Dieu, et, de créature pour l'âme humaine. J'ai été obligé de me servir de ces termes qui sont du

langage commun, je dirai, même, du langage enfantin. Dieu et l'âme sont coéternels en langage pubère, unité, le premier; fraction, l'autre; la direction, Dieu, infini, la foule infinie dirigée, l'âme humaine. Rien, vous devez le comprendre ne peut s'opposer à l'analogie de ces deux infinis, en tenant compte comme toujours de la différence de condition des deux termes de l'analogie. Nous pouvons donc compter sur l'analogie de Dieu et de l'âme humaine, comme sur l'existence même de Dieu, solidaire de cette analogie.

— Mais, mon cher ami, ajouta Michel, que puis-je vous dire de plus en faveur de l'analogie universelle, quand je vous ai fait toucher au doigt que la certitude de ses conclusions est garantie par l'existence même de Dieu. A tout il y a des bornes sur notre terre, et il ne faut pas vouloir les dépasser. Pouvez-vous empêcher les fous d'extravaguer et les écrevisses d'aller à reculons? Laissez faire et dire ce que vous ne sauriez empêcher, et tenez-vous-en à la raison du bon Dieu.

Vous avez pu juger de la puissance probante de cette divine analogie par un simple raisonnement, qui défie toute réfutation, et d'une importance telle, que je saisis cette occasion de le reproduire. On ne saurait trop le rappeler au souvenir de chacun de vous.

Si Dieu est un, dirai-je donc encore une fois, sa loi est une, son plan est un et ne saurait se démentir sur aucun point. Nous devons par suite, en toutes choses, retrouver cette unité de plan dans l'œuvre de Dieu. S'il n'en était ainsi, Dieu aurait failli à l'unité de son œuvre,

et dès ce moment, il ne serait plus Dieu. Or, il est indispensable que l'être soit qui est par excellence; donc l'unité universelle, une évidente analogie dans les faits de même nature, doit nécessairement être l'estampille invariable de toute l'œuvre de Dieu. Donc, dirai-je encore, toute explication est aussi sûre que l'existence de Dieu, qui fait entrer un fait dans l'analogie universelle.

— Que répondre, dit Pierre, à un pareil raisonnement? Vous le voyez, mes chers amis, ce simple syllogisme donne à l'analogie universelle, basée sur la loi divine une assurance merveilleuse, et garantit aux vérités étayées sur elle, une certitude incomparable, supérieure à toute autre, de toute la hauteur de l'infini. Qu'on trouve donc une preuve, une garantie équivalente à l'existence de l'univers, de tous les univers et de Dieu!

— Je vais maintenant, reprit Michel, étendre à l'ordre moral ce que j'ai affirmé du chaos universel; du chaos reproduit dans tous ces faits, aussi bien que dans les corps de toutes dimensions : solides, liquides ou fluides. Je vous ai dit que le mal est le chaos du bien ; et ce mal, que nous voyons ici-bas sous toutes les formes, sans que je perde du temps à vous en tracer le tableau, ce mal est le seul exemple que je puisse vous présenter d'un chaos visible et palpable, d'un néant relatif. Les autres nous sont dérobés par leur subtilité, leur infinie petitesse ou leur immensité. Comment distinguer par les sens, en effet, le chaos infiniment petit du pore d'un caillou, d'un bloc végétal, d'un os, d'un objet compact quelconque, d'une

goutte d'eau, d'une parcelle de fluide? Comment s'assurer, par les sens, d'un point du chaos universel quand tout notre système solaire et d'autres encore vivent et évoluent dans un des pores qui constituent ce chaos? En ces matières l'esprit seul peut guider. Or, en attendant de le prendre pour guide, il faut attendre qu'il soit arrivé à chacun. Saisissons, en attendant, ce qui est à notre portée.

Or, qu'avons-nous remarqué d'essentiel dans le chaos compact que je vous ai signalé ? Deux choses principales : une matière *inerte, ténébreuse, morte,* et un fluide occupé à désagréger cette matière, pour en extraire, au moyen de la résurrection, ce qui est propre encore à la vie, utile à former des mondes nouveaux. Voyons, avec le chaos moral, les rapports de ce chaos. Un exemple auquel nous avons touché déjà, sous un autre jour, nous montrera ces rapports.

Quand le Christ, Messie de l'enfance humanitaire, vint sur notre planète, l'humanité terrestre tout entière, grossière et ignorante, matière, au figuré, inerte, ténébreuse et morte au Bien, représentait, par rapport au fils de Dieu, le mal moral. Le Christ seul avec son entourage y était le Bien. Le reste de l'humanité, le mal moral était le chaos du Bien où se trouvaient, sans valeur active, hors d'emploi, dans la léthargie, en quelque sorte, tous les éléments de la vie morale, inertes et confus, comme, dans le chaos universel, les matériaux destinés à former les mondes.

Que fit le Christ? Il souffla sur cette foule, chaos mo-

ral véritable, suscitant, ainsi, la vie au milieu d'elle. A son appel, un travail de triage s'établit, et puis, à la suite, un autre, de résurrection, d'où sortirent ses apôtres; d'une part, et de l'autre, les instruments matériels du mal vivant qui devait le faire périr. Aussi le Christ, seul édifié sur l'existence et la portée de l'action dissolvante qu'il exerçait sur le chaos humanitaire, ne manqua-t-il pas de dire à ceux qui l'écoutaient : « Ne pensez pas « que je sois venu vous apporter la paix. Non, mais je « suis venu vous apporter l'épée. » (Matth., ch. x, v. 34.) C'est-à-dire, je suis venu vous apporter, à vous, chaos moral, le fluide désagrégeant dissolvant, le feu et ce qu'il provoque, la résurrection.

Ce travail continu de dissolution, dans le chaos moral humanitaire, amena au Christ une suite nombreuse d'auditeurs vivants, ressuscités par ses œuvres, du milieu de la foule morte et en proie au mal moral. Ses disciples, tirés, pour ainsi dire, par l'action bienfaisante de son intervention du chaos humanitaire, du mal inerte, étaient donc le fruit de la végétation morale que le représentant du Bien était venu y établir.

Avec un peu de pénétration, en effet, vous distinguerez aisément dans cette végétation morale, établie par le bien sur le mal, tous les caractères attachés à la végétation terrestre. La parole du Christ est la semence; l'effet dissolvant produit par le Verbe divin sur l'engourdissement général, le fluide désagrégeant, préparant le sol. D'autre part la doctrine du Messie, est les racines; les hommes amenés à la conviction par ce succès et concourant, avec le Christ,

à la végétation de la doctrine d'amour, sont les molécules ressuscitées dans le chaos terrestre, et passant de la terre au végétal, pour l'édification des feuilles, de la fleur et du fruit de ce dernier. Rien n'y manque, l'analogie est complète, et l'authenticité en sera démontrée par la loi universelle quand j'aurai pu l'exposer dans son ensemble.

Remarquez, mes bons amis, que, dans toute végétation productive, le premier instigateur est toujours le Bien, ou ce qui réellement le représente. Dans le chaos des mondes, l'impulsion est la vie divine, qui est le Bien, qui est Dieu lui-même. Dans la végétation terrestre, c'est la vie de l'atmosphère ou celle de la planète, entretenues par le soleil, représentant de Dieu. Il en est ainsi dans celle du caillou ; ainsi dans la végétation morale, comme dans l'exemple que je viens de citer ; ainsi dans toute circonstance analogue. Il n'y a que dans la végétation inverse, dans la végétation à l'envers, dans celle du mal, qu'il en soit autrement. Mais aussi, alors, pas de produit utile, pas d'autre résultat que la division, la dissolution, la négation, le mal.

Le moment est venu, dit avec une certaine solennité Michel, après s'être recueilli dans un instant de repos, le moment est venu de vous faire connaître ce qui est énoncé dans les titres de cet entretien : le champ et les éléments de la résurrection et de la vie dans les domaines de Dieu et dans le domaine de l'homme. En d'autres termes, je dois vous expliquer où s'opère cette série infinie de résurrections que je vous ai fait entrevoir ; par qui et sur qui, spécialement, elle s'exécute.

La résurrection embrasse un champ incommensurable, divisé à l'infini. Ce champ va de l'infiniment grand à l'infiniment petit, comprend les trois ordres de grandeur. La résurrection, dirai-je enfin, pour mieux me faire comprendre, s'exerce sur tout ce qui existe et sur les moindres détails de cet infini. J'entreprends donc la tâche ardue de vous exposer en détail, comme je l'ai fait en ensemble, les parties diverses du Grand Tout vivant, les agents et les ressources de la vie infinie, éternelle, les agents et les ressources des vies diverses, coordonnées à la grande et concourant à son action. Vous le comprenez, je ne puis que toucher à ce sujet, ainsi que je l'ai fait pour tout ce qui précède.

Le corps du Grand Tout infini, domaine de Dieu, est donc le grand champ infini de résurrection. S'il m'était donné de m'étendre assez pour embrasser pleinement ce dont j'ai à vous entretenir, j'aurais à explorer en entier ce champ et les hommes, agents et objets passifs de cette résurrection. Le corps humain et la nature sont le champ analogue d'une résurrection semblable dont les hominicules infinitésimaux sont les objets passifs et les agents.

Et d'abord, les dimensions de chacune des natures du Grand Tout, finies pour Dieu, échappent à notre appréciation, et nous pouvons les dire, relativement, infinies. Chacune est un chaos infini relatif où la vie fonctionne d'après la même loi divine; chacun fait partie du vaste champ de résurrection dont j'ai à vous entretenir.

Considérant donc les trois natures du Grand Tout, nous découvrirons dans l'une un chaos matériel; dans les au-

tres, un chaos spirituel et un chaos céleste. Le chaos matériel se divisera naturellement en chaos compact, chaos transparent, chaos lumineux, selon les trois natures secondaires de la matière, comme la terre se divise en roches, terre végétale et métaux. Or, vous savez à peu près comment se produit la vie qui élabore le chaos compact par la création des grands corps ou mondes organisés et vivants, en vertu de la résurrection.

Je vais, pour vous le rendre plus familier, résumer ce travail dans notre chaos compact, infini, et j'aurai dit, en même temps, comment un travail analogue s'opère dans dans tous les chaos grands, petits et infiniment petits, matériels ou fluidiques, physiques ou moraux, dans lesquels il ne restera plus qu'à le faire ressortir à l'occasion.

Le grand résurrecteur universel et perpétuel, c'est Dieu. Le résurrecteur immédiat du chaos où vit notre planète, c'est notre soleil de tourbillon, représentant, pour les régions qui constituent cet empire solaire, du soleil infini et sans égal, de Dieu lui-même.

Le soleil remplit, de point en point, dans le chaos de notre tourbillon, le rôle d'un fermier de notre terre sur la partie du chaos végétal confié à ses soins. Que fait le fermier? Il tourne et retourne la terre végétale pour donner faculté à ce qui se trouve dans son sein d'hominicules, de recevoir la lumière vivifiante du soleil. Transmise par des hominicules célestes, vivants, intelligents, lumineux d'amour, cette lumière leur donne la force de ressusciter, à l'occasion, par ces moyens de la nature, au profit de la végétation terrestre. Puis le fermier jette

dans ses sillons l'engrais contenant les résidus végétaux, animaux et humains, qui contiennent, en qualité de résidus spirituels, célestes et divins, en figure, des hominicules précurseurs, prophètes et Messies infiniment petits, destinés aux populations hominiculaires des mondicules matériels de la terre. Ensuite, il sème ses graines ou insère ses plançons dans ce travail de défrichement et de préparation, où ils puisent leurs moyens intelligents de développement dans la résurrection des infiniment petits, ouvriers intelligents de leur existence. Quand ce travail est terminé, le fermier en surveille la maturation et, enfin, en moissonne le produit au profit de son maître.

Ainsi fait le soleil. Avec sa famille de planètes grandes et petites, il parcourt sans cesse le chaos assigné à sa sollicitude, le tournant et le retournant, pour réunir tout ce qui est ressuscité ou préparé à la résurrection par le fluide universel, phosphorescent, digestif. Ce fluide est le même que le fluide plus raffiné qui remplit les mêmes fonctions dans l'estomac humain ou dans tout autre chaos ; le même encore que le fluide phosphorescent qui constitue partout le feu ; qui, par exemple, dans un creuset, sépare par la résurrection le métal brut de la gangue qui l'accompagne. Muni par son père, soleil d'univers ou de second ordre, de germes harmonieux de grandes planètes modèles, le soleil de tourbillon lance, à la manière du fermier, ces germes planétaires dans les régions du chaos qu'il a convenablement préparées. Là, il féconde ces germes ou, pour mieux dire, les ressuscite. Les planètes embryonnaires modèles, joignent par attraction, à

leurs apports harmonieux, l'élite des matériaux du chaos, se meublent ou finissent de se meubler des membres de leur mobilier des quatre règnes, les recevant des mains de Dieu, réprésentées par des Grands Messagers attachés pour ce service et d'autres du même genre, au soleil de tourbillon. Quand cette distribution est faite, ces planètes reçoivent, des régions célestes les plus élevées, une âme collective chargée de diriger ces grands corps modèles, jusqu'à la fin de leur carrière. Cette âme est une unité collective, composée de plusieurs centaines de milliards d'esprits célestes fusionnés en une seule âme, tout en conservant chacune son individualité propre. Nous pourrons dire à ce propos, que l'unité collective céleste est chargée de ramener l'humanité planétaire qu'elle dirige, à l'unité, comme elle s'y trouve elle-même. La venue de son âme collective, comme la venue individuelle de la sienne à l'enfant et à l'humanité, en la personne, pour cette dernière, de son Messie, apporte la vie à la planète, ressuscitée par ce fait et établie dans la vie planétaire.

Mais l'œuvre du fermier agriculteur ne se borne pas à semer des graines, à installer des plantes harmonieuses, il lui faut veiller, aussi, à la végétation sauvage, à celles des plantes du domaine confié à sa garde, qui ne sont pas le produit d'un germe harmonieux. Il lui faut suivre le travail du gazon naturel aussi bien que celui du blé dont il a semé le germe ; du poirier sauvage aussi bien que celui des plus belles poires, et greffer sur le sauvage, pour l'amener à l'harmonie, des bourgeons harmonieux. Aussi, voyez vous d'ici le soleil tel que je vous l'ai montré, à

l'affût du moindre travail préparatoire de vie dans le chaos, en conséquence de la présence, partont, du fluide pospho-rescent digestif ? Le voyez-vous féconder ce travail d'où sortent les petites planètes sauvages, dont je vous ai parlé. Placées d'abord à l'entour des grandes planètes harmonieuses, et agglomérées ensuite autour d'un bon germe matériel, éclairé déjà directement de la lumière divine, comme leurs âmes autour d'un bon germe céleste. Au moyen de cette greffe, elles deviennent des planètes de nature intermédiaire ou incrustatives, avec l'aide des Grands Messagers de Dieu.

Pendant que se murit sa récolte, il importe au fermier d'en favoriser la marche, en écartant, de ses sujets harmonieux, des plantes sauvages et parasites qui en gêneraient le développement. De même, administrant son domaine avec la coopération des Grands Messagers, mains toutes puissantes de Dieu, le soleil surveille ses petites planètes sauvages. S'il s'en trouve une, qui, à l'exemple de notre fâcheux satellite, imposé à la terre par son refus de concourir à l'œuvre préservatrice du Bien, retarde la marche végétative de son tourbillon, il l'écarte au moment propice, comme la plante sauvage arrachée par le fermier. La planète rétrograde et perverse, est séparée de la vie par la rupture de ses cordons aromaux alimentateurs, et inhumée dans le chaos, à la façon d'un cadavre dans notre terre. Le peu d'âmes bonnes qui restent à sa collectivité corrompue, s'il en est, toutefois, est réuni à d'autres de leur nature, dans l'âme d'un grand corps du tourbillon. Ce qui reste, après ce triage, divisé et indivi-

duellement classé, selon sa valeur, est incarné en divers mondes comme les âmes ordinaires. Chaque partie de la planète sauvage défunte, se rend à son élément et féconde ainsi en quelque sorte le chaos à la façon de l'engrais végétal ou animal administré à la terre par le laboureur.

Quand, enfin, les planètes sont mûres avec leurs humanités, arrivées à l'état extatique de bonheur lumineux, le soleil les attire à lui par l'ascension, les cueille en quelque sorte et les dirige en lieu convenable, pour les services qu'il veut en tirer au profit de la greffe incrustative, ou pour peupler les greniers de Dieu. C'est ainsi qu'il les fait concourir au moment voulu, à l'alimentation matérielle du Grand Tout, par leur introduction dans l'estomac du Grand Tout vivant dont, il y a peu, je vous ai signalé les fonctions.

J'espère vous faire mieux comprendre la question et vous donner une idée du développement qu'elle comporte, par l'indication de détails appropriés au petit tout ou corps humain, et correspondant à ceux que je viens de vous signaler dans le Grand Tout.

Dans un coin, ou dans un pore de la nature compacte d'un os du corps humain une œuvre de vie s'exécute, conforme à celle que je viens de vous développer dans le chaos compact universel. Des soleils, des tourbillons infiniment petits y travaillent dans des chaos proportionnés à leur taille, comme fait notre soleil. Ils y lancent et y fécondent des germes harmonieux de planètes modèles infinitésimales, y cherchent, y fécondent des germes sauvages des satellites infinitésimaux futurs. Eh bien ! le germe du

satellite provenant du petit chaos compacte est sauvage, et, harmonieux celui de la planètre modèle de même ordre de grandeur, reçu à sa formation par le soleil de tourbillon infiniment petit, à la diligence du soleil d'univers mondiculaire, des provisions du soleil mondiculaire central. Celui-ci, globule du sang, y avait, durant sa vie cométaire recueilli ce germe provenant des produits de l'estomac humain.

A la place de l'infiniment petit, imaginez l'infiniment grand; mettez des mondes à la place des mondicules, les régions spirituelles liquides, à la place du sang; remplacez l'estomac humain par l'estomac vierge du Grand Tout vivant, et vous aurez la différence d'origine entre les germes de planètes modèles et ceux des petites créations planétaires sauvages.

— Je vois, dis-je, par ces quelques indications, que le travail de vie du corps humain est exactement conforme, en infiniment petit, à celui du Grand Tout.

— Exactement, reprit Michel et j'admire votre surprise. Depuis le commencement, je m'évertue à vous faire saisir l'analogie qui existe entre le Grand Tout vivant et le petit, et j'ai établi là, dès le principe, sur cette immense analogie, la preuve mathématique de toute vérité. Je regrette qu'il ne me soit pas permis, faute de temps, de revenir ici sur ce grave sujet.

L'œuvre de résurrection dans le chaos est complexe. Le soleil y fait ressusciter les germes planétaires et, avec l'aide du fluide phosphorescent, les substances propres à servir de matériaux à la construction des nouvelles pla-

nètes. Les débris des anciennes, tombées dans le chaos, y sont, dissous et digérés comme je l'ai dit ; ce qui ne signifie pas qu'elles y soient réduites en poussière impalpable, où en serait l'utilité ? Le travail du moulin broie-t-il ce qui y passe, avec la même finesse que le pilon de la pharmacie ? Une trituration, une digestion est toujours proportionnée, dans ses résultats, aux dimensions de l'estomac, où elle s'opère, à la destination et à la valeur de ses résidus. Le travail digestif de l'estomac humain doit, nécessairement, atteindre des parties moins fines que la digestion d'un estomac d'insecte, par exemple ; celui du maçon faisant son mortier exige des cailloux concassés bien autrement grossiers que n'en produit la trituration du chimiste.

Jugez, par ces faits, de la différence de finesse qui doit exister entre le travail digestif de l'estomac humain et celui du chaos compact du Grand Tout. Cette différence est dans la proportion du limité à l'incommensurable. C'est-à-dire que les restes des planètes sont désagrégés et rompus dans le chaos, proportionnellement à la grossièreté de leur nature et non avec une exactitude absolue, mais, de façon cependant à dégager de leurs débris, les moindres parties vivantes. Ce travail se fait grandement et d'immenses blocs de diverses natures, des fragments considérables du corps de la planète, qui sont employés en cette condition demeurent aux nouvelles constructions planétaires, y portant dans le même état ce qui avait figuré sur les précédentes. Les métaux seuls sont repassés avec plus de précision ayant plus de valeur et devant

servir à la formation des sphères creuses, qui constituent la charpente métallique intérieure des grands corps. Plus, enfin, les planètes sont élevées en valeur, plus la terre végétale y abonde, plus les matériaux dont elles se composent sont rompus et triturés pour la facilité de leur culture.

Il n'y a pas de matière chaotique grossière qui ne contienne toujours, à cause de ce large travail digestif, des fluides plus ou moins précieux en état de léthargie, à l'instar de ce que nous voyons, de nos yeux, dans le chaos terrestre. Le travail désagregeant du chaos universel dégage ces fluides, qui, ressuscités d'une façon relative, s'attirent, s'agglomèrent autour de certains centres de leur nature. Ces amas de fluides, tantôt, sont absorbés par des comètes lumineuses, soleils embryonnaires de passage, et sensibles de loin à l'attraction cométaire de leur nature, constituent, par leur marche continue, la queue des comètes solaires; tantôt, se trouvant sur le chemin d'un grand corps vivant, d'une planète, comme la nôtre, ils s'échauffent et s'éclairent au contact de vie divine de l'atmosphère du grand corps, et, cèdent à cette vivante attraction. Ils vont réunis et ressusitécs, sous le nom d'étoiles filantes, fusionner avec les fluides célestes de l'atmosphère, sans cesse enrichis par ces vivifiantes adjonctions, venant en aide à l'alimentation fluidique fournie par le soleil.

Je pourrais pousser plus loin l'étude des phénomènes et du travail propres au chaos; mais je craindrais, en continuant, de dépasser le but que je me suis imposé, qui

est de vous donner de tout, seulement, une teinture capable de provoquer le désir d'une instruction que vous puiserez dans nos livres.

Vous étiez loin, mes chers enfants, de soupçonner le mouvement compliqué de vie résurrectrice qui s'exécute constamment dans le chaos universel, régions de la mort, désignées à vos yeux par la teinte lumineuse et azurée de l'atmosphère, qui vous en déguise si poétiquement l'horreur, sous sa calme et douce apparence.

Mon père, dis-je à Michel, dès qu'il s'arrêta pour respirer, je brûle, avant d'aller plus loin, de vous voir me répondre relativement au soleil que vous appelez à bon droit le grand résurrecteur de notre tourbillon. Il y a nous le savons, par vous, d'autres tourbillons en nombre incommensurable et d'autres soleils, remplissant auprès d'autres planètes le même rôle que le nôtre auprès de nous. Or, vous avez eu la bonté de nous faire connaître, au moins sommairement, comment se forment les planètes, mais, vous ne nous avez pas dit, précisément, d'où viennent les soleils, s'ils sont ou ne sont pas éternels.

Rien, mon fils, rien n'est éternel que Dieu, son Verbe, son œuvre infinie et son fluide divin fractionné : l'âme humaine et l'animule hominiculaire, unités, chacune dans son ordre de grandeur, indivisibles, incommunicables, individuelles, invariables dans leur sexe et immortelles. Seulement Dieu, son Verbe et sa volonté sont immuables à l'opposé des natures du Grand Tout renouvelées sans cesse. L'âme et l'animule ne sont pas immuables dans leur volonté, tant s'en faut ; mais, susceptibles de revenir

toujours à leur point d'absolue vérité. C'est là leur caractère spécial nécessaire, ce qui les rend propres à leur emploi, leur permettant de descendre et de monter dans toutes les natures où elles sont destinées à servir Dieu dans son œuvre. La preuve, d'ailleurs, que les soleils ne sont pas éternels, c'est qu'en vous parlant de l'estomac vierge du Grand Tout, je vous ai signalé cet organe universel comme le Grand chantier où les soleils en pleine maturité vont se dissoudre et se renouveler ; or, tout ce qui commence doit nécessairement avoir une fin.

je ne vous ai pas instruits en détail, il est vrai, de l'origine et de la constitution des soleils. C'est là une œuvre ternaire spéciale, dont je n'avais pas intention de m'occuper dans ces entretiens, bien que les soleils se rallient par leur formation et leur naissance à mon thème infini de résurrection. Mais, à ce titre, il nous faudrait discourir sur tout, et les sujets ne nous manquent pas, qui nous touchent de plus près et vont mieux à l'objet qui nous occupe. L'étude tant soit peu approfondie des soleils nous conduirait trop haut et plus loin que je ne veux aller.

Cependant, comme je veux répondre en quelque manière à votre brûlant désir, je vous dirai, tout en me livrant à d'immenses réserves, que les soleils comparativement éternels pour nous ne le sont pas en réalité. C'est matériellement prouvé par la disparition de maintes étoiles, qui étaient des soleils véritables. Mais ils prennent naissance dans un chaos spécial lumineux, placé au centre du Grand Tout, son organe alimentateur matériel, l'estomac vierge. Delà ils s'élancent disposés en hiérarchie ternaire

créatrice, et se dispersent, pour les régir, dans tous les domaines de Dieu. Vous savez dans quelle hiérarchie ils se coordonnent.

Les soleils centraux, pères des autres, se forment dans un état embryonnaire, en parcourant les régions spirituelles universelles, comme en infiniment petit, les globules du sang humain, leurs analogues. Ils naissent à la vie, comme les grands corps planétaires, par l'arrivée de leur âme collective céleste quand ils sont parvenus à leur poste. Ils passent en puberté, puis en âge mûr, et, enfin, se transforment comme tout ce qui vit, excepté Dieu. Et, ne l'oublions pas : pour l'hominicule, pour l'homme, pour une planète, pour un soleil, se transformer ce n'est pas mourir ; c'est ressusciter ; c'est renaître ; c'est faire avec la vie un pacte nouveau dans une nature supérieure à celle que l'on quitte.

Je vous disais, mes bons amis, poursuivit Michel, que notre soleil est le grand résurrecteur de notre tourbillon ; et c'est le rôle assigné aux soleils de troisième rang, véritables pères du prolétariat solaire, des planètes ; car les soleils supérieurs n'engendrent et ne gouvernent immédiatement que des soleils. Ce sont les soleils de tourbillon, qui exploitent directement la matière inerte du chaos et peuplent de leurs œuvres les derniers degrés de l'échelle des grands corps, ainsi que je viens de le marquer. Le soleil de tourbillon s'apperçoit-il, dans un recoin de son immense domaine, des effets d'un travail de triage résurrecteur, opéré par le fluide désagrégeant, il couve au loin, de ses fluides vivants, cette œuvre, œuf planétaire véritable

qu'il féconde par l'action de son fluide électrique aimanté.

— De sorte, dis-je, que le soleil féconde un germe planétaire comme un simple coq féconde l'œuf d'une poule, malgré l'immense distance qui sépare l'un de l'autre les deux termes de la comparaison ; application nouvelle de l'analogie universelle.

— Oui, mon ami, me répondit Pierre sur un coup-d'œil de Michel. C'est neuf ceci, et conforme à la loi, mais vous êtes loin de vous douter jusqu'où nous pourrions pousser en ce sens l'application de l'analogie. Je suis autorisé à vous montrer à l'instant, en attendant la suite de l'exposé que vous fait le maître, du champ infini de la résurrection, à quelle riche veine de vérités vous avez touché par votre juste remarque. Michel me permet de la parcourir au pas de course, parce qu'elle va droit au fait qui nous occupe, au fait de résurrection. Or, accordez-moi la faveur de votre attention, je le prends de haut et ne me servirai, cependant, que de termes vulgaires,

Dieu est une immense pile électrique d'une infinie puissance donnant essor à deux fluides que j'appellerais à votre gré, s'il le fallait, fluide positif et fluide négatif, ou bien électricité vitrée et électricité résineuse, et auxquels j'applique ici, cependant, leur vrai nom : celui de fluide masculin et de fluide féminin universels.

Il ne convient pas que j'expose, à cette place, les phénomènes de l'électricité; que je vous donne un cours expérimental, en paroles, des effets du fluide électrique, des moyens de l'obtenir à notre volonté pour notre usage; que je vous en explique la vie : toutes choses que

le maître aura occasion de vous développer plus tard.

Mais, quand deux êtres vivants sont en présence, l'un est plus fort, l'autre plus faible. Il y a nécessairement action du plus fort sur le plus faible. Cette action, de quelque manière qu'elle se produise, est féconde. C'est la vie sous une forme quelconque, n'importe le nom qu'on voudra lui donner ; impulsion, mouvement, vie enfin, ou morale ou physique. Il en est ainsi, même, pour les objets inanimés auxquels la physique reconnaît des propriétés analogues et qui, dans les procédés de la science vulgaire, produisent les uns par rapport aux autres et placés dans les conditions voulues, des électricités différentes, tantôt positives, tantôt négatives, selon les corps qu'ils ont en présence. De sorte que les substances produisant l'électricité positive en face d'un corps donné, produisent, d'autres lois l'électricité contraire, en présence d'un autre. Tel homme, positif vis-à-vis de son voisin de gauche, sera négatif par rapport à son voisin de droite.

Il peut arriver que deux êtres en présence soient de force égale. Il y a alors immobilité ou lutte ; mais point de résultat utile.

Je citerai, sans m'adresser à la science de la physique, comme exemple des changements de rôles selon les sujets mis en présence : le courtisan si négatif devant son prince, si positif quand il se tourne du côté de ses inférieurs ; un général souvent aussi négatif devant son souverain que positif auprès de ses lieutenants ; et, plus bas, enfin, le lièvre qui fuit devant les chiens et met en fuite à son tour des grenouilles.

Cet ordre est représenté, chez les êtres vivants, pour la reproduction de leur espèce; et l'on constate, dans chacune, le mâle et la femelle ou l'équivalent; chez les humains, l'homme et la femme. Si quelque espèce semble faire exception à la règle, c'est qu'elle a été mal observée. On peut s'en rapporter à l'infaillibilité de la loi de Dieu pour affirmer que, appréciable ou non, le jeu des deux fluides sympathiques et créateurs ne saurait manquer à son rôle de résurrection, en ce cas plus que dans un autre. Je vous laisse à penser ce qu'il peut y avoir de vérité dans l'hypothèse des générations spontanées qui, si elles pouvaient avoir lieu, détruiraient tout, Dieu et sa loi. Il n'y a pas plus de générations spontanées qu'il n'y a lieu à l'opinion contraire. La loi de Dieu met tout à sa place par la vertu de la vérité. Il n'y a partout qu'une résurrection, un réveil.

L'homme est le pôle masculin et la femme le pôle féminin, dont le contact fluidique donne la vie à l'œuf humain toujours féminin d'origine. Ainsi, l'œuf planétaire tient de la nature métallo-ferrugineuse du chaos et appelle sympathiquement les hominicules fécondants du soleil.

Dieu possède donc un pôle positif ou masculin, et un pôle négatif ou féminin, tous deux d'une puissance infinie; aussi est-il la vie même, infinie, éternelle.

Masculin et féminin par quintessence, Dieu est encore masculin par son être animique, l'incommensurable aimant qui attire tout ce qui en est digne, l'amour infini, embrasé, divin; il est féminin par son être corporel: son corps et ses domaines. C'est sa volonté infinie, ou,

mieux, celle de ses représentants de tout ordre, qui féconde et crée par l'emploi de son fluide divin dans les chaos infinis et dans les chaos analogues, grands ou petits, de tout ordre de nature et de grandeur.

Les représentants de Dieu sont à l'infini; on peut le comprendre. Une volonté dirigeante représente Dieu dans toute œuvre harmonique. Considérant cette volonté de Dieu au point de vue de la création, des planètes et des soleils, je dirai, et vous le croirez sans peine, que Dieu joue le rôle positif, celui de masculin par rapport à ses soleils de premier ordre, sa famille privée infinie. Ceux-ci sont dans le même cas par rapport aux soleils d'univers; ces derniers par rapport aux soleils de tourbillon, pôle positif eux-mêmes, vis-à-vis des planètes qu'ils dirigent et qui deviennent, à leur tour, au moyen de leur atmosphère, pôle masculin par rapport à leur mobilier.

Voilà, je l'espère, une hiérarchie bien établie de fécondation, de vie et de résurrection. Que dis-je; c'est le grand secret de la résurrection elle-même, la gamme infinie de la vie de Dieu à l'homme, qui se continue dans le même sens, à partir de l'homme dans l'infiniment petit.

A chaque degré, l'impulsion résurrectrice est le fait du contact du masculin et du féminin, du fluide le plus puissant, veux-je dire, avec le fluide plus faible. Elle est le résultat des contacts des fluides aimantés masculins, avec les fluides métallo-ferrugineux féminins, de l'essence vivante de l'aimant divin avec l'essence inférieure, léthargique des métaux à dominance de fer, du soleil sur

le chaos où maintient la vie et exerce sa faculté créatrice aimantée, sa puissance féconde d'amour, le représentant de Dieu, que le maître vous a montré à l'œuvre.

— Très-bien, mon cher fils, dit Michel, et je me joins à tous pour vous remercier.

Mes amis, continua-t-il, j'aurai occasion de vous ramener à ces notions sommaires sur le masculin et le féminin de Dieu, et comme l'action de la loi universelle est infinie et s'applique à tout, sans exception, je dois vous rappeler quelques faits généraux relatifs à ce sujet. En vertu de la loi de Dieu, toute action, influence ou impulsion nouvelle, jeune et forte en face d'une résistance de même nature, mais vieille, caduque et décrépite, doit nécessairement l'emporter tôt ou tard sur celle-ci. Cette victoire, due au contact fécondant du positif moral opéré sur le négatif du même ordre, cette victoire est la vie. C'est la résurrection et la vivification de ce qui était vivace encore, relativement, dans ce qui se mourait et qui, ressuscité, concourt avec un utile empressement à une nouvelle vie. La victoire du christianisme primitif sur le Mosaïsme, est de cé fait moral, un frappant exemple où nous trouvons l'action du masculin positif dans la parole du Christ, et la féconde passivité féminine dans la loi de Moïse. Si je ne craignais d'anticiper sur l'avenir, je vous citerais comme exemple, la doctrine de la vie fécondant, vivifiant et développant celle de l'Évangile, celle de la voie. Qui vivra verra !

Je me garderai de mettre sur la même ligne que les faits précédents, la victoire ou plutôt la greffe du Chistia-

nisme sur le Paganisme, de la vie sur la mort ; contact hybride, pacte d'intérêt et de domination, accouplement monstrueux d'où est issu le *prince du monde*. Saint Paul écrivait de son temps : « Déjà commence le mystère d'iniquité... (*Thess.* II, chap. II, v. 7.)

Voilà donc où nous a conduit votre approbation, donnée à cette véridique proposition, que le soleil est, dans le chaos, le grand ouvrier de la résurrection, fécondant un œuf planétaire de ce chaos, comme un mâle quelconque en agit à l'égard de sa femelle.

Si je pouvais suivre ici la carrière d'un soleil, je vous montrerais ce représentant de Dieu resplendissant dans son atmosphère, embrasée d'amour divin, occupé constamment de ses fonctions d'amour et de résurrection. Image de Dieu, peut-il mieux faire que d'imiter son divin modèle, sans cesse occupé de son œuvre de création amoureuse, que de s'évertuer à faire ressusciter tout ce qui dort dans son domaine; car le sommeil c'est la mort, la vie relative. Comme je vous l'ai dit souvent : qui meurt s'endort; mourir c'est ressusciter, sur le champ, par l'ascension, dans l'avenir, par la chute.

Je ne vous ait dit, je ne pouvais vous dire qu'un mot, en courant, pour vous signaler l'existence de l'estomac vierge infini, où vont se rendre, formés par masses incommensurables, conduits par des Grands Messagers divins, mains véritables de Dieu, les soleils en pleine maturité, pour l'alimentation matérielle du Grand Tout. De la même manière présentés par les mains de l'âme hu-

maine, les mains de son corps, conduites par les Grands Messagers de l'âme humaine, qui les meuvent, les produits de la terre arrivent à l'estomac humain, pour l'alimenter dans les produits végétaux et animaux. Sous la forme végétale et animale, ils comprennent des masses innombrables de mondicules, solaires et planétaires, peuplés d'hominicules, extatiques dans les produits végétaux et animaux, arrivant à l'estomac humain, pour l'alimentation matérielle de l'homme.

Parvenus à l'immense chaos infini de l'estomac vierge universel, les populations solaires extatiques ressuscitent à la vie supérieure, à la vie spirituelle et passent aux régions fluidiques de cet ordre. Les Grands Messagers et Messies, leurs guides, remontent à l'instant aux mondes divins absolus de Dieu. Les résidus matériels lumineux des soleils repétris, renouvelés par le fluide phosphorescent digestif, vont servir à reconstituer à neuf, l'immense et infinie famille solaire de l'univers des univers.

Les mondicules solaires introduits, par l'alimentation matérielle, dans l'estomac humain, vont, de leur côté dans le sang, sous la forme des globules qu'y a observés la science humaine, renouveler les mondicules solaires du corps humain et, par suite, le corps humain lui-même. Les hominicules qui peuplaient extatiques ces infiniments petits mondes passent, après leur résurrection, par l'effet du fluide phosphorescent digestif, agissant sur les liens qui les retenaient captifs dans la matière, aux régions fluidiques du sang. Les messagers fluidiques de l'âme humaine et les Messies hominiculaires chargés de la conduite de ces

populations infiniment petites remontent aux régions divines de cette même âme humaine.

Or, dans l'estomac vierge, dans l'estomac humain, nous devons retrouver, nous rencontrons toujours la même loi de vie ; toujours , dans l'un et dans l'autre , un chaos où s'opère la résurrection par le fait du fluide désagrégeant et de la digestion ; aussi exactement que dans l'estomac humain, dans celui de la fourmi et du moindre insecte microscopique , dans celui de la terre végétale, dans la roche , dans toute substance en rapport avec la végétation, dans l'estomac de l'hominicule infiniment petit et invisible.

Ainsi, pour me résumer sur ce point; toutes les natures du Grand Tout sont peuplées d'êtres humains, vivant sur les mondes , ou engourdis dans les chaos. Leur rôle consiste à y conserver, y constituer et y entretenir la vie et pousser ces natures à l'ascension vers des régions plus élevées, en s'y élevant eux-mêmes, par une suite progressive de résurrections. De même , les natures du corps humain et de son domaine naturel, sont peuplées d'êtres infiniment petits, de la nature de l'homme, pour y remplir le même rôle. J'ai énoncé ces vérités, mais en d'autres termes et elles sont si nouvelles et si importantes qu'il est essentiel d'y ramener toujours votre esprit.

Et, voila le secret de la vie dans le Grand Tout vivant, dans l'homme et dans la nature ; dans l'infiniment grand, dans le moyen ou petit , et dans l'infiniment petit lui-même.

Voilà la clé véritable de tous les mystères de la reli-

gion, de la science et de la nature; voilà, en tout, le vrais agents de la résurrection et de la vie, actifs et passifs, résurrecteurs et ressuscités. Les uns, les âmes humaines, les âmes humaines hiérarchisées par leurs degrés de résurrection, vivent sur les grands corps, planètes et soleils, qui exploitent les chaos des trois natures principales du Grand Tout. Les chaos matériels, les chaos spirituels et les chaos célestes, sont remplis de ces âmes humaines endormies dans leurs corps matériels ou fluidiques. Il y a en outre les animules hominiculaires vivantes ou léthargiques. Les premières de ces animules sont sur les mondes infiniment petits qui animent, en les exploitant, les chaos des trois principes du corps humain et de la nature où dorment les dernières. Ces animules sont classées dans le corps matériel, le sang et les fluides de l'homme, dans les minéraux, dans les végétaux, dans les animaux, dans la terre aux trois natures secondaires, dans l'eau et dans l'air de la planète.

C'est maintenant que vous pourrez promener dans tous les chaos de tous les ordres de nature et de grandeur, mon vaste thème de ressurrection; maintenant que vous connaissez, de cette résurrection, les agents éternels dans le domaine de Dieu et dans celui de l'homme. C'est maintenant que vous pourrez suivre les hommes ressuscitant dans les régions matérielles, dans les régions spirituelles et dans les régions célestes, et les infiniment petits intelligents, ressuscitant aussi dans toutes les substances solides, liquides et fluidiques de la planète, nous y expliquant la vie, les mystères et les miracles.

Je ne demeurai pas plus longtemps, faute de temps et d'espace, sur le champ infini de ressurrection où il serait si utile de nous arrêter encore, car, toutes les découvertes que nous ferions, l'analogie à la main, dans le chaos infini de Dieu seraient faites en même temps dans tous les chaos de toutes les substances de la nature, véritables chaos au petit pied, comme vous savez.

— Mon père, je commence à comprendre, dis-je à Michel, ce que vous entendez par les mains de Dieu, ce qu'entendait Moïse quand il faisait pétrir par ces mains le premier homme et la première femme. Mais ces mains de Dieu ont fort à faire, me paraît-il, malgré leur haute valeur, à mouvoir les grands corps, à en promener de petits dans le chaos, à y mettre en ordre, à y classer les germes des quatre règnes sur de nouvelles créations. De plus; il leur faut vivre dans ce chaos. Comment ces Grands Messagers nécessairement fluidiques peuvent-ils manier et mouvoir des substances lourdes et compactes comme les cadavres planétaires; comment peuvent-ils vivre dans ces régions de la mort, eux vivant d'une vie si pure et si subtile.

— Ce que je vous ai signalé de la puissante activité des Grands Messagers cessera de vous surprendre si vous vous rappelez que ces âmes humaines supérieures vivent de la vie divine, au moyen d'une atmosphère à eux spéciale et entretenue d'en haut; qu'ils opèrent par l'acte de leur volonté servie par les hominicules les plus purs et les plus puissants des régions divines. Nous avons parmi nous les analogues de ces faits, résultat de la volonté

de certains hommes, et qui vous les feront comprendre. N'a-t-on pas vu certains de ces hommes à la tête des nations mouvoir à leur gré des peuples entiers ? Comment obtiennent-ils de pareils résultats. Au moyen de leur volonté, servie par toutes les forces des hommes et de la nature, mues elles-mêmes au moyen d'infiniment petits intelligents, dociles à la volonté supérieure et sans effort matériel de la part de ces hommes. N'a-t-on pas vu encore, conséquences de la volonté d'un seul homme, des montagnes nivelées avec le sol des plaines, des plages nues transformées en cités puissantes ; des mers unies, d'autres séparées, d'autres desséchées, et tant d'autres faits non moins remarquables du même ordre. Ne vous étonnez donc pas de la puissance instantanée de volonté des Grands Messagers de Dieu, servie non plus, comme celle des hommes que je viens de citer, par les forces de la nature matérielle compacte, lentes et lourdes comme elle, mais par toutes les forces instantanées, promptes comme la pensée, de leur nature divine, c'est-à-dire par toutes celles des puissants de notre terre élevées non à une puissance de nombre mais à une puissance infinie.

Je vais, pour vous faire apprécier, en finissant cet entretien, la force fluidique divine des Grands Messagers de Dieu, vous citer quelques exemples de la puissance des hominicules fluidiques, spirituels et célestes de notre planète, proportionnés en force à sa médiocre valeur, et vous pourrez, par comparaison, vous former une légère idée de la force irrésistible, de la toute puissance des fluides divins, au service des Grands Messagers de Dieu.

Quand on produit de la vapeur dans une chaudière, on expose de l'eau au contact du fluide phosphorescent enflammé. L'action de ce fluide désagrégeant digestif, chaos liquide, peuplé, dans ses fluides inertes, d'hominicules léthargiques spirituels et célestes, fait ressusciter ces hominicules; et, si liberté leur est refusée d'aller fusionner avec l'atmosphère, ils brisent tout obstacle et font éclater la chaudière, quelque épaisses qu'en soient les parois, par la force seule de leur volonté de ressusciter à la vie divine de l'atmosphère, une fois qu'ils sont éveillés.

La poudre à canon et tous les fulminants sont des substances, chaos véritables, remplis d'hominicules spirituels et célestes en léthargie. Mis en rapport avec l'électricité, avec le feu, avec la moindre étincelle vivante, ces hominicules ressuscitent et brisent la mine ou le projectile creux qui les renferme. Si c'est dans une arme à feu qu'on les serre, ils chassent devant eux, s'il offre moins de résistance que le métal de l'arme, l'obstacle matériel opposé à leur sortie ; bombe, balle ou boulet. Leur résurrection contagieuse et instantanée, même, à l'air libre, fait éclater la masse de chaos fluidique qui les enveloppe et cette résurrection constitue une explosion. La foudre est une explosion de ce genre. La compression outrée dans un récipient spécial, en concentrant la force des hominicules fluidiques, les enflamme, précipite leur résurrection simultanée, dont la puissance fait éclater les métaux, les enveloppes les plus dures leur servant de prison. Quelle force pourrait s'opposer à l'action vivante

d'hominicules spirituels ou célestes ? Quelle force matérielle n'est obligée de céder à celle de la vie ?

Vous voyez, mes chers enfants, par ces simples indications de quelle puissance sont doués les fluides spirituels et les fluides célestes de notre atmosphère, aussi inférieurs cependant aux fluides propres aux Grands Messagers que la matière compacte est inférieure à la nature divine.

Voilà, enfin, le point de vue nouveau où devra se placer la science humaine si elle vent avancer dans la proportion qui lui convient et marcher aussi vite qu'elle s'est déplorablement traînée en aveugle jusqu'à présent. La vie, la résurrection, dont elle ne tient aucun compte ; voilà le mobile de tout.

Je n'en finirais pas si je voulais citer « aux hommes qui se croient savants » (Isaïe, v, XLIV, ch. 25), toutes les résurrections qui leur échappent et qui sont, pourtant, pour ceux qui n'en tiennent pas compte des sources constantes d'erreur. Sans compter l'électricité des piles factices, et qui n'est, comme vous devez le penser, que le résultat de la résurrection par le fluide phosphorescent des hominicules célestes, renfermés léthargiques en plus ou moins grande quantité dans diverses substances ; que d'erreurs à relever ! Quelle certitude fonder sur des analyses chimiques opérées à l'aide du feu ou autres moyens semblables. La dissolution, digestion véritable, toujours produite par le fluide dégageant, fait immédiatement ressusciter les hominicules spirituels ou célestes force et valeur réelle de ces substances et n'en

laisse dans le creuset que le chaos grossier, séparé de l'essence qu'il contenait. On espère obvier à cet inconvénient au moyen de récipients hermétiquement clos, qui peuvent, à la vérité, retenir la partie la moins subtile, le chaos des fluides; le résidu léthargique, encore, de ces fluides; mais demeurent sans effet, vis-à-vis des hominicules spirituels et célestes. Ceux-ci, bien ressuscités, défient les obstacles les plus matériels, les plus solides. Les fluides réveillés eux-mêmes, de la mine et de la chaudière, s'échapperaient sans bruit à travers les parois de leur prison, si, à ce moment, leur résurrection *était complète*, ce qui n'a *lieu qu'après l'explosion*.

Un exemple de tous les jours mettra mieux en lumière encore le fait de la dissolution des diverses substances, chaos véritables placés sous nos yeux et la résurrection bienfaisante des hominicules spirituels et célestes qu'ils recèlent. Et j'appelle bienfaisante cette résurrection parce qu'elle s'opère la plupart du temps pour nous chauffer et nous éclairer. Même, quand elle nous vient individuellement dans un incendie, par exemple, cette résurrection s'effectue toujours au profit de l'atmosphère ainsi vivifiée, et, à chaque instant, renforcée par ces arrivages d'auxiliaires vivants, intelligents, infiniment petits, spirituels et célestes, ressuscités à tout instant.

Le feu n'est que le fluide phosphorescent enflammé, c'est-à-dire, à l'état de dégagement, entraînant fluidique, dans l'atmosphère, la vie qn'il a dégagée de ses liens dans les substances où elle dormait emprisonnée. C'est le fluide désagrégeant de l'air; le fluide digestif par excellence;

le même qui ronge les métaux les plus durs dans l'atmosphère, l'eau et la terre; l'agent le plus prompt de dissolution des corps ou chaos de toute nature. Mettez la flamme en contact avec une branche d'arbre. Celle-ci s'allume et flambe. Que signifie cette flamme, sinon la résurrection et le dégagement avec ceux du fluide phosphorescent, des fluides vivants spirituels et célestes, jusques là engourdis dans le bois et empressés, sitôt éveillés, d'aller vivre dans leur élément, l'atmosphère spirituelle et céleste ? Vous devez voir, par suite, dans la flamme d'une lampe, le dégagement conforme des hominicules spirituels et célestes, renfermés prisonniers et engourdis dans des substances grasses, minérales, végétales ou animales, comme les bitûmes, les asphaltes, les huiles et les graisses. La lumière du soleil lui-même est portée par des hominicules lumineux, spirituels et célestes.

Ce ne sont pas là, tant s'en faut, les seules résurrections qui enrichissent l'atmosphère de la planète et je n'en finirais pas si je voulais vous les détailler ici. Depuis l'homme jusqu'au minéral ; depuis la terre jusqu'à l'air, tout travaille à faire monter les hominicules, de la terre et de leurs autres stations, aux régions célestes de l'atmosphère, afin de vivifier cette vivificatrice générale du mobilier de la planète. Les courses elles-mêmes de la planète, à travers le chaos ont pour elle le même résultat vivifiant. Elles attirent, ainsi que je vous l'ai dit déjà, une masse de fluides vivants, rassemblés par l'effet de la lourde et lente vie digestive du chaos, et précipités dans l'atmosphère sous le nom et la forme d'étoiles filantes, sans

parler d'une foule encore de meteores fluidiques et d'autres matériels, tels que les aérolithes, dont c'est toujours l'effet d'enrichir les fluides ou le corps de la planète.

Ces faits ne constituent pas précisément des connaissances nouvelles; mais ce qui est important et neuf; c'est le rapport entre eux de ces faits; rapport d'où résulte la synthèse universelle, la science vivante et fonctionnante de Dieu.

Mes paroles vous étonnent, mes chers enfants; elles rappellent cependant une série de phénomènes signalés déjà dans les précédents entretiens, mais sur lesquels je ne me suis pas appesanti. Je les reprendrai, si j'en ai le temps. Ils nous apprendront l'œuvre du mal sur notre malheureuse planète, où cet ennemi de Dieu et des hommes règne encore en maître. Pour un peu de temps, il y tient notre humanité dans la mort relative, en attendant la *vie*, qui est proche et s'avance irrésistible, précédée de la résurrection.

Mes amis, dit ensuite Michel, je désire que nous puissions nous réunir bientôt, avant les travaux d'été, car j'ignore si, à cette époque, nos entretiens ne seront pas interrompu forcément par les préoccupations de la saison. Profitons donc du peu de temps qui nous sépare de cette époque pour nous voir plus souvent.

A bientôt donc, mes enfants; dans trois jours, à trois heures, ici, sous le grand pin.

A revoir, monsieur Michel! au jour dit, nous serons exacts au rendez-vous, sous le grand pin.

Et après une poignée de main, donnée et reçue en cercle, nous nous séparâmes.

IX

Interruption imprévue; — Un personnage se démasque; — Attaque à la doctrine vivante; — Défense; — Repentir; — Bonne résolution.

Nous fûmes tous exacts au rendez-vous. Nous avions mis d'autant plus d'empressement à nous y rendre, que nous sentions nous échapper les occasions de nous rencontrer avec le bon Michel. Aussi étions-nous assemblés sous le grand pin avant qu'il y fût rendu lui-même. Ce retard était comme un douloureux présage. Nous nous disions, cependant, que s'il avait été malade, suivant ses habitudes d'exactitude, il n'aurait pas manqué de nous le faire savoir. Pendant que nous nous entretenions péniblement de ce retard, Michel sortit du vieux bois de pin qui abritait sa maison rustique et, avant que nous eussions pu l'apercevoir, il était au milieu de nous, distribuant à tous, à droite et à gauche, d'un air joyeux, ses cordiales poignées de main.

Il nous pria de nous placer, chacun, comme nous l'entendrions, et lui, demeura debout, comme pour mieux se faire entendre. Il avait, disait-il, quelques recomman-

dations à nous faire pour le cas où les travaux des champs nous forceraient à remettre nos rendez-vous à une autre saison. Nous ne voulions pas entendre parler de pareilles éventualités ; mais, lui, persistait à prendre ses précautions et à nous tracer les moyens d'entretenir, par la lecture de ses livres, ce qu'il nous avait enseigné.

Il y avait du temps déjà que Michel parlait, quand un personnage que nous voyions, seulement, de temps en temps, se présenta à nous, tout à coup. Je n'ai pas mentionné sa présence à nos entretiens, jusqu'ici, parce que, s'il écoutait attentivement, il n'y parlait jamais. Il tenait son chapeau à la main, cette fois, comme pour s'éviter la peine de nous saluer. Michel qui ne repoussait personne, se faisait un devoir de bien l'accueillir, malgré un air de dédain tenant à sa physionomie, et sa taciturnité, qui, jointe au reste, nous faisait redouter le froid de sa présence. C'était peut-être l'effet de sa nature. Les enfants, quand il était parti, l'appelaient le père Rabat-joie.

Il habitait un petit bastidon solitaire au bas de la colline. Il cultivait ou faisait cultiver, à l'entour, un coin de terre et un jardinet, lesquels, suffisants pour le nourrir, l'approvisionnaient, en outre, de légumes et de fleurs. A côté de sa demeure, sous une vaste treille et un groupe d'énormes figuiers, impénétrables au soleil, il avait fait creuser un puits excellent et intarissable, plus heureux, en cela, que la tiède et précaire citerne de Michel. C'est à cette fraîche source que la ménagère du maître, l'excellente Catherine allait, deux fois par jour, puiser l'eau qui ternissait l'été, les carafes de son maître à chacun de ses

repas. Cette circonstance, très-importante, sous le ciel du midi, avait rapproché les deux voisins.

Vieux garçon retiré des affaires, avec un modeste avoir, l'habitant de la plaine s'était installé dans cet ermitage, pour y passer la belle saison, sans abandonner une charge de marguillier, qu'il occupait à l'église du village. C'est là qu'il trouvait l'emploi des fleurs de son jardin, régulièrement portées aux frais de l'entretien du culte, et dont le produit était consacré aux pauvres malades.

Il avait escaladé le flanc de la colline sans être aperçu, comme cela lui arrivait quelquefois, et, s'il avait découvert d'en bas la masse des têtes ombragées de notre petit groupe, sous le grand pin, nous n'avions pas, nous, pris garde à son approche, préoccupés que nous étions des enseignements et des conseils de Michel.

Il avait entendu les dernières paroles du maître et offrit de se retirer, si l'entretien était terminé.

Non, non, père Martin, fit Michel; peut-être avez-vous quelque bonne nouvelle à nous communiquer, vous qui allez souvent à la ville, quelque bon conseil à nous donner. Asseyez-vous sur le rocher et parlez.

Je n'ai aucune bonne nouvelle à vous apprendre ; mais, peut-être un bon avis à vous donner. Vous saurez que le bruit de vos enseignements se répand dans le village et jusqu'à la ville; que l'indignation générale, excitée par la hardiesse de vos doctrines, m'a fait réfléchir sur le danger de les écouter. Une réaction s'est opérée chez moi contre la séduction et l'entraînement de vos paroles et de vos

livres; et, si j'ai un service à vous rendre, en vous remerciant de votre bon accueil ; c'est de vous donner l'avis de renoncer à vos entretiens. Si j'en juge par l'effet qu'ils produisent au dehors, appuyés de vos ouvrages, j'imagine qu'ils ne vous amèneront rien de bon.

Michel répondit : D'où nous vient aujourd'hui ce pas en arrière de votre part, notre cher voisin. Il ne se peut pas que des murmures d'ignorants, des propos en l'air, aient suffi pour détruire les bons sentiments que vous m'avez laissé voir, l'enthousiasme excité dans votre cœur par nos ouvrages, la conviction que votre bon sens avait puisée dans une loi qui, mieux qu'aucune autre, prouve infailliblement la vérité, établit la certitude. Il faut qu'il y ait là quelque anguille sous roche. Vous ne parliez guère, c'est vrai ; mais, votre intérêt était excité, et votre attitude seule suffisait pour me faire comprendre votre approbation, indépendamment des propos échangés entre nous dans nos visites réciproques. Tenez, soyez franc avec moi, père Martin ; n'y a-t-il pas là-dessous quelque machination de l'Esprit du mal, quelque inspiration de Loyola ? Je sais que vous fréquentiez, jadis, les révérends pères, vous leur avez, sans doute, fait part de ce que je vous ai enseigné, et ils vous ont inspiré la surprise pénible que vous venez nous occasionner.

Je ne vous cacherai pas, monsieur Michel, que, pensant à vos démonstrations à l'appui de vos doctrines, j'en ai été comme renversé dans mon esprit. J'ai craint la séduction, et j'ai voulu m'assurer auprès de mon ancien directeur, quand j'habitais la ville, de la valeur de vos

principes. Je lui ai confié vos livres, son premier mot en les ouvrant fut : mais, malheureux! ces livres sont signalés par la sacrée congrégation de l'Index! C'est la peste, mon ami! Cessez de dangereuses lectures, dont le feu va faire justice, et, sur un signe de la tête que je fis, plutôt par l'effet de la surprise que pour lui répondre, il les mit de côté pour les brûler. J'allai le revoir d'après sa demande, une semaine après. Il avait pris l'avis des révérends, ses frères. Il me prouva par de solides raisons la divinité du Christ, la sainteté de sa doctrine, la légitimité de son représentant, de son vicaire sur la terre. Enfin, comme il me l'insinua en me serrant la main avec onction, et comme je le reconnus, il me convainquit de mon erreur, et me ramena au bercail du Sauveur, que je n'aurais jamais dû quitter, même en pensée.

— Je regrette profondément de voir abandonner la voie de la lumière à un homme droit et mûr qui semblait si bien fait pour y persévérer.

— Tenez, monsieur Michel, n'essayez pas de me retenir dans le giron de votre loi vivante où je déplore de m'être laissé entraîner. J'ai assisté avec intérêt, avec trop d'intérêt, à quelques-uns de vos entretiens. J'ai même lu vos livres avec attention, sans me les assimiler complétement, toutefois. Je me suis abstenu de présenter, jusqu'à présent, aucune objection ni aux uns, ni aux autres, à cause de mon désir de me renseigner, quand je le pourrais, sur les doctrines qui en ressortent. Je me gardais, d'ailleurs, d'en laisser paraître mon opinion, de peur d'influencer la liberté de vos élucubrations de ce que vous appelez la

science de Dieu, et que j'appellerai, moi, maintenant, la science du Diable. Je ne reconnais, ici-bas, d'autre règle que celle de Dieu et celle du Diable et de leurs partisans. La voix du Christ est celle de Dieu, la vôtre, parlant à l'encontre de la voix du Christ, ne saurait être qu'en opposition avec Dieu : « Vous n'êtes pas avec Dieu, s'écria M. Martin en s'échauffant, donc vous êtes avec le Diable! »

Aussi, voyez comme vous êtes conséquent avec votre mauvais principe. Le Christ est venu fonder sur cette terre l'Église universelle. Évidemment, vous la détruisez, par vos doctrines. Donc, vous êtes l'adversaire du Christ et le suppôt du Diable, que sais-je, peut-être, le Diable lui-même!

Vous détruisez la religion du Christ, et les attaques portées ici contre vous par mon organe le prouvent suffisamment. Assez de gens se livrent à de vaines déclamations, pour que je m'abstienne de les imiter.

Vous le savez; le Christ a accepté toutes les origines du mosaïsme et vous les niez. Vous effacez, d'un mot, la Genèse de Moïse; au lieu de *création*, vous dites *résurrection*. La science moderne, cependant, ce modèle de certitude positive, a confirmé cette Genèse de Moïse. Elle est devenue, cette Genèse, grâce à la lumière moderne, ainsi providentiellement répandue sur les récits de la création, le guide le plus infaillible des recherches géologiques. Vous niez Adam et Ève, cependant, et leur véridique histoire, base des premiers commencements de l'humanité, et vous remplacez, sous prétexte de résur-

rection, la création des sept jours, par une origine fabuleuse, un réveil à la façon de la *Belle au bois dormant* et qui implique le plus radical panthéisme.

Tandis que la religion chrétienne s'efforce, par tous les moyens, de faire de la terre le centre du monde, vous sapez tout ce qu'elle construit sur ces fondements. Elle s'expose, pour soutenir cette thèse, à toutes les haines de la fausse science, d'un monde corrompu par les doctrines des matérialistes et des libres penseurs comme vous. S'il y a une science humaine vivante et vraie, en effet, il y en a une, aussi, morte et menteuse. A ce monde, vous fournissez des arguments contre l'Église. Vous vous livrez, en haine des vérités qu'elle proclame au sujet de la terre, centre de l'univers, à des fantaisies échevelées en fait de mondes. Or, elle est soutenue en cela par les livres saints, notamment par celui de Josué et les paroles du Christ.

Vous déclarez les mondes infinis en nombre et renversez, par de telles inventions, toute l'économie de la doctrine chrétienne. Que devient, en face de cette pluralité indéfinie des mondes, la mission messianique, du fils unique de Dieu, comme Jésus-Christ se désignait lui-même ? Que devient Marie, sa mère, l'avocate des humains auprès de Dieu, d'autant plus amoindrie en influence par vos inventions, qu'elle partage ce privilége avec le nombre infini d'autres vierges, jouant le même rôle qu'elle, pour chacun des autres mondes que vous imaginez.

Veuillez considérer avec moi, jusqu'à quel point de

témérité l'homme peut se lancer, quand il n'est plus retenu par aucun respect, par aucune autorité. Vous avez foulé aux pieds celle de l'Église. Une fois émancipé de cette entrave, vous ne mettez plus de borne à votre extravagance, rien n'est capable de vous imposer le moindre frein, dès que vous avez mis le pied sur cette voie ; rien; pas même les déclarations les plus solennelles, celle de Jésus-Christ, par exemple, au sujet de son corps et de son sang, la veille de sa mort. Vous cherchez à expliquer dans vos écrits l'ineffable mystère qu'elles énoncent, au lieu de vous incliner à cet égard, devant les décisions de l'Esprit saint, exprimées par la voix de son Église.

Vous osez jeter le blâme sur le catholicisme et nier l'empire universel qni lui est assigné d'en haut, la suprématie incontestable de son chef visible, notre Saint-Père le Pape, implicitement comprise dans les institutions de Rome dont vous faites si bon marché, comme de ses sacrements, et notamment de celui de la pénitence. Vous interprétez à votre manière le sens de l'Évangile, vous le traitez comme une œuvre humaine et ne le respectez pas plus que si ce n'était pas la parole écrite du Christ de Dieu.

Oui, je le déclare ; par les doctrines que vous enseignez, par la foi que vous confessez, vous vous mettez en opposition formelle avec le Christ, et, si vous n'êtes le Diable lui-même, vous êtes au moins son suppôt annoncé, l'Antéchrist.

Ceci n'est plus une objection, mon cher voisin, c'est

bel et bien une philippique déclamatoire, à l'adresse de la science vivante et fonctionnante de Dieu ; car, ne vous y trompez pas, vous ne prouvez rien, par vos fausses allégations, pas plus en faveur du catholicisme, que contre la science vivante. C'est, autant que j'y peux voir, une glorification déclamation de la lumière du Christ, de la doctrine de l'enfance, à l'encontre de la doctrine de puberté humanitaire; de l'enfant au détriment de l'adulte. Voyons, parlons bon sens et raison. Ai-je jamais blâmé le Christ? ai-je jamais fait entendre qu'on dût mépriser sa doctrine?

— Non, certes, mais vous la déclarez insuffisante, vous en blâmez les conséquences; donc, vous n'êtes pas pour elle et vous la combattez.

— Comment, dit Michel, parce que je trouve qu'une chemise ne suffit pas pour vêtir un homme, il s'ensuivrait que je combats l'usage de ce vêtement?

Si je blâme, pour se vêtir, l'usage d'une simple chemise, c'est que j'approuverais, jeté par-dessus cette chemise un vêtement plus décent.

— Je ne vous accuse pas d'autre chose que de vous montrer l'adversaire du Christ; et cela suffit pour autoriser toute récrimination au nom du Messie, toutes les plaintes élevées contre votre doctrine, et dont je me suis rendu l'écho sincère, l'intermédiaire convaincu. Comprendrez-vous votre téméraire audace, lorsque, jetant les yeux autour de vous, vous vous verrez si isolé et si faible, en face de vos adversaires, si nombreux et si puissants? J'ose l'espérer; c'est pour cela que vous me revoyez ici, aujourd'hui.

Une pause et un long silence succédèrent à ce débat. Nous nous regardions les uns les autres, ne sachant que penser ni que faire, quand, sur un signe de Michel, exprimant par un froncement de sourcils sa résolution de ne pas répondre lui-même, Pierre s'adressant à M. Martin, lui dit :

— Êtes-vous réellement dans votre bon sens, dans la plénitude de votre raison, notre cher voisin? Réfléchissez à ce que vous faites. Ce n'est pas d'un homme de changer ainsi de manière de voir, à quelques jours d'intervalle. Il y a peu de semaines, quand je vous visitai au milieu de vos cultures, vous exaltiez la science vivante et aujourd'hui vous vous élevez contre elle! Vous a-t-on au moins, fourni quelque bonne raison, pour autoriser de votre part une pareille palinodie?

— Il ne m'en a fallu qu'une, une seule : de savoir que je m'écartais, en écoutant vos doctrines, de celle du Christ, de la voie de mon Dieu.

— Eh! quelle est donc la doctrine du Christ, dont vous ayez pu vous écarter en écoutant notre maître? Vous voyez; il s'abstient de vous répondre. Ce serait, en effet, indigne de lui; et je me sens la force de suffire complétement à cette tâche. Toute la doctrine du Christ est contenue dans ces simples paroles : « Je vous donne un nouveau commandement : que vous vous aimiez l'un l'autre et que, comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi l'un l'autre » (Jean, ch. XIV, v. 34). Les hommes s'aiment-ils dix-huit cents ans après que ces belles paroles ont été prononcées? Le spectacle du monde chrétien me répond ;

il dit : non, ils se haïssent. Que vient nous enseigner Michel? La même doctrine que le Christ, avec un complément qui l'achève et la rend praticable, avec l'addition de cette devise, emblème des aspirations de l'humanité avancée : « Tous pour chacun, chacun pour tous. « Il nous enseigne en même temps une science propre à mettre la doctrine du Christ et la devise de Michel à la portée de tous, à les rendre exécutables par tous. L'amour efficace du prochain, mystère délaissé, chimère incompréhensible jusqu'à présent, devient, grâce aux enseignements de Michel, une réalité palpable. Eh bien! que voyez-vous dans toutes ces propositions? qu'y découvrez-vous de contraire à la doctrine du Christ?

— M. Michel, dit le père Martin, est un homme trop habile pour se poser en antagoniste déclaré du Christ, mais par les accessoires de sa doctrine il sape et mine sourdement celle du fils de Dieu, et une telle tendance suffit pour légitimer ma levée de boucliers en faveur du divin Messie. La science vivante, séduction diabolique! fait oublier ce qu'a enseigné le Christ, et répand une ombre épaisse sur sa doctrine d'amour.

— Ah! çà, monsieur Martin, voyons; de ce qu'on vous a donné, au matin, un fanal pour vous conduire, suit-il qu'il faille supprimer le soleil dont l'aurore lumineuse vient plonger dans les ténèbres votre lanterne? Si vous me prouvez la nécessité d'une pareille conduite, sur-le-champ, je me rends à vos raisons. Me répondrez-vous que tel n'est pas le rôle de la doctrine de Michel? que la science de Dieu n'a rien à faire avec le soleil? Je vous

prouverai que rien n'est plus juste qu'une pareille comparaison. En effet, vous demanderai-je, qu'avez-vous à mettre en parallèle avec la science de Dieu, pour expliquer par une même loi la vie des univers, la vie de Dieu, la vie de l'homme, la vie de la nature, la vie partout enfin, et la démontrer. Cherchez ; si vous trouvez un soleil plus lumineux, après Dieu, que sa science, je m'avoue vaincu. Cherchez, je vous fais la part large et belle, cherchez dans la doctrine du Christ, dans l'antiquité, dans les temps modernes, dans la science de toutes les époques de l'humanité ; cherchez et répondez-moi.

— Je ne me flatte pas, malgré mes lectures, de posséder la science humaine, comme vous possédez celle dans laquelle M. Michel vous a dressé.

— Mais, du moins, par vous ou par vos conseillers, vous possédez celle du Christ, sa doctrine tout entière.

— La doctrine du Christ ? sa science est toute amour.

— Bien cela, monsieur Martin, mais celle de Michel est toute amour aussi. Celle des catholiques et des chrétiens de nos jours, du moins celle du plus grand nombre, parle beaucoup de charité, mais n'a que la senteur de la charité effective, véritable ; elle est morte. La doctrine de Michel est de plus que celle du Christ, la science vivante. Elle est la certitude, basée sur la loi d'amour et l'unité de Dieu ; elle est, enfin, en comparaison du crépuscule moral du Christ, l'aurore du jour, la vie ; elle est l'abolition morale de la mort, le chef-d'œuvre du bon sens et de la consolation.

— Je vous concède ces détails ; mais ils ne détruisent

aucune des accusations que j'ai portées contre Michel et ses tendances anti-chrétiennes.

— Je loue votre sagesse d'accepter ces détails et j'en prends acte. Quant à vos autres accusations, je vais en faire justice, à commencer par celle qui inculpe Michel de saper les enseignements du Christ et, en finissant par la dernière qui lui attribue le rôle de l'Antéchrist.

Mais il est un grief de votre part que je me hâte de redresser, parce que, plus que tout autre, il s'appuie sur le mensonge; celui que vous articulez contre Michel en disant que notre cher maître ne respecte pas l'Évangile, du moins l'interprétation que vos patrons en ont donnée, regardant cet évangile comme la parole authentique du Christ. Ce reproche, je le répète, repose sur une erreur; et cette erreur, il est temps d'en faire justice.

La loi du Christ n'était pas écrite. Elle ne pouvait, elle ne devait pas l'être. Écrit-on une loi pour l'enfant individuel? Bien que la suite ne fasse pas doute pour moi, je demande si l'Évangile écrit n'a pas fait plus de mal que de bien, étant en opposition avec la loi de l'ère enfantine; n'a pas servi plutôt à exciter à alimenter les querelles religieuses qu'à les prévenir et à les empêcher. Je suis en outre disposé, encore, à reconnaître la réalité de ce fâcheux résultat, quand je songe à l'histoire des Évangiles apocryphes, dont la multiplicité les annulait et dont la confusion a été combattue par un triage qui en aggrava l'illégalité.

C'était le temps de cette véridique parole de Paul : « *Littera occidit, spiritus autem vivificat*; » la lettre tue,

mais l'esprit vivifie. L'esprit sans la lettre se serait plus sûrement maintenu. Voilà le nœud de la question. Sans la lettre, nous n'aurions pas eu le scandale universel du catholicisme ; la réalisation du *mystère d'iniquité* comme Paul l'appelle dans sa deuxième épître aux Thessaloniciens ; mystère construit sur la lettre qui est la mort. Pouvait-on d'ailleurs formuler pour l'enfance humanitaire une loi plus sage, plus admirable que ces paroles d'un père à ses enfants : « Aimez-vous les uns les autres ? » Telle devait être, strictement, en tout, la règle de l'enfance, le *critérium* de toute décision prise à son égard. Si on eût appliqué soigneusement, sévèrement, à tout, cette mesure, dans une institution sociale, conforme à la loi du Christ, ce qui est arrivé par l'effet de la direction du mal sous la loi indirecte, en conséquence du *mystère* d'iniquité, eût été évité, au grand avantage de la pauvre humanité et à la grande confusion du mal vivant de toute robe.

Le mystère d'iniquité n'a commencé à se mettre bien en train qu'après saint Paul, ainsi qu'il l'avait dit, qu'à l'époque du triage des Évangiles, à celle de la consécration des quatre qui firent la loi, au début du règne de la lettre. Ne suffisait-il pas, pour le bonheur de l'humanité, sinon pour le triomphe de l'immense *mystère d'iniquité*, que l'on soumît, en toute occasion, les différends de la chrétienté à cette règle sublime du Christ : « Aimez-vous ? » Que sont à côté de cette décision souveraine de l'esprit du Christ, les évangiles écrits, les conciles et... les Papes ? On me dira : L'humanité pouvait-elle porter ces mesures d'équité, un joug aussi doux, aussi léger, que

celui du pur amour innocent? Ce n'est pas à nous d'en décider. Reconnaissons seulement en cela, ce qui eût été le règne de la loi directe de Dieu durant l'enfance humanitaire. Et nous avons passé par dure la voie indirecte !

L'enfance, l'ère d'addition de la loi de Dieu conférait-elle à l'humanité le pouvoir d'opérer la soustraction sur l'humanité? Non, mille fois non. L'enfance ne peut faire la soustraction. L'humanité enfant n'avait, à cet effet, ni pouvoirs ni moyens, à moins de fouler aux pieds la loi de Dieu. Il n'en faut pas plus pour anéantir radicalement *le droit d'excommunication*, que l'Église s'est sacrilégement arrogé, à l'aide duquel elle a commis tant de crimes de lèse-humanité, et, pour annuler cette maxime sauvage laquelle est en train d'achever le papisme aux abois : « *Hors de l'Église point de salut.* » Au mal qu'il lui a fait, le papisme sent, depuis longtemps, le danger d'un tel exclusivisme, de cette rage de soustraction intempestive plus papiste que le Pape. Il voudrait se départir de l'absolue signification de ce terme. Il distingue maintenant à ce sujet, il désire mettre dans sa poche son vieux drapeau. Mais comment l'escamoter? Il l'a montré si souvent, depuis des siècles *urbi et orbi*, à la suite de ses sanglantes et sacriléges victoires, que c'est difficile. En désespoir de cause, il vient par la plus malheureuse des inspirations pour sa considération et son temporel, de lui faire entreprendre la campagne de l'Encyclique, qui tourne si mal pour son avenir, quoi qu'aient pu faire ses amis, pour en atténuer l'effet.

Donc, si le Christ n'a rien écrit, c'est *qu'il ne devait*

rien écrire. Mais, en est-il de même pour l'ère de puberté humanitaire? Non, certes. Aussi quel a été le premier acte de Dieu, en nous envoyant son verbe, avant le glorieux avénement de celui-ci ? Sitôt l'éducation faite de son intermédiaire matériel ? Il a fécondé chez lui, afin de les lui faire produire la *Clef de la Vie, et la Vie universelle*. Que font les Esprits qui se manifestent, ces chenilles, ces singes sans pudeur de l'Esprit de Dieu? Ils font écrire par leurs médiums les ripopées dont ils abreuvent ceux qui les écoutent. On pourrait supposer que Jésus-Christ n'a pas écrit parce que sa vie a été tranchée prématurément. Eh bien! non; si le Christ eût dû écrire, il eût écrit, il aurait toujours trouvé assez de temps pour le faire. A-t-il, du moins, rien laissé paraître qui eût trait à un semblable devoir de sa part? Pas un mot de sa bouche n'a trahi cette pensée; et le sublime, l'adorable Messie a rempli son difficile mandat, sur ce point comme sur tous, selon la loi qui le qualifie Messie d'enfance.

Comment la science vivante saperait-elle les enseignements du Christ, puisqu'elle vient faire son œuvre; puisqu'elle vient rendre possible ce qu'il avait annoncé et seulement préparé. Le Christ a-t-il prêché la foi aveugle et l'amour innocent du prochain? Oui. Les a-t-il rendus praticables? La foi, pour un temps, oui. L'amour du prochain, non; et, à cet égard, je m'en rapporte à votre conscience, et à celle de tous. Il y a plus; le Christ avait prévu cet insuccès pour l'amour, pour la foi, cette défaillance, lorsqu'il dit : « Pensez-vous que le fils de l'homme, quand il reviendra, trouve encore un peu de

foi sur la terre? » (Luc, ch. XVIII. v. 8.) Il n'était question dans ce passage, et, de toute évidence, que de son retour comme Consolateur, et non de son retour comme président du jugement dernier. Un jugement ne serait pas nécessaire en pareille condition d'une humanité; une condamnation en masse serait plus juste, si cette humanité n'était pas enfant. Pour ce qui est de l'amour, aux temps qui précéderont la venue du Consolateur, voici ce qu'en dit le Messie : « Plusieurs seront scandalisés et se trahiront « l'un l'autre, et, parce que l'iniquité sera à son comble, « la charité du grand nombre se refroidira. » (Saint Mathieu, ch. 24, v. 10 et 12.) Or, la charité n'est pas l'amour que préconise et vient rendre possible Michel, par la science de Dieu; c'est l'amour innocent, la simple senteur de cet amour. Si la charité se meurt à la fin de l'enfance humanitaire, je laisse à penser où en doit être cet amour du prochain et de Dieu. Jetez seulement les yeux autour de vous.

Vous le voyez, monsieur Martin, on ne saurait établir que la science vivante sape la doctrine du Christ, puisqu'elle lui vient en aide pour tous les desseins que le Fils de Marie a voulu accomplir sur la terre.

Je ne vous rappellerai pas, ici, les premiers principes de la loi de Dieu, combien est plausible, combien certaine l'analogie de l'homme et de l'humanité. Il serait superflu de vous exposer les âges de l'humanité et de comparer l'enfance de celle-ci, à celle de l'homme. Vous comprenez donc que le Christ, parlant à des enfants humanitaires, n'ait pu leur dévoiler la vérité sur la marche de la terre,

et ait laissé celle-ci en paisible possession du centre de l'univers, où Josué l'avait placée, pour le même motif, en arrêtant la marche du soleil. Quel mal y a-t-il de parler le langage de son temps et de dire avec Galilée : « La terre tourne ? » Tant pis pour qui ne le voit pas! On ne peut construire là-dessus aucune charge de manque de respect au Fils de Dieu, qui n'était pas responsable de l'ignorance des temps d'enfance humaine.

J'arrive enfin à l'accusation de panthéisme, que la création, représentée comme une simple résurrection, vous suggère contre Michel, les révérends pères aidant. Avez-vous réfléchi, avant de formuler cette capitale accusation, à ce qu'est le panthéisme ? Un Dieu impersonnel, un Dieu qui est tout, dont la vie est commune à tout, qui vit par tous les êtres animés et les substances : les mondes et les univers ; un Dieu, enfin, qui est tout ce que nous voyons, touchons, entendons, pensons ; de telle sorte qu'il ne laisse plus aucune fonction au vrai Dieu, aucune place que le néant. Où trouvez-vous, je vous prie de me le dire, où trouvez-vous dans la doctrine de Michel un pareil monstre ? Est-ce dans le Dieu personnel et conscient qu'il préconise ? Est-ce dans le Dieu infini, âme de tous les univers, qu'il gouverne par ses agents de tout ordre, de toute valeur, simples âmes, Messies, Grands Messagers, incapables, tous réunis, de le valoir ? Non, non, l'accusation de panthéisme portée contre Michel n'est pas plus sérieuse que celle de saper la doctrine du Messie, en soutenant que la terre tourne sur elle-même et autour du soleil.

La science vivante est tellement précise, qu'elle explique tout, sans ambages : la divinité de Moïse comme celle du Christ, en dehors d'une phraséologie métaphysique, et simplement par des faits découlant nécessairement de la loi universelle. Moïse était le Messie embryonnaire de l'humanité ; sa mission était divine ; car il était un Grand Messager divin et venait des régions divines, volonté, verbe de Dieu par essence. Pourquoi ? La science de Dieu le dit ; et je n'ai pas besoin de vous le répéter ici. La divinité du Christ ne peut être mise en question, quand on sait que, âme céleste venue des mondes soniques du Verbe, il fut engendré par un Grand Messager divin et portait avec lui ce Grand Messager. Pouvez-vous, par des phrases, expliquer mieux son humanité divine !

Quant aux origines de l'humanité, que Michel présente autrement que Moïse, cette différence vient de l'avancement de l'époque actuelle sur celle de Moïse et du Christ. Moïse nous a donné une création symbolique, le Messie de l'enfance humanitaire l'a respectée ; mais l'esprit de l'humanité adulte devait lever et a levé tous les voiles. Michel prouve dans ses entretiens, et d'une façon péremptoire, que la Genèse de Moïse, le fait de la constitution de la terre et les origines mosaïques de l'humanité, étant appuyées sur la loi de Dieu, doivent immanquablement la manifester tous les trois, sans que, pour cela, la création de Moïse cesse d'être une figure symbolique et la découverte de la science commentée, une malheureuse hypothèse.

Quant à ce que vous dites de l'isolement et de la faiblesse

de Michel en face d'ennemis puissants et nombreux, je ne vois pas en quoi ces considérations pourraient nous toucher, nous et notre maître. Des ennemis! comment n'en pas avoir, quand on vient apporter la lumière dans les ténèbres, délices des oiseaux de nuit, des chauves-souris et des chats-huants. On se fait alors des ennemis et en grand nombre ; mais il y a peu à craindre, peu à rougir de la quantité et du plumage de tels ennemis, quand tous les autres enfants du ciel sont pour nous. Le Christ n'a-t-il pas eu tous ces ennemis ? n'a-t-il pas succombé à leurs coups, dans sa matière ? *A-t-il bronché devant le danger? A-t-il cherché à taire la vérité?* Tant que durera l'enfance humaine et jusqu'à son entière puberté : « Beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Voilà, quant à l'isolement, notre réponse.

Un dernier mot enfin, pour clore ce sujet.

Le Christ voulait que la loi d'amour fût établie parmi les hommes et laissait à l'humanité l'invention des moyens d'y parvenir. La science vivante révélée à l'humanité, apporte ces moyens, dans la connaissance de la loi de Dieu, comme *le Réveil des Peuples,* publié par Michel, l'a fait ressortir. Le Christ voulait délivrer l'humanité du mal vivant ; Michel a signalé le mal vivant et fait toucher au doigt les moyens que Dieu emploiera pour nous en défaire. Il voulait ce digne fils de Dieu, sauver l'humanité en assurant la consommation finale de la vie humanitaire. Nous avons appris par la science de Dieu, révélée à Michel, la vertu de la mort du Christ et de son « *Tout est consommé,* » pour rendre infaillible la disparition du

mal, et les moyens, pour l'humanité, de mettre à profit, en vue de son salut, le dévouement du fils de Dieu et son héritage.

Si la doctrine vivante vient en aide à celle du Christ, elle ne lui est pas opposée, elle n'est pas, par conséquent, hostile à Dieu, elle n'est pas l'auxiliaire de Satan, mais bien l'auxiliaire de Dieu. Michel est donc loin d'être celui que vous avez dit, celui qu'on vous a sommé, sur votre salut, de déclarer qu'il est; il n'est pas le Diable enfin; il n'est pas son instrument, l'Antéchrist.

Voyons, maintenant, si la doctrine de la puberté humanitaire n'est pas en droit de récuser la légitimité du Pape de Rome, de lui contester le titre de vicaire du Christ qu'il usurpe, de répudier ses sacrements et notamment celui de la pénitence. Nous examinerons, ensuite, si l'humanité peut être blâmée de laisser de côté, quand elle est arrivée en puberté, la doctrine de son enfance, les préceptes mêmes du Christ appropriés à cet âge, et, à plus forte raison, l'institution qui n'est plus son Église, lorsque nous découvrons dans les paroles du Christ, l'invitation, l'ordre formel d'en agir ainsi, à la venue de son Consolateur.

Je prendrai la liberté de demander quel fut le premier Pape de Rome. J'entends dire autour de moi, affirmer à Rome, que c'est saint Pierre. Mais, si nous consultons l'histoire, nous n'y trouvons pas trace de la présence de saint Pierre à Rome, pas plus que de témoignages des vingt-cinq ans qu'on y assigne à la durée de sa papauté. Ceci, je le déclare, c'est de l'histoire authentique tellement

vulgaire, que je n'entreprendrai pas d'appuyer sur cette vérité. Ce serait vouloir me condamner, si je l'essayais, à répéter ce qui ressort de tous les livres spécialement consacrés par la controverse à ces matières. Les écrits mêmes des apôtres, à commencer par ceux de saint Paul, nient hautement, par un silence éloquent, la papauté et même la présence de saint Pierre dans la capitale de l'empire romain. Si nous en croyons l'histoire, cette gardienne de la vérité par ce qu'elle laisse entendre, et qui condamne le mensonge souvent par ce qu'elle ne dit pas, au quatrième siècle et presque au cinquième, deux saints révérés de l'Église, saint Ambroise et saint Augustin, se refusent à reconnaître la suprématie papale et placent sur la même ligne les églises des principales villes chrétiennes. Sur la fin de ce même siècle, deux évêques de Rome protestent avec énergie contre cette suprématie. Grégoire, saint Grégoire ! considère comme *profane* et déclare tel le titre *de souverain pontife*. Il condamne comme *antichrétien* le désir de se parer d'un nom, qui diminue la considération des autres évêques.

Qu'on vienne parler maintenant de la suprématie du siége de saint Pierre, appuyé seulement sur quelques paroles ambiguës attribuées au Christ, passées sous silence par les apôtres, par l'histoire, par les cinq premiers siècles de la chrétienté. Il fut couvert aux suivants, au moyen âge, d'un voile de crimes, d'infamies et d'horreurs, que je conseille à ses amis de ne pas soulever, et il a pris place, de nos jours, dans les derniers bagages d'un vieux monde qui s'en va, auquel ses actes l'attachent

toujours plus fort, en le compromettant vis-à-vis de tous, d'une façon désespérée.

Souvenez-vous, pour connaître les intentions du Christ à l'égard de son esprit, de ce passage de Jean son disciple : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais « vous ne les pouvez point porter maintenant ; mais quand « celui-là, savoir l'Esprit de vérité sera venu, il vous « conduira en toute vérité : car il ne parlera point de soi- « même; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, vous « annoncera les choses à venir, et vous enseignera toutes « choses. » (Saint Jean, ch. XXI, v. 26.)

Cependant vous accusez Michel de nier la suprématie du Pape, quand rien, rien, absolument rien ne la révèle aux premiers siècles, pas plus les apôtres et les Pères de l'Église que l'histoire, les évêques et les écrits des saints. Bien plus, vous lui reprochez, sur un ensemble de faits non définis, de faire bon marché des institutions de Rome et des sacrements, auxquels, par pudeur et par prudence, nous n'avons pas touché. J'en excepte, toutefois, celui de la pénitence qui implique la domination des consciences, et qui, pour cette raison, est profondément antipathique à la doctrine d'humilité, de tolérance et d'amour, de notre premier Messie. Rome déclare adressées aux apôtres, ces paroles du Christ : « Tout ce que vous lierez « sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous « délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Tandis que le Christ, qui considérait ses apôtres comme les représentants, autour de lui, de l'humanité, les adressait, ces paroles, lui, âme de l'humanité, à cette humanité,

son corps. Il lui signifiait ainsi « que les alliances con-
« tractées par elle, ici-bas, avec le mal, demeuraient en
« face du ciel, et que le renoncement au mal, professé
« ici-bas, serait porté à son bénéfice dans le ciel. » Je défie qu'on trouve un autre sens logique à ces paroles. C'est clair, ceci, conforme à la doctrine d'amour et à la suprême justice, tandis que l'interprétation de l'Église, dans le sens du confessionnal, serait la condamnation du divin émancipateur des hommes.

Ah! tant qu'a duré le règne de la force, pendant l'âge de l'enfance humanitaire, l'arbre du pouvoir papal s'est maintenu, a prospéré. Mais voici que la cognée du temps et de la raison adulte, est mise à ses racines et il est forcé de laisser voir, étalées à tous les yeux, ses faiblesses, ses sutures et ses incohérences. Qu'il se défende, s'il le peut, et s'il l'ose, sur toutes les hideurs de son organisation, mais qu'il ne croie pas, par des affirmations sans preuves plausibles, par des déclamations, se dispenser de fournir en sa faveur des raisons sérieuses ; il y va de son existence.

Vous accusez notre maître... ! Non, je ne veux pas croire que ce soit vous, mais ceux qui vous ont envoyé. Les révérends, donc, accusent Michel d'être l'Antéchrist? Ils ont raison d'en agir ainsi, dans leur intérêt; ils n'ont pas de meilleur argument à faire valoir contre lui ; et contre sa doctrine. Ils arrivent ainsi, dès la première attaque, à la plus importante pièce de leur arsenal. L'injure est plus facile à trouver que de solides raisons, et la calomnie est une arme terrible contre un homme

que l'humanité n'a pas encore accepté. « De la calomnie, dit un de leurs confrères, il reste toujours quelque chose. » De sorte, que si Michel n'est pas l'Antéchrist, ce que je suis à même de démontrer *à priori* et, ensuite, en signalant le monstre ailleurs, il semblera, rien que sur cette calomnieuse et maligne déclaration, qu'il soit, tout au moins, une fraction de cet être pervers et collectif. Rappelez-vous les paroles de saint Paul aux Thessaloniciens : « Le jour « de Notre-Seigneur ne viendra point que la révolte ne soit « arrivée auparavant et que l'homme de péché, le fils de « perdition, ne soit révélé, lequel s'oppose, et s'élève con- « tre tout ce qui est nommé Dieu et qu'on adore *jusqu'à* « *être assis comme Dieu, au temple de Dieu*, voulant se « faire passer pour un dieu. Or, déjà, le mystère d'ini- « quité se met en train ; seulement celui qui obtient main- « tenant obtiendra, jusqu'à ce qu'il soit aboli ; et, alors, « le *méchant* sera révélé ; mais le Seigneur le détruira « par le souffle de sa bouche et l'anéantira par son illustre « avénement. » (Saint Paul, II, *Thessalon.*, ch. II, v. 3, « 4, etc.)

Ce passage de saint Paul, corroboré par d'autres que je néglige, est-il assez clair ? Je me prive des commentaires. Je ferai seulement remarquer que ce n'est pas le mystère de Michel qui se mettait en train au temps de saint Paul ; que le mystère de Michel comprenant la loi d'amour divin, expliquée aux hommes, n'est pas un mystère de ces temps-là, un mystère d'iniquité ; que Michel ne s'est jamais assis dans le temple de Dieu avec les intentions que saint Paul stygmatise ; enfin, que le révé-

lateur de la science de Dieu n'est pas le *méchant* qui doit être révélé. Le mystère d'iniquité signalé par saint Paul, dans le passage de son épître, ainsi que la *révolte*, signifient l'abandon de la doctrine du Christ, le changement du vin en vinaigre qui caractérise la marche suivie par Rome, à l'égard de la doctrine du Fils de Dieu, et les résolutions conformes du prétendu représentant du Christ. Non, non, monsieur Martin; Michel, notre cher maître, n'est pas l'Antéchrist; c'est une abominable erreur, une infâme calomnie qu'on vous a soufflée là.

Je..... comprends, dit le père Martin, qu'on nie tout mauvais cas.

— Comment? dit Pierre. Je ne nie pas, seulement, votre accusation, comme vos amis nient la lumière; je la combats par des armes irrésistibles, je la repousse par des arguments sans réplique.

— Enfin, je comprends que vous défendiez M. Michel du reproche d'être l'Antéchrist; mais, le mal fait à notre sainte mère l'Église n'en subsiste pas moins. Vous exaltez une doctrine que vous appelez la science de Dieu, et qui vient renverser tout ce que Dieu a réellement établi par son fils. La légitimité de cette doctrine, je ne puis pas la contester; je n'en sais pas assez pour étudier les faiblesses de ses joints et la légèreté de ses principes; mais j'ai l'œil ouvert sur ses tendances. Or ces tendances sont perturbatrices de ce qui existe. Je les condamne donc, en ce qui me regarde et en ce qui regarde le salut de l'Église.

— Mais nous ne pouvons pas, s'écria Pierre avec un

dépit désespéré, continuer ce jeu d'enfants, et tourner, comme nous faisons, depuis une heure, dans un cercle vicieux. J'ai prouvé, péremptoirement prouvé, la légitimité, la sainteté, la vérité de la science de Dieu, son excellence sur la doctrine de l'enfance humanitaire, que l'Église proclame sans la pratiquer; la fausseté des institutions de Rome et des prétentions de ses Papes. J'ai fait voir que leurs origines se pèrdent dans les brouillards du moyen âge. Aucun acte authentique, aucun témoignage sérieux ne les appuie, aux premiers siècles de notre ère, et vous retournez à la charge en accusant de nouveau la science vivante de détruire la doctrine du Christ et les établissements de son Église! Autant vaudrait accuser le soleil de détruire la lumière du crépuscule et de l'aurore par l'excellence de ses rayons; les lumières de l'adulte, de faire oublier les commencements de l'enfance. Quant aux effets du soleil, ils sont fatals ; le sage les subit sans murmurer, ni s'en plaindre; agir autrement serait s'élever contre le temps qui règne, se désoler de la chute des fleurs, quand le germe du fruit montre sa tête radieuse, destinée à les remplacer.

— J'apprécie toute l'habileté de votre défense, dit M. Martin, évidemment décontenancé, et la force de la position que vous avez prise. Mais il n'en est pas moins vrai que vos idées viennent renverser un établissement dont l'origine se perd dans la nuit des temps et dont l'ancienneté sans égale a une majesté supérieure à celle d'institutions plus légitimes en apparence. Une Église règne sur le monde, domine toute la terre; les peuples, les

rois, la proclament vénérable et sainte entre toutes; et vous venez renverser un établissement si respecté, si solidement établi !

— Les princes, les peuples, dites-vous, la proclament sainte ! c'est ce que vous affirmez sans le prouver; ce que je ne veux pas discuter pour ne pas prolonger le débat, d'abord, et, ensuite, parce que ces allégations sont implicitement détruites par ce qu'il me reste à dire.

Vous nous accusez, permettez-moi de le déclarer, de renverser ce qui est déjà moralement tombé, bien que matériellement debout encore, tout dénué de vie que ce soit, puisque cela ne végéte plus, ne progresse plus depuis longtemps, et ne bouge plus.

Michel apporte la vérité et la vie à la société humaine; celle-ci aura du moins quelque chose en main pour le remplacer, quand le vieux tronc, dont elle vivait si mal, sera étendu par terre. A quoi se recommanderait-elle sans cette divine prévoyance? Est-ce l'habitude de récrépir un vieux mur lézardé, une muraille maîtresse, quand on a le moyen d'en élever une nouvelle, quand on est la Providence des humanités, quand on s'appelle Dieu? Reconnaissez, au moins, que la science de Dieu, que les mathématiques vivantes et fonctionnantes, que la vérité, la synthèse universelle, sont une espérance.

— Je ne le sais que trop, dit M. Martin abattu, et les révérends pères avaient bien raison de s'en lamenter. Vous êtes, avec votre doctrine de puberté, bien plus à redouter que les esprits forts, les matérialistes et les philosophes. Pour être plus sûrs de renverser ce qui existe, vous vous

présentez comme plus chrétien que l'Église du Christ elle-même ; et, par la séduction de votre foi raisonnée, vous détruisez tout ce que les puissances de la terre ont édifié autour de l'œuvre du Christ, pour la faire resplendir au loin, la rehausser, en assurer, en étendre la puissance temporelle et l'élever dans sa domination au-dessus de toute la terre.

— Vous nous parlez des efforts des puissants d'ici-bas, pour faire resplendir l'éclat de l'Église du Christ. Qu'un peu d'appui spirituel et céleste d'en haut aurait bien mieux réussi ! Mais l'aveuglement des princes de l'Église n'aurait eu garde de l'accepter ; ils lui préfèrent l'or, la pompe et la puissance humaine.

Je ne vois pas en effet, continua Pierre, quelle ressource restera à vos patrons pour s'assujettir les âmes comme ils faisaient jadis, au lieu de les délivrer de leurs chaînes et de les guérir de leurs souffrances. Ainsi, lorsque la vraie *médecine universelle* à laquelle nous travaillons sera connue, que restera-t-il à faire à la médecine officielle ? Continuera-t-elle, au nom de la médecine expectante, d'attendre à leur chevet la mort de ses malades, et, souvent bien innocemment sans doute, de les tuer à *priori* par la multiplicité des remèdes, au nom de la médecine agissante ?

J'ai dit que votre Église est un corps sans âme. Que peut-il rester de vie à une institution dont tous les dogmes sont éludés, ou décriés ? Comme il m'est impossible de faire ici un cours de dogmatique, je m'en tiendrai au premier de ces dogmes et au dernier, concernant l'humanité

l'un et l'autre : à celui du péché originel et à celui des peines éternelles, infligées, d'après la foi catholique, à l'âme déchue.

Adam, prétend l'Église catholique, séduit par Ève sa femme, a mangé du fruit défendu et toute la race humaine porte la peine de cette faiblesse coupable. Là-dessus, l'Église ne se fait pas faute ni de théorie pour légitimer chez Dieu l'injustice, ni de longs et beaux sermons, pour en enrichir sa casuistique, à l'ombre du péché originel. Je sais que l'Église n'est pas responsable de l'invention de ce dogme, tiré de la Genèse de Moïse ; mais, l'Église, au lieu de discerner la vérité cachée sous la figure de l'allégorie, a eu le tort de le formuler et de le soutenir. Si elle avait compris Jérémie le prophète juif, elle y aurait lu, en caractères lumineux, ces paroles de justice : « En ces jours-là, on ne dira plus les pères ont « mangé du verjus et les dents des enfants en sont « agacées ; mais chacun mourra pour son iniquité ; tout « homme qui mangera du verjus, ses dents en seront « agacées. » (Jérémie, ch. XXXI, v. 29 et 30). Elle aurait pu lire aussi dans Ézéchiel : « Le fils ne portera point « l'iniquité du père, et le père ne portera point l'iniquité « du fils. » (Ézéchiel, ch. XVIII v. 20.) Quelle plus solennelle condamnation, je ne dirai pas de l'histoire d'Adam dans la Genèse, qui n'était qu'une figure symbolique, mais du dogme du péché originel, dogme exécrable et impie, qui fait peser sur les enfants la faute du père, qui a consacré tant d'injustices conformes à cet indigne paradoxe.

Le péché originel d'après la loi de vérité, est, vous le savez, la charge d'imperfections apportée avec elle en ce monde, par toute âme qui s'y incarne, et provenant des existences antérieures de cette âme.

Que n'a pas dit l'Église, extravaguant sur les peines éternelles, de l'âme déchue, pour en maintenir le dogme à une religion de haine, comme à une société barbare qui, sous sa sainte égide, a mis sa dernière ancre de salut dans la peine de mort. Et, pourtant, les peines éternelles ne tiennent devant aucun argument sérieux; ni contre celui de l'analogie divine, qui nous montre le feu ressuscitant et épurant tout ce qui l'alimente, au moral comme au physique; ni contre celui de la bonté infinie de Dieu, dépassée par celle du père qui se refuse à condamner son enfant; ni, enfin, contre le plus simple de tous dans sa teneur, formulé en ces termes dans la science de Dieu : *Dieu ne peut rien perdre.*

— Mais, alors, dit M. Martin, évidemment ému par ces arguments irrésistibles visés sur les peines éternelles, si chères à ses amis les révérends, non parce qu'ils les craignent, mais pour les services qu'ils en tirent; alors... quand j'assistais... à vos entretiens, j'assistais à l'enterrement, au moins en figure, de la suprématie papale, aux glas de son Église! Et nous serions destinés à voir le monde échapper des mains du souverain pontife et de celles de ses cardinaux!

— Eh! certainement, dit Pierre, c'est une affaire de temps, de mois et de jours. Le vieux chêne est encore debout; une foule d'oiseaux du ciel s'abrite, pour un temps,

sous ses immenses branches, sous l'épaisseur de son ombrage ; mais laissez le jeune rejeton sorti de son pied et greffé par les mains du *Grand Ouvrier* s'élever et grandir, et vous verrez si ses feuilles plus vertes et plus touffues et ses fruits plus suaves, plus moelleux et plus nourrissants que les fleurs de l'autre ne conviendront pas mieux à la gent volatile que la carcasse pourrie du vieux chêne écrasé sur son tronc vermoulu.

« Le vieux monde décrépit, dit un de nos amis, s'en va « comme vous voyez, sous la conduite de son chef, re- « joindre les pontifes de Jupiter et les Caïphe. Ignorants « de la végétation morale, spirituelle et céleste ; ils ont « perdu la voie et la vérité. Cette perte leur vaudra celle « de la vie. Ils la perdront en martyrs de l'erreur, car « l'erreur et l'ignorance ont aussi leurs martyrs, qui nient « le progrès en se faisant écraser sous ses roues. Malheur « aux souverains qui sont toujours en arrière d'une « idée, d'une année et d'une armée, par le temps qui « court et les emporte sous son aile. »

La machine de Marly que tout le monde admirait et classait au nombre des merveilles de la mécanique a rendu des services à son époque ; mais sa vieillesse n'était pas une raison pour la conserver, après la découverte de la vapeur.

Une machine qu'on n'a jamais voulu réparer ni laisser réparer, comme la papauté défendue contre tout progrès par son *non possumus*, sans la chicaner sur la légitimité de ses origines, n'en est pas meilleure parce qu'elle est vieille. La force des choses est destinée à l'emporter

pièce à pièce, dans le cours d'un certain nombre de siècles et d'années; elle a déjà vécu quinze siècles, et sa vieillesse n'est pas une raison pour la conserver. Après la révélation de la science de Dieu et l'institution du suffrage universel, la démocratie coule à pleins bords, de nos temps, où le plus sage monarque est celui qui est le plus démocrate de ses sujets. Comment ne voulez-vous pas que la démocratie finisse par inonder le siége vermoulu du prétendu vicaire du Christ, descendu de ses sept collines.

Doutez-vous d'ailleurs, pour cadrer avec cet avancement des peuples, que ceux-ci ne préfèrent une foi dont tous les articles s'éprouvent et se raisonnent, à une foi surannée, abandonnée de Jésus-Christ lui-même, comme on abandonne l'enseignement élémentaire d'une science quand on passe à ses applications.

Or tout homme qui raisonne son *Credo* ne veut plus d'un chef de la foi aveugle et mondaine, d'un Pape-roi. Pourquoi faire, un vicaire du Christ qui ment aux préceptes du Christ, un serviteur des serviteurs de Dieu, qui manie des finances et commande des armées, qui gouverne par le glaive, qui domine et fait violence aux plus saintes lois de la nature et de Dieu, et dont l'institution première est un mythe? Voyons; répondez, M. Martin, alignez des arguments contre la vérité et prouvez une fois la réalité des reproches que vous formulez contre la science vivante et fonctionnante de Dieu.

Le père Martin se taisait, visiblement combattu en lui-même. Nous l'accompagnions tous d'un anxieux silence.

Puis il dit, avec la décision d'un homme qui prend un parti, après en avoir délibéré :

— Peut-être ai-je eu tort de retourner auprès de mon vieux confesseur. La science de Dieu m'en avait éloigné. Peut-être, aussi, aurais-je mieux fait de l'amener ici se convaincre par lui-même de la faiblesse de ses raisons mortes contre la doctrine vivante de notre bon Michel. Je ne puis demeurer dans l'incertitude où il m'a jeté par ses malencontreux conseils. J'aviserai, mais seul et loin de chez lui.

Et le vieux catholique désarçonné se tint les jambes croisées, le menton appuyé sur son poing que soutenait son bâton de campagne.

— Voyons, père Martin, dit enfin Michel, d'un ton compatissant, restons amis ; je leverai vos doutes, vous avez fait une pauvre campagne contre la loi de Dieu, l'analogie divine, la science vivante et fonctionnante. Comme tous ceux qui s'attaquent à cet édifice vivant, vous avez parlé, pour le détruire, de tout autre chose. Rappelez-vous que vous avez fourni le type de tous les assauts que l'on tentera contre ce roc d'impérissable granit. Regardez-moi en face et dites-moi que vous avez été surpris par l'accueil, séduit par les caresses des révérends pères, et amené, par leurs artifices, à la levée de boucliers que vous avez pratiquée, en présence de vos amis, contre la science de Dieu.

— Je ne dirai pas, fit M. Martin, avec un sourire, qui le transfigura à nos yeux, car, c'était le premier que nous y voyions briller, et il tendit en-même temps la main à

Michel, empressé de la lui serrer; je ne dirai pas que vous n'ayez mis la main sur la vérité, en cela, comme en tout le reste, mon cher et généreux voisin. Cette précipitation que j'ai apportée à vous condamner sur parole, et dont je vous demande sincèrement pardon, à vous, à M. Pierre et à tout ce petit groupe d'amis, est une faute. Je veux l'expier par un redoublement de zèle à répandre chez mes anciennes connaissances votre glorieuse doctrine, mais, quand j'en serai mieux pénétré, afin d'éviter à l'avenir de fâcheux retours à ce qui n'a plus de raison d'être. Lorsque je me rappelle la déplorable résolution où mes anciens patrons m'ont amené par leur vieil ascendant sur mon libre arbitre, je me déteste, et.....

— Ce n'est pas, répondit Michel, une raison pour vous détester, mon cher ami, puisque vous nous revenez plus fort. Embrassons-nous et prouvons-leur, par l'indestructibilité de notre union en l'Esprit, que leurs artifices ne prévaudront jamais contre la science de Dieu et son auteur.

Une embrassade cordiale et d'affectueuses poignées de main, données en cercle, scellèrent la nouvelle alliance et consacrèrent la défaite des noirs ouvriers du mal.

IX

Sujets divers. — Intervention, dans la vie humanitaire, des esprits sans mandat.

Comme nos entretiens ne pouvaient pas avoir lieu tous les jours à cause de nos occupations respectives, les mois et les saisons s'écoulaient vite dans des alternative d'enseignements sur la science de Dieu et de travaux champêtres. Cependant les leçons du bon Michel nous frappaient tous les jours davantage, et se gravaient dans notre mémoire par la réflexion, quand nous étions loin de lui. La connaissance de la loi de Dieu nous permettait d'en faire des applications constantes; et il n'y avait rien autour de nous dont il ne nous fût facile de nous rendre parfaitement compte par la loi universelle de vie. En la méditant, nous y trouvions tout, à l'opposé des gens du passé, des aveugles, des morts et des novices, qui n'y découvrent que peu de chose et même rien.

Nous avions si bien pris l'habitude dans nos ménages d'appliquer à tout bout de champ la loi d'analogie divine, que nos enfants, même, s'essayaient à ce jeu instructif, tant il est facile à un esprit simple et dégagé des préjugés du monde, d'embrasser la grande loi de Dieu!

— Papa, me dit un jour ma fille, le chien n'a donc pas d'âme?

— Pourquoi cette question?

— Le père Michel, lorsque, l'autre jour, je lui demandai si les chiens ont une âme, me répondit que les animaux n'en ont pas.

— Eh bien! non, mon enfant, le chien n'a pas d'âme. Mais cependant cette absence d'âme n'est pas absolue; elle est relative comme l'intelligence du chien par rapport à la nôtre.

— Papa, explique-moi cela.

— Je veux dire que si le chien n'a pas une âme, il a des parcelles de la même intelligence qui constitue l'âme humaine, représentées chez lui par les âmes infiniment petites qui sont les messagères intelligentes, divines de la volonté humaine. Ceci rentre dans la théorie des infiniment petits intelligents que tu ne possèdes pas encore assez bien pour en raisonner.

— Réflexion faite, dit ma femme se substituant à sa fille, je ne m'habituerai jamais à l'idée que cet animal caressant, qui m'a donné et me donne constamment des preuves de son intelligence et de son amitié, soit dépourvu d'une âme ; et, quoi que puisse dire le bon Michel, je ne saurais me rendre à ce qui blesse mes sentiments. Or, mon esprit, d'accord en cela avec mon cœur, résiste à l'idée que, à la mort de cette pauvre bête, il ne reste rien de son intelligence et de son amitié à toute épreuve.

— L'intelligence et les qualités de l'animal qui meurt sont loin d'être perdues; comme chez Dieu, dans la nature

rien ne se perd ; à plus forte raison, rien de ce qu'elle possède de plus élevé, de plus précieux. L'intelligence et l'amitié, caractères principaux du chien par exemple, qui sont le fait d'êtres infiniment petits, fluidiques, célestes, intelligents et lumineux, retournent à sa mort à leur élément naturel pour ressusciter à d'autres vies, employés à d'autres services. Nous leur devons notre amour en échange du leur ; soit qu'ils nous le témoignent dans les caresses du chien, soit qu'ils nous le prouvent par leur dévouement à notre vie, dans une miette de pain ou tout autre aliment. D'ailleurs, quand le bon Michel tire une conclusion, c'est toujours en vertu de la loi de vie, et rejeter cette conclusion, c'est rejeter la vie éternelle, la loi de Dieu et Dieu lui-même.

— Je n'aurais jamais cru qu'une différence d'opinions sur l'existence de l'âme d'un chien, pût entraîner des conséquences aussi graves.

— Voilà précisément ce qu'il faut apprendre à se persuader ; car toutes les conséquences sont importantes et rigoureuses, d'une loi universelle et infaillible. Je ne répèterai pas ici les paroles de Michel, mais, je me sens de force à te convaincre d'erreur sur le point qui nous préoccupe.

— C'est ce que je voudrais voir.

— Eh bien ! écoute. L'âme humaine est une unité du fluide intelligent, lumineux, divin. Elle est le reflet de Dieu capable comme telle de comprendre l'infini, de posséder une volonté indépendante et son libre arbitre. L'âme humaine, qui constitue l'homme intellectuel, en fait une

unité plus ou moins parfaite, un petit tout image du grand.

Si le chien avait comme l'homme une âme, unité du fluide divin, le chien en vertu de son âme, serait un petit tout aussi, de valeur telle quelle, apte à comprendre l'infini ; il serait l'image de Dieu. Un être incapable des combinaisons de la pensée, de classer des idées et des actes l'image de Dieu ! Je te fais l'honneur de croire que tu ne voudrais pas admettre une pareille conséquence. Et voilà, cependant, l'absurde résultat de ce qui te semble la vérité. Supposer de plus, l'animal une unité spéciale, serait contraire à la loi, car il y a dans l'infiniment grand d'autre unité que l'unité servie par les infiniments petits, il en est ainsi dans le petit, l'ordre de l'homme et par suite dans celui de l'hominicule. Il n'y a dans aucun ordre de grandeur place pour une autre unité que celle qui dirige chaque ordre, donc l'animal n'est pas une unité. et le chien n'a pas d'âme. Enfin, l'homme est l'âme des trois règnes inférieurs. Ceux-ci ne sauraient avoir d'autre âme que lui. D'autre part, vouloir que le chien ou tout autre animal, ou tout autre végétal, ait une âme individuelle, spéciale, est une prétention aussi raisonnable que d'assigner à un univers, à un monde, non une âme collective formée d'âmes humaines, mais une âme spéciale individuelle à la taille d'un monde, à celle d'un univers ; ce qui est contraire à l'analogie divine.

— Je ne vois pas de rapport entre un univers et mon chien, dit naïvement ma femme.

— Ah ! tu n'en vois pas ; eh bien ! Je vais te faire toucher au doigt, en quelque sorte, ce qui, dans un univers,

se rapporte à ton chien. Sache donc que les minéraux représentent les univers matériels de Dieu, les végétaux ses univers spirituels, les animaux, ses mondes, ses univers célestes. Or représenter signifie dans la langue vivante, être constitué d'une manière analogue. Le chien est un animal et, par suite, un univers céleste infiniment petit en figure, et comme tel, dirigé par des messagers de son Dieu l'âme humaine. De même, en effet, que les univers de Dieu sont régis par des Grands Messagers divins, engagés dans les natures de ces univers, les infiniment petits messagers de l'âme humaine, engagés dans le corps de l'animal, en constituent la direction intelligente. En tant que célestes, ces petits messagers infinitésimaux agissent toujours infailliblement, selon la loi divine qui fait leur essence et à l'abri des caprices d'une volonté dirigeante, pervertie comme est souvent celle de l'homme de notre monde. C'est ce qui procure à l'animal son intelligence, si imperturbable, dans la ligne que lui trace la nature, et constitue son admirable instinct. A la mort du chien, cet instinct, cette intelligence hominiculaire céleste n'est pas perdue, je le répète ; composée d'hominicules célestes amoureux et dévoués, elle retourne à son élément, poursuivant sa carrière, comme je viens de le dire au service et dans les domaines de l'âme humaine.

— Avant de me rendre, j'ai besoin de temps pour réfléchir, dit ma femme un peu ébranlée ; mais, ajouta-t-elle, c'est tout de même une singulière doctrine que celle du père Michel, et qui renverse toutes les idées reçues.

— Te voilà revenue à tes hésitations, nature molle qui

ne gardes pas d'empreinte. Que faire à cela si les idées reçues ne tiennent pas contre le bon sens? C'est qu'il faut avouer, aussi, que les idées reçues sont souvent bien sottes. Aller se figurer que les animaux ont une âme comme l'homme, ou bien qu'ils n'en ont point du tout, sans songer, seulement, que la vérité est, ou peut être au milieu, entre les deux! Or, l'idée reçue ne s'appuie que sur la coutume et le préjugé; celle de Michel, au contraire, sur la loi universelle, infaillible comme Dieu.

— Puisque papa l'assure, cela doit être, dit ma fille en continuant sa couture et sans lever les yeux; mais il est bien certain que pour n'avoir pas d'âme comme moi, le chien est bien plus adroit qu'une petite fille et bien plus sûr de ce qu'il fait. Je ne me chargerais pas comme l'autre jour Darbon, le chien de Jacques, de dénicher un lièvre que personne ne voyait, de l'attraper à la course et de l'apporter à Jacques en moins d'une minute. Je serais incapable de flairer, au dehors, la présence d'un voleur, et, transportée par mer à Naples, d'en revenir toute seule et à pattes, en France, sans demander mon chemin, comme l'ont fait des chiens. Je ne me sentirais pas, quand je suis indisposée, la force et la faculté de choisir comme le chien ma médecine dans un champ, de me guérir, enfin, de tous mes maux comme lui, et sans médecin, ni pharmacien.

— Voyons, mon ami, dit ma femme, réponds à cet enfant, et prouve-lui, en vertu de la loi universelle, la possibilité de tous ces actes d'intelligence de la part d'un être qui n'a pas d'âme, actes dont l'homme est incapable.

— Rien n'est plus facile. L'homme est, relativement, mais, relativement, entendons-nous bien, le plus dégradé des êtres faisant partie du mobilier planétaire qu'il dirige. L'animal obéit, non à une âme obscurcie par le mal, comme celle de l'homme, mais à des petits messagers lumineux de l'âme humaine, à des infiniment petits célestes, doués d'une intelligence infaillible, attachés à la nature de cet animal. J'en dirai autant du végétal et du minéral, aussi avancés ici-bas en quelque sorte qu'ils le sont aux mondes célestes. L'homme de notre terre est abaissé, au contraire, aussi inférieur à ce qu'il doit être, à ce qu'il sera aux mondes supérieurs, à ce qu'il est par essence, que les mondes de la matière sont inférieurs aux mondes divins. Il est, ici-bas, amoindri, dans sa direction, dans sa nature la plus élevée, dans son âme. Il est troublé, par suite, dans sa volonté. Il est donc mal commandé, mal dirigé. Comme l'animal, et mieux que l'animal, il est doué d'un instinct et, sur un point donné, serait capable de faire preuve d'une intelligence instinctive sure et prompte, incomparablement mieux que la bête. Mais il lui faut compter avec une volonté erronée, avec une direction obscurcie qui, la plupart du temps, combat chez lui, ou neutralise l'instinct. Voilà ce qui fait que, malgré son âme, faite à l'image de Dieu, pour chasser, garder contre les voleurs une maison, se diriger seul dans un pays inconnu et se purger sans l'aide de la Faculté, une petite fille ne vaut pas un chien.

Un immense éclat de rire fut la réponse de ma femme, de ma fille et de tous les membres présents de la famille.

— Vous voilà aussi fort que le père Michel, me fut-il dit.

— Avec un peu de temps, de bonne volonté et de réflexion, tu le seras autant que moi, répondis-je à ma femme; et nous en restâmes là.

Ces petites discussions se renouvelaient souvent et sur tous les sujets ; mais aucun ne revenait aussi fréquemment que celui de la destinée de l'homme. Savoir où l'on est, d'où l'on vient, où on est susceptible d'aller : voilà, certes, de quoi intéresser tout être qui pense.

— Moi, disait un malheureux voisin, autrefois ardent spéculateur, heureux dans ses entreprises, mais viveur déterminé, comme on dit, dans son beau temps, et privé graduellement de la vue, en conséquence d'une vie de travaux outrés et de plaisirs sans frein; moi, je ne croirai jamais qu'il y ait un Dieu, tant que je verrai parmi nous du mal. Si un Dieu bon gouvernait le monde, laisserait-il subsister le mal au grand dommage de ses enfants qui le prient de les en affranchir? Permettrait-il qu'un homme, son image, comme vous dites, sur la terre, pût être privé de la vue? C'est affreux de ne pas voir; et Dieu souffrirait la permanence d'un pareil supplice, quand il est en son pouvoir de l'empêcher? Impossible ; votre Dieu bon est une chimère.

Le véritable malheur de cet homme , son aveuglement moral touchait mon cœur autant que sa cécité. Vainement, toutefois, je cherchais à lui faire comprendre la nécessité d'un Dieu bon et infini pour régler la marche des univers. Il me répondait que la marche du monde est tortueuse et réglée par l'injustice. Je lui expliquais, pour le con-

vaincre de la nécessité des douleurs, l'infériorité relative du globe où nous vivons. Il demandait alors pourquoi Dieu, la bonté et la perfection même, ne rendait pas ce monde meilleur et parfait. Je m'évertuais à lui prouver que la grossièreté de notre monde ne permet pas au bien de s'en approcher ; que ce monde s'améliorerait suivant la loi commune à tout ce qui vit, lui citant, à l'appui de mon affirmation, la marche progressive de l'homme dans sa carrière individuelle, celle de la plante, celle de toute végétation. Il me répondait par le tableau de ses souffrances qui, disait-il, s'aggravaient toujours.

— Pourquoi le mal enfin, s'écria-t-il un jour? Puisque votre Dieu crée tout par sa toute-puissance, ne pourrait-il s'arranger pour que tout allât bien dès le début, sans faire passer ses créatures raisonnables par la chute et la filière des maux qu'elle entraîne avec elle, aux mille formes, aux mille nuances ?

— Connaissez-vous la loi de Dieu ?

— Je l'ai à plusieurs reprises entendu développer à votre excellent, mais, bien inexplicable voisin. Or, rien dans cette loi ne légitime, que je sache, la présence, le triomphe du mal en face de Dieu.

— Peut-être trouveriez-vous le contraire, si vous reveniez à cette loi et cherchiez à vous en pénétrer ; car, elle est la source de toute lumière, de tout savoir, de toute consolation. Vous y verriez que Dieu est le progrès en personne.

— Cela ; je le comprends.

— Pour que le progrès existe, il faut qu'il y ait un

point de départ inférieur et un but supérieur en toutes choses.

— C'est vrai encore.

— Eh bien! le point ce départ inférieur, c'est le mal et l'autre le bien; l'un l'amour de soi, l'autre celui de Dieu.

— Mais pourquoi de départ en bas et cette arrivée en haut ? Le mal seul nécessite le progrès. Pourquoi donc maintenir le mal? Pourquoi ne pas en finir d'un coup, en supprimant le mal, et avec le mal le progrès, toujours douloureux comme la croissance? Pourquoi ne pas tout faire vivre dans le bonheur?

— Ce qui reviendrait à établir partout la béatitude extatique et l'immobilité, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Que devient alors le vrai bien : le mouvement et la vie ?

— Si vivre, c'est souffrir ?

— Et si l'immobilité constitue invariablement la mort éternelle, le néant absolu, qui ne saurait exister, l'absurde.

— Plutôt le néant absolu, l'absurde que le mal !

— Comprenez donc, mon malheureux ami, l'abîme de folie que vous creusez devant vous. Vous vivez, et, placé ainsi évidemment dans l'alternative du néant absolu, ou d'un bonheur à venir et infini, vous rejetez, pour le désespoir, l'espérance et la réalité du bonheur. Sachez, après tout, que si vous êtes ici, c'est que vous vous êtes tenu, dans un monde antérieur, loin de la perfection.

Votre âme subit, emprisonnée de son plein gré dans la matière, à son profit et au service de Dieu, dans un mauvais monde, une épreuve destinée à la réhabiliter dans l'avenir. Cette préexistence de l'âme qui a déterminé son sort et cet avenir assuré de bonheur plus ou moins lointain, détruisent jusqu'à la moindre apparence d'injustice de la part de Dieu, dans le destin qui vous est fait. Cette combinaison conforme à la nature de Dieu, est incontestablement, sur ce point, la vérité. Quant au mal ; nous ne sommes pas destinés à le connaître, en ce monde, autrement que par la douleur qu'il nous cause ; et c'est le mal qui nous y fait comprendre le souverain bien.

Nos conversations se poursuivaient même au milieu des champs où nous suivions volontiers, le soir et le matin principalement, les travaux de nos paysans. Ceux-ci prêtaient, à ce que nous disions, une oreille curieuse et attentive; âpres à questionner, ardents à se faire expliquer la vie, la maladie, la mort, le paradis et l'enfer. Médiocrement confiants en la science des hommes et en la *faculté*, pour se guérir, ils étaient aussi peu enclins à redouter l'enfer qu'à croire au paradis; ils étaient ignorants et simples et, à cause de cela, plus rapprochés que les savants et les grands de la vérité et de Dieu. Les explications sur l'enfer et le paradis excitaient pourtant leur curiosité, stimulée d'autre part par la pensée de la mort. Nous les touchions parfois, en faveur de la vérité, avec des raisons tirées des mathématiques vivantes que nous nous gardions de leur nommer, basées sur la loi de Dieu, accessible à leur esprit naïf, par sa large simplicité ;

et ils avaient conçu pour celui qui nous l'avait enseignée, une affection aussi vive qu'elle s'est montrée durable.

Nous étions au mois de juillet. Les moissons étaient faites, et, selon l'usage du pays, nous foulions nos blés. Cette opération pratiquée, en France, dans les contrées seules du midi s'exécute au moyen d'un certain nombre de bêtes de somme, telles que chevaux, mulets et ânes, attachés de front, ou deux à deux, et que dirige, en cercle, un homme placé au milieu d'un lit épais de gerbes de blé déployées en rond, qu'on fait, au pas ou au trot, fouler à ces pauvres bêtes. Tout ce manége a lieu aux ardeurs d'un soleil d'été et, à l'ordinaire, sur un terrain découvert et autant que possible exposé au vent, afin de profiter, à l'occasion, pour venter et vanner le blé, de la plus légère brise. La brise n'oublie guère d'y souffler; surtout, au matin, à midi et le soir, soit sous le nom de labetch ou vent du levant, soit sous celui de mistral, ou vent du nord-ouest.

Quand le blé est foulé d'un côté, on ne se repose pas pour cela. Les femmes et les hommes armés de fourches le retournent et en forment, à peu de distance, un autre lit, sur lequel les bêtes de somme vont reprendre leur piétinement circulaire. Et ce travail continue d'un bout à l'autre de l'aire, souvent, jusqu'au soir, selon l'importance de la masse des gerbes étalées, jusqu'au moment, du moins, où la paille est suffisamment broyée par les pieds des bêtes. Le grain, alors, tout à fait séparé des épis, est tombé au-dessous de la couche de paille où on le retrouve, lorsque cette dernière est enlevée, sur un sol de terre

battue, sur un pavé de briques ou de petits cailloux, afin de préserver le blé, quand on le balaie, du mélange de la poussière.

Bêtes et hommes quittent le chantier à la fin du jour, haletants, brûlés du soleil, brisés de fatigue. Tout demeure en l'état et sur place, jusques au lendemain, paille et blé, l'un sur l'autre. C'est l'heure de la fraîcheur, et les habitants de la campagne, les enfants surtout, ne manquent pas de se donner rendez-vous sur l'aire, avant et après le repas du soir, pour s'y ébattre, ou y converser, dans le laisser-aller le plus complet et des poses et de la tenue. Certains même, et parmi eux toujours, le ménager, construisent une tente au moyen d'un ou deux draps de toile grossière, tendus sur trois perches écartées par le bas et réunies en haut avec de fortes courroies. Là-dessous, se donne qui veut, avec le paysan de garde, le plaisir d'une fraîche nuit en plein été; plaisir qui n'est pas toujours sans surprise amère et sans désagréments fâcheux, au nombre desquels on peut compter une averse d'orage et une bourrasque de mistral qui emporte la tente et abaisse tout à coup, de vingt degrés, la température.

Comme le travail de la moisson, et surtout celui de la foulaison, réclame un grand nombre de bras, des gens des deux sexes et, souvent, plus de bêtes de somme que n'en possède un petit ménage, on s'aide à tour de rôle entre voisins. On se rend, avec les moyens dont on dispose, chez l'un d'eux, et celui-ci, à son tour, en fait autant, quand on a fini chez lui. Le rendez-vous était, ce jour-là, sur l'aire de Michel.

Sans que je l'aie fait remarquer à son temps, plusieurs de nos voisins de campagne quoique plus éloignés que moi de notre centre de réunion, s'étaient rapprochés de nous, sur le dire de quelques uns, qui, les premiers avaient assisté à nos entretiens, et, surtout, poussés par le vieux Jacques, l'ami et le berger de circonstance du bon Michel.

— Cher père, dit Pierre, pourquoi, au lieu de nous livrer à des conversations futiles et sans objet, ne poursuivrions-nous pas, ici, sur votre aire, à la fraîcheur du soir, nos entretiens sur la science de Dieu.

— Je ne sais, répondit le maître, si tous nos amis trouvent le moment opportun.

— Certainement, certainement, fut-il répondu de toutes parts, vous nous rendrez fort heureux, si vous voulez bien céder à notre désir bien vif, d'assister à un de vos entretiens.

— Cher maître, m'empressai-je alors de lui dire, vous nous avez parlé des moyens dont Dieu se sert pour ressusciter les hommes à certaines époques solennelles de la vie des humanités, et, notamment, de nos jours. Il existe encore dans ce sens un mouvement fort remarquable dont j'ai lu bien des circonstances dans les journaux ordinaires et dans quelques recueils périodiques spéciaux, reçus par certaines de mes connaissances. Ces faits occupent le monde dans notre petite ville, aussi bien que dans les principaux centres de l'Europe et dans les quatre parties du monde. Vous y avez fait allusion dans nos entretiens, sans nous en rien dire directement. Ce mouvement si singulier et si imprévu d'Esprits qui se manifestent

aux hommes, serait-il étranger à la grande œuvre enseignante de Dieu? On nous interroge à ce sujet et nous ne savons que répondre n'ayant pas votre avis. Les morts parlent, les morts les plus illustres de tous les temps ; des Esprits qui se qualifient d'Esprits supérieurs accomplissent des prodiges, instruisent leurs adeptes d'une autre vie, les ressuscitent des profondeurs ténébreuses du matérialisme pour les faire vivre d'une certaine vie spirituelle. Faudrait-il dédaigner leurs paroles? Veuillez, cher père, fixer là-dessus nos esprits, et nous faire savoir ce que nous devons penser de toutes ces merveilles.

Mes chers enfants, dit Michel, ces phénomènes ont reçu, à tort ou à raison, divers noms et, entre autres, celui de manifestations spirituelles. J'en ai souvent expliqué le mécanisme à mon fils Pierre, à qui j'en ai donné la clé détaillée. Il s'en est beaucoup occupé, suivant le désir que je lui en avais exprimé, dans le dernier voyage qu'il a fait à Paris. Si donc il veut bien y consentir, il lui sera facile de vous éclairer sur ces matières qu'il possède à fond et il terminera ainsi ce dernier entretien qui, de longtemps, je le prévois, ne sera pas suivi d'un autre.

Des exclamations d'étonnement et de regret, suivies d'un morne silence, répondirent à ces quelques paroles.

— Mes amis, reprit Michel, ce n'est pas une séparation que je vous ai tout à l'heure annoncée, mais, un temps, pour moi, de recueillement, de travail et de retraite, dont je ne saurais encore fixer le terme. De nouveau je me joins à vous pour prier mon ami et le vôtre de vouloir bien vous faire part de ce qu'il a appris personnellement

des manifestations spirituelles, ou spirites et vous mettre en mesure d'établir à cet égard votre opinion.

Pierre se déclara prêt à satisfaire le désir de Michel et le nôtre. Nous nous assîmes donc tous en demi-cercle devant lui. Un magnifique clair de lune éclairait cette fraîche et calme soirée et frappait sur la figure de Michel et de Pierre dont nous ne devions ainsi, pas perdre un seul geste, un seul mouvement de physionomie. S'étant fait à côté de Michel, avec de la paille entassée, un siége un peu plus élevé que le nôtre, afin d'être mieux entendu de tous, Pierre dit :

— Notre excellent maître Michel nous a, dans les précédents entretiens, parlé longuement de résurrection ; de la résurrection humanitaire surtout, opérée par les envoyés divins ; du réveil de l'homme enfant à la vraie vie pubère, à la vie spirituelle véritable, qui vient réellement de Dieu. Cédant à l'invitation de notre maître et à vos instances, je vais, moi, malgré mon indignité, essayer de vous expliquer la résurrection à la vie spirituelle bâtarde ou sauvage, la résurrection spirituelle opérée par les Esprits des anciens satellites qui ont formé la terre, par des Esprits sans mandat, au moyen des manifestations spirituelles. Mais avant de vous formuler la loi de ces faits, je désirerais que vous fussiez tous informés et par d'autres que moi, des phénomènes qui les caractérisent ; que vous sussiez enfin en quoi consistent ces manifestations spirituelles dont vous n'avez pas été témoins. Je prierai donc notre bon ami Jacques instruit en ces matières qu'il a par lui-même expérimentées, de vouloir bien nous conter ce

qu'il sait des Esprits et vous communiquer, à leur endroit, le fruit de son expérience; car, doué de la faculté de clairvoyance vis-à-vis de ces êtres d'une nature supérieure à la nôtre, n'importe leur malice, il les voit et les entend, ayant eu souvent, même, à souffrir de leur présence.

— Comment, dis-je, des Esprits des mondes supérieurs peuvent-ils faire souffrir une créature terrestre ? Il me semble qu'il ne devrait y avoir que satisfaction et bonheur dans le commerce de pareils êtres, malgré que la malice dont vous les accusez m'ait donné à réfléchir.

— C'est ce que je croyais aussi, dit Jacques; mais il m'a bien fallu, à force de mécomptes, revenir de ces illusions de l'innocence et de la candide jeunesse. Je pourrais vous édifier là-dessus, mais le sujet m'entraînerait trop loin, et ce n'est pas ce que disait notre bon ami Michel.

— Il est facile d'ailleurs, ajouta Pierre, de se rendre compte, jusqu'à un certain point de ces effets ; car, s'il y a de bons Esprits, il y en a aussi de mauvais. Seuls, ces derniers se communiquent sensiblement aux hommes. Il n'y a dans notre atmosphère que les esprits du bon germe et ceux du mauvais germe. Aux bons, la loi de Dieu et le respect du libre arbitre imposent le silence matériel. Ils leur interdisent la faculté de se manifester aux hommes à l'effet de les entraîner à leur avis, même pour les gagner au bien. Les mauvais ne respectent rien, ne font qu'à leur tête, et, foulant aux pieds le libre arbitre et la loi de Dieu, parlent aux hommes d'une manière sensible, leur apparaissent visiblement, et s'en font distinctement

entendre. On prétend, mais à tort, que quelques âmes d'une certaine catégorie, récemment dégagées de leurs corps et en nombre restreint, peuvent se manifester à nous. De valeur médiocre par essence, elles ne sauraient dépasser, en savoir, *la moyenne*, des hommes ordinaires de notre terre, et sont, en outre, dans un état de complète nullité. Comment donc, mon cher voisin, vous, instruit de cela, croire à des apparitions impossibles? Comment vous étonner du tort que les esprits peuvent faire aux hommes en rapport avec eux?

— C'est que, dit Jacques, on a beau se faire une raison; on a de la peine à s'accoutumer à l'idée que des êtres spirituels, aux douces et patelines paroles, puissent faire du mal. Mais à l'évidence il faut se rendre.

— Or, continua Pierre, les manifestations des Esprits satellitaires n'échappent pas à la loi générale de progrès. Insignifiantes, mauvaises souvent et même nauséabondes dans leur principe, comme tout elles ont dû marcher. La vérité qu'elles ont pour but intentionnellement de neutraliser sous tous les beaux semblants dont elles se parent, la vérité se faisant jour, ailleurs, avec la loi de Dieu, force leur a été de chercher à parler comme elle, sous peine, en restant stationnaires, de perdre tout crédit et de se voir abandonnées. De nécessité en nécessité, elles en sont venues à singer la langue de la vérité, à parodier la loi de Dieu, à parler au nom de la vérité elle-même, dont elles ont osé s'approprier la science exposée dans les livres de Michel. Comme on peut s'en assurer en parcourant le livre *Révélation du monde*

des Esprits, par le médium Roze où le pillage de *clé de la vie* et de *vie universelle* est frappant.

L'Esprit de vérité a laissé dire et faire, afin d'amener les auditeurs de plus en plus alléchés et nombreux des esprits, à une doctrine plus propice à la greffe de la vraie science pubère, vivante de l'humanité.

Et voilà comment la Providence se sert des mauvaises intentions des Esprits du mal même et du mensonge, pour faire la propagande du bien et de la vérité! Mais, suit-il de là que nous, instruits de la vérité, nous devions, sous prétexte de ces concessions hypocrites, dont la transparence ne saurait déguiser la malice, reculer vers ces errements de transition, comme le voudraient certains aveugles bien intentionnés? S'en suit-il, lorsque l'on parle le vrai langage de vérité, qu'on doive retourner à ce bégaiement incertain qui marque le passage de la mort à la vraie vie, et, quand on a eu le bonheur de manger du vrai pain de vérité, se remettre à têter comme l'enfant au lait, et se nourrir l'esprit d'enseignements hybrides, hétérogènes et bâtards où le bien et le mal se trouvent juxtaposés et confondus comme l'huile et l'eau dans certains breuvages. Les Esprits ont l'audace de prétendre qu'ils sont nos âmes et nos âmes des Esprits, nous donnant pour espérance d'avenir d'être trompeurs comme eux, et, en définitive, de revenir vivre sur cette terre?

Quand Michel, notre excellent maître, me chargea de parcourir divers centres spirites de la capitale, afin de m'édifier sur les procédés et la valeur des communications spirituelles, il me dit : « Laissons faire les Esprits.

» Ils ressuscitent les hommes à la vie sauvage. Le spiri-
« tisme n'est qu'une forme du mal. Il nous serait facile
« d'anéantir la prétendue science des esprits, rien qu'en
« les mettant en face de l'analogie divine et des mathé-
« matiques vivantes devant lesquelles nous les expose-
« rons bientôt, dans un ouvrage spécial. Aucun de leurs
« dogmes, leur existence même ne sauraient subsister
« devant ces clartés. Les Esprits qui se communiquent
« sont des esprits mauvais, nullement des âmes en attente
« et, par conséquent, nulles. Ces dernières sont engour-
« dies et neutres. Le but des mauvais *esprits*, c'est le
« mal ; et leur moyen de *captation*, le semblant du
« bien. Vous voyez donc que les manifestations spirites
« représentent le mal, l'erreur et comme appas, à peine
« un peu de vérité ; en d'autres termes, qu'elles sont une
« nourriture mi-partie digestive et indigeste. Or là où se
« trouvent l'incohérence et la division, il y a, en bloc, le
« mensonge et non la vérité. »

Je reviens maintenant, mes chers amis, à ma première proposition, avant de vous expliquer les manifestations spirites, et prie de nouveau notre ami Jacques qui les a pratiquées dans leurs diverses phases, de vouloir bien vous dire encore comment il a été entraîné dans le commerce des Esprits; comment il s'en est trouvé, comment il a profité de cette résurrection sauvage et bâtarde pour s'initier à la vraie lumière et accourir à la source de la vraie science.

— Moi, dit Jacques ? mais parlez-vous sérieusement, M. Pierre ? Sans doute vous voulez rire. Pensez-vous

seulement que je puisse me faire comprendre, moi, simple troupier retraité, pauvre paysan illetré ?

— Illetré ! mais c'est votre éternel honneur, dit Pierre ; et ce privilége vous rapproche du maître. Ne savons-nous pas à quoi vous passez vos soirées, depuis que vous possédez ses livres ? N'est-il pas de notoriété parmi nous que la bonne Catherine vous les a déjà lus deux fois et a commencé de vous les relire une troisième ; que nous avons sous les yeux ce prodigieux phénomène d'un homme qui ne sait pas même épeler et qui, cependant, comprend à fond des ouvrages que de fortes têtes dans le monde, des savants, des magistrats, des écrivains populaires, proclament au-dessus de leur intelligence ; les livres de la vie, la matérialisation de l'infini !

— Il me faut la confiance que vous me témoignez, mon bon M. Pierre, lui répondit le vieux soldat illuminé, et les désirs, comme la bienveillance des hommes de bonne volonté ici présents, pour me décider à parler de moi et à vous raconter ce qui m'advint. Je commence donc par demander à tous grâce et indulgence pour mon ignorance et ma maladresse, sûr, ainsi, que vous n'en attribuerez pas les effets à ma présomption.

Là-dessus, le bon paysan nous conta une longue et rude vie, troublée dans les commencements par les Esprits mauvais qui voulaient s'en rendre maîtres et consolée plus tard par l'invisible, assistance des bons ; violentée par les uns, doucement influencée par les autres. Il fit connaître à ceux d'entre nous qui les ignoraient, avec autant de détails et de précision que les revues spécia-

lement consacrées à leurs doctrines, les phénomènes spirites, qu'il serait inutile de détailler ici, et répondit à toutes les questions qu'on lui fit à leur sujet, avec une clarté et une complaisance qui n'avaient de rivales que celles de Michel. Il nous fit toucher du doigt, dans un langage simple, clair et naïf, la vérité se dégageant peu à peu et par jets dans ces pratiques, de l'erreur et du mensonge qui l'y étouffaient à leur apparition. Il comparait, à son point de vue un peu partial, les manifestations spirites aux épaisses exhalaisons d'un feu qui s'allume et brille à mesure que s'en éclaircit la *fumée*; à une eau trouble jaillissant des profondeurs du sol, chargée d'abord des terres et des impuretés qu'elle entraîne. Elle s'épure peu à peu, de manière à le disputer finalement en limpidité, sinon en vertu, avec l'eau distillée. En un mot, il s'efforça de nous faire comprendre, dans ces phénomènes, récents et passagers, un abrégé du long enseignement de Dieu à ses humanités ; enseignement sauvage et bâtard, en commençant, amendé peu à peu et amené enfin à se jeter dans la vraie doctrine de vérité venue en droite ligne de Dieu.

Je ne rapporte pas ici les faits passés en revue par Jacques, connus en grande partie des lecteurs, rappelés et confirmés par notre ami Pierre à la suite de cet entretien, sauf ce qu'il y avait dans son récit de trop favorable au spiritisme.

Pendant que notre ami achevait de prononcer ces paroles, j'avais vu s'avancer doucement et pas à pas, en se glissant sur la paille, un homme de notre voisinage, à la

campagne. C'était un instituteur du village dont les vacances commençaient à la moisson, pour finir après les vendanges. Se levant sur ses pieds, tout à coup il dit à Pierre, dès que celui-ci eut fini de parler :

— Voulez-vous me permettre, bon M. Pierre, de répondre un mot à votre théorie des manifestations spirituelles ? J'ai suivi depuis longtemps avec assiduité ces phénomènes et je pense que l'avis d'un homme sincère, exposant avec franchise ses convictions sur des faits nouveaux et mal connus encore, ne peut manquer d'avoir son utilité.

— Vous avez raison, notre cher magister ; votre opinion nous profitera, je n'en doute nullement ; ne fût-ce que pour faire jaillir de quelque poitrine, sur ce que vous avez à nous dire, l'étincelle de vérité, si vos paroles, toutefois, ne la portent pas elles-mêmes.

— Vous voyez ici devant vous, reprit l'instituteur, un des nombreux lecteurs des ouvrages de Michel sur la science de Dieu. J'ai lu ces livres et les relis avec admiration, initié auparavant à la science divine par les confidences de mon ami Jacques, les rares entretiens auxquels j'ai pu assister parmi vous, et ce qu'on m'a rapporté des autres. Grâce à ces préparations, j'ai marché de plain pied dans la science vivante et fonctionnante. Cependant, je dois le dire, la théorie des manifestations, telle qu'elle se trouve exposée dans les deux ouvrages de Michel que je possède, ne me semble plus à la hauteur du moment. Qu'on appelât, au commencement, Esprits mauvais, Esprits satellitaires, ceux qui répondaient aux

évocateurs, passe encore. Ils disaient, en effet, plus de mal que de bien, plus de mensonges que de vérités. Mais il n'en est plus ainsi maintenant. Des faits extraordinaires se produisent, bien supérieurs à ceux qu'a rapportés Jacques; des prodiges, de vrais miracles, tels que les Grands Esprits de Dieu peuvent seuls en opérer de semblables. Ce sont, m'a-t-on dit, des Esprits ralliés à l'unité céleste, au bon germe de l'âme planétaire; qui répondent aux questions qu'on leur pose et signent délibérément leurs paroles du nom vénéré de l'Esprit de vérité. Ce qu'ils disent est conforme, sauf quelques variantes qui s'expliquent, à ce qu'enseigne notre bien excellent Michel et ils sont souvent plus explicites. C'est enfin l'Esprit de vérité lui-même, avec ses aides fluidiques, qui parlent à tous par cette voie, et, comme dit l'Évangéliste : « qui souffle où il veut. (Jean, ch. III, v. 8). »

— Les prodiges des Esprits, dit Pierre, pour prouver l'authenticité de leurs communications, réussissent trop souvent à captiver et à convaincre de cette authenticité des personnes naturellement portées au merveilleux et qui ne peuvent, ou ne veulent pas sonder, l'origine et la valeur réelle de ces révélations. Passables et bonnes quelquefois, quoique sans vertu, si on les considère isolément, ces communications, prises en masse, sont toujours mauvaises, parce qu'elles varient tous les jours, selon les milieux et l'influence de l'auditoire. Elles contiennent plus de mensonges que de vérités et ne portent d'autre caractère que celui de l'incohérence et de la division. C'est tout simplement la fumée de la belle flamme qui

brille dans la vraie doctrine pubère de Michel ; c'est le mal, chaos du bien, l'ombre bigarrée de la grande inspiration végétatrice de Dieu. Celle-ci ne peut être qu'unifaire ; aussi, un seul et même homme reproduit-il dans sa parole et dans ses écrits, la vraie pensée de Dieu, son véritable Verbe, émané de sa vraie volonté intelligente.

Ainsi que je l'ai reconnu, les manifestations spirites peuvent progresser ; leur intérêt le leur commande ; mais leur origine bâtarde pèse toujours sur leurs communications. Elles ne nous apprennent rien de nouveau et leurs enseignements ne dépassent pas le niveau moral et scientifique des hommes instruits d'ici bas, comme il me serait facile de le prouver, comme le reconnaissent pleinement des esprits très-écoutés. Le progrès dont elles sont susceptibles consiste à se rapprocher des écrits de Michel.

Je vous le répète, mes amis ; instruits avec moi par notre bien-aimé maître des vérités précieuses de la science nouvelle, gardez-vous de reculer vers les manifestations spirites. Rappelez-vous toujours, à leur égard, le ferme langage de Michel, et ses paroles dites à leur sujet à l'un de nous : « Quand j'ai du pain blanc, je ne cours « pas après le pain noir ; quand je suis en bonne com- « pagnie, point ne me soucie de la mauvaise. »

Donc, sur ce point, nous sommes d'accord, mon cher magister, que les esprits des satellites progressent dans leurs enseignements. Ils saupoudrent leurs mensonges d'un peu plus de vérité que par le passé, afin de lutter avec quelque peu de chance de succès contre une lumière

qui les refoule dans l'ombre ; lumière que, les premiers, nous avons fait connaître dans toute sa splendeur et entière. Souvent il arrive que les Esprits, dans leurs manifestations, se trouvent en présence de mediums, ou d'autres auditeurs, qui connaissent et goûtent les livres de la vie nouvelle. Poussés par le dépit, les Esprits des satellites puisent alors dans ce fonds intellectuel livré sans défense à leurs plagiats ; l'orgueil du medium sollicite lui-même ces faits. Ils en pétrissent à leur gré la substance, la dénaturent à plaisir, mais avec une inexpérience et une maladresse visibles, afin de l'amalgamer à leurs mensonges fondamentaux, et lui donner le bouquet de leur cru. C'est là, précisément, ce qui trahit leur fraude aux yeux des vivants véritables, parce que, incapables en raison de leur perverse nature, de rien comprendre à la loi de Dieu, ils s'embarrassent au milieu de leurs élucubrations essoufflées, et se perdent dans une inextricable confusion.

Ayant saisi vivement la main de Pierre, et la lui ayant serrée avec une satisfaction visible, Michel nous dit : « Je désire vous faire remarquer, mes bons amis, que d'après la loi vivante dont je vous ai entretenus, c'est toujours le bien, la vie, qui exploite son propre chaos pour y chercher et y faire ressusciter à son profit ce qui s'y trouve de vie dans les divers degrés de la léthargie. Ici, je veux dire dans l'exemple des manifestations spirites, chaos véritable de l'inspiration divine, de la vraie vie, l'inverse a lieu. C'est le chaos, cette fois, qui voudrait exploiter la vie. Cela dit tout. Ne vous semble-t-il pas voir un mort vou-

lant ressusciter un vivant, un ignorant cherchant à instruire un savant ? Mais puisque Dieu laisse faire, nous pouvons bien, nous, abandonner à sa pente cette sauvage végétation qui a bien son côté utile. Ce qu'il y a de plus beau, en effet, et de plus admirable dans la loi de Dieu, c'est qu'elle délaisse à chacun invariablement son libre arbitre et y trouve son profit encore !

Puissent les hommes imiter entre eux cet exemple !

Je vous ai, jusqu'à présent, parlé de la résurrection opérée par la connaissance de la loi de Dieu ; c'est la résurrection harmonieuse, celle-là. Mais la résurrection, comme la végétation, comme la vie, peut être sauvage aussi. Je vous recommande avec instance cette considération dans l'étude des manifestations spirites et j'engage mon fils Pierre à vous en donner une idée, pour clore, cette année, nos entretiens.

Ces paroles de Michel furent de nouveau suivies d'un assez long silence causé par le regret de voir cesser des enseignements dont nous commencions à comprendre tout le prix. Pierre ayant voulu profiter, pour s'entendre avec le maître, de cette interruption toute naturelle, s'éloigna de nous pendant quelques instants. Nous nous livrâmes, en attendant, à une conversation générale sur les sentiments divers qu'excitaient en nous la cessation des entretiens et ces connaissances nouvelles.

Pendant que les enfants folâtraient sur la paille nouvelle, une femme se faisant l'organe de quelques-uns des nôtres me dit :

— Nous désirerions vivement que le bon père Michel

voulut bien nous expliquer comment les Esprits des satellites, des âmes humaines épurées au degré spirituel, ont pu tomber assez bas pour en être venues à entrer en lutte avec Dieu, à tromper, à vouloir perdre les hommes.

— Il est inutile, dis-je, de poser au bon Michel une question si bien expliquée dans ses livres, où vous pouvez l'étudier à loisir. Vous y verrez que les âmes collectives des petites planètes comme celles des anciens satellites sont, dans l'origine, spontanément formées aux mondes spirituels, par l'effet d'un élan sublime d'amour divin, d'hommes fluidiques de ces natures unis par la pensée de l'amour fraternel et du service de Dieu. Dévoués en masse à la conduite d'un globe matériel sauvage, ils viennent par l'intermédiaire du soleil, prendre la direction de ce globe à sa naissance. Songez à la rudesse, à l'ignorance d'une humanité composée des rebuts humains du chaos, chargée de toute initiative sur un globe si infime ; songez aux difficultés qu'éprouve à guider cette humanité, une unité spirituelle inexpérimentée, soupçonnant à peine les artifices du mal. Pour peu que l'âme collective s'écarte de l'observation de la loi, qu'elle ait recours à la force à l'égard de sa vivante humanité, elle rend sa tâche plus difficile, et, de faute en faute, de violence en violence, les mauvais conseils aidant, elle glisse bientôt du sentier du bien dans celui du mal. Une fois là, la pente l'entraîne ; et comme sa tâche n'est pas d'un jour, la pauvre âme collective en vient, enfin, au point où nous avons rencontré celles des anciens satellites, employés à former, de leur

matière, le corps, et, de leurs âmes, le mauvais germe spirituel de l'âme bigarrée de notre planète.

— Vous avez parlé de mauvais conseils donnés à l'âme des planètes sauvages, me dit un des membres du groupe des questionneurs : ces conseils, d'où viennent-ils à ces âmes astrales sans expérience ?

— Pas des hommes de leur globe, sans doute. Ceux-ci ont fort à faire, primitifs, sauvages et grossiers qu'ils sont, à s'ingénier seulement pour vivre sur un globe vierge de toute culture. Les mauvais conseils dont je parle proviennent d'Esprits mauvais appartenant à des unités spirituelles collectives déjà perverties, attachées à des globes voisins et jalouses de la nouvelle unité spirituelle innocente et novice. Car, il ne faut pas l'oublier, tous ces êtres spirituels vivent, n'importe leur corruption, de la vie spirituelle propre et jouissent des contacts infinis, c'est à-dire sont susceptibles de se rendre partout où la nature spirituelle va aboutir.

— Mais, alors, reprit mon interlocuteur, ces hommes fluidiques des mondes spirituels ont quitté spontanément leurs régions de bonheur et d'avancement pour faire un métier de dupes et rétrograder. Leur dévouement les expose par le fait, non seulement à se détériorer, mais, encore à déchoir indéfiniment, à retomber, eux, arrivés déjà aux régions de la vie, dans le domaine de la mort, à subir le sort réservé à l'âme pourrie de la lune, ou tout au moins, à perdre leurs chances d'avancement, pour passer des milliers d'années à une œuvre ingrate et périlleuse. Ces efforts les arrièrent et ne leur imposent

que des souffrances dans le présent et dans l'avenir.

— C'est un peu vrai, ce que vous dites là ; mais toute âme qui se dévoue, sait qu'elle s'expose à toutes ces misères ; où serait, sans ces périls, au-devant desquels l'âme dévouée se précipite en aveugle, où serait, je le demande, le mérite du dévouement? Or, avec un Père comme Dieu, sous un régime d'ineffables récompenses comme le sien, et sous sa divine loi, son enfant n'a rien à perdre en travaillant pour lui. L'Esprit des satellites peut tous les jours, revenant à la lumière, comme le fait se reproduit souvent, abandonner le camp du mauvais germe et passer à celui du bon, d'où souffle sur lui sans cesse une bienfaisante influence d'où lui sont tendues constamment des mains amies. Arrivé à ce port de salut, il devient membre de l'unité du bon germe, partage la destinée de l'âme astrale céleste, et passe avec elle par l'ascension, de ces mondes du dernier rang de la matière aux régions divines, où ses mérites et ses services éminents appellent à juste titre cette collectivité céleste. L'âme spirituelle atteint ainsi une position où elle ne fût pas parvenue, peut-être, dans un temps indéfini, par la voie directe des incarnations spirituelles aussi longues que les nôtres sont réellement courtes ici bas.

Michel cependant était allé rejoindre Pierre avant même que n'eût lieu le bout de conversation que je viens de rapporter et mettant à profit cette petite absence de nos guides, à l'exemple des enfants, nous nous ébattîmes un instant sur l'aire, afin de ranimer nos membres engourdis par l'immobilité de l'attention.

Michel et Pierre étant revenus auprès de nous au bout d'un peu de temps, nous reprîmes tous nos places, rangés devant eux dans le même ordre qu'auparavant.

— Mes chers amis, dit Pierre, j'ai pressé vainement notre bien-aimé maître de vouloir bien prêter à la question qu'il m'a chargé de vous développer, et sa parole inspirée et sa sûre lumière. Un refus a répondu à ma demande et j'ai voulu vous en faire part. Il a insisté pour que je continue un instant moi-même ce que j'ai commencé, et vous prépare à une lecture spéciale sur le sujet qui nous occupe. Cette confiance est faite pour me flatter et me réjouir. A votre accueil bienveillant, je comprends que vous la confirmez. J'obéis donc de bonne grâce à cet ordre et vais caractériser, par quelques paroles de conclusion, des faits sur lesquels Michel se propose de vous édifier. J'accepte cette légère tâche comme une épreuve et un exercice à faire devant mon maître, heureux de lui prouver qu'il n'a pas tout à fait perdu son temps avec son indigne disciple.

Vous le savez, Dieu est la source infinie de toute vie. Toute vie est donc un bien; toute vie est préférable à la mort, supérieure à la mort, toute résurrection même bâtarde, toute vie, fut-elle sauvage, parce que sur la vie seule, la vraie vie peut se greffer. Or, de même qu'il est une résurrection spirituelle véritable, harmonieuse, opérée par la fécondation de Dieu, reflétée par celle du soleil et de l'homme, au moyen de la greffe, sur la nature, il en est une bâtarde opérée par des Esprits, sans mission, c'est-à-dire par les Esprits du mal : la résurrection spirituelle sauvage.

La résurrection définitive de l'humanité est assurée. Dieu qui veut cette résurrection a tout disposé de longue main, pour qu'elle s'effectue bientôt. Il a, à cet effet, envoyé sur la terre ses mandataires spéciaux d'ordres divers. Mais les agents de Dieu n'ont pas accès par tout, auprès de chacun, en raison de leur pureté et de leur perfection même. Il est des natures si rudes, si rebelles, si engourdies, des milieux si malsains, au moral, qu'ils ne présentent aucun point abordable au contact du bien. Mais le réveil est pour tous ; la résurrection doit être générale, et, là où le bien ne peut agir, Dieu a permis l'action directe du mal vivant, afin que tous soient frappés selon leur nature, qu'ils soient tous, ainsi, ressuscités à une vie quelconque et mis à même, une fois éveillés, de décider de leur sort selon leur libre arbitre. Or, la question est grave et nouvelle, et le maître veut la traiter à part dans un ouvrage spécial, et bientôt.

L'esprit du mal voit approcher sa ruine. Il flaire le triomphe de la vérité. Il sait ce qui se prépare et pressent sa défaite. Démasqué, honni, déchu de tout pouvoir, il sera infailliblement terrassé. Oubliant, dans son aveugle fureur, l'importance des ténèbres et du silence pour le maintien de son empire de mort morale, il embouche la trompette du réveil sauvage et dans l'espoir d'entraver le réveil des vivants, la résurrection véritable, tire du tombeau moral ses morts les plus engourdis. Devenus vivants sauvages, c'est-à-dire étrangers, malgré leur résurrection, à la doctrine pubère de l'humanité, ceux-ci auront alors le loisir de rentrer en eux-mêmes et de réfléchir.

Désabusés sur le compte de leurs patrons fluidiques et passant à la vraie vie, par le greffe de cette doctrine, ils pourront signaler aux hommes leur ennemi commun et le poursuivre sans pitié, quand ils seront entrés dans les rangs des vivants véritables.

Dupes de leur rage, les Esprits du mal jouent, à l'égard du Bien, le rôle que certains animaux immondes et gloutons jouent au profit de l'homme. Ces animaux exhument de la terre, pour satisfaire leur avidité, un tuberculé précieux, lequel, émondé, et convenablement préparé, parfumera la table de leur maitre.

Oui, votre réveil est certain ô hommes de cette terre ! pour ceux même d'entre vous qui « dorment, comme dit « Daniel, dans la poussière du tombeau (Dan. ch. XII, « v. 2) » tant est lourd et matériel leur sommeil. Réveillez-vous ! Dieu vous appelle à la vraie vie. Des trompettes ont retenti déjà ; d'autres retentiront encore. L'heure sonne de la résurrection des vivants et des morts, des vivants sauvages et des hommes moralement morts ; des uns pour la vie éternelle, des autres pour l'opprobre, afin qu'ils le voient à jamais » (Dan. XII-2).

Le feu bienfaisant de la vie est allumé brûlant sous la cendre encore, mais prêt à éclairer l'humanité d'une vive et incomparable lumière annoncé au loins depuis des années par une fumée significative.

D'où vient ce feu, d'où cette fumée? de la volonté expresse de Dieu, des rayons vivifiants du Soleil éternel.

La fumée, le mouvement des Esprits, une fumée âcre et nauséabonde , a paru la première. Elle était dans

son rôle. Mais il n'y a pas de fumée sans feu. A ceux donc qui ont respiré cette fumée et qu'elle a ressuscités en les suffoquant, de chercher le feu caché encore d'où elle procède et qu'elle s'efforce de masquer. A ceux qui n'ont pas aperçu la source de vie, et qui veulent vivre, ne fût-ce que de la vie spirituelle sauvage, d'essayer de la fumée spirite, d'en constater par eux-mêmes la force résurrectrice bâtarde et malfaisante et de s'en détourner, une fois ressuscités, pour le feu pur de vie qui ne suffoque point, mais fait vivre de la vie spirituelle véritable, nourrit, vivifie, éclaire, transfigure et console.

Depuis des années, des faits réputés prodigieux, et dont on vous a entretenus, entièrement en dehors de l'ordre naturel accepté de tous, se sont produits presque simultanément sur les quatre parties du monde. Ces faits, vous en avez entendu le récit de la bouche de notre ami Jacques. La pratique s'en est répandue dans toutes les classes de la société. Ils sont authentiquement constatés partout, reconnus vrais, incontestables, malgré leur inanité. Les nier serait aussi puéril, après la publicité et le retentissement qu'ils ont eus, que d'en admettre l'existence, les yeux fermés, s'ils étaient le fruit seulement des rêveries d'un songe creux, d'une imagination malade, de la surexcitation de quelques cerveaux détraqués. Des millions d'hommes, despersonnages en grand nombre, graves autant que haut placés, des souverains, des magistrats, la cour, la ville, la campagne, les ont vus et certifiés véritables, par cette notoriété; sans leur donner, cependant,

plus de consistance que ne peuvent en avoir des manifestation du mal.

Ces faits sont un signe ; leurs auteurs parlent. Que disent-ils ?

Le signe que portent ces faits est celui de l'ère nouvelle qui s'avance à grands pas ; de l'ère de puberté où nous touchons. Ils inaugurent la résurrection des vivants et des morts. Ce que disent leurs auteurs ? Ils ne cessent de dire, par l'organe de leurs instruments humains, du bien, du mal, des banalités ; les uns, quelques vérités vulgaires, des hypothèses sans preuves, hazardées ; les aûtres d'effrontés mensonges ; certains même des paroles ordurières, de dégoutantes obscénités. Et ils viennent de Dieu ? sans nul doute ; comme du feu pur, l'impure fumée ; comme le crépuscule émané du soleil nous annonce le lever de l'astre lumineux.

Toutefois, si le crépuscule nous vient du soleil, il n'est pas du soleil, la pure lumière. Il y a dans cette lueur matinale plus de ténèbres que de clartés. Elle pourrait, si nous ne veillions sur nos pas, n'éclairer que notre chute. Mais ouvrons les yeux, assurons notre marche, avançons vers l'Orient et nous rencontrerons bientôt, couronnement splendide d'une immense progression lumineuse, le soleil annoncé, et dans tout l'éclat de ses feux.

Les manifestations des Esprits, ou faits spirites, comme on les appelle aussi dans un certain monde, ont surpris l'humanité. Plongée d'abord dans la stupeur par l'imprévu et le merveilleux de leur apparition, exaltée ensuite outre mesure par leurs promesses et les espérances exa-

gérées qu'ont provoquées ces promesses, cette humanité, ou, du moins, l'élite de cette humanité les a enfin repoussées, dans le doute, l'indifférence et le dégoût, sauf des adeptes naïfs, doués d'une foi robuste et à toute épreuve,. Tel a été l'effet de la médiocrité, de l'inanité, de la malignité des résultats de ces pratiques et de la déception qui suit toujours une creuse et vaine jactance. Quelque extraordinaires que soient ces faits, vus sous leur jour le plus favorable, ils ne nous annonçent rien de bon. L'homme réfléchi qui se demande à quoi ils servent, et ne trouve pas à cette question la vraie réponse à savoir : qu'ils ont pour but unique de *réveiller* les morts et de les rendre propres à recevoir la vraie vie, s'en detourne rassasié, confondu, désespéré. Heureux celui dont la vue est assez claire pour lire ce que la Providence a inscrit à leur insu sous le fronton de leurs théâtres : *Mort au matérialisme, révélation d'une autre vie*. Plus heureux encore qui n'a rien à leur demander, parce qu'il possède déjà la vie véritable !

Lorsque, pour la première fois, se manifestèrent les Esprits, Dieu parlait à la terre en fécondant son agent matériel ; et il lui parle encore. Les Grands. Messagers, ses aides divins lumineux, fécondent comme lui leurs représentants terrestres pour venir en aide à sa mission. Justaposés à ces hommes, ils leur portent intellectuellement, comme à son intermédiaire, le souffle de vie et de vérité. Ils se gardent d'employer auprès d'eux des moyens extérieurs, tels que des meubles, la voix, ou l'écriture, à la manière des Esprits qui se manifestent

sans mandat spécial. S'imposant à leurs médiums dénués de tout moyen de contrôle, ceux-ci font violence au libre arbitre humain, et, par leurs fluides malsains compromettent la santé corporelle de leurs instruments. Au contraire les Grands Messagers s'insinuent insensiblement, par des moyens fluidiques, divins, dans les facultés intellectuelles de leur représentants, les fécondent à l'insu de ces derniers, les fortifient et, loin de les fatiguer, les renforcent, les vivifient de leurs bienfaisants fluides. Leurs intermédiaires sont, ainsi, libres de contrôler comme les leurs propres, les pensées qu'on leur suggère sans qu'ils s'en doutent, d'y adhérer, ou de les repousser selon leur libre arbitre, d'après le criterium de la loi de Dieu.

Voilà les vraies, les grandes, les sublimes communications réservées à l'humanité vivante et régénérée, celles où nous devons aspirer en cherchant à les mériter. Là, pas de volonté imposée d'autorité ; là, pas de violence faite au libre arbitre humain et à la loi divine ; là, pas de substitution maligne qui ne puisse être immédiatement démasquée et au moyen d'un facile contrôle, si, par impossible elle était tentée ; là, pas d'erreur à craindre : tout y est de Dieu.

Alors, après sa crise de puberté, par des Esprits de Dieu, et non, maintenant, comme le prétendent certains spirites, par des Esprits sans mission, se vérifieront réellement les paroles du prophète Joël : « Après ces choses, « (la crise pubère) je répandrai mon esprit sur toute « chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieil-

« lards auront des songes et vos jeunes gens des visions. (Joël, ch. II, v. 28). » Remarquez que Joël ne dit pas « mes esprits » mais « mon esprit. »

L'Esprit, verbe de Dieu est dans notre atmosphère avec son escorte divine de Grands Messagers, en rapport avec leurs intermédiaires terrestres. Il y est, rallié, ainsi que ses aides fluidiques, lumineux, divins, directement à Dieu de qui tout émane et nous arrive. Sachons le reconnaître à sa doctrine, avant qu'il se montre à nous lui-même, par le canal de nos sens matériels. Sachons, pendant qu'il en est temps encore, constater sa présence avec les yeux de l'esprit et nous nous assurerons le bénéfice du bonheur promis à l'humanité par le premier Messie quand il dit : « Heureux ceux qui croient sans avoir vu ! » paroles de l'avenir, saintes et profondes, dites à saint Thomas, mais, directement adressées, d'une distance de dix-huit siècles et demi, aux hommes de notre époque par le Christ fils de Dieu.

— Merci, c'est assez pour aujourd'hui, mon cher Pierre, s'écria Michel en se levant et embrassant son disciple.

Merci, répétâmes-nous tous du fond de nos cœurs après le maître ; et, nous nous séparâmes en nous serrant cordialement la main avec le désir de nous retrouver bientôt réunis, faisant des vœux ardents pour la reprise de nos entretiens.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

